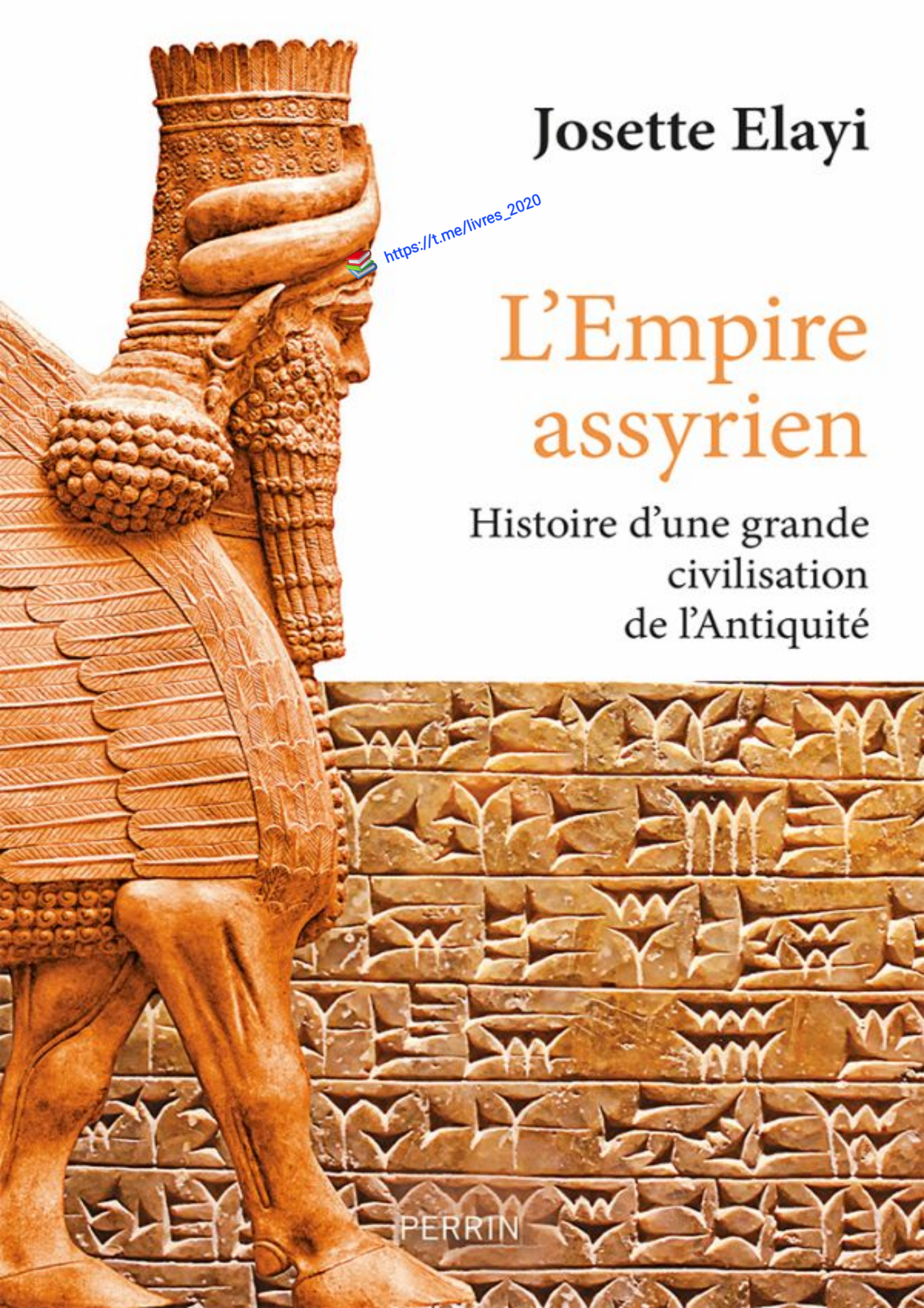


Josette Elayi

https://t.me/livres_2020

L'Empire assyrien

Histoire d'une grande civilisation de l'Antiquité

PERRIN

Josette Elayi

L'EMPIRE ASSYRIEN

Histoire d'une grande civilisation de l'Antiquité

PERRIN

Du même auteur

Recherches sur les cités phéniciennes à l'époque perse, Éd. de l'Istituto Universitario Orientale, Naples, 1987.

Pénétration grecque en Phénicie sous l'Empire perse, Presses universitaires, Nancy, 1989.

Sidon, cité autonome de l'Empire perse, Éd. Idéaphane, Paris, 1990 (2e édition).

Économie des cités phéniciennes sous l'Empire perse, Éd. de l'Istituto Universitario Orientale, Naples, 1990.

Trésors de monnaies phéniciennes et circulation monétaire (Ve-IVe siècles avant J.-C.), avec A. G. Elayi, Éd. Gabalda, Paris, 1993.

Les Pointes de flèches en bronze d'Ibiza dans le cadre de la colonisation phénico-punique, avec A. Planas Palau, Éd. Gabalda, Paris, 1995.

Nouvelles découvertes sur les usages funéraires des Phéniciens d'Arwad, avec M. R. Haykal, Éd. Gabalda, Paris, 1996.

Recherches sur les poids phéniciens, avec A. G. Elayi, Éd. Gabalda, Paris, 1997.

Graffiti et contremarques ouest-sémitiques sur les monnaies grecques et proche-orientales, avec A. Lemaire, Éd. Ennerre, Milan, 1998.

Un quartier du port phénicien de Beyrouth au Fer III/Perse. Les objets, avec H. Sayegh, Éd. Gabalda, Paris, 1993 ; Archéologie et histoire, 2000.

Quinze ans de recherche (1985-2000) sur la Transeuphratène à l'époque perse, avec J. Sapin, Éd. Gabalda, Paris, 2000.

Le Monnayage de la cité phénicienne de Sidon à l'époque perse (Ve-IVe s. av. J.-C.), avec A. G. Elayi, 2 tomes, Éd. Gabalda, Paris, 2004.

Abdashtart I^er^/Straton de Sidon : un roi phénicien entre Orient et Occident, Éd. Gabalda, Paris, 2005.

The Coinage of the Phoenician City of Tyre in the Persian Period (5th-4th cent. BCE), avec A. G. Elayi, Éd. Peeters, Leuven-Paris-Walpole, 2009.

Byblos, cité sacrée (VIII^e^-IV^e^ s. av. J.-C.), Éd. Gabalda, Paris, 2009.

Histoire de la Phénicie, Perrin, Paris, 2013 ; réédition coll. « Tempus », 2018.

A Monetary and Political History of the Phoenician City of Byblos, avec A. G. Elayi, Éd. Eisenbrauns, Winona Lake, 2014.

Phoenician Coinages, avec A. G. Elayi, 2 volumes, Éd. Gabalda, Pendé, 2014.

Arwad, cité phénicienne du nord, avec A. G. Elayi, Éd. Gabalda, Pendé, 2014.

Sargon II, King of Assyria, Éd. SBL Press, Atlanta, 2017.

The History of Phoenicia, Éd. Lockwood Press, Atlanta, 2018.

Sennacherib, King of Assyria, Éd. SBL Press, Atlanta, 2018.

ROMANS

Le Survivant, Éd. L'Harmattan, Paris, 2009.

Secrets de granit, Éd. L'Harmattan, Paris, 2011.

L'Ombre de Saddam, Éd. Lemieux, Paris, 2015.

Pourquoi je suis devenu un terroriste, Éd. L'Harmattan, Paris, 2017.

Arwad, une île syrienne à la dérive, Éd. Glyphe, Paris, 2018.

Ange Garelli, descendant de Napoléon, Éd. L'Harmattan, Paris, 2019.

© Perrin, un département de Place des Éditeurs, 2021

92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 08 00

ISBN : 978-2-262-08785-2

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Image de couverture : © Laurent Elayi

Sommaire

Couverture

Titre

Du même auteur

Copyright

- Préface
- Introduction
  - *La mauvaise réputation des Assyriens*
  - *Qu'est-ce que l'Assyrie ?*
  - *La découverte archéologique de l'Assyrie*
  - *Le déchiffrement de l'écriture cunéiforme*
  - *Les destructions modernes en Irak et en Syrie*
  - *Les sources*
- 1. Les origines de l'Assyrie
  - *Les « quatre régions du monde »*
  - *Le rôle des deux fleuves*
  - *Sargon d'Agadé*
  - *La « renaissance » sumérienne*
  - *L'émergence de l'Assyrie*
  - *La conquête d'Assur par Samsî-Addu*
  - *La soumission à Babylone*
  - *La soumission au Mitanni*
  - *La formation de l'État assyrien*
  - *L'Assyrie de Tukultî-Ninurta Ier*
  - *Le repli assyrien*
- 2. L'ascension de l'Assyrie (934-745)
  - *La sortie de crise*
  - *Assurnasirpal II et le rêve de domination universelle*
  - *Salmanazar III, ou la fascination de l'Occident*
  - *La montée en puissance des hauts dignitaires*
  - *Une période troublée (782-745)*
- 3. Tiglath-phalazar III, fondateur de l'Empire assyrien (745-727)
  - *Tiglath-phalazar est-il un usurpateur ?*
  - *La neutralisation des hauts dignitaires*
  - *La stratégie des conquêtes*

La première phase des campagnes (745-744)
La deuxième phase des campagnes (743-738)
La troisième phase des campagnes (737-735)
La quatrième phase des campagnes (734-732)
La cinquième phase des campagnes (731-727)
L'étendue de l'Empire assyrien en 727
Les activités de bâtisseur
4. Les contours de l'Empire assyrien
Le roi
L'administration centrale
L'administration provinciale
L'armée
Les déportations
Économie et société
Le système religieux
Littérature, sciences et traditions scribales
Recueils juridiques
Réalisations technologiques
Architecture et arts
5. Le court règne de Salmanazar V (726-722)
Sa famille
Le prince héritier
L'accession au trône
Les campagnes contre Samarie
Les autres campagnes
Fin de règne
6. Sargon II, roi du monde (721-705)
Le portrait de Sargon
La prise de pouvoir (722-721)
La première phase des campagnes (720-711)
La deuxième phase des campagnes (710-705)
La construction de Khorsabad
Le « péché » de Sargon
7. Sennachérib, réformateur et inventeur (704-681)
Le portrait de Sennachérib
Sennachérib, prince héritier
Les campagnes prioritaires (704-701)
La consolidation de l'empire (700-695)

Les campagnes contre Babylone et ses alliés (694-689)
La fin du règne (688-681)
Le roi bâtisseur
Les innovations
Les réformes
8. Assarhaddon, entre superstition et dépression (680-669)
Une personnalité atypique
L'accession au trône
Le rôle des devins et des astrologues
Reconstruire Babylone
La première phase des campagnes (680-675)
La deuxième phase des campagnes (674-670)
La conquête de l'Égypte (671)
Une dernière campagne fatale (669)
9. Assurbanipal, homme de pouvoir et intellectuel (668-631)
Les deux princes héritiers
Une personnalité contrastée
L'accession au trône des deux frères
La première phase des campagnes (668-653)
La guerre de sécession (652-648)
La troisième phase des campagnes (647-639)
Les activités de bâtisseur
Le silence du roi (639-631)
10. La fin de l'Empire assyrien (630-610)
Les derniers rois assyriens
La chute de Ninive (612)
Les dernières poches de résistance
Le retentissement de la chute de Ninive
Les causes du désastre
Conclusion
Le partage de l'Empire assyrien
Les survivances et l'héritage de l'Empire assyrien
Cartes
Tableau chronologique des rois assyriens et babyloniens
Abréviations
Bibliographie
Notes
Index

Préface

L'histoire de l'Empire assyrien bénéficie d'un foisonnement de sources textuelles et archéologiques exceptionnel pour les civilisations de l'Antiquité. L'historien s'en réjouit car il dispose de toute la matière nécessaire pour ressusciter le passé. Mais le revers de la médaille est l'impossibilité de maîtriser la totalité de ces sources surabondantes, dont plusieurs ne sont pas publiées, et qui s'enrichissent de nouvelles découvertes en Irak et en Syrie, même si les conflits actuels du Proche-Orient les ont fortement ralenties. Cette surabondance a aussi pesé sur la recherche assyriologique. Les assyriologues se sont avant tout donné pour tâche de traduire la masse des inscriptions cunéiformes afin de mettre les sources à la disposition des chercheurs. De nombreuses études ont ensuite été consacrées à explorer des points particuliers révélés par les sources. L'histoire politique et socio-économique dans son ensemble a été en revanche quelque peu délaissée. L'histoire de l'Empire assyrien proprement dit s'est déroulée pendant un peu moins d'un siècle et demi, depuis 744 avant notre ère, avec la venue au pouvoir du roi Tiglath-phalazar III, jusqu'en 610 avec la chute de l'empire. À de très rares exceptions près, les livres sur l'histoire de l'Assyrie ou de la Mésopotamie englobent quelque vingt-cinq siècles. De ce fait, ils sont le plus souvent collectifs car ils doivent réunir une multiplicité de spécialités et de périodes : Sumer, Akkad, Ur III, Paléo-assyriens, Paléo-babyloniens, Cassites, Médio-assyriens, Néo-assyriens, Néo-babyloniens, Perses achéménides, Grecs hellénistiques, Parthes. On citera par exemple *La Mésopotamie. De Gilgamesh à Artaban (3300-120 av. J.-C.)*, de B. Laffont *et al.*, paru en 2017. L'histoire de l'Empire assyrien tient peu de place dans ces ouvrages, mais il est cependant très utile de la situer dans la longue durée.

J'ai choisi de centrer ce livre sur l'histoire politique et socio-économique de l'Empire assyrien, la période la plus prestigieuse et une des mieux documentées de l'histoire de

l'Assyrie : la formation de l'empire, son apogée et sa chute, jusqu'à son démembrement entre les Babyloniens, les Mèdes et les Égyptiens. J'ai voulu associer la pratique de la recherche fondamentale à sa diffusion auprès d'un public cultivé. Je n'ai conservé que l'essentiel de l'histoire de l'Empire assyrien, de manière à la rendre compréhensible et facilement accessible. Elle est fondée sur les derniers développements de la recherche, mais il faut savoir qu'elle nécessitera des ajustements au fur et à mesure des avancées rapides de l'assyriologie.

Le lecteur pourra compléter son information à partir des articles et des ouvrages cités dans les notes des chapitres et dans la bibliographie indicative, qui n'est pas inutilement spécialisée. Les publications en français ont été privilégiées, mais il est vrai qu'elles sont minoritaires par rapport à celles en anglais, allemand et italien. Les chercheurs pourront trouver à la fin de ce livre des outils de base pour leurs recherches : bibliographie, index commenté, tableau chronologique et cartes.

Introduction

> « L'écroulement de l'Empire assyrien, qui suit de près le triomphe de son plus grand souverain, est souvent considéré comme un scandale historique. »
>
> Paul Garelli, assyriologue[1].

L'« Empire assyrien » est une désignation moderne, car les Assyriens appelaient leur territoire le « pays du dieu Assur ». Le terme « empire » provient de l'allemand *Reich*. Il est né en milieu prussien au XIX^e^ siècle pour désigner le Saint Empire romain germanique, gouverné par un empereur désigné par Dieu, législateur suprême et tout-puissant. James Laxer, spécialiste canadien d'économie politique, écrit : « On parle d'empire dès lors qu'une nation, tribu ou société exerce une domination de longue durée sur une ou plusieurs nations, tribus ou sociétés extérieures… La faculté à déterminer ce qui arrive, ce que produisent les sociétés qu'il a sous contrôle est ce qui distingue un empire des autres formes d'organisations internes[2]. » Cette définition peut s'appliquer à l'État assyrien dans la mesure où il est suffisamment étendu et se caractérise par une expansion hégémonique permanente et une structure étatique solide. Toutefois, ces conditions sont seulement réunies à partir du roi Tiglath-phalazar III. L'histoire de l'Empire assyrien s'étend donc de 744 à 610 avant notre ère[3], soit pendant un peu moins d'un siècle et demi, mais l'histoire de l'Assyrie depuis son origine prépare la naissance de cet empire[4].

L'impérialisme des grands États du Proche-Orient se manifeste dès le III^e^ et le II^e^ millénaire avant notre ère, comme celui des Hittites qui s'étend en Turquie et en Syrie du Nord. Shamshî-Adad I^er^ (Samsî-Addu), roi d'Ekallâtum puis d'Assur, conquiert toute la haute Mésopotamie et se proclame « roi du monde ». Ce titre a déjà été porté en réalité par Ipiq-Adad II et Narâm-Sîn, rois d'Eshnuna (Tell Asmar)[5]. Le précurseur et modèle de l'Empire assyrien est le royaume suméro-akkadien unifié bâti par le roi Sargon d'Agadé. Mais l'action de ces rois se limite toujours à la conquête d'hégémonies régionales. Le

désir de domination universelle caractérise le Ier millénaire. Il est surtout formalisé dans les inscriptions du roi assyrien Assurnasirpal II (883-859), avec les outrances d'un orgueil forcené. Pourtant, il n'a rien fait de plus que ses prédécesseurs pour contribuer à l'ascension de l'Assyrie. Le vrai fondateur de l'Empire assyrien est le roi Tiglath-phalazar III (744-727). Dès son accession au trône, il entreprend une série d'opérations militaires pour conquérir un vaste territoire continental, avec une ouverture maritime. Il ne se contente plus de raids épisodiques pour rapporter du butin, mais il met en place un véritable système impérialo-tributaire, solide et efficace, source de richesses considérables. On dit parfois que le premier empire « universel » est l'Empire perse ou l'empire d'Alexandre : c'est seulement par méconnaissance de l'Empire assyrien, qui est le premier empire « universel » connu de l'Antiquité aussi vaste et structuré. Il comprend à son apogée tout le Proche-Orient, le Zagros et l'Élam, la Turquie jusqu'en Cappadoce, Chypre et l'Égypte.

La mauvaise réputation des Assyriens

Les Assyriens ont une réputation exécrable de férocité. C'est surtout la Bible qui en est à l'origine. Le roi assyrien y est considéré comme l'exécutant de Yahvé, qui détruit le royaume d'Israël pour le punir de sa conduite idolâtre depuis le règne de Jéroboam. Un oracle d'Isaïe annonce aussi son action contre le royaume de Juda : « Le Seigneur fera monter contre eux les eaux puissantes et abondantes du Fleuve – le roi d'Assyrie et toute son armée. Il s'élèvera partout au-dessus de son lit, il franchira toutes ses berges, il envahira Juda[6]… » Sennachérib est présenté comme le roi assyrien qui a dévasté le royaume de Juda et assiégé Jérusalem. La mauvaise réputation des Assyriens est aussi due aux Babyloniens, car ces deux peuples aux mentalités si différentes se détestent et se sont fréquemment affrontés au cours des siècles. Suprême sacrilège : Sennachérib détruit Babylone en 689 en détournant le cours de l'Euphrate afin d'inonder la ville. La réputation de férocité des Assyriens a été amplifiée lors de la découverte des vestiges archéologiques et des inscriptions en Irak au

XIXe siècle. On peut y lire d'atroces descriptions, par exemple dans le récit des campagnes d'Assurnasirpal II. Il se vante d'avoir « teint la montagne comme de la laine rouge avec le sang des ennemis massacrés ». « J'ai tranché leurs mains, écrit-il, leurs doigts, leurs nez, leurs oreilles, je leur ai arraché les yeux, j'ai coupé leurs têtes et je les ai empilées pour former des piliers », ou encore : « Je les ai empalés sur des pieux, je les ai écorchés et j'ai étalé leurs peaux sur les murs de leurs villes[7]. » En fait, on a réduit la civilisation assyrienne à ces actes de sadisme, sans comprendre que, le plus souvent, c'était une violence calculée et amplifiée par la propagande royale pour terrifier l'ennemi. Le jugement porté sur cette civilisation a été d'autant plus défavorable qu'elle était mise en parallèle avec le « miracle grec » par une pensée helléno-centriste.

Les Assyriens ont aussi une réputation de vacuité artistique et intellectuelle, et sont jugés incapables d'abstraction. Par exemple, on a comparé les monstrueux taureaux ailés de Khorsabad aux délicates statues grecques de Phidias. Les textes mathématiques assyriens ont longtemps été considérés comme des listes de recettes disparates et approximatives, dépourvus de démonstrations et de symbolismes parce qu'ils étaient évalués par comparaison avec les modèles grecs. Mais des enquêtes récentes ont permis de restituer leur spécificité et leur importance, notamment par les opérations, le niveau algorithmique global, la stratégie de solution et la technique de calcul (en base 6). Même si le calcul en base 10, système dû aux mathématiciens indiens, s'est généralisé aujourd'hui, la base 6 n'a pas totalement disparu (60 secondes dans une minute, 60 minutes dans une heure, 360 degrés dans un cercle)[8]. La science des nombres, arithmétique et algèbre, a été fondée par les Sumériens, et brillamment développée par les Assyriens. Sennachérib est un inventeur de génie, qui a inventé par exemple ce que l'on appelle la « vis d'Archimède ». Assurbanipal est un grand érudit à qui l'on doit les premières grandes bibliothèques. Les Assyriens sont aujourd'hui réhabilités grâce à une recherche active et dynamique, malheureusement freinée par les conflits actuels au Proche-Orient.

Qu’est-ce que l’Assyrie ?

« Assur » est un terme utilisé par les Assyriens pour exprimer plusieurs notions qui peuvent prêter à confusion : le dieu Assur, la ville d’Assur et le pays d’Assur ou Assyrie. Le dieu Assur, dans son aspect primordial, paraît être un dieu de la végétation, ou la divinisation d’un éperon rocheux surplombant le Tigre[9]. Il devient très tôt une personnification de la ville qui porte le même nom, à tel point que le dieu et la ville sont parfois confondus. Assur est considéré comme le véritable roi de la ville et aussi du pays du même nom. D’abord simple divinité locale, il prend de l’importance au fur et à mesure de l’expansion territoriale de l’Assyrie. C’est une divinité impériale qui, lors du rituel du couronnement, ordonne au roi, par l’intermédiaire du grand prêtre, d’agrandir le pays d’Assur. On a avancé l’hypothèse d’une tendance à l’hénothéisme, développée à l’époque néo-assyrienne, qui fait d’Assur un dieu universel, incluant la totalité des dieux[10].

La ville d’Assur est la plus ancienne des capitales successives qu’a connues l’Assyrie. Elle se trouve à environ 100 kilomètres au sud de Mossoul, à l’emplacement du site de Qalaat Sherqat. Elle est construite sur un promontoire rocheux entre le Tigre et un petit affluent, sur une superficie de 54 hectares. Elle occupe une position stratégique, commandant les routes vers l’Anatolie, la Syrie, la basse Mésopotamie et l’Iran[11]. Assur est habitée depuis le début du III^e^ millénaire. Après avoir été soumise aux dynastes d’Akkad, puis d’Ur III, elle devient une cité-État indépendante lorsque la III^e^ dynastie d’Ur disparaît. Elle s’enrichit rapidement grâce au commerce, en exportant des étoffes de laine et en réexportant de l’étain vers l’Anatolie. Elle est alors administrée par une assemblée des Anciens et un « magistrat éponyme » (*limmu*), siégeant à l’« hôtel de ville » (*bît âli*). Le roi est le « représentant » (*waklu*) de l’assemblée des notables et le « vicaire » (*išši’ akku*) du dieu Assur, véritable roi de la ville. Assur est ensuite conquise au début du XVIII^e^ siècle par Shamshî-Adad I^er^, roi d’Ekallâtum. Puis elle est soumise à Babylone et au Mitanni, avant de devenir le centre de l’État assyrien au XIV^e^ siècle.

Le « pays du dieu Assur », c'est-à-dire l'Assyrie, ne désigne pas à l'origine une région particulière, mais correspond plutôt à un concept politico-religieux. C'est le territoire soumis au dieu national Assur dont la ville d'Assur est la première capitale. Plus tard seulement, le nom prend un sens géographique. Ainsi, l'araméen *Assor* désigne la région comprise entre le Tigre et le Zab inférieur, et ce terme perdure jusqu'à la fin de l'Empire parthe en 224 de notre ère. Le terme « Assyrie » est emprunté au grec *Assuria*, qui est attesté pour la première fois au Ve siècle dans l'œuvre d'Hérodote[12]. Il correspond à une région variable qui peut s'étendre à toute la Mésopotamie. Aujourd'hui encore, le terme « Assyrie » prête à confusion, car il peut désigner un État ou une région, celle d'Assur, ou plus largement toute la haute Mésopotamie. Il faut donc clarifier le sens de ce terme, selon son usage politique ou géographique. Selon l'usage politique, l'Assyrie correspond à l'expression assyrienne « pays du dieu Assur », car c'est un État théocratique, où le roi homme n'est que le vicaire du roi dieu. La formule prononcée lors de l'avènement d'un nouveau roi, jusqu'à l'hymne de couronnement d'Assurbanipal en 668, est toujours la même : « Assur est roi, Assur est vraiment roi[13] ! » Au sens géographique, les frontières de l'Assyrie varient au fur et à mesure de l'expansion assyrienne, le point de départ étant ce que l'on appelle le « triangle assyrien » entre Assur, Ninive et Arbèles (Erbil)[14].

La découverte archéologique de l'Assyrie

À quand remonte la naissance de l'assyriologie ? Vers 1165, le rabbin Benjamin de Tudèle quitte l'Espagne pour un périple qui le mène jusqu'en Mésopotamie où il découvre Ninive, sur les bords du Tigre, en face de Mossoul : « Ninive (est) aujourd'hui entièrement ruinée, dont de nombreux villages occupent le site[15]. » En réalité, cette découverte ne vaut que pour les Occidentaux, car les géographes arabes du Moyen Âge connaissaient déjà l'emplacement des anciennes cités assyriennes. Il faut attendre le XVIIe siècle pour que plusieurs voyageurs européens, à l'occasion d'un pèlerinage à Jérusalem, « redécouvrent » Ninive. Parmi eux, Pietro della

Valle, « gentilhomme romain », rapporte des « briques inscrites en caractères inconnus » ramassées à Babylone et quelques copies d'inscriptions, découvrant qu'elles se lisent de gauche à droite. En 1770, une expédition scientifique est organisée pour la première fois par le roi du Danemark Frédéric V, sous la direction de Carsten Niebuhr, qui est le seul survivant de l'expédition : il rapporte de Babylone et de Persépolis de minutieuses copies d'inscriptions cunéiformes, constatant l'existence d'au moins trois systèmes différents. En 1786, le « caillou Michaux », du nom de son découvreur, entre à la Bibliothèque du roi : c'est une donation de terre datée du XI^e^ siècle. Dès lors, les savants européens commencent à entreprendre le déchiffrement des inscriptions.

En 1802, Georg Friedrich Grotefend informe la Société royale des sciences de l'université de Göttingen qu'il pense avoir déchiffré les inscriptions cunéiformes de Persépolis. Le XIX^e^ siècle se découvre un engouement subit pour l'Orient, né en Angleterre à l'instigation de la Compagnie des Indes orientales et du poète romantique Byron qui s'en fait le chantre :

> L'Assyrien s'abattit comme un loup sur la bergerie,
>
> Et ses cohortes étaient étincelantes de pourpre et d'or[16].

De nombreux voyageurs, presque tous des Anglais, explorent le Proche-Orient, avec pour centre de ralliement la résidence de l'agent politique de la Compagnie des Indes orientales à Bagdad ; ils en rapportent des récits de voyage. Le Français Joseph de Beaucamp, vicaire général à Bagdad, publie en 1790 dans le *Journal des savants* un mémoire sur les ruines de Babylone et de Ctésiphon. L'exploration du Proche-Orient qui commence alors n'a pas un simple objectif scientifique : elle marque surtout les débuts d'une âpre compétition politique entre la France et l'Angleterre, avec la Turquie comme enjeu implicite. De 1807 à 1820, Claudius James Rich, résident de la Compagnie et consul général

d'Angleterre à Bagdad, publie un *Mémoire sur les ruines de Babylone*, collecte des objets, inscrits pour la plupart, et il est considéré comme le pionnier des recherches de terrain. Pendant la première moitié du XIX^e^ siècle, les anciens tells de la Mésopotamie, collines artificielles formées par l'accumulation de ruines antiques, commencent à être sérieusement fouillés. En effet, pour avancer dans le déchiffrement des inscriptions, il faut en augmenter le nombre afin de permettre les comparaisons, et il est donc nécessaire de fouiller les sites pour découvrir de nouveaux textes. Pendant cette période, la suprématie de l'Angleterre dans l'exploration archéologique de la Mésopotamie est incontestable, tandis que les activités de la France y sont en sommeil. Ce sont des Anglais jeunes, curieux, sportifs et enthousiastes qui se rendent en masse en Orient à titre personnel. Sir Henry Rawlinson, futur déchiffreur du cunéiforme, en fait partie : c'est d'abord un aventurier qui, pour gagner un pari, se lance dans une chevauchée de 1 200 kilomètres entre l'Afghanistan et la Perse, qu'il réalise en cent cinquante heures. Les Français attendent au contraire une mission officielle pour partir. Dans un contexte de concurrence politico-commerciale entre les pays européens, le roi Louis-Philippe envoie enfin en 1839 une ambassade en Perse, avec la mission d'obtenir les mêmes avantages commerciaux que les Russes et les Anglais. Le peintre Eugène Flandin et l'architecte Pascal Coste accompagnent l'ambassade pour effectuer un relevé de tous les monuments intéressants de Perse et de Mésopotamie, pour le compte de l'Académie des inscriptions et belles-lettres[17].

Les deux principaux archéologues de l'Assyrie sont alors le Français Paul-Émile Botta, agent consulaire à Mossoul, et l'homme politique anglais Henry Austen Layard[18]. Le premier commence à fouiller en 1842, avec le soutien financier du gouvernement français, à Ninive (Mossoul), dans les tells de Kuyunjik et de Nebi Yunus. Le second débute les fouilles en 1845 à Nimrud (Kalhu), puis aussi à Ninive, financé par un mécène (sir Stratford Canning), avant d'être subventionné par le British Museum. Ils doivent surmonter tous deux les difficultés sans cesse provoquées par le pacha turc de Mossoul

depuis l'ouverture des fouilles. Layard est secondé par Hormuzd Rassam, un chrétien chaldéen de la région de Mossoul. En l'absence de Layard, Rassam poursuit les fouilles. Il réussit à découvrir par ruse l'exceptionnelle bibliothèque du roi Assurbanipal. Le site antique de Ninive est partagé en deux zones entre les équipes anglaise et française. Rassam est convaincu, avec raison, que la zone française est la plus intéressante et il y mène, pendant la nuit, des fouilles clandestines qui vont lui livrer la fameuse bibliothèque. Une autre découverte spectaculaire est celle du palais de Sargon II par Paul-Émile Botta et Victor Place. La reprise des fouilles de Nimrud par sir Max Mallowan et David Oates met au jour des découvertes impressionnantes : des palais, des temples et une multitude de textes néo-assyriens[19]. L'horizon des études assyriennes est élargi par les fouilles effectuées en Syrie, dans la vallée du Habur, où d'importantes cités de la période néo-assyrienne sont exhumées. Layard écrit que, depuis le sommet de Tell Afar dans le Habur, il peut compter à l'œil nu une centaine de tells dans cette seule région. Pourtant, cent cinquante ans plus tard, la plupart de ces tells restent inexplorés. La grande instabilité politique actuelle de la région, tant en Syrie qu'en Irak, n'est guère favorable à l'exploration archéologique ; la seule exception est le Kurdistan irakien, au potentiel archéologique considérable et, le plus souvent, relativement calme.

Le déchiffrement de l'écriture cunéiforme

Le déchiffrement de l'écriture cunéiforme franchit une étape décisive avec la découverte de sir Henry Rawlinson, officier britannique, membre de l'Intelligence Service et orientaliste passionné[20] : l'inscription rupestre de Béhistoun en Iran, gravée sur l'ordre de Darius I^{er}. Il complète les travaux de Georg Friedrich Grotefend en déchiffrant la partie en vieux perse. Cette inscription trilingue joue le rôle de la pierre de Rosette qui a permis à Jean-François Champollion de déchiffrer l'écriture hiéroglyphique égyptienne. À partir du vieux perse, il devient possible de déchiffrer les deux autres écritures (élamite et akkadien). Rawlinson comprend que la

troisième écriture note des syllabes et des idéogrammes, c'est-à-dire des signes représentant un mot ou une idée. Cette écriture traduit une langue sémitique qu'il appelle alors « assyrien » et qui explique le nom d'« assyriologie » donné à l'étude de la Mésopotamie. Aujourd'hui, on appelle cette langue « akkadien », l'assyrien et le babylonien en étant les deux principaux dialectes. Malgré le déchiffrement de l'akkadien par Rawlinson en 1846, la communauté scientifique reste méfiante. En 1857, la Royal Asiatic Society de Londres veut en avoir le cœur net ; elle fournit séparément, pour traduction, des copies sous scellés du cylindre inédit de Tiglath-phalazar I^er^ à quatre érudits prétendant avoir effectué le déchiffrement : H. Rawlinson, F. J. Hincks, F. Talbot et J. Oppert. L'expérience est concluante : au bout d'un mois, ils remettent quatre traductions similaires. On discute ensuite pendant longtemps sur l'origine des idéogrammes de l'écriture cunéiforme. Deux thèses s'affrontent : l'une voyant dans cette écriture un système inventé de toutes pièces, l'autre postulant une langue originelle. Une anecdote circule selon laquelle deux vénérables académiciens français, tenants des deux thèses opposées, en seraient venus aux coups de parapluie dans les couloirs de l'Institut. Il faut attendre la fin du XIX^e^ siècle et la découverte, dans le sud de la Mésopotamie, des sites sumériens qui livrent de très nombreux documents rédigés entièrement avec des idéogrammes. En 1905, François Thureau-Dangin déchiffre le sumérien, écriture inventée autour de 3000, pour exprimer une langue de type agglutinant d'origine inconnue.

Les textes exhumés, au fur et à mesure de leur traduction, suscitent l'étonnement et parfois une grande émotion. L'Anglais George Smith, graveur de matrices de billets de banque, se passionne pour l'orientalisme et se fait engager au British Museum comme restaurateur de tablettes. En 1872, il découvre un fragment du récit du déluge raconté aussi par la Bible et se rend à Ninive pour retrouver les fragments manquants. Il en tire un livre qui devient l'un des principaux best-sellers archéologiques[21]. Alors commence le travail

d'intégration des traditions israélites dans l'histoire générale du Proche-Orient.

L'extension continuelle du champ d'investigation élargit sans cesse les perspectives et multiplie les disciplines de l'orientalisme : philologie, archéologie, assyriologie, sumérologie, etc. La masse documentaire est devenue telle que les assyriologues sont absorbés par le travail d'édition des textes qui conditionne toute recherche historique, mais beaucoup d'entre eux ne parviennent pas à dépasser les textes pour en écrire l'histoire. La naissance des études « assyriennes » proprement dites date du milieu du XX^e^ siècle. L'akkadien est une langue sémitique, parlée et écrite pendant près de trois millénaires en Mésopotamie. Elle se différencie au début du II^e^ millénaire en assyrien au nord et en babylonien au sud. L'assyrien connaît lui-même plusieurs états : le paléo-assyrien, le médio-assyrien et le néo-assyrien[22]. Le néo-assyrien est marqué par l'influence de l'araméen et utilisé en Assyrie et en haute Mésopotamie entre le début du I^er^ millénaire et le VII^e^ siècle. L'écriture néo-assyrienne se caractérise par une forme très régularisée des signes cunéiformes ; elle est surtout utilisée dans les annales royales et la littérature de cour. Si l'archéologie est en partie en panne de nouvelles découvertes, les musées regorgent d'innombrables tablettes inédites. Pourquoi ne pas exploiter d'abord les découvertes existantes avant d'en faire de nouvelles, qui vont encombrer les réserves des musées et ne seront d'aucun secours pour l'historien de l'Empire assyrien ? Cette tendance de l'archéologue à continuer à fouiller sans avoir publié ses découvertes est malheureusement trop répandue dans tout le monde de l'archéologie. Le ralentissement de la recherche archéologique provoqué par les conflits actuels du Proche-Orient aura peut-être comme effet positif la publication des anciennes découvertes.

Les destructions modernes en Irak et en Syrie

Les fouilles clandestines et le trafic d'antiquités sont depuis longtemps responsables du pillage du riche patrimoine archéologique de l'Irak et de la Syrie. Il arrive parfois que l'on

retrouve un objet volé qui est alors restitué à son pays d'origine. Tel est le cas de la tête de Sargon II découpée sur une statue, qui a été retrouvée sur le marché des antiquités américain[23]. Les agents spéciaux de l'opération « Trésor perdu » ont saisi en août 2008 cette tête, qui avait été expédiée par bateau à New York par une galerie d'antiquités basée à Dubaï. Au terme de longues enquête et procédure, la justice américaine a conclu qu'elle devait être rapatriée en Irak dans un délai de quatre-vingt-dix jours. En mars 2015, la tête de Sargon est retournée au musée de Bagdad.

En période d'instabilité politique et de conflit, les sites archéologiques subissent un pillage parfois organisé et à grande échelle. Des fouilles clandestines ont été menées, souvent avec de grands moyens techniques, dans les secteurs principaux des sites : palais, temples et nécropoles. Pour atteindre plus vite leurs objectifs, les pillards ont creusé des puits, traversant et bouleversant les niveaux archéologiques dont la stratigraphie est irrémédiablement perdue. Ainsi, les sites d'Ebla et de Mari en Syrie du Nord ont été surtout pillés depuis 2008[24]. Le satellite DigitalGlobe permet de visualiser la modification des sites sous l'effet des pillages successifs. La guerre en Irak en 2003-2005, les troubles qui ont suivi l'exécution de Saddam Hussein et le conflit syrien à partir de 2012 ont constitué des conditions favorables au pillage des sites irakiens et syriens, qui a alimenté un trafic d'antiquités en pleine expansion.

Ce trafic a également été mené par des membres de l'État islamique (Daech) à partir de l'instauration du califat à Mossoul en 2014. Le pillage à caractère mercantile n'a pas seulement touché les sites, il a aussi concerné les musées archéologiques, comme ceux de Bagdad et de Mossoul. Le vol d'objets appartenant au patrimoine culturel des territoires que l'État islamique contrôlait en Irak et en Syrie a été organisé officiellement et constituait une partie de son financement.

L'aspect le plus dommageable pour le patrimoine culturel a été l'élimination idéologique, menée par une unité spéciale de l'État islamique, la *Kata'ib Taswiya*, affectée à cette

mission. La raison en serait, dans une perspective salafiste, le rejet du concept de culte dans des sanctuaires, y compris musulmans. Ces destructions ont été réalisées à l'aide d'explosifs pour la plupart, mais aussi à la masse et au bulldozer. Des vidéos de propagande filmant ces actes ont été diffusées par l'État islamique. La directrice générale de l'Unesco, Irina Bokova, a qualifié ces actions de « génocide culturel » ou de « crime de guerre », en violation de la résolution 2199 du Conseil de sécurité de l'ONU. Ninive, située dans la capitale du califat, a particulièrement souffert de ces destructions. En janvier 2015, ses murs d'enceinte antiques ont été détruits par un groupe fondamentaliste, en même temps que 2 000 livres de la bibliothèque de Mossoul étaient brûlés devant les caméras. Une vidéo publiée le 26 février montre la destruction de nombreux objets d'époque assyrienne au musée de Mossoul, en particulier la défiguration d'une statue de *lammassu*, taureau ailé provenant d'une porte du palais d'Assurnasirpal II à Nimrud. En mars 2015, une vidéo a montré la destruction systématique du site de Nimrud. Les bas-reliefs en gypse du palais ont d'abord été attaqués à la meuleuse et au marteau-piqueur. Devant leur dureté, le site tout entier a été dynamité à l'aide de barils d'explosifs placés contre les sculptures. Le 27 juin 2015, c'était au tour du site de Khorsabad (Dûr-Sharrukîn) de subir des destructions.

Paradoxalement, une de ces destructions a produit un effet positif à Mossoul, au lieu-dit « le tombeau de Jonas » selon la tradition chrétienne, où avait été bâtie une mosquée. Les djihadistes ont mis au jour, en dynamitant ce site, l'arsenal du roi Sennachérib, et le palais aménagé par Assarhaddon, dont on connaissait l'existence par les inscriptions mais qui n'avaient jamais été exhumés[25]. Ils ont ensuite creusé des tunnels pour piller les objets archéologiques qu'ils renfermaient. Après la libération de Mossoul, les archéologues ont découvert dans ce palais des sculptures de divinités et de précieuses inscriptions royales. La communauté scientifique internationale s'est mobilisée, avec la collaboration de l'Unesco, pour faire des propositions de reconstruction des sites endommagés et de restauration des musées saccagés[26].

Les sources

Comme on le dit souvent, « l'historien dépend de ses sources », surtout en histoire ancienne où elles sont en général très lacunaires et inégales. L'historien de l'Empire assyrien a la chance de disposer d'une documentation abondante, souvent même surabondante. Sans avoir fait le compte minutieux des tablettes en akkadien découvertes, on les estime à un nombre compris entre un demi-million et un million, et leur flot ne cesse d'augmenter au gré des nouvelles découvertes. « Encore n'en avons-nous retrouvé et exploité qu'une fraction, peut-être numériquement énorme mais proportionnellement dérisoire », écrivait l'assyriologue Jean Bottéro[27]. En effet, tous les rois assyriens ont le souci de léguer à la postérité la gloire de leur règne, dans un esprit d'émulation, chacun s'efforçant de surpasser les exploits de son prédécesseur. Ils font rédiger des annales très détaillées et toutes sortes d'inscriptions pour témoigner de leurs actions, sur des supports en pierre ou en métal. Ils font représenter sur les murs de leurs palais leurs conquêtes et leurs actions spectaculaires dans de nombreux bas-reliefs, parfois en couleur et accompagnés d'une légende, qui préfigurent nos bandes dessinées modernes. Ces innombrables documents, auxquels s'ajoutent des dizaines de milliers de tablettes économiques en argile, sont remarquablement conservés dans le sol aride du désert irakien. Ils sont rédigés en caractères cunéiformes et en langue akkadienne, rarement en langue araméenne.

Les scribes assyriens écrivent aussi sur des tablettes de bois, ou exceptionnellement des tablettes d'ivoire, recouvertes de cire. Ces tablettes sont plus légères : unies par des charnières comme des livres, elles sont plus faciles à lire et à ranger, et elles sont réutilisables. Les scribes écrivent également à l'encre sur des feuilles de papyrus et sur des parchemins en cuir qui peuvent avoir la forme de rouleaux. Ces supports sont plus adaptés à l'écriture araméenne, dont les arrondis s'accommodent mal des calames en roseau taillé utilisés sur les tablettes d'argile. Un bas-relief du palais d'Assurbanipal représente deux scribes en train d'enregistrer

ensemble un butin de guerre : l'un d'eux écrit sur une tablette d'argile et l'autre sur un rouleau[28]. Toutefois, la situation est désastreuse pour les supports fragiles en bois, papyrus et cuir qui ont tous disparu, à l'exception d'un document du palais de Sargon II[29]. Seules demeurent aujourd'hui les inscriptions sur pierre, métal et argile, qui nous sont parvenues au hasard des fouilles. Une question se pose : quelle proportion de textes périssables avons-nous perdue par rapport aux textes conservés ? Il est impossible de le savoir. L'histoire de l'Empire assyrien doit donc être écrite en fonction de la documentation existante : les très nombreux textes akkadiens et les quelques textes araméens conservés, les sources extérieures, notamment bibliques, égyptiennes et classiques, sans oublier la documentation non écrite, qui est abondante. L'historien doit analyser soigneusement et décrypter toutes les sources, qu'elles soient ou non laconiques, elliptiques ou déformées par la propagande.

Le cadre restreint d'un livre impose de faire constamment des choix dans une masse de données foisonnantes, accompagnée par un gigantesque dossier de commentaires. L'historien doit sélectionner les événements décisifs, les faits déterminants et les courants fondamentaux, en sacrifiant plusieurs d'entre eux. Les interprétations proposées dans ce livre m'ont semblé les plus plausibles dans l'état actuel de la recherche. Cependant, d'autres interprétations sont signalées et, parfois aussi, il m'a été impossible de trancher entre plusieurs interprétations. L'essentiel est d'offrir au lecteur une histoire claire et cohérente qui lui permette de comprendre la formation, l'évolution et la disparition de l'Empire assyrien. L'histoire événementielle, revenue à la mode après avoir eu mauvaise presse, est indispensable pour fixer le cadre chronologique, comprendre les évolutions, les ruptures et les continuités. Elle est complétée par des bilans partiels et l'étude des structures sous-jacentes de l'empire.

Éclairé par ces préliminaires, le lecteur est maintenant prêt à entreprendre ce voyage jusqu'au cœur de l'Assyrie. Il lui faut traverser le désert syrien et s'aventurer dans la fertile

Mésopotamie, à la suite des pionniers qui, comme l'Anglais Layard, ont découvert les prestigieuses cités assyriennes : « J'avais bientôt éprouvé le désir irrépressible de m'aventurer dans les régions situées au-delà de l'Euphrate, ces contrées que l'histoire et la tradition identifient au berceau de la sagesse de l'Occident[30]. » Bien avant Alexandre le Grand, le roi assyrien Tiglath-phalazar III et ses successeurs Sargon II, Sennachérib, Assarhaddon et Assurbanipal, ont été des bâtisseurs d'empire, l'Empire assyrien, premier empire universel connu.

1

Les origines de l’Assyrie

Les « quatre régions du monde »

L’histoire de l’Empire assyrien est foncièrement tributaire, plus encore que d’autres histoires, du contexte géopolitique. Selon une vision forgée à Babylone, cette ville est le lieu central réunissant l’Assyrie et la Babylonie. Tout autour s’ordonnent les « quatre régions du monde », formule politique axée sur les quatre points cardinaux. Au nord, le pays de Subartu désigne la zone montagneuse de haute Mésopotamie ou Djéziré (de l’arabe *al-Jazîra*, « l’île »). À l’est, l’Élam comprend la majorité de la chaîne du Zagros et la bordure occidentale du plateau iranien. À l’ouest, l’Amurru englobe les régions voisines de la Méditerranée. Le sud n’est pas clairement défini car le désert syro-arabique continue dans la péninsule Arabique. L’espace ainsi approximativement défini correspond à ce que l’on appelle aujourd’hui le Croissant fertile, vaste ensemble en forme d’arc de cercle qui s’étend de la Méditerranée au golfe Persique/Arabique, entre la chaîne du Taurus au nord-ouest et celle du Zagros à l’est, et le désert syro-arabique au sud. Au cœur du Croissant fertile se trouve la Mésopotamie, qui réunit les deux ensembles de l’Assyrie au nord et de la Babylonie au sud. La fonction centrale assignée par les Babyloniens à Babylone ne correspond pas à la réalité géographique. En réalité, le véritable centre de la Mésopotamie se trouve à l’endroit où les deux fleuves, le Tigre et l’Euphrate, se rapprochent le plus et où s’ouvre la vallée de la Diyala, voie de passage entre la plaine mésopotamienne et le plateau iranien. C’est l’emplacement des villes hellénistiques de Séleucie du Tigre et de Ctésiphon, puis de Bagdad, la capitale actuelle de l’Irak.

Le rôle des deux fleuves

Le rôle des deux fleuves est déterminant pour la Mésopotamie à plusieurs égards[1]. Le terme « Mésopotamie »,

dont l'utilisation a sensiblement varié au cours de l'histoire, est d'origine grecque et signifie « entre les fleuves ». Il apparaît pour la première fois au IIe siècle avant notre ère dans l'*Anabase d'Alexandre* d'Arrien[2]. Le roi Shamshî-Adad Ier se présente au XVIIIe siècle comme le « pacificateur du pays entre le Tigre et l'Euphrate[3] ». Même s'il a une vision géographique beaucoup plus large à travers ses conquêtes, notamment après la prise de Mari, il se décrit comme celui qui unit les pays entre le Tigre et l'Euphrate[4]. Pourtant, cette formulation n'a pas été utilisée par les autres rois assyriens. Deux autres expressions sont employées en akkadien pour désigner la région incluse entre les deux fleuves : *birit nâri* et *mât birîti*, « pays du milieu ». En réalité, le fleuve principal pour les Assyriens est l'Euphrate (*Purattum*). Long de 2 850 kilomètres, il prend sa source dans les montagnes d'Arménie. Il coule d'abord dans une vallée encaissée, puis forme de vastes et multiples méandres. Porteur d'une grande masse d'alluvions, il se perd finalement dans la « région des marais » et rejoint le Tigre dans le Chatt-el-Arab, qui se jette dans le golfe Persique/Arabique. L'Euphrate connaît une modification de débit considérable : il passe de 838 m^3/seconde à 5 000 m^3/seconde à Hît, au moment de la fonte des neiges. Sa période de basses eaux culmine à la fin septembre, après une évaporation intense dans sa traversée du désert. Le cours de l'Euphrate a varié depuis l'Antiquité et ses différents lits sont souvent difficiles à attribuer à une période précise. En tout cas, le rivage du golfe Persique/Arabique a beaucoup avancé à cause du dépôt continuel d'alluvions[5]. Du IIIe au Ier millénaire, l'Euphrate constituait un ensemble complexe de plusieurs branches, dont certaines étaient réaménagées en canaux d'irrigation. Les moyens techniques dont on disposait alors n'ont pas permis de maîtriser le cours du fleuve. Son régime capricieux a dissuadé l'installation de villes sur ses rives. Les ponts étaient rares sur l'Euphrate, que l'on traversait surtout par des gués. A-t-il constitué une voie de communication ? En basse Mésopotamie, il est sans doute une des principales artères de communication. En haute Mésopotamie, il est peu navigable car sa vallée étroite

présente des affleurements rocheux qui créent des rapides en période de basses eaux. Toutefois, son affluent le Habur est navigable pour de petites embarcations.

L'autre fleuve, le Tigre (*Diglat*), est long de 1 850 kilomètres et prend sa source dans les montagnes d'Anatolie, non loin du mont Ararat. Dans l'Antiquité, il ne rejoignait pas l'Euphrate dans le Chatt-el-Arab mais se déversait directement dans le golfe Persique/Arabique. Contrairement à l'Euphrate, il reçoit des apports en eau importants de ses affluents descendus de la chaîne du Zagros, comme le Zab supérieur, le Zab inférieur et la Diyala. D'où les variations brutales de son débit : en période de crue, à la hauteur de Bagdad, il peut passer de 1 236 m^3/seconde en moyenne à 15 000 m^3/seconde[6]. Il coule dans une vallée bien marquée en haute Mésopotamie, coupe la chaîne du djebel Hamrin par des seuils rocheux provoquant des rapides, et multiplie en basse Mésopotamie ses méandres, cependant moins nombreux que ceux de l'Euphrate. Les Assyriens ont choisi d'établir plusieurs de leurs capitales dans sa vallée. Contrairement à l'Euphrate, le Tigre est navigable sur l'ensemble de son cours.

Sargon d'Agadé

La cité-État d'Assur n'est peut-être pas mentionnée dans les tablettes d'Ébla, datées du III^e^ millénaire, mais elle figure dans les textes de l'époque d'Akkad. La chronologie de ce millénaire et du suivant n'est pas établie avec précision, ni la chronologie absolue ni même la chronologie relative. Les débats sont toujours en cours et plusieurs périodes restent obscures. Assur est soumise par Sargon d'Agadé ou d'Akkad, qui aurait régné vers 2335-2279. C'est le roi mésopotamien le plus célèbre, qui est devenu un modèle fondateur pour tous ses successeurs. Son nom Sargon, qui signifie en akkadien « le roi est légitime », révèle qu'il est sans doute un usurpateur puisqu'il est obligé d'affirmer sa légitimité. Il met en place le premier royaume suméro-akkadien unifié. Akkad ou Agadé est le nom d'une ville de Mésopotamie centrale dont on lui attribue la fondation et qui n'a jamais été découverte par les

archéologues. C'est aussi, par extension, le nom de la région environnante, située au nord-ouest de Sumer et correspondant plus tard à la Babylonie centrale.

L'enfance de Sargon d'Agadé est particulièrement baignée de légendes. Comme dans l'histoire de Moïse, sa mère l'abandonne dans un couffin d'osier qui flotte sur l'Euphrate. Il est recueilli et élevé par un jardinier d'une palmeraie. Il entre à la cour du roi de Kish, Ur-zababa, comme échanson. Avec l'aide de la déesse Ishtar, il s'empare du trône et fonde sa capitale, Agadé. Premier promoteur d'une royauté militaire, il vole de conquête en conquête. L'étendue de ses conquêtes n'est pas connue avec précision, mais il soumet sans doute Sumer, l'Élam, Assur et la Syrie du Nord jusqu'en Anatolie. La diversité des populations conquises lui pose de délicats problèmes administratifs. Sargon lèse tant d'intérêts qu'une révolte générale éclate à la fin de son règne et qu'il est assiégé dans sa capitale. Il réussit à triompher de cette insurrection, mais ses deux fils, Rimush et Manishtusu, ne sont pas capables de résister aux révoltes. Son petit-fils Narâm-Sîn doit aussi affronter vers la fin de son règne une insurrection générale réunissant une vingtaine de rois, de l'Asie Mineure au golfe Persique/Arabique. À sa mort, le roi d'Élam Kutik-Inshushinak envahit la Mésopotamie et attaque le dernier roi d'Akkad, qui est balayé. À partir de 2230 environ, toute la Mésopotamie est ravagée par l'invasion des hordes barbares des Gutis. La *Malédiction d'Akkad*, texte sumérien, les décrit ainsi : « Ceux qui ne sont pas enregistrés parmi les pays civilisés, les gens du Gutium, un peuple qui ne connaît pas de règle morale, qui est doté d'un esprit d'homme, mais d'une conduite de chien[7]. » Le royaume d'Akkad se laisse peu à peu assimiler. Il réussit à se reconstituer vers 2200, mais disparaît quelques années plus tard pour une raison inconnue. La ville d'Assur est en ruine, investie par une civilisation de semi-nomades qui pratiquent le commerce caravanier à grande échelle, à côté de l'élevage et de la culture. Leurs chefs sont sans doute les « rois habitant sous la tente » auxquels les Assyriens font remonter leurs origines[8].

La « renaissance » sumérienne

Assur doit ensuite faire allégeance au Sud mésopotamien. Utu-hégal, le roi sumérien d'Uruk, décide d'en finir avec les Gutis et capture leur chef, Tirikan, surnommé le « dragon de la montagne ». Les cités sumériennes connaissent alors un essor économique et culturel spectaculaire par sa rapidité. Gudéa est l'un des principaux souverains connus, appartenant à la IIe dynastie de Lagash. Il a légué un héritage littéraire et artistique exceptionnel, mais l'histoire et la durée de son règne ne sont pas connues[9]. Le gouverneur d'Ur, Ur-Nammu, recueille l'héritage d'Utu-hégal, adoptant le titre de « roi de Sumer et d'Akkad », mais transfère le siège de la royauté d'Uruk à Ur. La période de la IIIe dynastie d'Ur, dite « Ur III », correspond au XXIe siècle. Les souverains de cette dynastie réussissent à étendre leur influence sur la majeure partie de la Mésopotamie jusqu'à Assur et Arbèles, sur la zone occidentale du Zagros et sur l'Élam jusqu'à Suse[10]. Les rois d'Ur s'efforcent de faire revivre les traditions de l'époque précédente et d'imiter les réussites des rois d'Akkad. Shulgi, le fils d'Ur-Nammu, assied la puissance d'Ur pendant son long règne de quarante-huit ans. Son action se caractérise par un extrême dirigisme politique, administratif et économique, le plus poussé de l'histoire de la Mésopotamie. Il installe dans chacune des circonscriptions deux fonctionnaires pour éviter la concentration du pouvoir : l'*ensi*, qui exerce le pouvoir civil et le *shagin*, qui exerce le pouvoir militaire. Dans les régions périphériques, il confie parfois ces fonctions à des notables locaux pour se les attacher, et il les mute fréquemment pour des raisons de sécurité. Ainsi, Sarriqum, notable d'Assur, est nommé *ensi* à Suse[11].

Le commerce est financé par le gouvernement ou les temples, qui fournissent aux marchands les produits servant à régler les importations. Malgré un étatisme prédominant, il existe quelques entreprises privées. L'argent, monnaie de compte et de paiement, commence à jouer un rôle. Une armée régulière est créée ainsi qu'un réseau de messageries et de relais de poste pour les courriers parcourant le royaume. Cette

période voit aussi un remarquable développement de la littérature qui va influencer les siècles suivants : textes religieux et épopées, mises par écrit comme l'épopée de Gilgamesh[12]. Shulgi, le roi d'Ur, doit affronter notamment une coalition de toute la frange montagnarde de l'actuel Kurdistan, avec Simurrum et Urbilum (Arbèles) à proximité d'Assur. Ses trois fils, Amar-Sîn, Shu-Sîn et Ibbi-Sîn, montent successivement sur le trône, mais ne parviennent pas à maîtriser la situation : ils sont confrontés aux invasions des Amorrites, dont l'origine est peut-être la Syrie[13]. Ils essaient de les stopper par la construction d'un mur entre le Tigre et l'Euphrate, à la hauteur de Bagdad. Mais le pays de Sumer subit aussi des envahisseurs venus du Zagros, les Su, ainsi que l'attaque des Élamites. On ignore si la fin de la III^{e} dynastie d'Ur en 2002 est provoquée par son émiettement ou par le déchaînement des rivalités pour s'emparer du pouvoir. Ishbi-Erra d'Isin abandonne le dernier roi d'Ur III et manœuvre avec habileté pour s'imposer. Il règne pendant plus de cinquante ans sur le royaume d'Isin, qui perpétue la tradition d'Ur, avec sa politique et ses institutions, mais il ne peut empêcher l'essor de cités rivales comme Larsa[14].

L'émergence de l'Assyrie

Assur ne doit plus faire allégeance au Sud mésopotamien depuis la chute du royaume d'Ur et la disparition de son dernier roi, Ibbi-Sîn. Puzur-Ashur I^{er} réussit à s'emparer du trône d'Assur quelques années plus tard. Son nom figure dans la liste royale assyrienne antérieure à la période paléo-assyrienne, après les dix-sept rois vivant sous la tente, les dix rois dont les pères sont connus et qui sont ses prédécesseurs, et trois autres rois : Sulilu, Kikkia et Akia[15]. De Puzur-Ashur I^{er} (2017-1985) jusqu'à Narâm-Sîn, qui a régné vers 1872-1829, les rois d'Assur se succèdent de père en fils. D'après un document de fondation, son successeur Shalim-ahum a effectué des travaux dans le temple d'Assur[16]. Ilu-shumma est le troisième roi de cette dynastie. Ses inscriptions donnent quelques informations sur cette période obscure de l'histoire de l'Assyrie. Il érige à Assur des fortifications, construit un

temple d'Ishtar et procède à des travaux d'adduction d'eau dans la ville. Il intervient aussi en basse Mésopotamie pour instaurer l'« *andurâru* des habitants d'Ur, de Nippur, Awal, Kishmar et Dêr jusqu'à Assur », c'est-à-dire le retour des biens et des personnes à leur statut d'origine[17]. Le passage est difficile à interpréter : peut-être a-t-il conduit une expédition militaire pour intervenir dans une région que contrôle mal le roi d'Isin. Ces mesures économiques pourraient être destinées à favoriser les échanges commerciaux entre Assur et les habitants de basse Mésopotamie. Une lamentation sur la destruction de Nippur est peut-être en relation avec cet événement[18].

La plupart des villes mésopotamiennes sont gouvernées par des dynastes amorrites (*Amurru* en akkadien). La Mésopotamie est alors morcelée en une mosaïque de cités-États qui tantôt nouent des alliances et tantôt se combattent. Après le déclin d'Isin, Larsa prend de l'importance lorsque son roi, Gungunnum, s'empare d'Ur et prend le titre de « roi de Sumer et d'Akkad », puis avec la venue au pouvoir de Sûmû-El en 1894[19]. L'histoire de l'Assyrie à cette époque est toujours aussi mal connue. Toutefois, les années de règne des successeurs d'Ilu-shumma figurent dans une liste d'éponymes trouvée à Kanish en Anatolie[20]. Erishum I^er^ entreprend des travaux de restauration dans le temple d'Assur, rehausse les fortifications de la ville bâties par son père et commence la construction du temple d'Adad. Son fils Ikûnum termine la construction du temple et inaugure la chapelle d'Ereshkigal dans le temple d'Assur. Il possède des entreprises commerciales dans le « quartier des marchands » (*kâru*) de Kanish, de même que son fils Sargon I^er^. Les Assyriens développent un impérialisme économique qui constitue pour eux, pendant un siècle environ, une source d'enrichissement considérable. Sargon I^er^ restaure le temple d'Ishtar. Ses successeurs Puzur-Ashur II et Narâm-Sîn réparent les murailles d'Assur et les renforcent par de longs bastions rectangulaires[21]. On ne sait rien du roi suivant, Erishum II.

La conquête d'Assur par Samsî-Addu

Samsî-Addu, roi d'Ekallâtum, s'empare du trône d'Assur en 1808, ce qui marque un tournant dans l'histoire de l'Assyrie[22]. Ses réalisations sont impressionnantes et son rayonnement est tel qu'il est considéré comme un roi assyrien et appelé Shamshî-Adad I^{er} sous sa forme assyrienne. C'est un prince amorrite appartenant à un clan installé sur le moyen Euphrate au moment des grandes migrations nomades qui ont précipité la chute du royaume d'Ur. Sa conquête d'Assur fait suite à une série d'aventures qui le conduisent de Terqa à Babylone. Il est marqué par des influences religieuses et culturelles babyloniennes qu'il introduit à Assur. Il étend progressivement sa domination sur toute la haute Mésopotamie, les villes du haut Habur et Mari vers 1792. Il pousse jusqu'au Liban, où il érige une stèle au bord de la Méditerranée. Son expansion est arrêtée par le royaume d'Alep à l'ouest et par le royaume d'Eshnunna au sud-est. Il étend son influence à la région d'Arbèles, mais se heurte aux montagnards du Zagros. Il se présente comme le successeur des rois d'Akkad. Il fait de l'Assyrie une grande puissance. Peu après sa conquête de Mari, il établit un royaume tripartite dont il est le « grand roi » : il installe son fils Ishme-Dagan comme roi d'Ekallâtum, son fils Yasmah-Addu comme roi de Mari et il réside lui-même à Shubat-Enlil, qui supplante rapidement Assur, déplaçant le centre de gravité vers le nord. À côté de l'administration centrale, le royaume est divisé en provinces, administrées par des gouverneurs assistés de fonctionnaires. Shamshî-Adad développe la puissance militaire de l'Assyrie en réorganisant l'armée, ses effectifs, son équipement et ses techniques, et il mène en permanence une politique offensive. Mais à la fin de son règne, plusieurs révoltes affaiblissent son pouvoir et, après sa mort en 1776, le vaste royaume de haute Mésopotamie qu'il a créé s'effondre[23]. Son fils Yasmah-Addu abandonne son palais de Mari ; son harem et ses archives tombent aux mains de Zimrî-Lîm, nouveau roi de Mari[24]. Son fils Ishme-Dagan se maintient tant bien que mal au pouvoir dans une Assyrie réduite à ses dimensions primitives.

La soumission à Babylone

La disparition de Shamshî-Adad ouvre la voie à la tentative impérialiste de Hammurabi, toutefois pas dans l'immédiat car la situation du royaume de Babylonie reste inchangée pendant quelques années. Hammurabi demeure très connu aujourd'hui par son *Code*, mais son histoire est longue et complexe. Ce roi amorrite monte sur le trône en 1792, dans un royaume modeste et un contexte international instable[25]. Il entretient alors de bonnes relations avec Shamshî-Adad. Le premier tiers de son règne, mal connu, est marqué par des affrontements successifs. Il s'empare d'Isin, d'Uruk, de Malgium et de Râpiqum, mais ce sont des victoires sans lendemain. Après la mort de Shamshî-Adad, il prend parti pour le roi de Mari dans les affrontements entre Ibâl-pî-El II, roi d'Eshnunna, et Zimrî-Lîm, roi de Mari. Un compromis de paix est signé entre eux en 1770. En 1765, les armées élamites attaquent le royaume d'Eshnunna. Hammurabi ainsi que Zimrî-Lîm apportent leur soutien aux envahisseurs élamites. L'idée est mauvaise, car, après avoir conquis Eshnunna, ils veulent soumettre la Babylonie. En 1764, Hammurabi prend la tête d'une coalition des royaumes amorrites pour chasser les Élamites. C'est son premier grand succès et il va dès lors mener une politique offensive qui lui permet de constituer, entre 1764 et 1759, un vaste royaume dans la haute et la basse Mésopotamie. Sa victoire sur Rîm-Sîn de Larsa augmente sa puissance et sa richesse. Il s'étend ensuite vers la région du djebel Sindjar au nord, conquiert Eshnunna, puis Mari, qu'il détruit après s'être emparé de ses richesses. Il poursuit son expansion vers le nord, y compris vers Assur et Ekallatûm. Les événements de la fin de son règne sont moins connus. Hammurabi est un conquérant, mais aussi un habile diplomate, un bon administrateur et un grand législateur. Après un règne de quarante-trois ans, deux grandes puissances se partagent le Proche-Orient à sa mort en 1150 : Babylone à l'est et Alep à l'ouest. Le fils d'Hammurabi, Samsu-iluna, qui règne trente-neuf ans, ne parvient à maintenir l'intégrité du royaume qu'une douzaine d'années.

La soumission au Mitanni

Après le règne d'Ishme-Dagan, qui s'achève vers 1737, la liste royale assyrienne témoigne d'une longue période de confusion. Des envahisseurs déferlent sur la Mésopotamie de la fin du XVIIIe siècle jusqu'au XVIe. La documentation écrite disparaît presque totalement. Les Cassites venus du Zagros envahissent en plusieurs vagues la Mésopotamie pendant la deuxième moitié du XVIIIe siècle[26]. Les Hittites organisent des raids contre la Mésopotamie pendant les deux siècles suivants : vers 1595, Mursili Ier s'empare de Babylone dans un raid audacieux, mais sans lendemain[27]. Les divers royaumes hourrites et sémites de haute Mésopotamie sont unifiés en un vaste empire, le Mitanni (ou Hourri). Sa grande période d'expansion est mal connue. Vers 1500, le Mitanni contrôle vers l'ouest la Syrie, malgré les campagnes du pharaon Thoutmosis Ier qui le mènent jusqu'à l'Euphrate. Il englobe aussi la haute Mésopotamie jusqu'à Ninive, Arbèles, Assur, Arrapha (Kirkuk) et Nuzi. Le roi du Mitanni Saushtatar veut affirmer sa puissance au XVe siècle en pillant Assur qui a fait défection. Il emporte comme butin des portes d'argent et d'or pour décorer l'entrée de son palais royal dans sa capitale de Washukkanni, qui n'a pas encore été retrouvée[28].

Avec le renouveau mitannien, l'Égypte ne peut pas maintenir son autorité sur le Proche-Orient par un effort militaire constant à cause de la distance. Au repli égyptien s'ajoute le déclin hittite. Aucun roi hittite n'est de taille à s'opposer au roi du Mitanni Saushtatar. Le pharaon Thoutmosis III renoue avec la politique expansionniste de l'Égypte. Il bat à Megiddo le roi de Qadesh, à la tête d'une coalition de 330 princes de Syrie et de Palestine. Dès l'annonce de la capture de Megiddo en 1479, les Assyriens prennent contact avec les ennemis des Mitanniens en envoyant des émissaires au pharaon[29]. Le Mitanni et l'Égypte s'affrontent pendant plusieurs années, sans parvenir à remporter une victoire décisive, si bien qu'à partir de 1440 les deux adversaires esquissent un rapprochement. Vers 1400, le roi du Mitanni Artatama Ier fait la paix avec l'Égypte, renforcée par le mariage d'une de ses filles avec le pharaon. Les relations avec les Hittites restent en revanche très

mauvaises. Le roi mitannien Shuttarna II puis son fils Artashumara sont assassinés. Son jeune frère Tushratta est renversé par Artatama II, qui avait été exilé à Assur. Avec l'aide des Assyriens, celui-ci s'empare du pouvoir et se livre à une répression sanglante. La noblesse hourrite est vraisemblablement divisée en factions rivales, mais il est difficile d'évaluer l'influence des luttes intestines sur le déclin du Mitanni. La défaite militaire subie en Syrie a pu aussi jouer dans ce déclin. Un traité passé avec le roi hittite Shuppiluliuma Ier spécifiait que « le pays du Mitanni tout entier était perdu : les Assyriens et les gens d'Alshe se l'étaient partagé[30] ». Le royaume d'Alshe est situé entre le haut Euphrate et le Murad Su, au nord de Diyarbakir. Au XIVe siècle, l'histoire du Mitanni est surtout connue par les sources assyriennes qui le désignent sous le nom de Hanigalbat.

La formation de l'État assyrien

C'est en se libérant de la domination mitannienne que l'Assyrie devient un État territorial. Assur-uballit Ier profite des troubles politiques qui ébranlent le Mitanni pour rétablir l'indépendance d'Assur. Il pille le palais de Shuttarna III à Washukkanni et l'oblige à lui restituer les portes d'argent et d'or que son ancêtre Saushtatar avait emportées d'Assur comme trophée[31]. Il adresse une lettre à Aménophis IV dans laquelle il se désigne comme « grand roi » et « frère » du pharaon. Les deux souverains échangent des cadeaux, notamment de l'or, pour établir des relations diplomatiques et commerciales. Toutefois, l'indépendance de l'Assyrie ne plaît pas à tout le monde. Ainsi, Burna-Buriash II, roi cassite de Babylone, écrit de son côté au pharaon que le roi d'Assyrie est son vassal et qu'il ne doit donc pas établir des relations avec lui[32]. Comment expliquer les prétentions babyloniennes ? Peut-être le traité conclu au XVe siècle entre l'Assyrie et Babylone pour fixer des limites de souveraineté territoriale avait-il donné l'illusion d'une domination de l'Assyrie. Peut-être cette domination avait-elle été effective à cette époque, où les petits rois d'Assur commençaient à vouloir s'affranchir de la tutelle

mitanienne[33]. En tout cas, sous le règne d'Assur-uballit, il n'en est plus question et Burna-Buriash finit par le reconnaître. En fin de compte, la Babylonie et l'Assyrie s'allient dans un mariage dynastique : Burna-Buriash s'unit à la fille d'Assur-uballit, Muballitat-Sherua. Cette alliance avec leurs redoutables voisins assyriens est risquée pour les Babyloniens. Pourtant, leurs deux gouvernements unissent d'abord leurs efforts pour réprimer les incursions des Sûtû, nomades qui s'attaquent aux courriers et aux marchands. Assur-uballit et Burna-Buriash se plaignent au pharaon, qu'ils accusent d'inertie. Vers 1346, le petit-fils de Burna-Buriash et d'Assur-uballit entreprend une expédition punitive pour massacrer des nomades et une chaîne de fortins est érigée pour prévenir de nouvelles incursions. Une révolution populaire provoque son assassinat, car il est considéré comme un bouc émissaire, et porte au pouvoir à Babylone un roturier, Nazi-Bugash. Assur-uballit intervient alors pour venger cet assassinat et châtier l'usurpateur. Il installe sur le trône Kurigalzu II, un fils du prince assassiné.

À la mort d'Assur-uballit vers 1318, l'Assyrie émerge comme une puissance de premier plan : le Mitanni a été subjugué, les montagnards du Zagros sont matés et le trône de Babylone est occupé par un descendant du roi d'Assyrie. Pourtant, pendant un siècle, une guerre endémique sévit entre les Assyriens et les Babyloniens. Kurigalzu II oublie ses origines assyriennes et attaque le nouveau roi d'Assyrie, Enlil-nârâri. Il lui livre bataille à Sugaga, sur les bords du Tigre, mais les deux camps revendiquent la victoire. Une autre bataille a lieu près d'Arbèles, ce qui signifie que les principaux centres assyriens sont menacés. Il est possible que le roi de Babylone ait cherché l'alliance des peuples du Zagros, car le nouveau roi d'Assyrie, Arik-dên-ili, doit les affronter. L'Élam apparaît à nouveau sur la scène internationale après une éclipse de trois siècles et menace à la fois les Babyloniens et les Assyriens. Le nouveau roi assyrien, Adad-nârâri I^{er}, bat les Élamites près de Kirkuk. Il cherche sans doute à contrôler les routes menant aux principales sources d'approvisionnement en matières premières, pierres et bois de construction. Il porterait

ainsi un coup à l'économie babylonienne et menacerait son statut de grande puissance. Son successeur Salmanazar Ier parvient à refouler les Gutéens et les Lullumê dans le Zagros, et étend peut-être sa domination vers le nord, jusqu'au pays de Katmuhu. Il reconquiert ainsi le Hanigalbat (ancien Mitanni), qu'il avait peut-être perdu alors qu'il était occupé à repousser des attaques du côté de l'Urartu et du pays de Musri. Le roi mitannien Shattuara Ier paie tribut à l'Assyrie[34]. Une écrasante victoire de Salmanazar Ier sur les Hourrites et leurs alliés hittites lui permet d'occuper tous les territoires à l'est de l'Euphrate.

L'Assyrie de Tukultî-Ninurta I*er*

L'Assyrie est en proie à des luttes indécises et récurrentes quand Tukultî-Ninurta Ier monte sur le trône vers 1233[35]. Aussitôt, il part en campagne afin de soumettre les peuples du Zagros. Pour décourager toute velléité de révolte, il sème la terreur en remplissant les vallées de cadavres et en entassant les corps devant les villes anéanties. Ses expéditions ont aussi des objectifs économiques : encaisser le tribut et rapporter du butin, comme des matières premières. Il se dirige ensuite vers les pays du haut Tigre pour mater une coalition conduite par Ehli-Teshub, roi d'Alzi. Les coalisés sont massacrés et leurs territoires soumis à l'autorité du roi assyrien. Il ne s'agit pas d'une occupation permanente, mais seulement du prélèvement de tributs annuels et de la réquisition des habitants pour des corvées. À l'occasion de cette campagne, Tukultî-Ninurta se vante d'avoir franchi l'Euphrate et ramené 28 800 prisonniers hittites. Même s'il n'a pas fait de véritable guerre contre les Hittites, il s'attire leur hostilité et se voit fermer le marché syrien. C'est à cette époque que commence à se construire l'État d'Urartu, futur ennemi de l'Assyrie. Mais la principale menace vient alors de Kashtiliash IV, roi de Babylone. Le roi d'Assyrie lui inflige une lourde défaite : il le capture et occupe les principales villes babyloniennes. Il rase Babylone, pille ses temples, massacre ses habitants, déporte les survivants et le dieu national Marduk, comme le fera son descendant Sennachérib. Il se vante de cette victoire : « J'ai dominé le

pays de Sumer et d'Akkad dans toute son étendue ; j'ai placé la limite de mon pays sur la mer inférieure du Levant[36]. » La Babylonie est dès lors administrée par des gouverneurs assyriens. Pour célébrer sa victoire, ce roi mégalomane se fait construire, en face d'Assur, une capitale à laquelle il donne son nom : Kâr-Tukultî-Ninurta. Mais son triomphe ne dure guère, car l'Assyrie est épuisée par toutes ses expéditions militaires, les princes cassites au sud et les Élamites à l'est organisent la résistance. Tukultî-Ninurta est assassiné vers 1197 dans le palais de sa nouvelle capitale par Assur-nasîr-apli, son propre fils. Une guerre de succession s'engage alors et déchire l'Assyrie. Assur-nadîn-apli, un autre fils du roi assassiné, s'empare du trône, qu'il réussit à garder pendant trois ans, puis il est remplacé en 1192 par Assur-nârârî III. Le roi de Babylone profite de ces dissensions internes du pouvoir assyrien pour exercer une sorte de protectorat sur l'Assyrie. La rivalité séculaire entre l'Assyrie et la Babylonie a repris le dessus. En 1181, Ninurta-apil-Ekur, un prince assyrien réfugié en Babylonie, restaure une certaine stabilité en Assyrie.

Le repli assyrien

La crise du XII^e^ siècle, provoquée par différentes migrations de populations, dont la principale a été l'invasion des « Peuples de la mer » vers 1200 – date théorique –, échappe à l'investigation historique faute de documentation[37]. C'est une période de grands bouleversements en Méditerranée orientale. Le monde mycénien s'effondre. Le royaume hittite est emporté dans la tourmente, peut-être par des envahisseurs venus d'Europe. Le royaume d'Ugarit disparaît brutalement. Les vieux États mésopotamiens sortent transformés de cette crise et de nouvelles puissances apparaissent sans qu'on puisse connaître la date et les circonstances exactes de leur installation. Les invasions araméennes prolongent en Mésopotamie l'invasion des « Peuples de la mer ». Ces bandes de nomades araméens, dont l'histoire est mal connue, provoquent une forte réaction militaire en Assyrie et la montée de nouveaux pouvoirs en Babylonie[38]. Malgré les vicissitudes politiques qui ne leur ont pas été finalement favorables, les

Araméens véhiculent dans tout le Proche-Orient leur langue, qui va devenir la plus répandue dans l'Empire néo-assyrien[39]. Le roi d'Assyrie Assur-dân Ier lance une expédition contre les territoires frontaliers situés entre le Zab inférieur et l'Adhem. Mais il se heurte à un redoutable adversaire, l'Élam, devenu la première puissance militaire du Proche-Orient. Shutruk-Nahhunte, roi d'Élam, mène une campagne victorieuse en Babylonie, impose des tributs et de lourdes contributions aux vaincus[40]. Il pille Babylone et détrône le roi Zabata-shuma-iddina. En 1155, son fils Kuttir-Nahhunte II met fin à la dynastie cassite de Babylone, s'empare de toute la frange mésopotamienne en bordure du Zagros pour contrôler les voies de pénétration en Élam et soumet plusieurs peuplades montagnardes. Il est possible qu'un affrontement avec les Élamites ait provoqué en 1133 la mort du roi d'Assyrie Assur-dân Ier. Tout en parvenant tant bien que mal à résister aux Araméens le long du Zab et du Habur, l'Assyrie est en sursis. La crise du pouvoir assyrien prend fin avec le règne d'Ashur-rêsh-ishi Ier. Ce roi remporte une victoire sur les Babyloniens et combat l'avancée des Araméens[41]. Mais c'est surtout la résistance farouche des rois suivants, en particulier Tiglath-phalazar Ier et Assur-bêl-kala, qui vient à bout des Araméens. Tiglath-phalazar Ier garde un souvenir inoubliable d'une pêche à l'hippopotame organisée par les habitants de la cité phénicienne d'Arwad[42]. L'interminable guérilla à laquelle les Assyriens doivent faire face les transforme en guerriers remarquablement entraînés. Ainsi commence à se mettre en place ce qui sera plus tard le redoutable appareil militaire assyrien.

2

L’ascension de l’Assyrie (934-745)

La sortie de crise

L’Assyrie commence seulement à sortir de la crise profonde où elle était plongée sous le règne du roi Assur-dân II (934-912), qui inaugure la première phase de reconquête[1]. Le contrôle des frontières traditionnelles de l’Assyrie a été perdu, surtout après le règne de Tiglath-phalazar I^er^, à cause de la pénétration des tribus araméennes. L’état du pays est si désastreux que ses habitants s’enfuient et se réfugient même chez les ennemis de l’Assyrie, dans l’espoir de trouver ailleurs des conditions de vie acceptables. Les annales d’Assur-dân nous sont parvenues dans un état très fragmentaire, mais on peut comprendre quels ont été les objectifs de son règne : assurer la sécurité du petit État assyrien et l’accès aux principales sources d’approvisionnement en matières premières, comme le bois qui fait défaut en Assyrie. Il dirige donc ses expéditions vers les montagnes du nord et de l’est, où il doit affronter des populations belliqueuses. Il entreprend de terroriser ses ennemis en ravageant, détruisant et brûlant leurs villes. Il ramène à Arbèles le roi du Katmuhu, l’écorche, étale sa peau sur les murs de la ville et transforme le Katmuhu en État vassal[2]. Ce type d’action agressive va rester un modèle pour la politique étrangère de ses successeurs. Même s’il prétend avoir pris du butin aux Araméens, il ne semble pas les avoir vraiment affrontés, par crainte ou par calcul. Pour restaurer la gloire de l’Assyrie, il se dit « roi du monde et roi d’Assyrie ». C’est aussi un roi bâtisseur et un grand chasseur, qui se vante d’avoir tué 120 lions, 1 600 taureaux et 56 éléphants[3]. Le programme affiché par Assur-dân, ainsi que par ses successeurs jusqu’à Assurnasirpal II, consiste à redresser l’Assyrie : « J’ai ramené les habitants de l’Assyrie épuisés qui avaient déserté leurs villes et leurs maisons, poussés par le besoin, la faim et la famine, et s’étaient exilés. Je les ai

installés dans des villes et des maisons convenables et ils y vivent en paix… J'ai attelé des charrues dans tous les secteurs et j'y ai entassé plus de grains que jamais[4]. »

Comment Assur-dân réussit-il dans ses expéditions militaires alors que son armée ne dispose pas d'une supériorité écrasante sur ses adversaires ? Il change de tactique : au lieu des raids fulgurants et sans lendemain de ses prédécesseurs, il s'inspire de la tactique des nomades. Il adopte leur méthode de harcèlement continuel et s'empare des localités par surprise pour éviter toute résistance. Quand une localité lui résiste, il la contourne, mais en stockant à proximité les approvisionnements nécessaires pour reprendre les opérations au moment opportun. Il réutilise la technique du siège des villes, en y apportant des innovations, comme la construction de fortins et de circonvallations dont il les cerne. L'armée assyrienne devient enfin une espèce d'agent de perception du butin et des impôts. Elle commence à ressembler à une caravane, qui rapporte en Assyrie des chars, des chevaux, des bœufs et des objets précieux.

Son fils Adad-nârârî II poursuit la politique de son père et entreprend une première phase de reconquête de la haute Mésopotamie[5]. Il s'attribue une quinzaine de qualificatifs élogieux tels que « puissant, magnifique, fort, imposant, fier, rayonnant, lion viril, exalté, impétueux[6]… ». Il se présente comme un fameux chasseur et un grand bâtisseur, rebâtissant notamment la cité d'Apku (Tell Abu Marya au nord de l'Irak). Il raconte en détail ses sept campagnes contre le Hanigalbat, qu'il réussit à reconquérir en profitant des divisions des États araméens. Il soumet aussi toute la frange montagneuse du Zagros, depuis le Zab inférieur jusqu'au lac de Van. Il annexe le Katmuhu et occupe le territoire babylonien entre Arrapha et Dêr, jusqu'aux confins de l'Élam. Shamash-mudammiq, roi de Babylone, est trop affaibli pour l'arrêter. Mais son successeur Nabû-shum-ukîn I^{er} signe avec lui vers 891 un traité de paix et, pour le sceller, les deux rois épousent chacun une fille de l'autre.

Le roi assyrien Tukultî-Ninurta II (890-884) continue la politique de son père en parachevant l'œuvre de reconquête[7]. Son objectif est d'affermir les frontières de l'Assyrie et de l'enrichir. Il se tourne d'abord vers le nord et l'est de l'Assyrie. Il occupe à nouveau le Naïri et le Bît-Zamâni, au nord du Hanigalbat (près de l'actuelle ville de Diyarbakir). Son attitude varie selon les adversaires vaincus. Il installe des gouverneurs assyriens dans le Bît-Zamâni, somme son chef Amme-Baali de lui livrer du blé, de la paille, du fer, du bronze, de l'argent et des hommes. Mais il le gracie et lui fait jurer fidélité devant la statue d'Assur : ce vassal lui restera fidèle toute sa vie. En revanche, il ne traite pas avec la même clémence le Kirruri dans le Kurdistan, mais il détruit, brûle et rase ses villes. Il entreprend une longue expédition en 885. Il détruit d'abord les villages de la tribu araméenne d'Itua (sans doute les Ituéens), traverse le nord de la Babylonie sans opposition, probablement en vertu du traité signé sous le règne précédent. En remontant vers le nord-ouest, il commence par prélever le tribut à partir de Suhi, en aval de Mari, et sur tous les riverains de l'Euphrate et du Habur. L'armée se mue en une énorme caravane, convoyant des troupeaux de bœufs et de moutons et transportant des métaux précieux, des meubles d'apparat et des étoffes de luxe. L'expédition se termine par un raid contre le Mushki (Phrygie). Nul ne résiste à l'armée assyrienne, qui rapporte d'immenses richesses et 2 702 chevaux de guerre destinés à améliorer encore sa puissance militaire. Tukultî-Ninurta emploie les richesses pour nourrir son peuple et se faire construire des palais[8].

Assurnasirpal II et le rêve de domination universelle

Le règne d'Assurnasirpal II (883-859) inaugure la deuxième phase de reconquête qui va faire de l'Assyrie l'État le plus puissant du Proche-Orient. Le nouveau roi d'Assyrie poursuit la politique de son père, parcourant les mêmes régions, réprimant les révoltes sans cesse répétées et prélevant le tribut. Mais son caractère spécial le conduit à utiliser de nouvelles méthodes de conquête[9]. C'est un roi mégalomane

qui s'attribue dans ses annales plus de cinquante titres élogieux[10]. Il se surnomme le « dragon féroce », car c'est un roi sanguinaire et sadique qui décrit avec complaisance les atrocités qu'il commet : pyramides de têtes coupées, membres, nez et oreilles tranchés, yeux arrachés, cercles d'empalés devant les portes des villes conquises, habitants brûlés vifs dans leurs maisons, chefs vaincus écorchés et dont la peau tapisse les murailles de leurs villes[11]. Toutefois, son objectif n'est pas seulement de satisfaire ses instincts sadiques, mais d'instaurer une politique de terreur calculée comme nouvelle méthode radicale de conquête. Elle s'avère efficace puisque la plupart des peuples se soumettent spontanément. En réalité, il fait alterner l'intimidation et la persuasion amicale selon les cas : il accepte par exemple, sans exercer de représailles, la soumission d'Ahuni, roi du Bît-Adini, qui s'est révolté contre lui[12].

Il inaugure aussi une politique de pillage sans précédent. Les peuples terrorisés lui livrent aisément leurs richesses et les expéditions assyriennes n'ont jamais été aussi fructueuses. Assurnasirpal peut ainsi vérifier quels sont les États les plus riches. Ses expéditions lui révèlent la richesse et en même temps la faiblesse des États syriens et phéniciens. L'idée d'un tribut fixe et régulier commence à se faire jour, même si la logique de ses campagnes reste pour l'essentiel une logique de pillage. Il met cependant en place un embryon d'administration provinciale en multipliant le nombre de dépôts permanents d'approvisionnement sur les axes stratégiques. Certains de ces dépôts sont des centres fortifiés, confiés à la garde de gouverneurs.

Il élargit le champ de ses nombreuses expéditions (au moins 14), dont les objectifs sont aussi bien politiques qu'économiques, dans plusieurs directions. À l'est, il doit mettre un terme à l'agitation des montagnards du Zamua (Mazamua), dans les montagnes du Zagros. Il s'empare de la passe de Babitu (aujourd'hui Bazian) pour contrôler la principale voie d'accès au plateau iranien. Il dirige plusieurs expéditions au nord et au nord-ouest, dans les régions du haut

Tigre, contre le Naïri et l'Urartu. Certaines de ces campagnes le mènent jusqu'en haut de l'Euphrate et au Habur afin de soumettre le Suhû, soutenu par le Bît-Adini et la Babylonie : il prétend l'avoir conquis, ce qui doit être une vantardise[13]. En tout cas, aucun affrontement direct avec les Babyloniens ne se produit sous son règne. Il se tourne aussi vers l'ouest. Il met plusieurs années à soumettre le Bît-Adini, qui ne cesse de provoquer des troubles, avec les villes de Til Barsip et Karkemish. Il atteint la Méditerranée, où il plonge rituellement ses armes et fait des sacrifices aux dieux, sans doute au voisinage de l'île phénicienne d'Arwad[14]. Les succès de l'armée assyrienne et la terreur qu'elle inspire incitent les États occidentaux à ne pas s'opposer à son passage, d'autant plus qu'elle n'instaure pas une occupation permanente. Ensuite, le roi assyrien escalade l'Amanus, où il érige une stèle et coupe du bois pour ses travaux de construction. La chronologie de toutes ses campagnes n'est pas encore clairement établie. En tout cas, elles sont plus nombreuses au début de son règne, tandis qu'il consacre davantage ses dernières années à des réalisations civiles.

Assurnasirpal est un grand bâtisseur. Pour ses constructions, les forêts de l'Amanus et du mont Liban sont abondamment mises à contribution, en particulier pour les bois de cèdre, de cyprès, de buis et d'autres essences aux noms inconnus[15]. Son projet principal est la construction d'une nouvelle capitale à Nimrud. Pourquoi Assur, où il réside au début de son règne, ne lui convient-elle plus comme capitale ? Il veut sans doute s'affranchir de ses grandes familles aristocratiques et, par ailleurs, Nimrud est mieux située géographiquement, au centre du triangle assyrien Assur-Ninive-Arbèles[16]. Nimrud est entourée d'une muraille massive et comprend plusieurs temples, une ziggourat, un canal partant du Zab supérieur et irriguant des jardins avec un parc botanique de plantes variées et un parc zoologique d'animaux rares. Il inaugure en 864 sa nouvelle capitale par un banquet fastueux offert à 69 754 convives, au nombre desquels 16 000 citoyens de Nimrud et 5 000 dignitaires étrangers. Ce banquet aurait duré dix jours et on y aurait servi notamment

10 000 pigeons, 10 000 jarres de bière et 10 000 outres de vin[17]. Sous l'œil bienveillant des dieux, le roi d'Assyrie reçoit l'hommage et le tribut de ses vassaux, dont il redistribue une partie dans ce gigantesque banquet, qui est en fait une cérémonie à sa gloire. Assurnasirpal conduit à terme d'autres projets de construction : à Assur, où il restaure les temples de Sîn, de Shamash et d'Assur, à Ninive, à Apku et à Imgur-Enlil[18].

L'Assyrie est redevenue à la fin de son règne une grande puissance, mais elle n'est pas la seule. Son redressement a contribué à tarir le flot des Araméens en Babylonie, qui en a profité pour amorcer un renouveau et surveiller plus facilement ses frontières. En définitive, pour elle, la menace ne vient plus guère alors des Araméens, mais des Assyriens. Assurnasirpal s'est emparé de deux forteresses babyloniennes à l'est du Tigre et c'est donc sa frontière nord que Babylone doit désormais surveiller.

Salmanazar III, ou la fascination de l'Occident

Salmanazar III succède à Assurnasirpal II pour un long règne de trente-cinq ans (858-824). Il continue la politique agressive de son père et poursuit l'expansion territoriale de l'Assyrie. Il a laissé un grand nombre d'inscriptions qui relatent ses campagnes militaires annuelles dans l'ordre chronologique[19]. L'Assyrie est devenue assez riche à force d'accumuler du butin et l'armée assez aguerrie après tant d'expéditions. Elle est réorganisée, avec des corps de cavalerie, d'archers et de frondeurs plus nombreux, et des machines de siège perfectionnées. Dès son accession au trône, le nouveau roi commence avec ardeur ses conquêtes. Il mène tout d'abord une campagne vers le nord, où un nouvel ennemi puissant est apparu, qui a réussi à unifier les tribus du plateau arménien, dont les plus importantes étaient celles du Naïri et de l'Urartu. Le royaume d'Urartu, centré sur la région du lac de Van, représente une menace réelle pour l'Assyrie[20]. Son système politique autocratique, sa religion et sa culture s'inspirent du modèle assyrien. Les Assyriens adoptent à leur tour des coutumes urartéennes, comme les unités de cavalerie

introduites sous le règne de Salmanazar. Plus tard, ils leur empruntent peut-être certaines techniques d'irrigation et leurs élites augmentent aussi leur consommation de vin[21]. Dans sa lutte contre l'Urartu, Salmanazar ravage Hubushkia, prend Sugunia, la forteresse d'Arame, roi de l'Urartu, et reçoit le tribut d'Asû de Gilzanu[22]. Sa campagne de 856 est une des plus ambitieuses de l'histoire assyrienne, car il traverse tout le territoire de l'Urartu d'ouest en est, détruisant Arzashkun, la cité royale d'Arame. Plus tard, en 854, 852 et 846, il mène trois brèves campagnes dans le haut Tigre, puis une importante campagne contre l'Urartu en 844. C'est son commandant en chef qui conduira d'autres campagnes annuelles de 830 à 826. Salmanazar étend le contrôle assyrien jusqu'au Zagros au cours de plusieurs campagnes qu'il effectue en 855, 843 et 834, et qu'il confie à son commandant en chef en 827. Il intervient en Babylonie en 851 et 850, à la demande urgente du roi Marduk-zâkir-shumi I^{er}, mis en difficulté par la révolte de son frère[23].

Le roi d'Assyrie est surtout fasciné par l'Occident. Les richesses révélées par la campagne occidentale de son père, la facilité avec laquelle il l'a conduite et la perspective d'anéantir définitivement la menace araméenne le confortent dans son projet. Sa première campagne vers l'ouest en 858 vise à renouveler l'exploit de son père : atteindre la Méditerranée, percevoir le tribut des cités maritimes et couper du bois sur l'Amanus. Cependant, le succès n'est pas aussi complet que prévu : l'effet de surprise et la terreur ne jouent plus. Pourtant, il suit la méthode de terreur calculée de son père en édifiant des pyramides de têtes devant les villes ravagées. Mais ces démonstrations d'atrocités produisent l'effet contraire : au lieu d'effrayer les États et de les inciter à se soumettre, elles les poussent plutôt à s'unir pour mieux résister. Salmanazar décide de vaincre d'abord le premier obstacle : le roi Ahuni du Bît-Adini, soutenu par les États voisins de Syrie du Nord. À la place d'une guerre directe, sa méthode consiste à exercer un long travail de harcèlement de plus en plus dur contre lui. Au bout de trois ans de harcèlement, Ahuni est fait prisonnier, sa capitale Til Barsip est renommée « Kâr-Salmanazar » et le Bît-

Adini est transformé en province assyrienne. Toutefois, le roi d'Assyrie n'arrive pas à prendre le contrôle des territoires situés à l'ouest de l'Euphrate. Aussi, en 853, il entreprend sa deuxième grande expédition vers l'ouest et marche sur Alep. Les vaincus de la première coalition menée par le Bît-Adini se soumettent et lui paient le tribut. Mais le reste du monde syro-palestinien décide de lui opposer un front uni, réunissant douze rois du Hatti et de la côte, autour du roi de Damas Adad-idri (Hadad-ezer de la Bible) et du roi de Hamat Irhuleni[24]. Les principaux contingents sont fournis par le roi de Damas, avec 1 200 chars, 1 200 cavaliers et 20 000 fantassins, par le roi de Hamat, avec 700 chars, 700 cavaliers et 10 000 fantassins, et par le roi Achab d'Israël, avec 2 000 chars et 10 000 fantassins. L'affrontement a lieu à Qarqar sur l'Oronte (sans doute Hamat)[25]. Salmanazar revendique la victoire et affirme avoir tué 14 000 coalisés dont les corps lui permettent de construire un barrage sur l'Oronte en guise de pont. Cette bataille est en réalité plutôt un échec pour le roi d'Assyrie, car il ne peut pas progresser plus loin et ne rapporte avec lui ni butin ni tribut. C'est sans doute pour masquer cet échec qu'il va faire une promenade en mer, peut-être à Arwad.

Après avoir réorganisé l'armée, il reprend l'offensive en 849, 848 et 845 pour réaliser son plan d'expansion vers la Méditerranée. Toutes ses tentatives échouent et il doit se contenter de quelques succès militaires en Syrie du Nord. Il veut en finir avec cette résistance farouche des coalisés et lance contre eux en 845 une armée de 120 000 hommes, la plus grande armée jamais réunie, mais il échoue une nouvelle fois. Cependant, en 841, il n'est pas loin de réussir car la coalition s'est désintégrée, sans doute en raison du changement dynastique à Damas et des querelles entre les coalisés. Il attaque Hazaël, le nouveau roi de Damas, qui est isolé, ravage son territoire mais échoue à conquérir sa capitale. Il descend sur la côte, où il reçoit les tributs des rois de Tyr, de Sidon et d'Israël. En 838, il fait une nouvelle tentative contre Damas, qui se solde par un nouvel échec. Il confie alors à son commandant en chef les campagnes suivantes contre la Syrie.

Quant à lui, il entreprend six campagnes en Anatolie où il conquiert plusieurs cités à Melid, Tabal et Qué. La dernière campagne de Qué, en 831, marque l'apogée de sa domination sur l'Ouest, qui a échoué pour l'essentiel. En effet, il a franchi plus de vingt-cinq fois l'Euphrate, mais il n'a pas réussi sa conquête de l'Ouest comme il l'espérait.

C'est le crépuscule d'un règne empli de démesure, qui a bien commencé mais s'est mal terminé. Son échec pourrait s'expliquer par une expansion trop rapide, sur un territoire trop vaste, par son incapacité à créer des structures politiques stables, et peut-être aussi par le retour de la menace urartéenne au nord. Salmanazar n'a pas su maîtriser toutes ces difficultés, ni régler sa succession. En 826, la 33e année de son règne, après sa dernière campagne contre le Parsua (Perse) et le Namri, un vent de révolte embrase 27 villes d'Assyrie, à l'exception de Nimrud. La liste des éponymes, c'est-à-dire des dignitaires donnant leur nom à l'année en cours, porte l'indication « révolte » (*sîhu*) pour les années 826 à 820, soit les quatre dernières années du règne de Salmanazar et les trois premières années de son successeur[26]. En réalité, ces révoltes marquent le début d'une longue période de troubles qui vont affecter l'Assyrie jusqu'en 744. C'est une crise de croissance, à la fois institutionnelle et sociale. Elle commence par une guerre de succession : un des fils de Salmanazar, Ashur-da''in-aplu, se dresse contre lui, provoquant une guerre civile. Son père lui a préféré comme prince héritier un fils plus jeune, Shamshî-Adad, soutenu par Daiân-Assur, commandant en chef de l'armée et éponyme en 826. On ignore de quelle façon Salmanazar termine son règne. Par ailleurs, un déséquilibre s'est produit entre les anciennes provinces assyriennes et les nouvelles provinces issues de la conquête, qui ont des dimensions très inégales. Les premières sont limitées, alors que les secondes sont souvent très étendues. Comme les gouverneurs vivent des revenus de leurs provinces, il se crée entre eux de fortes disparités de richesse et de puissance, qui engendrent des rivalités et des tensions[27]. Ainsi, Daiân-Assur a pris une place prépondérante parce qu'il est le gouverneur de la vaste province de Harrân, englobant tous les territoires à

l'intérieur de la grande boucle de l'Euphrate. C'est le début d'une période où les hauts dignitaires deviennent les principaux acteurs du pouvoir.

La montée en puissance des hauts dignitaires

L'augmentation du pouvoir des hauts dignitaires se fait clairement au détriment du pouvoir du roi. Toutefois, elle ne provoque pas de crise de légitimité dynastique, car aucun haut dignitaire ne prend le titre royal et ils restent tous fidèles au roi. Quelles sont alors les conséquences de cette nouvelle situation politique ? A-t-elle été nuisible ou au contraire utile au développement de l'Assyrie ? Certains auteurs considèrent que la période des hauts dignitaires a provoqué son déclin en affaiblissant le pouvoir royal, en nuisant à son prestige et en se substituant à lui[28]. Pour d'autres, les hauts dignitaires ont au contraire contribué au développement de l'Assyrie grâce à leur indépendance du pouvoir central qui leur a permis de mieux faire évoluer les structures économiques et militaires de leurs provinces. Et c'est sur ce développement que Tiglath-phalazar III se serait appuyé pour mettre en place son programme de centralisation et d'expansion[29]. En réalité, cette période est très difficile à analyser en raison du nombre restreint d'inscriptions, qui constitue déjà un problème en soi : est-il dû au hasard des découvertes ou traduit-il les difficultés de l'Assyrie ? En fait, plusieurs facteurs interviennent en plus de l'influence des hauts dignitaires, et leurs effets sont différents selon les périodes considérées.

Dès son accession au trône en 823, Shamshî-Adad V doit d'abord écraser la révolte des villes assyriennes provoquée par son frère Ashur-da''in-aplu. Il décrit ses actes de rébellion, mais ne s'étend pas sur sa propre action : « Sur l'ordre des grands dieux, je les ai soumises[30]. » Ce conflit, qui a duré six ans, a dû avoir de lourdes conséquences en pertes militaires et territoriales. Shamshî-Adad a dû concentrer ses forces au cœur de l'Assyrie, ce qui lui a fait négliger les territoires à l'ouest de l'Euphrate. De plus, le roi assyrien doit sa victoire à l'aide des Babyloniens, qui ont signé avec lui un traité assorti de conditions humiliantes[31]. Il remet sa vengeance contre eux à

plus tard. Il mène d'abord, entre 821 et 815, ses premières campagnes contre le Naïri et certaines forteresses de l'Urartu, pour tenter de déjouer la menace et se procurer de nouvelles ressources. Sa troisième campagne dans le Zagros a dû se solder par une défaite devant le Bît-Hamban et le Namri. Il n'intervient pas en Syrie du Nord, où plusieurs États ont pourtant cessé de payer le tribut. La liste des éponymes indique qu'il aurait écrasé une révolte à Tille (Tell Rumailân au nord de la Mésopotamie) en 817 et 816[32]. En 814, Shamshî-Adad décide que le moment est venu de marcher contre la Babylonie, où règne Marduk-balâssu-iqbi, pour se venger du traité humiliant signé avec son prédécesseur. Il consacre ses 4e, 5e et 6e campagnes à la conquête de la Babylonie. Il conquiert les régions au nord-est du Tigre, qui étaient sous contrôle babylonien. Il bat à Dûr-Papsukkal l'armée babylonienne, qui est composée en grande partie de mercenaires. Il s'empare de Babylone, fait prisonnier Marduk-balâssu-iqbi, et un an plus tard capture son successeur Bâbu-ahu-iddina[33]. Il offre des sacrifices aux dieux babyloniens et rapporte des statues divines en Assyrie[34]. Il prend le titre de « roi de Sumer et d'Akkad » et reçoit le tribut des Chaldéens. Le trône de Babylone reste vacant pour plusieurs années. L'Assyrie a triomphé de la Babylonie, les menaces au sud et à l'est sont conjurées et la situation intérieure est maîtrisée. Toutefois, il reste encore à récupérer les provinces occidentales et les hauts dignitaires sont plus puissants que jamais.

Le fils de Shamshî-Adad, Adad-nârâri III, est sans doute encore mineur lorsqu'il succède à son père en 810. La reine mère Sammuramat, la Sémiramis d'Hérodote, est associée au pouvoir, y compris pour les expéditions militaires[35]. C'est la première fois qu'une femme a tant d'influence politique en Assyrie, et c'est ce qui a contribué à bâtir plus tard sa légende. Au début du règne, ce sont les hauts dignitaires qui mènent les campagnes, à l'est contre les Mèdes et les Mannéens, et à l'ouest contre la région de Gûzâna (Tell Halaf). En l'absence de véritables annales pour le règne d'Adad-nârâri, l'ordre, la date et le nombre de ses campagnes sont difficiles à établir. À partir de 806, il entreprend lui-même la reconquête des

territoires à l'ouest de l'Euphrate, au cours de quatre campagnes[36]. Il transforme Gûzâna, qui s'est révoltée avec le soutien de l'Urartu, en province assyrienne. Il intervient aussi contre Attar-shumki d'Arpad (Tell Rifaat), qui a pris la tête d'une coalition de huit rois encouragée par l'Urartu. Il fait peut-être la paix avec lui dans la perspective d'une guerre contre Damas. Hazaël, roi de Damas, étend sa domination indirecte sur la Transeuphratène, depuis le sud de la Palestine jusqu'à l'Euphrate. En réalité, les cités phéniciennes de Tyr, Sidon, Byblos et Arwad sont devenues des alliées plutôt que des vassales d'Hazaël, en reconnaissant son hégémonie au sein d'une coalition de trente rois qui n'est pas vraiment structurée ni centralisée. Adad-nârâri soumet tout le Hatti (la Syrie du Nord) et l'Amurru (la Syrie moyenne) et reçoit le tribut des rois occidentaux, qui lui font allégeance, parmi lesquels Bar-Hadad II, le nouveau roi de Damas[37]. Il restaure ainsi le contrôle assyrien sur tous les territoires occidentaux soumis par Salmanazar III et ses prédécesseurs.

Adad-nârâri mène aussi des campagnes vers l'est, le nord et le sud-est de l'Anatolie. Il intervient pour écraser des révoltes, souvent encouragées par l'Urartu ou l'Élam. Les points les plus sensibles à l'est sont la Médie, le Namri, Mannea et Hubushkia. Dans le Sud, la situation reste chaotique et des tribus araméennes comme les Ituéens ajoutent à l'insécurité. En 790 a lieu la première campagne assyrienne contre ces nouveaux ennemis. Adad-nârâri prend le titre de « roi d'Assyrie et de Karduniash (Babylonie) » et s'efforce d'avoir une politique d'apaisement vis-à-vis des Babyloniens. Il rapatrie des prisonniers et fixe les frontières entre l'Assyrie et la Babylonie. Il se pose en défenseur des cités babyloniennes contre les tribus chaldéennes. Il entretient de bonnes relations avec les clergés locaux, en faisant des offrandes dans les temples et en acceptant des prêtres les restes des « repas sacrés » (*riḫātu*), privilège réservé aux rois de Babylone. Il introduit le culte babylonien de Nabû à Nimrud et à Ninive, peut-être sous l'influence de sa mère Sammuramat, qui pourrait avoir eu des origines babyloniennes[38]. Mais toutes

ces mesures conciliantes ne mettent pas fin pour autant à l'inimitié entre l'Assyrie et la Babylonie.

Pour mieux affirmer son autorité, le roi doit pouvoir compter, dans les provinces éloignées en particulier, sur des gouverneurs de confiance, investis de pouvoirs étendus et qu'il comble de privilèges. Le cas le plus significatif est celui de Shamshî-ilu, nommé commandant en chef vers 787, charge qu'il va conserver pendant près de cinquante ans. Son origine n'est pas connue, mais on a proposé de l'identifier avec Bar Gayah (« fils de Gayah »), qui serait son patronyme[39]. Ce serait un petit roi de la région de Til Barsip éduqué à la cour assyrienne et qui aurait fait une brillante carrière. Il serait revenu dans sa région d'origine, à la fois comme haut dignitaire assyrien, gouverneur de la grande province de Harrân, et roi local aux yeux des autres dynastes de Syrie du Nord. Cette hypothèse séduisante n'est pas suivie par tous les auteurs[40]. Quoi qu'il en soit, Shamshî-ilu participe aux expéditions militaires d'Adad-nârâri. Ainsi, vers 800, il l'aide à établir l'Oronte comme frontière entre le roi Zakkur de Hamat et le roi Atar-Shumki d'Arpad[41].

Une période troublée (782-745)

Salmanazar IV (782-773), fils d'Adad-nârâri III, succède à son père, mais son règne est mal connu car il a laissé très peu d'inscriptions[42]. Shamshî-ilu semble y avoir joué un rôle majeur. La liste des éponymes signale six campagnes assyriennes contre l'Urartu pendant les huit premières années du règne entre 782 et 775, qui sont aussi connues par les annales d'Argishti I^{er}, roi d'Urartu[43]. Celui-ci pratique une politique d'expansion brutale avec incendies, pillages et déportations, notamment en direction de l'Assyrie. Mais ses attaques échouent grâce à Shamshî-ilu, qui commémore dans son palais de Til Barsip, sur deux lions de pierre, sa victoire sur l'Urartu. Il réussit à stopper l'avance d'Argishti dans les montagnes, sans doute dans la région d'Arrapha. Même si l'Urartu est devenu la première puissance du Proche-Orient, il parvient à le tenir à distance pendant quelque temps. Il ne mentionne même pas le roi assyrien dans ses inscriptions et

prend le titre de « gouverneur du Hatti et du Guti ». Il n'est pas seulement commandant en chef, mais il régit le Hatti, le Gutium et le Namri, aux deux extrémités de l'Assyrie. Une stèle découverte près de Marash, gravée en 773 au nom du roi Salmanazar, décrit en réalité, à la première personne, l'expédition de Shamshî-ilu contre Damas, où il soumet le roi Hadianu, qui lui verse un tribut de métaux précieux et de meubles et lui donne sa fille pourvue d'une riche dot. On connaît un autre dignitaire très influent, héraut du palais : Bêl-Harrân-bêlu-usur. La stèle de Tell Abta commémore sa fondation d'une nouvelle ville à l'ouest de Nimrud, à laquelle il donne son nom : Dûr-Bêl-Harrân-bêlu-usur, et qu'il exempte de certaines taxes. Il cite le roi assyrien, mais seulement en deuxième position[44]. Le règne de Salmanazar IV marque donc un affaiblissement du pouvoir royal qui va s'accentuer sous ses successeurs.

Son frère Assur-dân III (772-755) lui succède. Il n'est connu que par une seule inscription et par la liste des éponymes[45]. Neuf expéditions militaires sont mentionnées pendant son règne, notamment à l'est contre la Médie, et à l'ouest contre Gûzâna, Arpad et Hatarikka (Tell Afis). On ignore si elles sont dirigées par le roi ou par le haut dignitaire Shamshî-ilu, éponyme en 770. L'Assyrie est alors un pays sur la défensive, ravagé par deux épidémies de peste et des révoltes internes entre 762 et 759. Le règne de son frère Assur-nârâri V (754-745) est tout aussi obscur[46]. La première année de celui-ci, en 754, il mène une campagne contre Mati'-ilu, roi d'Arpad. Il ne prend pas la ville, mais signe un traité de reddition pour éviter une confrontation et tenter d'enrayer la pénétration de l'Urartu en Syrie. Un bélier est tué dans un sacrifice de substitution en guise d'avertissement au roi d'Arpad au cas où il viendrait à rompre le traité, mais il reste loyal à Assur-nârâri jusqu'à la fin de son règne. Selon la liste des éponymes, une expédition est menée en 749 et 748 contre le Namri à l'est. Enfin, une inscription de Sarduri II, roi d'Urartu, mentionne une victoire contre l'Assyrie. Shamshî-ilu contribue sans doute à limiter les revers de l'Assyrie, sans pouvoir cependant rétablir la situation, mais il le fait au

détriment de l'autorité royale. Le dernier événement grave de cette longue période de crise se produit en 746 : une révolte éclate dans la capitale même de l'Assyrie, à Nimrud.

Pendant cette période de près de deux siècles (934-745), l'Assyrie réussit à sortir de la crise et à redevenir une grande puissance. C'est l'œuvre des rois Assur-dân II, Adad-nârâri II, Tukultî-Ninurta II et surtout Assurnasirpal II – même si ses méthodes sont blâmables –, qui se veulent tous les continuateurs des grands rois assyriens du XIII^e^ siècle. Le règne de Salmanazar III marque un tournant dans l'ascension de l'Assyrie, car il contribue à sa stabilité et à son expansion. Mais ce roi est incapable de maîtriser toutes les difficultés et de réaliser des conquêtes durables, et il se heurte à la montée en puissance des hauts dignitaires comme Daiân-Assur. La crise qui éclate à partir de 826 est une crise de croissance, institutionnelle et sociale. Les rois Shamshî-Adad V et Adad-nârâri III essaient en vain de résister à la crise et les rois suivants, Salmanazar IV, Assur-dân III et Assur-nârâri V, sont totalement impuissants. C'est la période où les hauts dignitaires deviennent très puissants, confisquent l'autorité royale, mais contribuent dans une certaine mesure à limiter les effets néfastes de la crise sur l'Assyrie.

3

Tiglath-phalazar III, fondateur de l'Empire assyrien (745-727)

Après avoir montré comment l'évolution de l'Assyrie a rendu possible la création de l'Empire assyrien, on peut aborder à présent son histoire. Il est vrai que le concept d'empire est difficile à définir[1]. En outre, quelques assyriologues considèrent que le premier empire est l'État qui a été créé vers 2300 par Sargon d'Agadé ou d'Akkad, mais il s'agit d'Akkad, et non de l'Assyrie[2]. Enfin, certains auteurs localisent le premier empire connu sous la XVIII^e^ dynastie égyptienne (vers 1550-1390)[3]. Ces objections n'étant pas fondées, l'histoire de l'Empire assyrien proprement dit commence avec le règne de Tiglath-phalazar III, car il est le vrai fondateur de cet empire, et c'est le premier empire « universel » connu de l'Antiquité.

Tiglath-phalazar est-il un usurpateur ?

Son nom, *Tukultī-apil-Ešarra*, signifie « Mon secours est l'héritier de l'Esharra ». Contrairement aux trois rois précédents, Tiglath-phalazar III a laissé beaucoup d'inscriptions royales, notamment des annales sur les murs de son palais de Nimrud qui décrivent en détail ses exploits guerriers, et des inscriptions sur des stèles, des statues, des rochers et des tablettes en argile, sans oublier les bas-reliefs illustrés. De plus, de nombreux textes administratifs et des lettres ont été conservés[4]. Ce roi assyrien est aussi mentionné dans les chroniques babyloniennes et la Bible hébraïque[5]. Ses annales suivent ses années de règne (*palû*), sans compter l'année d'accession, mais il ne reste plus qu'un tiers du texte, et la chronologie précise de ses campagnes n'est pas assurée.

On peut se demander si Tiglath-phalazar n'est pas un usurpateur qui prend le pouvoir par un coup d'État, car il ne précise pas sa filiation dans ses inscriptions. C'est inhabituel

pour un roi assyrien, qui prend soin d'affirmer sa légitimité en l'indiquant. Seules deux inscriptions mentionnent la filiation de Tiglath-phalazar, mais elles sont contradictoires. La première, écrite sur plusieurs briques trouvées à Assur, le présente comme un fils d'Adad-nârâri III ; la deuxième est une version de la liste royale assyrienne qui le dit fils d'Assur-nârâri V[6]. Si le scribe de cette deuxième inscription a commis une erreur, il serait le frère, et non pas le fils d'Assur-nârâri V. En tout cas, il appartient sans doute à la famille régnante, mais il n'est peut-être pas le successeur désigné. Quel âge a-t-il lorsqu'il accède au pouvoir ? Une inscription datée de 762 mentionne Adad-nârâri III et un certain Tiglath-phalazar occupant une fonction officielle, peut-être comme gouverneur de Nimrud[7]. S'il s'agit bien de Tiglath-phalazar III, il aurait entre 40 et 50 ans en 745, quand il monte sur le trône. Ce serait donc un homme d'âge mûr, plein d'expérience, qui prend le pouvoir à la mort de son frère Assur-nârâri V, sans être le prince héritier. C'est un roi énergique, audacieux, méthodique et réformateur. La cruauté ne lui est pas totalement étrangère, car les bas-reliefs de son palais représentent des ennemis empalés à côté des villes conquises, ainsi que des têtes coupées apportées à un eunuque pour être comptabilisées. Mais c'est la cruauté calculée d'un conquérant désireux d'impressionner ses ennemis et non le sadisme de son ancêtre Assurnasirpal II. Iabâ est la reine et épouse de Tiglath-phalazar, dont le nom est gravé sur des bols en or[8]. On a découvert en 1988-1990 à Nimrud, sous le palais d'Assurnasirpal II, une tombe contenant les inscriptions de trois reines, Iabâ, Banîtu et Atalia, et seulement deux squelettes[9]. Pour élucider ce mystère, on a proposé l'hypothèse suivante : Iabâ pourrait être la même personne que Banîtu, la femme du roi Salmanazar V si celui-ci a épousé une des femmes de son père. En effet, Iabâ est un nom sémitique signifiant « Belle », traduit en akkadien par Banîtu qui a le même sens. Les noms Iabâ et Atalia sont peut-être hébreux, ce qui signifierait que les rois assyriens épousent alors des princesses de Jérusalem pour sceller des alliances politiques.

La révolte qui éclate en 746 à Nimrud pourrait être considérée de prime abord comme une révolte de plus dans un État en grande difficulté, où le roi Assur-nârâri V ne maîtrise plus la situation. C'est en réalité l'occasion idéale pour Tiglath-phalazar de prendre le pouvoir et d'entreprendre le redressement de l'Assyrie. On ignore comment s'effectue cette prise de pouvoir, par qui il est soutenu, s'il a dû s'imposer par la force et s'il a pris part à la révolte ou à sa répression. Mais on sait qu'il a rassemblé l'armée assyrienne pour partir en campagne seulement le cinquième mois de son année d'accession[10]. Qu'a-t-il donc fait pendant les premiers mois ? Il s'est sans doute employé à réprimer la révolte dans la capitale, et c'est peut-être à ce moment-là qu'il a effacé les dettes des Assyriens pour les calmer et se les concilier. Cette mesure s'appelle l'*andurâru*, « retour à la situation antérieure », qui efface toutes les dettes passées[11]. Elle a dû être efficace pour les Assyriens appauvris par une longue période de crise, et sans doute a-t-elle contribué à l'apaisement de la société. Toutefois, l'Assyrie est affaiblie et menacée sur toutes ses frontières. Elle a du mal à garder le contrôle sur les territoires à l'ouest de l'Euphrate, elle est pressée au nord par l'Urartu, à l'est par les Mèdes et au sud par les tribus chaldéennes, araméennes et arabes. Enfin, le territoire babylonien s'étend assez loin vers le nord, au détriment de l'Assyrie. Tiglath-phalazar entreprend donc de rétablir son autorité sur la totalité du territoire, de le consolider et de l'accroître par de nouvelles conquêtes dans toutes les directions.

La neutralisation des hauts dignitaires

Shamshî-ilu a contribué, certes, à maintenir la cohésion de l'Assyrie pendant près de cinquante ans sous les rois Adad-nârâri III, Salmanazar IV, Assur-dân III et Assur-nârâri V. Mais il est devenu trop puissant, désigné trois fois comme éponyme en 780, 770 et 752, au détriment du roi. Tiglath-phalazar décide de restaurer la puissance royale pour mieux affronter la situation dangereuse qui s'est développée aux frontières du royaume. On lui attribue une série de mesures

telles que la réforme de l'éponymat, le dédoublement des charges, la dépendance plus étroite du gouverneur et le découpage des provinces trop étendues[12]. Cependant, la réalité de ces mesures est difficile à démontrer. Ainsi, l'ordre des éponymes ne change pas sous son règne, mais il fait supprimer les stèles funéraires auxquelles ils ont droit dans la nécropole royale. Il n'est pas prouvé non plus que le dédoublement des charges date de son règne. La dépendance plus étroite du gouverneur est déjà attestée au XIV^e^ siècle. Quant au nombre de provinces, il a doublé sous Tiglath-phalazar, mais comme il en a créé de nouvelles et que leurs limites exactes ne sont pas connues, il est difficile de savoir s'il a aussi découpé les anciennes provinces trop étendues, sauf peut-être à l'ouest de l'Euphrate. Il a également interdit à ses hauts dignitaires les inscriptions à leur nom. En tout cas, il a réussi dans une certaine mesure à les neutraliser. Le cas de Shamshî-ilu, le plus puissant de tous, est clair puisqu'il disparaît de la scène politique après 744. Il est victime d'une *damnatio memoriae* : en effet, son nom et ses titres sont délibérément effacés dans ses inscriptions de Til Barsip.

Pour neutraliser ces hauts dignitaires ambitieux et difficiles à gérer, le meilleur moyen est de canaliser leur énergie dans des guerres de conquête, comme le feront plus tard les rois de France en envoyant les grands seigneurs faire les croisades. Tiglath-phalazar réduit habilement les dissensions et les ambitions des hauts dignitaires en les mettant au service de sa politique expansionniste. Il les ménage également, car certains d'entre eux l'ont sans doute aidé à monter sur le trône. Ainsi, il conserve des personnages influents du règne précédent, comme Bêl-dan, gouverneur de Nimrud, qui garde sa fonction et devient éponyme en 744 et en 734[13]. Adad-bêlu-ka''in, gouverneur de la province d'Assur et éponyme en 748 sous le règne précédent, est maintenu dans sa fonction et redevient éponyme en 738. Quant à Bêl-Harrân-bêlu-usur, héraut du palais sous le règne précédent, il reste en fonction et devient éponyme en 741 ; toutefois, en 727, ce n'est pas lui qui est éponyme mais un homonyme[14]. Rien ne permet donc de penser que le roi assyrien veuille abaisser la

grande noblesse puisqu'il lui conserve ses privilèges, mais il canalise ses ambitions à son profit et restaure pleinement l'autorité royale. D'ailleurs, on va vite s'apercevoir que les luttes pour le pouvoir n'ont pas disparu. Les hauts dignitaires ne sont que momentanément neutralisés par l'habile politique royale, qui est un mélange de diplomatie et de fermeté.

La stratégie des conquêtes

L'objectif affiché de Tiglath-phalazar est l'expansion territoriale de l'Assyrie, afin de la transformer en un empire puissant et riche pouvant devenir la première grande puissance du Proche-Orient. Procède-t-il au hasard, en conduisant des expéditions militaires dans toutes les directions ? Ou bien a-t-il en tête une stratégie précise pour réaliser ses conquêtes ? Le mauvais état de conservation de ses annales, qui donnent un récit détaillé de ses campagnes, rend l'analyse difficile. Mais on peut déjà relever des éléments de stratégie et se rendre compte que rien n'est fait au hasard. Tout d'abord, il faut distinguer trois lignes stratégiques qu'il adopte en fonction de la situation : les conquêtes résultant d'une campagne militaire, les soumissions obtenues par la présence dissuasive de l'armée assyrienne mais sans combat, et les actes d'allégeance à travers l'envoi du tribut par les États non envahis mais menacés. Il vise trois cibles principales qu'il veut atteindre car ce sont des États puissants et potentiellement dangereux pour l'Assyrie : l'Urartu, le royaume de Damas et la Babylonie.

Les campagnes militaires de Tiglath-phalazar s'ordonnent en cinq grandes phases : la première (745-744) contre la Babylonie, les tribus araméennes et la Médie ; la deuxième (743-738) contre la coalition syro-urartéenne ; la troisième (737-735) contre la Médie et l'Urartu ; la quatrième (734-732) contre Damas, la Phénicie et la Palestine ; la cinquième (731-727) contre la Babylonie. Il ne règle pas les conflits en une seule fois dans chaque région et il est obligé d'y revenir, parfois à plusieurs reprises. Ainsi, il mène trois campagnes contre la Babylonie en 745-744 et, douze ans plus tard, en 731 et 729. Il conduit deux campagnes contre la Médie à sept ans d'intervalle : en 744 et 737. Il doit entreprendre plusieurs

expéditions pour arriver à écraser les révoltes occidentales : pendant une première période de 743 à 740 et en 738, et pendant une seconde période de 734 à 732. C'est grâce à ces va-et-vient qu'il réussit à atteindre ses objectifs dans toutes ces régions. Pour ce qui est du puissant royaume d'Urartu, il doit s'y reprendre à quatre reprises : une première campagne contre le roi Sarduri d'Urartu, battu à Arpad en 743, une deuxième en 739 sur la frontière de l'Urartu, une troisième en 736 sur sa frontière, et une quatrième en 735, où il atteint la capitale de l'Urartu. Cette progression révèle une stratégie établie avec soin. Toutefois, certaines de ses conquêtes entraînent, par une réaction en chaîne, d'autres conquêtes qu'il n'a pas nécessairement planifiées.

Les cités phéniciennes font-elles partie de sa stratégie de conquête de l'Ouest ? On pourrait le penser, car elles sont situées à un carrefour important qui favorise leurs activités commerciales et qui est en fait une zone stratégique. En effet, elles contrôlent la trouée de Homs au nord, principale voie de communication vers l'arrière-pays, et la dépression d'Akko au sud, vers la vallée du Jourdain. De plus, dans l'éventualité d'un affrontement avec l'Égypte pour le contrôle du Proche-Orient, l'Assyrie pourrait avoir besoin des flottes phéniciennes. Pourtant, Tiglath-phalazar ne suit pas cette stratégie qui nous paraît logique. Il préfère commencer par s'attaquer aux États occidentaux de l'intérieur comme Arpad, Hamat et Damas, afin de rompre l'isolement de l'Assyrie, de contrôler les routes du commerce caravanier et l'accès aux ressources métallifères et forestières de l'Amanus et du Taurus. Ses conquêtes côtières en Syrie du Nord ne sont que des conséquences de ses actions menées dans l'arrière-pays. Il s'intéresse en revanche à la partie méridionale de la côte méditerranéenne, car les cités philistines donnent accès à l'Égypte, qui fait partie des rêves de conquête des rois assyriens.

La première phase des campagnes (745-744)

Après son accession au trône le 13e jour du mois d'*ayyaru* (mai), « pendant le mois de *tashrîtu* (octobre), il a marché

jusqu'au (pays) entre les fleuves[15] ». Les deux fleuves désignent habituellement le Tigre et l'Euphrate, entre lesquels se trouve la Mésopotamie. Le roi assyrien mène sa première campagne contre les tribus araméennes du nord et de l'est de la Babylonie ; il part donc de Nimrud sur le Tigre et descend la Mésopotamie vers le sud[16]. Il défait les tribus araméennes et conquiert plusieurs cités babyloniennes « aussi loin que le fleuve Uqnû, et qui sont sur le rivage de la mer Inférieure[17] ». L'Uqnû correspond au Karkhah moderne et la mer Inférieure au golfe Persique/Arabique, dont la configuration était différente à cette époque – il pénétrait beaucoup plus loin à l'intérieur des terres, sans doute jusqu'au rivage du Bît-Yakîn[18]. Les chroniques babyloniennes indiquent, pour l'année 745, que le roi assyrien est descendu jusqu'à Akkad, où il a pillé les villes de Rabbilu et d'Hamranu, et kidnappé les dieux de Shapazza[19]. La plupart des nombreuses localités et tribus conquises par Tiglath-phalazar en Babylonie n'ont pas été identifiées et certaines sont peut-être de simples villages. Il construit une nouvelle cité à Humut, qu'il appelle « Kâr-Assur », où il installe l'arme du dieu Assur et où il se fait construire un palais. Il y établit des prisonniers d'autres régions, leur impose le tribut et les considère comme des habitants de l'Assyrie. Il prélève 240 moutons sur le butin récolté pour les offrir au dieu Assur. Il déporte aussi un grand nombre de prisonniers araméens en les répartissant dans différentes provinces assyriennes : celle du « commandant en chef » entre l'Euphrate et le Balih, celle du « héraut du palais » au nord-est d'Arbèles, celle du « grand échanson » dans le haut Tigre et le Tur Abdin, celle de Barhalzi au nord-ouest de Ninive et celle de Zamua à l'est[20]. L'expédition en Babylonie est un peu surprenante, car à aucun moment Nabû-nâsir, le roi de Babylone, ne s'oppose à l'armée assyrienne. On se demande si le roi assyrien n'a pas organisé son expédition à l'appel du roi de Babylone, ou du moins avec son assentiment. Il y a déjà eu un précédent : en 851, Salmanazar III est intervenu à la demande du roi de Babylone Marduk-zâkir-shumi I^{er}. En fait, les Assyriens et les Babyloniens ont un adversaire commun : les tribus araméennes, et plus tard les

tribus chaldéennes, contre lesquelles Tiglath-phalazar interviendra également.

L'origine des tribus araméennes reste obscure malgré les hypothèses proposées[21]. Elles sont attestées au moins depuis le XIe siècle dans des régions stratégiques de la Jézireh, du nord de la Mésopotamie et de la steppe syrienne. La première expédition assyrienne contre elles a été conduite par Tiglath-phalazar Ier en 1111. Les expéditions assyriennes des Xe et IXe siècles les ont forcées à migrer vers le sud, dans la plaine alluviale de Mésopotamie, surtout près des villes de Babylonie. Lors de sa première campagne contre ces tribus, Tiglath-phalazar dresse une liste de près de 40 noms[22]. Le vaste complexe tribal de Puqudu est actif dans la région autour de Nippur, à Lahiru à l'est du Tigre, entre la Diyala et Dêr, et dans les marais du Sud le long de la frontière de l'Élam. En gros, cette tribu se déplace entre le moyen Euphrate et le sud de la Mésopotamie. Les tribus araméennes ne sont pas unifiées autour d'un dirigeant commun, elles ont chacune un chef spécifique (*nasiku*). Ces chefs sont reliés à des unités institutionnelles ou simplement géographiques comme des terres, des agglomérations ou même des rivières. Il en résulte une grande segmentation dans leurs territoires et leur identité ethnique : plus de 40 tribus, les principales étant le Puqudu et le Gambulu. Le Puqudu a gardé sa spécificité mais se subdivise en plusieurs clans dont chacun a son chef, qui prend des initiatives particulières en fonction des circonstances. L'organisation d'une politique tribale commune est possible mais n'est pas attestée par la documentation. La tribu d'Itua est intégrée par Tiglath-phalazar dans l'administration assyrienne comme un corps spécial de police militaire, fidèle au roi[23].

La première campagne contre la Babylonie et les tribus araméennes est complétée en 744 par une seconde campagne vers l'est pour affirmer l'autorité assyrienne sur les peuples du Zagros, jusqu'en Médie. Les élites assyriennes ont un préjugé défavorable sur les peuples du Zagros : ils sont considérés comme des « habitants des montagnes », pillards, insoumis et

culturellement inférieurs[24]. Leur organisation tribale ou familiale, sous la direction d'un « chef de cité » (*bēl āli*), leur paraît inférieure au niveau de développement institutionnel de l'Assyrie. La raison de l'offensive de Tiglath-phalazar dans le Zagros n'est pas l'obtention de chevaux pour l'armée assyrienne, puisqu'il peut s'en procurer directement par le commerce. Il veut surtout empêcher les peuples du Zagros de soutenir ses ennemis comme le royaume d'Urartu. Assurnasirpal II avait déjà annexé le bassin de Sherizor et les vallées adjacentes. Tiglath-phalazar continue la politique d'annexion, en transformant le Parsua et le Bît-Hamban en provinces assyriennes, à la tête desquelles il place comme gouverneurs deux de ses eunuques[25]. Il reçoit les tributs de territoires soumis comme le Namri et le Bît-Sangibûti, et ceux d'autres peuples qui ont été effrayés, comme les Mèdes et les Mannéens. Il distingue les Mèdes des autres peuples du Zagros en les qualifiant par un terme laudatif inhabituel : « puissant » (*dannu*)[26]. Mais leur localisation et leur identité ne sont pas clairement établies à son époque. Le royaume des Mannéens est situé au sud du lac Urmia, au nord du Namri et à la frontière des deux nouvelles provinces de Parsua et de Bît-Hamban. La pacification de ces régions orientales est seulement ébauchée et le roi assyrien devra la consolider par la suite, mais il a obtenu un répit pour s'occuper des autres frontières.

La deuxième phase des campagnes (743-738)

Tiglath-phalazar se tourne ensuite vers l'ouest parce que la situation y est devenue critique. Mati'-ilu, roi d'Arpad, la capitale de l'État araméen du Bît-Agusi en Syrie du Nord, rompt son traité conclu avec le roi assyrien précédent, Assur-nârâri V[27] – il doit considérer que son engagement s'est arrêté à la fin du règne de ce dernier. Il met en place une coalition syro-urartéenne contre l'Assyrie. Elle comprend Sarduri II, roi d'Urartu, et les rois du Hatti : Sulumal de Melid et Tarhu-lara de Gurgum. Melid (Kammanu) est un royaume néo-hittite dont la capitale, Melid, au bord de l'Euphrate, est identifiée avec Arslantepe, situé à 7 kilomètres au nord-est de la ville turque

de Malatya[28]. Gurgum est un autre royaume néo-hittite, dont la capitale Markasi (Marash en Turquie) se trouve à 120 kilomètres au nord-ouest de Karkemish (Jerablus en Syrie du Nord). Kummuhu (Commagène) est aussi un royaume néo-hittite, situé entre Karkemish et Melid. Sa capitale, Samosate, est identifiée avec la ville turque de Samsat. C'est à Kummuhu que les coalisés attendent les Assyriens. Ce royaume ne figure pas dans la liste des coalisés, mais peut-être se trouve-t-il dans une lacune de l'inscription. Tiglath-phalazar conduit son armée à marche forcée jusqu'au lieu de l'affrontement. La bataille est rapide si l'on en croit le récit assyrien : « Je les ai affrontés, je les ai battus, j'ai saisi leurs camps et ils se sont enfuis pour avoir la vie sauve[29]. » Le roi Sarduri s'enfuit pendant la nuit sur une jument, à travers les buissons d'épineux, jusqu'au mont Sizir. Sans doute pour compenser le fait qu'il ne l'a pas capturé, le roi assyrien détaille le butin saisi dans le camp de Sarduri : son lit, qu'il a offert à la déesse Ishtar de Ninive, son char d'apparat, son sceau-cylindre, son collier, sa tente royale, ses chevaux, etc.[30]. Il conquiert ensuite 100 cités appartenant à Tarhu-lara, roi de Gurgum. Celui-ci, accompagné des dignitaires de son royaume, vient lui baiser les pieds en signe de soumission et le supplier de ne pas détruire Gurgum. Cette victoire permet à Tiglath-phalazar de reprendre l'initiative à l'ouest de l'Euphrate. La prise d'Arpad en 740, au terme d'un siège de trois ans, consolide sa victoire[31].

La défaite de la coalition syro-urartéenne a pour conséquence d'inciter quelques États occidentaux à faire acte de soumission au roi assyrien, en particulier Karkemish, Qué, Damas et Tyr. Ainsi, le roi de Damas lui envoie 3 talents d'or (111 kilos) et 20 talents d'argent (742 kilos). Mais la prise d'Arpad ne calme pas la plupart des États occidentaux, qui poursuivent avec obstination leurs révoltes. Entre-temps, en 739 (an 6), Tiglath-phalazar entreprend une campagne vers le nord, contre le pays d'Ulluba, derrière le mont Nal, à la frontière de l'Urartu et à 100 kilomètres seulement de la ville assyrienne de Ninive. Il conquiert l'Amidi, qu'il transforme peut-être en province, à côté de la province de Tushhan, créée

par Assurnasirpal II[32]. En 738, il écrase les révoltes de Tutammu d'Unqi et d'Azriyau de Yaudi. Le royaume d'Unqi en Syrie du Nord est aussi appelé Amuq ou Pattina (l'actuel Hatay turc) ; sa capitale, Kullania (Tell Tayinat), est conquise en 738 et devient capitale de province. Yaudi ne désigne pas Juda, mais le royaume de Samal, dont la capitale Zincirli correspond à la ville moderne de Höyük en Turquie[33]. La même année, Tiglath-phalazar annexe Hatarikka, en Syrie du Nord, qui devient une nouvelle province assyrienne[34]. Il s'empare de plusieurs villes du royaume de Hamat, dont certaines sont situées sur la côte, en Syrie et au nord du Liban : Gabala (Jéblé), Ushnu (Tell Daruk) et Siyanu à l'est de Jéblé, Simyra (peut-être Tell Kazel), Arqa et Kashpuna (Kousba) dans la région de Tripoli. Toutefois, le comptoir commercial d'Al-Mina en Turquie, à l'embouchure de l'Oronte, qui se développe à partir du VIII^e^ siècle, ne fait pas partie des villes conquises, pas plus que Tell Sukas au sud de Jéblé. Le roi assyrien installe dans les villes côtières six eunuques comme fonctionnaires chargés du contrôle militaire, politique, fiscal et douanier[35]. Dans l'Empire néo-assyrien, les eunuques jouent un rôle de premier plan, car, n'ayant pas de famille, ils sont en principe plus fidèles au roi.

Ainsi, la côte syrienne, depuis le djebel el-Aqra jusqu'au piémont du mont Liban, avec son arrière-pays, est incorporée dans l'Empire assyrien. C'est la première fois que des villes phéniciennes passent directement sous domination assyrienne, comme conséquence indirecte de la soumission de l'arrière-pays. La place restreinte qu'elles occupent dans les inscriptions de ce roi assyrien traduit le peu d'intérêt qu'il leur accorde. Toutefois, la cité phénicienne de Simyra fait l'objet d'un traitement particulier : elle disparaît définitivement en tant que cité indépendante et devient la capitale d'une nouvelle province, gouvernée par un eunuque. Tiglath-phalazar mise sur son importance stratégique pour contrôler notamment la cité phénicienne d'Arwad, et le commerce en Méditerranée orientale autour de la plaque tournante que représente Chypre.

La campagne de 738 marque un tournant majeur pour la Syrie du Nord, avec l'annexion des territoires s'étendant d'Arpad jusqu'à la côte et la création de la grande province de Simyra. En revanche, les autres territoires sont seulement astreints au tribut, par exemple au nord Samal et Karkemish, et au sud les autres cités phéniciennes, Damas et Samarie. C'est une politique qui a déjà été amorcée par Salmanazar III : annexer les États les plus proches et étendre davantage ensuite, si possible, les annexions. À la fin de la deuxième phase des campagnes occidentales de Tiglath-phalazar, 18 rois des territoires compris entre le Tabal (le roi Uassurme) et Israël (le roi Menahem) envoient leur tribut au roi assyrien, la dernière de la liste étant Zabibê, reine des Arabes. Les richesses représentées par ces tributs sont citées pêle-mêle, comme si leur différenciation n'avait pas vraiment d'importance. Ce sont d'abord des métaux et matériaux divers : or, argent, étain, fer, ivoire ; des tissus multicolores en lin et en laine pourpre ; des animaux : oiseaux, chevaux, mules, moutons, chèvres et chameaux[36]. Le nombre élevé de tributaires signifie que les campagnes assyriennes vers l'ouest ont été efficaces.

Tiglath-phalazar déporte par milliers des populations conquises vers d'autres régions pour les couper de leur milieu naturel et empêcher toute velléité de révolte. D'après les chiffres, sans doute exagérés, fournis par les inscriptions royales, au moins 593 958 personnes sont déportées sous son règne[37]. Il a l'ambition d'intégrer les peuples conquis en les considérant comme « des habitants de l'Assyrie, leur imposant les mêmes redevance et corvée qu'aux Assyriens[38] ». Mais en même temps, il permet à ces communautés déplacées de conserver leurs spécificités. L'énorme brassage de populations produit par les déportations croisées accélère la diffusion de l'araméen comme langue commune[39]. Tiglath-phalazar généralise cette politique de conquête et d'intégration, sauf dans les régions trop éloignées où il est obligé de revenir à la tactique traditionnelle de harcèlement et de dévastation, avant de se retirer.

La troisième phase des campagnes (737-735)

La première campagne de Médie en 744 n'a pas suffi pour établir de façon durable le contrôle assyrien sur le Zagros central. Le roi assyrien doit reconquérir les trois villes de Bît-Kapsi, Bît-Sangi et Bît-Urzakki, déjà conquises auparavant, et il déporte leurs populations dans la province de Tuammu en Syrie du Nord, près d'Arpad[40]. On ignore si Bît-Sangi et Bît-Sangibûti désignent la même ville. En réalité, la majorité des toponymes du Zagros et de l'Iran occidental mentionnés dans les inscriptions royales assyriennes n'ont pas été identifiés[41]. On doit se contenter de savoir qu'il capture, pille, détruit, dévaste et brûle toutes ces villes, et qu'il les ajoute aux deux provinces de Parsua et de Bît-Hamban, créées en 744. Cela signifie que ces villes sont voisines de ces provinces. Le roi assyrien fait graver ses exploits sur une pointe de flèche, qu'il place à la source de la ville de Bît-Ishtar. Il fait ériger des stèles à son nom à Bît-Ishtar et dans trois autres lieux. Il poursuit et capture Upsash, chef de Bît-Kapsi, et Burdada, chef de Niruktata, qui se sont enfuis dans les montagnes. Il reçoit de toutes les villes soumises des chevaux, au total plus de 1 600 d'après les chiffres qu'il donne. Il reçoit aussi de Taltâ (Daltâ), roi d'Ellipi, des chevaux, des mules, des chameaux de Bactriane, des bœufs, des moutons et des chèvres[42]. L'année 737 est la première du long règne de ce roi qui a décidé de devenir un fidèle vassal de l'Assyrie. Le royaume d'Ellipi va servir d'État tampon entre les provinces assyriennes orientales, la Médie et l'Élam[43]. Tiglath-phalazar semble avoir atteint ses objectifs à la frontière orientale de l'Empire assyrien puisqu'il n'entreprend pas d'autre campagne dans cette direction pendant le reste de son règne.

En 736, il décide de se tourner vers son ennemi du nord, le puissant royaume d'Urartu, à la suite de sa victoire sur le roi Sarduri à Arpad en 743, et de sa campagne contre Ulluba, à la frontière de l'Urartu. On voit bien qu'il procède par étapes, avec prudence, car en 736 il n'attaque toujours pas directement l'Urartu, mais mène une campagne au pied du mont Nal, à sa frontière. Le mont Nal correspond sans doute à l'actuel Chiyâ Bêhêr, en haute Mésopotamie[44]. Il conquiert le pays d'Ulluba, situé derrière le mont Nal, y fait construire la

ville d'Assur-iqîsha et l'annexe. Il nomme un eunuque comme gouverneur de cette nouvelle province appelée plus tard Birtu[45]. Son action vise en réalité l'Urartu, car il en profite pour conquérir et annexer à cette province plusieurs forteresses appartenant à l'Urartu. Celles-ci servent à la fois pour la défense des Urartéens et pour l'espionnage des Assyriens. L'étape suivante est l'affrontement direct avec son puissant adversaire du nord. Il laisse probablement passer l'hiver avant d'entreprendre la nouvelle campagne, car les accès aux cols des montagnes du nord sont presque tous impraticables à cause de la neige.

En 735, Tiglath-phalazar lance enfin sa campagne contre l'Urartu, un de ses objectifs majeurs, sans indiquer la date précise de son départ. Le récit de cette campagne est très mutilé et incomplet dans les inscriptions royales. Toutefois, dans le résumé de ses campagnes gravé sur des dalles dans son palais de Nimrud, il lie deux événements, sa victoire sur le roi Sarduri en 743 et sa campagne de 735 : « Je l'ai enfermé dans la cité de Turushpa, sa capitale, et je lui ai infligé une grande défaite devant les portes de sa cité. J'ai érigé mon image royale en face de la cité de Turushpa. Sur une distance de soixante-dix lieues, j'ai fièrement traversé le vaste territoire de l'Urartu, d'un bout à l'autre, et je n'ai rencontré aucune résistance[46]. » Rien n'indique que le roi assyrien ait pris la cité royale puisque la bataille a lieu à l'extérieur, de même que l'érection de son image. Il n'aurait pas eu le temps avant l'hiver d'assiéger Turushpa puisque son expédition a débuté au printemps quand il a franchi la rivière Arsania, grossie par la fonte des neiges, d'après une inscription sur une statue royale découverte dans le temple de Ninurta à Nimrud[47]. Selon d'autres inscriptions mal conservées, il a conquis et dévasté plusieurs villes de la région, qu'il a annexées à la province de Naïri[48]. Il a déporté leurs habitants et les a remplacés par d'autres peuples conquis. Il a rapporté comme butin des chevaux, des mules, des ânes, des bœufs et des moutons. Dans la ville d'Ura au pays de Musurni, près des États montagneux d'Ukku et de Kumme, il a fait trancher les mains des membres de la famille du chef local pour impressionner ses ennemis[49].

Tiglath-phalazar présente la campagne de 735 contre l'Urartu comme un succès et on pourrait le croire puisqu'il n'entreprend plus de campagne vers le nord jusqu'à la fin de son règne. Pourtant, c'est le contraire qui s'est produit : il n'a pas réussi à s'emparer de Turushpa, la capitale de l'Urartu, et le royaume reste toujours aussi puissant et potentiellement dangereux pour les Assyriens. C'est le seul véritable échec qu'il ait subi au cours de ses nombreuses campagnes. Son pragmatisme lui fait comprendre qu'il n'est pas capable de vaincre le royaume d'Urartu dans l'état de ses forces armées et, comme il n'en subit pas les attaques, il préfère conserver prudemment le *statu quo*.

La quatrième phase des campagnes (734-732)

À partir de 734, Tiglath-phalazar se tourne pour la troisième fois de son règne vers l'ouest, après sa campagne de 743 contre la coalition syro-urartéenne à Arpad et sa campagne de 738 contre la Syrie du Nord. Dans l'éventualité d'un affrontement avec l'Égypte pour la conquête du Proche-Orient, il doit contrôler les cités philistines, proches de l'Égypte, et les cités phéniciennes, dont il pourrait utiliser les flottes de guerre. Or, les territoires occidentaux sont très agités, avec les révoltes des rois d'Arwad et de Tyr, et la coalition anti-assyrienne dirigée par le roi de Damas. Le roi assyrien doit écraser ces révoltes : c'est l'objet de la quatrième phase des campagnes, de 734 à 732.

Le roi d'Arwad, sans doute Mattanbaal II, lui a tenu tête en 738, au moment de l'annexion de la Phénicie du Nord à la nouvelle province assyrienne de Simyra. Tiglath-phalazar ne peut pas rester sur cet échec et sa campagne contre Arwad a sans doute lieu en 734. L'inscription décrivant la répression d'une révolte phénicienne est cassée à l'emplacement des noms de la cité et de son roi. Toutefois, le contexte semble bien indiquer qu'il s'agit d'Arwad et du roi Mattanbaal II, mentionné dans un autre texte[50]. Le roi assyrien attaque d'abord une de ses villes situées sur son territoire continental, peut-être Amrit (Marathos). Il massacre ses habitants, la ravage et la détruit, ainsi que la ville d'Arwad qui se trouve

« au milieu de la mer ». Il est peu vraisemblable qu'il ait réussi à vaincre la puissante flotte d'Arwad et à débarquer sur l'île, car il se serait vanté de cette victoire navale. Le roi d'Arwad a perdu son territoire continental, annexé à la province assyrienne, et il s'empresse de se soumettre. Il se couvre d'un sac en signe de deuil et de pénitence, coutume connue chez les Phéniciens comme chez les Assyriens. Il se soumet au roi assyrien pour obtenir la vie sauve et lui offre un riche tribut : ivoire, ébène, pierres précieuses, huile de première qualité, épices variées et chevaux d'Égypte. Il dépend désormais des autorités de la province assyrienne de Simyra pour assurer la subsistance des Aradiens de l'île. À ce prix, il y reste libre et poursuit à sa guise ses activités commerciales maritimes. Tiglath-phalazar place désormais toute la côte entre Arwad et Kashpuna, à l'exception de l'île, sous le contrôle du gouverneur de Simyra. Mattanbaal d'Arwad paie à nouveau le tribut, peut-être en 732, en même temps que les rois phéniciens Hiram II de Tyr et Shipitbaal II de Byblos.

La suppression de la révolte de Tyr n'a pas lieu en même temps que celle d'Arwad en 734. Elle se produit sans doute en 733 ou 732, au cours de la campagne assyrienne méridionale, dirigée contre Damas et la Palestine où les révoltes se succèdent. C'est en se dirigeant vers Gaza pour mater la révolte du roi Hanunu que Tiglath-phalazar a dû réprimer au passage la révolte du roi Hiram II de Tyr en s'emparant de plusieurs villes de son territoire continental. Le texte lacunaire qui suit le récit de la révolte d'Arwad doit concerner la révolte de Tyr[51]. Le roi Hiram, qui a pris part à la coalition du roi de Damas, est sévèrement sanctionné : « Je l'ai capturé et j'ai pillé sa ville fortifiée de Mahallib, ainsi que d'autres grandes villes tyriennes. Il est venu jusqu'à moi et il a baisé mes pieds. J'ai reçu 20 talents d'or (742 kilos), des tissus multicolores, des étoffes en lin, des eunuques, des chanteurs, des chanteuses et des chevaux égyptiens[52]. »

Avant d'affronter Rahianu (Rezin de la Bible), le roi de Damas, Tiglath-phalazar doit le couper de ses possibles secours à l'arrière et dissuader l'Égypte voisine d'intervenir

dans le conflit. Il s'attaque donc d'abord à ses alliés de la côte, comme Hanunu, roi de Gaza, qui s'enfuit à l'arrivée des Assyriens. Il conquiert sa cité et s'empare de ses richesses, notamment de 800 talents d'argent (28,5 tonnes) ; il emmène en captivité sa femme, ses fils et ses filles. Il fait façonner sa statue en or et l'érige dans le palais royal de Gaza. Hanunu revient d'Égypte, se soumet en offrant un très riche tribut et il est autorisé à retrouver son trône, car Gaza est le principal État tampon servant à endiguer les ambitions du pharaon[53]. Tiglath-phalazar met également fin à la révolte du roi Mitinti d'Ashkelon, qui avait rejoint la coalition anti-assyrienne : pris de panique, il aurait eu une triste fin et il est remplacé par Rûkibtu[54]. Le roi assyrien utilise comme États tampons tous les petits États de la région : les cités philistines, les États jordaniens du sud-est comme Ammon, Moab et Édom, et le royaume de Juda[55]. La stratégie assyrienne consiste à établir, au sud d'une ligne est-ouest passant au nord de Jérusalem, un bloc d'États tampons vassaux de l'Assyrie et autonomes. On comprend mieux ainsi la différence de traitement réservé au royaume d'Israël au nord et au royaume de Juda au sud : le premier est traité sans ménagement car il n'est pas à proximité d'une grande puissance hostile, tandis que le second reste autonome afin de servir d'État tampon entre l'Assyrie et l'Égypte. Le roi assyrien fonde un comptoir (*bît-kâri*) à 15 kilomètres au sud-ouest de Gaza (Tell er-Reqeish) pour servir à la fois de place commerciale et de centre de perception du tribut. Il fait une démonstration de force jusqu'à la frontière de l'Égypte (Wadi el-Arish) pour dissuader le pharaon d'intervenir. En réalité, Osorkon IV est impuissant devant la montée en puissance de Saïs et de son chef Tefnakht. L'Égypte est en proie à de telles dissensions entre pouvoirs rivaux qu'elle est incapable de s'opposer à l'expansion assyrienne.

Le royaume de Damas a connu son apogée au tournant du IX^e^ siècle. Sa puissance commence à décliner au VIII^e^ siècle, mais il représente tout de même une menace pour l'Assyrie à la tête de la coalition anti-assyrienne. En 733, Tiglath-phalazar met le siège devant Damas, enfermant « comme un oiseau en cage » Rahianu, isolé de ses alliés. Le siège dure quarante-cinq

jours, pendant lesquels l'armée assyrienne dévaste complètement le territoire alentour. Damas résiste à ce premier siège et tombe seulement l'année suivante, en 732. Ces événements sont beaucoup mieux connus par la Bible que par les annales assyriennes[56]. Le roi Peqah d'Israël fait partie de la coalition anti-assyrienne. Comme Achaz de Juda a refusé d'y participer, les conjurés, Damas, Israël et Édom, décident de le remplacer par un prince anti-assyrien et mettent le siège devant Jérusalem. Malgré la mise en garde du prophète Isaïe, Achaz envoie un message à Tiglath-phalazar, accompagné d'or et d'argent en cadeau : « Je suis ton serviteur et ton fils ; monte et délivre-moi de la poigne du roi d'Aram (Damas) et de celle du roi d'Israël, qui se dressent contre moi ! Le roi d'Assyrie l'écouta et monta lui-même contre Damas dont il s'empara[57]. » L'appel à l'aide d'Achaz sert de prétexte à Tiglath-phalazar pour intervenir contre Damas, mais il serait intervenu de toute façon en suivant sa stratégie de conquête de l'Ouest. Le roi Rahianu est tué lors de la prise de sa capitale d'après une inscription assyrienne aujourd'hui perdue[58]. C'est la fin du royaume de Damas, qui est transformé en province assyrienne. Israël perd une partie de ses territoires. Tiglath-phalazar conquiert et annexe en 733-732 la Galilée (Megiddo) et la Transjordanie (Galaad)[59]. Le roi Peqah d'Israël est assassiné et remplacé par Osée, qui fait allégeance à l'Assyrie.

Le roi assyrien défait aussi en 733 Samsi, reine des Arabes, qui a participé à la coalition anti-assyrienne de Rahianu, au mont Saqurri, au nord de la Jordanie. Il s'empare de 30 000 chevaux et de 20 000 bœufs[60]. Les structures sociales du royaume arabe suggèrent que les femmes y jouissent d'un haut degré d'indépendance, qu'elles peuvent même occuper le trône et être prêtresses. Samsi s'enfuit dans le désert « comme un onagre ». Mais elle est autorisée à conserver son trône, moyennant le paiement d'un riche tribut et sa mise sous surveillance par un inspecteur assyrien. La présence arabe au Proche-Orient a sans doute commencé au début du I^{er} millénaire[61]. Le terme « Arabes » (*Aribi*, *Arbaia*, *Arbym*) représente dans les inscriptions assyriennes les Bédouins, nomades du désert syro-arabique, de l'Arabie du

Nord et du nord du Sinaï. Ce terme désigne souvent un mode de vie plutôt qu'un groupe ethnique. Les inscriptions mentionnent trois entités politiques arabes différentes : les tribus, le royaume de Saba et le royaume de Qedar. La Bible oppose deux régions en Arabie : le Sud, l'*Arabia felix* des Romains, avec le royaume de Saba, et le Nord, avec l'oasis de Hijaz (Dedan) et le royaume de Qedar[62].

Pendant la quatrième phase de ses conquêtes, Tiglath-phalazar réussit à écraser toutes les révoltes et la coalition anti-assyrienne. Il met fin au royaume de Damas, conquiert une bonne partie du royaume d'Israël et la Transjordanie, qu'il annexe à l'Assyrie. Il vainc d'autres rois et reines dont il fait ses vassaux, comme Hanunu de Gaza, Osée d'Israël et Samsi, reine des Arabes. Ou bien il les détrône, tel Mitinti d'Ashkelon remplacé par Rûkibtu. Certains enfin se soumettent spontanément, comme Achaz de Juda. Le roi assyrien pratique, comme d'habitude, des déportations de populations pour briser les velléités de révolte. Il finit de pacifier l'ouest de l'empire selon sa stratégie de départ, soit par la création de provinces assyriennes, soit par la formation d'États vassaux.

La cinquième phase des campagnes (731-727)

Après avoir pacifié autant que possible l'Empire assyrien à l'est, au nord et à l'ouest, Tiglath-phalazar s'occupe du sud et entreprend en 731 une campagne contre la Babylonie et les tribus chaldéennes et araméennes. (Nabû-)Mukîn-zêri, le chef de la tribu chaldéenne de Bît-Amukkâni, vient de s'emparer du trône de Babylone où il va régner de 731 à 729. Il a évincé son prédécesseur, Nabû-shum-ukîn II, un officier qui a fomenté une rébellion et régné seulement un mois et deux jours[63]. Le roi assyrien n'a pas pu intervenir, retenu par le siège de Damas.

Qui sont les Chaldéens ? Ils ne sont pas documentés dans les sources écrites avant 878[64]. Leurs structures sociales, économiques et politiques, fondées sur les liens de parenté, sont centrées sur l'unité tribale. Chaque tribu est dirigée par son chef (*ra'su*). Les tribus chaldéennes mènent une vie

sédentaire dans des enclaves du sud de l'Euphrate, pratiquent l'agriculture et l'élevage des chevaux et du bétail. Elles contrôlent les grands axes du commerce mésopotamien menant au Levant, à l'Égypte et au nord de l'Arabie. Les principales tribus sont le Bît-Dakkûri, le Bît-Amukkâni et le Bît-Yakîn, qui comprennent un grand nombre de cités fortifiées, de villes et de villages. Le Bît-Shilâni et le Bît-Shaalli sont des tribus moins puissantes. Le roi assyrien affronte les tribus du Bît-Dakkûri, du Bît-Yakîn que dirige déjà Marduk-apla-iddina (Merodach-baladan II de la Bible) et du Bît-Shilâni dont il fait empaler le chef, Nabû-ushabshi, devant les portes de sa cité[65]. Les inscriptions assyriennes détaillent les violences perpétrées par le roi assyrien contre les tribus chaldéennes : il détruit et brûle leurs villes, pille et ravage leurs territoires, déporte les populations et fait exécuter leurs chefs quand il réussit à les capturer. Il se vante d'avoir réduit la totalité de ces territoires à des monceaux de ruines comme après le déluge[66]. Il s'attaque plus particulièrement au Bît-Amukkâni, d'où est originaire le nouveau roi de Babylone[67]. Selon la liste des éponymes, sa principale action en 731 est dirigée contre Shapîya, la capitale du Bît-Amukkâni, qu'il assiège[68]. Il soumet aussi les tribus araméennes de Babylonie : Puqudu, Ruaua et Litau, et place à leur tête un eunuque comme gouverneur d'une province dont il ne donne pas le nom[69].

On aurait pu s'attendre à ce que Tiglath-phalazar achève, dans sa lancée, la conquête totale de la Babylonie en s'emparant de Babylone, d'autant plus qu'il offre des sacrifices aux dieux babyloniens[70]. Il préfère marquer une pause, pour une raison inconnue. La liste des éponymes mentionne en effet, pour 730, l'an 14 de son règne : « (Le roi reste) au pays[71]. » En 729, il repart en campagne pour achever sa conquête de la Babylonie. Le roi de Babylone Mukîn-zêri s'est réfugié à Shapîya, sa cité du Bît-Amukkâni. Tiglath-phalazar affirme l'y avoir enfermé et lui avoir infligé une lourde défaite devant les portes de sa cité. Il dévaste ensuite les vergers et les palmeraies environnants[72].

La période comprise entre 730 et 727 est mal connue, car les inscriptions royales assyriennes font défaut. On ne dispose que de la liste des éponymes et des chroniques babyloniennes, laconiques et difficiles à interpréter. Tiglath-phalazar « prend les mains du dieu Bêl » en 729 et en 728 selon la liste des éponymes : ce geste symbolique signifie qu'il monte sur le trône de Babylone, mais cela pose un problème car il ne peut pas le répéter deux années de suite. Selon les chroniques babyloniennes, il monte sur le trône et meurt l'année suivante, en 727 : il ne règne donc que deux ans à Babylone, c'est-à-dire de 728 à 727[73]. Il adopte le nom de Pulû, comme le désignent la liste royale babylonienne et les sources postérieures. Cette double royauté, qui respecte les coutumes locales babyloniennes, notamment la fête du Nouvel An (*akîtu*), est la meilleure solution qu'il ait trouvée pour soumettre la Babylonie. Il est soucieux de se concilier les Babyloniens, qui doivent apprécier d'avoir été libérés de la mainmise des tribus chaldéennes sur le trône. La liste des éponymes mentionne encore deux expéditions militaires en 728 et en 727. Mais comme elle est endommagée à cet endroit, on sait seulement que le nom de la ville concernée par l'expédition de 728 commence par Hi –, ce qui laisse plusieurs possibilités. Le nom de celle concernée par l'expédition de 727 est entièrement effacé, et on ne peut pas dire s'il s'agit de la même ville. On ne sait pas non plus si Tiglath-phalazar a conduit lui-même ces deux expéditions ou s'il a envoyé un de ses officiers. Comme les circonstances de sa mort au mois de *tebêtu* (janvier) 727 ne sont pas connues[74], on ignore s'il a été tué au cours de la dernière expédition. Même s'il a réussi à soumettre et pacifier la totalité de l'Empire assyrien, cela n'empêche pas des révoltes locales d'éclater ponctuellement, comme vont l'expérimenter ses successeurs. Il faut impérativement veiller en permanence à les écraser pour les empêcher de se propager.

L'étendue de l'Empire assyrien en 727

Tiglath-phalazar considère qu'il a été installé sur le trône d'Assyrie par le dieu Enlil et qu'il est le prêtre du dieu Assur.

Il a reçu des dieux la mission – rappelée lors de la cérémonie du couronnement – d'étendre les frontières de l'Assyrie et d'augmenter sa population et il affirme l'avoir remplie : « Moi, Tiglath-phalazar, roi d'Assyrie, j'ai conquis tous les territoires de l'est à l'ouest, j'ai nommé des gouverneurs en des lieux que les chars de mes ancêtres royaux n'avaient jamais atteints… et j'ai exercé mon autorité sur les quatre régions du monde[75]. » Il se vante d'avoir repeuplé et réhabilité, grâce à ses conquêtes et aux déportations de populations, tous les territoires situés à la périphérie de l'Assyrie qui avaient été abandonnés durant les règnes précédents[76]. Comme un tiers de ses annales seulement est conservé et que les inscriptions de style annalistique se réduisent à une stèle trouvée en Iran et à un rocher inscrit à Mila Mergi, il est difficile de faire un bilan exhaustif de ses conquêtes. Toutefois, il existe des résumés qui, même incomplets, sont très précieux. Le plus long figure sur une tablette en terre cuite découverte à Nimrud, qui a été rédigé vers 729, la seizième année de son règne ; il est complété par un résumé sur une autre tablette provenant du temple de Nabû[77]. Les conquêtes de Tiglath-phalazar y sont présentées dans un ordre géographique : d'abord le sud qui revêt pour lui une importance capitale, puis l'est, le nord et l'ouest. La première difficulté vient de l'identification des toponymes. Il faut aussi supposer que les conquêtes des villes mentionnées ne sont pas des inventions. Enfin, il est difficile de connaître le statut qui leur est attribué : la création d'une province assyrienne est parfois indiquée, mais le texte ne permet pas de déterminer toutes les provinces créées par ce roi assyrien. Le système des provinces est ancien en Assyrie : au XIII^{e} siècle par exemple, on en comptait déjà environ 45 et à la fin de l'empire, on en recense moins de 80. En réalité, le découpage a évolué : de nouvelles provinces ont été créées, d'autres ont disparu ou ont changé de nom[78]. Toutes n'ont pas été identifiées et même pour les provinces identifiables, leurs frontières ne sont jamais connues avec précision. Une carte des provinces de l'Empire assyrien en 727 ne peut donc être qu'approximative[79].

Au sud, Tiglath-phalazar défait les tribus araméennes près de Dûr-Kurigalzu et à l'est du Tigre. Il les annexe en 731 à l'Assyrie et place un eunuque comme gouverneur, mais il est impossible de localiser cette nouvelle province. Il annexe le Puqudu et plusieurs cités à la frontière de l'Élam, et les met sous l'autorité du gouverneur provincial d'Arrapha, également eunuque. Il conquiert aussi les tribus chaldéennes du Bît-Dakkûri, Bît-Amukkâni, Bît-Yakîn et Bît-Shilâni, mais il ne mentionne pas de création de province. En fait, une partie de ces territoires est incluse dans la Babylonie, dont il devient le roi en 728. Balâssu, chef du Bît-Dakkûri, se soumet, offre un riche tribut et devient vassal de l'Assyrie. Les tribus arabes sont elles aussi soumises et Samsi, reine des Arabes, fait allégeance, mais elle est placée sous contrôle.

À l'est, en dehors des localités non identifiées, son action dans le Zagros central porte surtout sur le Bît-Hamban, Namri, Zamua et Parsua, qu'il annexe à l'Assyrie. Il crée deux nouvelles provinces assyriennes à la tête desquelles il place des eunuques comme gouverneurs : Bît-Hamban et Parsua. Le Zamua était déjà une province assyrienne, créée par Assurnasirpal II pendant la première moitié du IXe siècle[80]. Tiglath-phalazar reconstruit les villes qu'il a détruites à l'intérieur de ces provinces et les repeuple de populations déportées. Il pourrait avoir créé la province du « héraut du palais » qui est mentionnée pour la première fois dans ses inscriptions et qui est située au nord-est d'Arbèles[81]. D'autres peuples se soumettent spontanément et lui offrent un riche tribut, comme les Mannéens, les Ellipéens et les Mèdes. Le roi mannéen Iranzû vient lui baiser les pieds en signe d'allégeance dans sa nouvelle ville, « Dûr-Tiglath-phalazar », non identifiée[82].

Au nord, il dirige ses campagnes vers le mont Nal et le pays d'Ulluba sous influence urartéenne, à 100 kilomètres seulement de Ninive. Il annexe cette région et y fait construire une nouvelle capitale provinciale, Ashur-iqîsha, pour renforcer le contrôle assyrien face à l'ennemi du nord, l'Urartu. Il y installe des populations déportées et un eunuque comme

gouverneur de la province. Il établit aussi des déportés dans la province de Barhalzi, au nord-ouest de Ninive, mentionnée pour la première fois dans ses inscriptions. Il conquiert plusieurs localités du nord, notamment des forteresses urartéennes, et les annexe à la province de l'« intendant ». Cette ancienne province, créée au IXe siècle, est située à l'est de Kumme et inclut la plaine de Cizre, annexée par Tiglath-phalazar. Il annexe d'autres localités à la province de Naïri, au sud du lac de Van, et d'autres à la province du « grand échanson », difficile à localiser. Deux hypothèses de localisation ont été proposées : le Zagros iranien à l'est ou le Tur Abdin dans le haut Tigre, qui semble plus plausible[83]. Il déporte des populations dans la province de Tushhan, dont la capitale correspond à la ville moderne de Ziyaret Tepe[84], située peut-être à côté de la province d'Amidi.

Au nord-ouest et à l'ouest, Tiglath-phalazar mentionne Nasibîna (Nisibe), province du Habur créée par Salmanazar III[85]. Il conquiert des localités à la frontière du Kummuhu et les ajoute à la province du « commandant en chef ». Celle-ci est située sur la rive droite de l'Euphrate, près de Samsat. Après la prise d'Arpad en 740, il la transforme en province assyrienne. En 738, il annexe l'Unqi et le transforme en province assyrienne, de même que la cité d'Hatarikka, où il place un de ses eunuques comme gouverneur[86]. La cité de Simyra est transformée en province, mais le nombre de provinces créées en Syrie du Nord n'est pas clair, car les inscriptions mentionnent deux ou six gouverneurs provinciaux, tous eunuques[87]. Le grand royaume de Damas est annexé en 732, une partie formant la province de Subutu[88]. Il annexe aussi la Galilée et la Transjordanie. Les cités phéniciennes sont devenues vassales de l'Assyrie. Les cités philistines et les États jordaniens du sud-est sont considérés par le roi assyrien comme des États tampons entre l'Assyrie et l'Égypte et ont un statut d'autonomie[89].

Ainsi, Tiglath-phalazar réussit, par sa politique expansionniste énergique, à doubler au moins le nombre des territoires assyriens dont il hérite en 745, en comptant les

provinces et les États vassaux. Toutefois, le contrôle qu'il exerce sur ces derniers est plus ou moins étroit, et il est fluctuant en fonction du respect des accords de vassalité. L'Assyrie est devenue en 727 un énorme empire, multiethnique, multilingue et déséquilibré entre le centre et la périphérie, qu'il faut surveiller et administrer.

Les activités de bâtisseur

Les activités de bâtisseur de Tiglath-phalazar semblent très modestes en comparaison de ses activités guerrières et des réalisations de ses prédécesseurs et successeurs. Certains travaux sont d'ailleurs en relation avec la défense du territoire : ainsi, il confie à Dûri-Ashûr, gouverneur de la province de Tushhan, la construction d'un fort sur le Tigre, comprenant des baraquements, des entrepôts, une enceinte et un réservoir d'eau douce[90]. Son effort principal porte cependant sur Nimrud, la capitale qu'il s'est choisie. Il remanie le « palais central » construit par Adad-nârâri III, très mal conservé aujourd'hui car une partie de ses matériaux a été réutilisée par la suite pour bâtir le palais d'Assarhaddon. À l'époque néo-assyrienne, un grand roi se devait de fonder une nouvelle capitale et de construire un nouveau palais. Telle n'est pas la préoccupation principale de Tiglath-phalazar, puisqu'il conserve Nimrud comme capitale et se contente de restaurer le palais d'un de ses prédécesseurs. Il ne veut pas sacrifier l'énergie qu'il déploie dans ses conquêtes à ses activités de bâtisseur qu'il juge visiblement secondaires.

Cependant, il décrit la magnificence de son palais à la fin de ses annales, en grande partie cassées, et dans le long résumé de son règne. Ces deux descriptions sont symboliquement placées après le récit des conquêtes, qui constitue pour lui l'essentiel. Il construit un palais de cèdre, avec une réplique du palais syrien (*bīt-ḫilāni*). Il élargit ses dimensions par rapport au palais précédent. Il le protège des inondations en consolidant ses fondations et en le surélevant. Il le décore avec de l'ivoire, du bois d'ébène, de buis, de cèdre, de genévrier provenant des tributs des rois du Hatti. Il rappelle au passage qu'il a obtenu leur soumission « grâce au pouvoir de son

héroïsme[91] ». Le toit de son palais est formé de longues poutres de cèdre odorant, provenant du mont Amanus, du mont Liban et du mont Ammanâna. Les doubles portes en cèdre sont ornées de bandes d'argent brillant. Les entrées du palais sont gardées par de splendides statues d'animaux comme des lions, dont les socles sont revêtus de plaques de gypse. Des statues de génies protecteurs terrifiants entourent le mur de soutènement. Les halls du palais sont décorés de gros clous brillants en or, en argent et en bronze. Enfin, les pièces réservées au roi scintillent d'incrustations de pierres précieuses. Il les a nommées « Salle palatiale de la joie qui offre l'abondance, qui bénit le roi et qui assure la longévité du bâtisseur[92] ». Il a donné des noms aux portes du palais tels que « Porte de justice ». Il restaure également le temple de Nabû voisin du palais, car il est chargé par le dieu Enlil de restaurer les temples[93].

Tiglath-phalazar effectue quelques travaux dans d'autres sites que Nimrud : à Assur et à Hadattu (Arslan Tash), capitale de province assyrienne. Le « bâtiment aux ivoires » a livré une superbe collection d'ivoires sculptés. Il revendique les travaux de construction effectués à Hadatu, mais il les a peut-être plutôt confiés à Ninurta-ilâya, gouverneur de Nasibîna. Il explique dans les inscriptions de deux taureaux monumentaux en basalte découverts dans ce site : « Je les ai placés dans un endroit en vue de la ville d'Hadattu pour la préservation de ma vie, l'acceptation de mes prières, la prolongation de mon règne, le bien-être de mes descendants, la sécurité du trône de ma fonction de prêtre, et pour ne pas tomber malade, pour une bonne saison de récoltes en Assyrie et pour le bonheur de l'Assyrie[94]. » Tiglath-phalazar construit Ashur-iqîsha, une nouvelle capitale dans la province d'Ulluba. Il y bâtit un palais comme résidence royale et il y installe l'arme du dieu Assur[95]. Enfin, il construit une cité fortifiée près du mont Nal, qu'il appelle [Li]ti-Assur, et il rebâtit les cités qu'il a détruites dans les nouvelles provinces de Bît-Hamban et de Parsua[96]. Il s'est donc livré aux activités traditionnelles de bâtisseur, mais de façon limitée et sans s'y impliquer avec enthousiasme comme le fera son fils Sargon II.

4

Les contours de l’Empire assyrien

En quoi l’Empire assyrien fondé par Tiglath-phalazar est-il différent du royaume d’Assyrie dont il a hérité en montant sur le trône ? Quelles réformes a-t-il menées pour pouvoir fonder cet empire ? La rareté relative des sources sur Tiglath-phalazar et l’abondance des sources sur Sargon II rendent plus difficile l’identification des réformes du premier, car on a parfois tendance à les attribuer au second[1]. L’établissement réel de la frontière occidentale sur la côte méditerranéenne représente une des conséquences les plus importantes de la nouvelle politique d’annexion : d’abord continental, l’Empire assyrien devient aussi un empire maritime. Tiglath-phalazar a conscience de ce changement fondamental puisqu’il ajoute à ses titres une nouvelle expression qui définit son empire comme s’étendant de la « mer du soleil couchant » à la « mer du soleil levant », c’est-à-dire ayant une double façade maritime sur la mer Méditerranée et le golfe Persique/Arabique. Il met en place toutes les bases du nouveau système impérialo-tributaire : justification idéologique du système, création d’un État fortement structuré à ambitions continentale et maritime, politique permanente de conquête, généralisation du système tributaire, mise en place d’une couverture administrative et militaire sur tout le territoire, et développement des communications. Toutefois, malgré l’ampleur des innovations, il s’est appuyé sur un grand nombre d’éléments traditionnels, pour la plupart très anciens.

Le roi

La royauté est une des plus anciennes institutions connues en Mésopotamie. Chez les Sumériens, l’avènement de la royauté sur la terre après le déluge est attribué à l’initiative du dieu Enlil. Dès le départ, le roi est le représentant sur terre de la divinité et le chef de guerre protecteur de ses sujets[2]. Il exerce traditionnellement un pouvoir absolu. Il est toujours obligé de faire mieux que les rois précédents et de laisser un

souvenir durable aux générations futures, grâce à ses exploits militaires et à ses activités de construction et de restauration des palais et des temples. Tiglath-phalazar s'est illustré comme roi guerrier, mais beaucoup moins comme roi bâtisseur. La limite au pouvoir absolu théorique du roi réside dans les comptes qu'il doit rendre aux dieux : il doit reconnaître leur primauté, participer à toutes les cérémonies religieuses et respecter les franchises des cités abritant des temples majeurs[3]. On attend aussi de lui qu'il possède certaines qualités comme la piété, pour faire des offrandes aux dieux et entretenir les temples, la justice, pour préserver l'harmonie des relations sociales, la vaillance, pour vaincre les ennemis et l'intelligence, pour mûrir ses décisions et envisager leurs conséquences. Les titulatures royales exaltent ces qualités. Les relations du roi assyrien avec ses sujets ne sont pas fondées sur une hiérarchie sociale, car chacun, puissant ou humble, est son « serviteur » (*urdu*), lui-même étant le serviteur du dieu Assur. Tous les sujets s'engagent solennellement à servir le roi assyrien par des « serments » (*adê*)[4]. La prestation de serment a lieu à certaines dates jugées favorables. Le serment prévoit que les sujets doivent être au service exclusif du roi et « monter la garde » (*maṣṣartu naṣâru*) pour lui. Ils doivent obéir aveuglément aux ordres royaux. Ils ont l'obligation de fournir des renseignements au roi, de rompre toute relation avec ses ennemis et de l'assister dans ses expéditions. Ceux qui briseraient ce serment par trahison, rébellion, conspiration ou non-dénonciation d'actes répréhensibles encourent la peine de mort. La conséquence d'un tel système est le développement de la suspicion, de la délation et la nécessité d'avoir recours à des protecteurs. Une grande partie de la correspondance adressée au roi consiste en déclarations de loyauté, protestations contre de fausses accusations, et dénonciations d'un collègue ou d'un voisin. Quant aux sujets loyaux, ils sont parfois récompensés par une faveur royale comme le don d'une terre. Le roi assyrien leur doit sa protection, et pas seulement en théorie. Il peut intervenir militairement, par exemple en aidant un vassal contre un ennemi extérieur ou une faction interne. En retour pour cette

protection, le vassal offre au roi des « cadeaux » (*nāmurtu, tâmartu*) et paie régulièrement le « tribut » (*maddattu, biltu*), symbole de son allégeance. Pour confirmer sa bonne volonté si nécessaire, le vassal peut envoyer un ou plusieurs de ses fils au palais royal afin qu'ils reçoivent une éducation assyrienne. L'interruption de paiement du tribut est interprétée par le roi comme un acte de rébellion et punie en conséquence.

Les États voisins sont également impliqués dans l'idéologie royale assyrienne. Dans la mesure où le roi, représentant sur terre du dieu Assur, mène en son nom une politique expansionniste qui est une sorte de guerre sainte, tous les États voisins sont au moins potentiellement concernés[5]. Ils doivent reconnaître l'autorité d'Assur, sous peine de devenir des ennemis et risquer d'être anéantis. C'est dans cet esprit que la plupart des traités assyriens sont conclus, et non pas sur un pied d'égalité. Ils manifestent la supériorité du roi assyrien, qui se réserve tous les droits, considérant qu'il occupe une position hégémonique.

La légitimité du pouvoir royal est fondamentale et les rois qui la revendiquent le plus sont les souverains illégitimes. Traditionnellement, c'est le droit d'aînesse qui prévaut dans la succession au trône mais, depuis les révolutions du IX^e^ siècle, il n'est plus vraiment respecté. La compétition pour accéder au trône fait rage à l'intérieur même de la famille royale. Même s'il appartient à la famille régnante, Tiglath-phalazar est un usurpateur dans la mesure où il n'est pas le prétendant légitime au trône. Pour tenter de résoudre le problème de la succession, les rois assyriens ont pris l'habitude d'associer l'héritier de leur choix à l'exercice du pouvoir. C'est ainsi que Tiglath-phalazar désigne comme prince héritier Salmanazar (V) qui va effectivement lui succéder. Sargon II choisira Sennachérib, Sennachérib Assarhaddon, et Assarhaddon Assurbanipal et Shamash-shum-ukîn. Les princes héritiers sont autorisés à entrer, du vivant de leur père, dans la « maison de succession » (*bît ridûti*). Ce palais est d'abord la demeure du prince héritier où il parfait son éducation et le siège du gouvernement. À l'avènement du nouveau roi, tous les Assyriens, y compris

les princes écartés du pouvoir, doivent prêter un serment de loyauté, ce qui ne suffit cependant pas à résoudre le problème de la succession.

La propagande royale constitue une partie inhérente de la royauté assyrienne. Dans ses inscriptions officielles et les bas-reliefs de son palais, le roi incarne la figure imposante du dieu national Assur. Il exalte ses exploits militaires et ses activités de bâtisseur, en soulignant qu'il a dépassé l'œuvre de ses prédécesseurs. Il se présente comme invincible : ses armées ne subissent aucune perte car les ravages de la guerre ne peuvent affecter que ses ennemis. Sennachérib met l'accent sur sa supériorité militaire dans les inscriptions de Ninive, le centre politique, alors qu'il insiste sur sa restauration des temples et sur ses activités cultuelles dans les inscriptions d'Assur, la capitale religieuse. La vraie question est de savoir à qui s'adressent ces textes et bas-reliefs de propagande et quel est le but visé. Le roi veut-il dissuader des adversaires potentiels ? Ne risque-t-il pas au contraire de susciter des ambitions au sein de sa famille avec ces discours ? Ou bien exprime-t-il simplement son orgueil ? Le débat entre les spécialistes sur ce point n'est pas encore achevé[6].

L'administration centrale

Le roi se présente dans ses inscriptions officielles comme le seul fondateur et soutien de son immense empire. C'est inexact, comme le montrent les lettres, les rapports et les documents administratifs. Le roi est en effet soutenu, pour gouverner l'Assyrie, par ses élites, sur le plan administratif, militaire et culturel[7]. Un petit groupe de sept hauts dignitaires, portant des titres traditionnels ou plus récents, constitue le corps principal. Même s'ils ont chacun des attributions spécifiques, ils peuvent se voir confier des missions similaires selon les nécessités du moment. Le « commandant en chef » (*turtānu*) est le plus cité dans les inscriptions. Il commande l'armée de l'Ouest et toute l'armée assyrienne. La première attestation de cette charge date du IX^{e} siècle, sous le règne d'Assurnasirpal II. Il dirige les gouverneurs provinciaux et autres dignitaires en campagne, en particulier en l'absence du

roi[8]. La province du « commandant en chef » a sans doute comme capitale Til Barsip. L'« intendant » (*mašennu*) supervise tous les travaux de construction dans l'empire, par exemple le transport et l'utilisation des matériaux précieux et des pierres. Cette charge est aussi attestée depuis le règne d'Assurnasirpal II. La province de l'« intendant », localisée dans le Habur, est mentionnée dans les inscriptions depuis le règne de Salmanazar III. La charge de « grand échanson » (*rab šaqê*) n'est pas tout à fait claire. Il est peut-être grand échanson du roi comme son nom l'indique, et il commande l'armée du Nord-Est. Sa charge remonte aussi au règne d'Assurnasirpal II. Sa province, connue à partir du règne de Tiglath-phalazar III, est située dans le haut Tigre, sur la frontière de l'Urartu. La charge de « héraut du palais » (*nāgir ekalli*), qui remonte elle aussi au IX^e^ siècle, n'est pas non plus très claire. Il promulgue peut-être les édits royaux, comme son nom l'indique, et il commande l'armée du Nord. Sa province est située à la frontière du nord-est, dans la région du Zab supérieur. Le « chef eunuque » (*rab ša rēši*) a une grande influence politique à la cour parce qu'il appartient au premier cercle du roi, surtout à partir du règne de Tiglath-phalazar III. Il commande l'« armée royale » (*kiṣir šarri*). Les eunuques, qui ne sont généralement pas nommés dans les inscriptions royales, ont souvent des postes importants car leur incapacité à procréer assure leur loyauté au roi. Ils sont considérés en quelque sorte comme ses enfants adoptifs[9]. La charge de « grand vizir » (*sukallu dannu*) est attestée seulement à partir du règne de Tiglath-phalazar III. Il a deux fonctions, la première en Babylonie, où il représente sans doute le roi, la seconde comme haute autorité dans le domaine de la justice. Il travaille surtout en collaboration avec le « chef juge » (*sartinnu*), connu depuis le règne de Salmanazar IV, et il est aussi en charge des troupes. Les trois derniers hauts dignitaires n'ont pas de provinces à leur nom. Les charges de commandant en chef et de grand échanson sont réservées aux plus âgés des hauts dignitaires.

Tiglath-phalazar prend plusieurs mesures dont l'objectif est sans doute de réduire le pouvoir du commandant en chef[10].

Ainsi, il donne un pouvoir exceptionnel à Bêl-Harrân-bêlu-usur, héraut du palais, qui est autorisé à avoir ses propres inscriptions et à fonder une cité : l'augmentation considérable de son pouvoir diminue du même coup celle du commandant en chef[11]. Le chef des eunuques devient aussi commandant de l'armée pour contrebalancer son pouvoir[12]. Le remplacement du terme « pays » (*mātu*) par le terme « province » (*pāhutu*) souligne que les hauts dignitaires en charge d'une province sont soumis à l'autorité du roi[13]. Tiglath-phalazar promeut enfin ceux qui l'ont aidé à accéder au pouvoir[14].

En plus du groupe des sept, d'autres hauts responsables sont au service du roi, comme le « majordome » (*ša pân ekalli*), en charge de l'entretien et de l'approvisionnement du palais, et le « boulanger en chef » (*rab nuhatimmi*). L'administration assyrienne est compliquée car elle comprend le palais royal principal, les palais secondaires et les centres provinciaux. Tiglath-phalazar réorganise et rationalise le système dans le sens d'une centralisation. Le groupe des « grands », dont le nombre est estimé entre 100 et 200, occupe une position hiérarchique supérieure à celle des gouverneurs des provinces : ils sont les représentants du roi. Si celui-ci a des relations privilégiées avec le cercle restreint des hauts dignitaires qui ont toute sa confiance, il s'efforce de garder un équilibre des pouvoirs entre les « grands », qui se neutralisent mutuellement et stabilisent l'empire. Ils ne sont plus choisis parmi les familles nobles, mais les postes sont attribués au mérite. Certains privilégiés, particulièrement bien vus en cour, peuvent recevoir du roi des domaines. Toutefois, ceux qui bénéficient de la faveur royale savent qu'elle est éphémère. S'ils la perdent, ils risquent la disgrâce, autrement dit ils perdent leur source de revenus. Tous les « grands » rencontrent régulièrement le roi, dans une sorte de conseil royal. Ils sont chargés de régler les différends de justice des populations avec l'administration locale. Quand ils sont en mission dans des provinces éloignées, il leur est difficile d'assister aux réunions du conseil. Pour résoudre cette difficulté, chaque poste important est confié à un groupe de trois personnes : le

titulaire, son « adjoint » (*šaniu*) qui peut le remplacer en son absence, et un « troisième homme » (*šalšu*), qui est un scribe.

L'administration provinciale

Les responsables les plus importants sont le « gouverneur de province » (*bêl pahâti* ou *šaknu*), nommé par le roi, et le délégué personnel du roi (*qēpu*, « homme de confiance »), chargé des relations avec les provinces. Le gouverneur de province doit maintenir l'ordre avec les contingents militaires dont il dispose. Il doit superviser le prélèvement des impôts et les livraisons de matériel ou de matières premières, et il doit lever les hommes nécessaires pour l'armée et les grands travaux collectifs. Il reçoit et partage le tribut : une partie est envoyée à la capitale, une partie sert pour l'entretien des troupes locales et comme réserve pour l'armée royale, et une partie est utilisée pour ses propres besoins. Le tribut traduit la reconnaissance de la supériorité du roi assyrien lorsque des rois décident de se mettre sous sa protection. Au tribut initial, qui est une forme de cadeau de bienvenue, viennent s'ajouter des versements annuels, traduisant l'attachement durable du vassal au roi assyrien. Le tribut est parfois mentionné dans les textes de manière redondante pour souligner sa variété et son abondance. Des recensements cadastraux sont établis à la demande du roi pour lui permettre de connaître l'état de ses ressources fiscales et de la population mobilisable ou corvéable. Les principales redevances portent sur les céréales et la paille, le gros et le petit bétail, et les cuirs. Le transport des marchandises est soumis à des péages et à des taxes d'entrepôt. Une taxe commerciale est prélevée sur toutes les marchandises en transit (*miksu*)[15].

Le gouverneur doit aussi collecter et transmettre toute l'information concernant sa province[16]. Ses rapports sont envoyés à la chancellerie de la capitale, puis contrôlés par le prince héritier avant d'être présentés au roi. Les informations peuvent être à leur tour vérifiées par l'envoi sur place d'un vizir, qui exerce son contrôle à tous les échelons de la pyramide administrative et fait son rapport au grand vizir de la capitale. Le roi est aussi tenu au courant par ses hommes de

confiance, qu'il convoque régulièrement. La cohésion du système dépend, en définitive, de la régularité et de la rapidité des courriers. Les messages échangés entre le roi et les responsables des provinces peuvent être remis par lettre ou par messager, avec une rapidité accrue au cours du temps. La chaîne de commandement mise en place sous Tiglath-phalazar vise sans doute à optimiser la gouvernance et à limiter les ambitions personnelles. Le roi donne à ses représentants le sceau royal comme manifestation d'autorité et signe de confiance : il y est figuré portant la coiffure royale et combattant avec son glaive un lion dressé rugissant[17]. Des centaines de copies du sceau royal sont en circulation, dont il ne reste aujourd'hui que des empreintes sur des tablettes en argile. Tout document portant l'empreinte du sceau a la même valeur qu'un ordre direct du roi et ses sujets doivent obéir, sauf si le sceau est suspecté d'être un faux.

À partir du IXe siècle, les rois d'Assyrie s'inspirent de la Babylonie en multipliant les actes de franchises au bénéfice des particuliers, des temples et des villes. Autrement dit, ils exemptent des dignitaires et des courtisans assujettis à des taxes ou obligations diverses. Des franchises peuvent être concédées aux temples ou à leurs desservants. C'est également un avantage pour le roi, car si le bénéficiaire ne doit plus verser de redevance, il est déchargé en contrepartie de l'entretien matériel du dieu. Ces exemptions fiscales sont particulièrement recherchées par ceux à qui le roi a accordé la jouissance d'un domaine, car elles ne grèvent plus leurs fonds et ils obtiennent parfois même une autonomie administrative complète pour gérer leur domaine. Le cas des franchises urbaines est un peu différent : elles sont matérialisées par une « borne » ou une « stèle » (*kidinnu*) à l'entrée de la ville. Pour le roi, c'est un moyen de propagande politique et un outil de contrôle des villes. Les franchises urbaines sont donc surtout appliquées aux villes nouvellement conquises, aux plus importantes et à celles promptes à se rebeller[18].

Tous les gouverneurs assyriens sont censés fournir à l'administration centrale les mêmes contributions, quelles que

soient les dimensions de leurs provinces[19]. Cela signifie qu'en théorie, toutes les provinces doivent avoir à peu près le même potentiel économique. Les exceptions sont les provinces frontalières, confiées aux plus hauts dignitaires car ce sont des zones militairement très surveillées et où le développement économique est sans doute considéré comme secondaire. D'autres provinces ont aussi comme fonction première de développer le commerce avec les régions voisines ou à travers la Méditerranée. La création d'une nouvelle province dans une région conquise nécessite d'abord l'installation de l'infrastructure, avec la construction d'un centre provincial, la réorganisation de la structure locale, son insertion dans le réseau des provinces de l'empire et l'exploitation du potentiel agricole. Au terme de ce lourd travail préalable, il faut ajuster la taille de la province pour qu'elle fournisse le même potentiel économique que les autres. Par exemple, si son territoire est plus réduit, on peut accroître sa population par l'installation de déportés, et augmenter sa productivité grâce à des projets d'irrigation. Les critères de réussite pour la carrière d'un gouverneur de province évoluent. Ce ne sont plus les provinces centrales de l'Assyrie qui sont convoitées, mais celles nouvellement conquises. Avec l'extension considérable et rapide des frontières de l'empire, le roi préfère confier à des gouverneurs expérimentés et loyaux les nouvelles provinces, plus difficiles à gérer.

L'armée

Contrairement à des idées reçues, les rois assyriens ne sont pas exclusivement des chefs de guerre. La guerre est un élément important, mais non exclusif, de leur modèle de gouvernement. Ils cherchent souvent à faire agir la diplomatie auprès de leurs adversaires au lieu de leur déclarer d'emblée la guerre. De toute manière, à la fin des opérations militaires, il faut tout de même réaliser la paix[20]. On ne doit pas confondre non plus la réalité des actions militaires effectuées par les rois assyriens et leur propagande relative à la guerre. Cela dit, l'armée assyrienne leur a permis de développer le royaume

d'Assyrie jusqu'à ce que Tiglath-phalazar III soit en mesure de fonder l'Empire assyrien.

Depuis la période médio-assyrienne, la justification idéologique s'appuie toujours sur le dieu Assur pour les relations internationales, en particulier pour les campagnes militaires. Les rois assyriens adressent de longues lettres à Assur pour lui relater leurs principales campagnes, et le dieu leur répond en accordant son soutien. Ainsi, dans sa réponse à Assurbanipal, il s'exprime en ces termes : « Grâce à tes prières et à tes supplications par lesquelles tu as imploré ma grande divinité, je me suis tenu à tes côtés et j'ai versé le sang de tes ennemis[21]. » Tiglath-phalazar met en place une nouvelle méthode de conquête : il légitime la création de nouvelles provinces par la violation des traités de vassalité conclus avec les autorités locales[22]. Les punitions encourues sont spécifiées dans les traités en cas de violation. Si le vassal respecte le traité, il garde son autonomie, mais les lourdes obligations auxquelles il est soumis le poussent assez souvent à la révolte. Le langage royal est double, car il repose sur la punition et la récompense. La non-observation du traité, qui implique la trahison des serments jurés devant les dieux, entraîne de terribles représailles, alors que la docilité du vassal lui apporte de substantiels bénéfices. Les élites pro-assyriennes sont le meilleur atout du roi assyrien pour mener à bien sa politique expansionniste. Il compte sur elles pour entraîner les populations locales. Tiglath-phalazar recourt massivement à l'annexion systématique des régions conquises. Il installe symboliquement dans les capitales des nouvelles provinces l'arme d'Assur. L'iconographie de cette arme non décrite et non retrouvée dans les fouilles a donné lieu à des hypothèses impossibles à vérifier[23]. Elle est en tout cas le symbole de l'implantation du culte d'Assur chez le peuple soumis et de la conclusion d'un traité de vassalité. Ce symbole est mentionné dans les inscriptions seulement entre 745 et 696[24].

Même si de nombreux textes de l'époque de Sargon concernent le fonctionnement de l'armée, il est vraisemblable que la réforme de l'armée a été lancée par Tiglath-phalazar. Le

débat continue entre les spécialistes sur la mise en œuvre des aspects de cette réforme[25]. De façon générale, l'armée est organisée selon un double système : un recours à la mobilisation générale en cas de besoin et un noyau de troupes permanentes autour du roi. Cette mobilisation est valable aussi pour les grands travaux entrepris par le roi. Chaque année, il lève des troupes chez les paysans qui lui doivent le service royal. Ils sont enregistrés, équipés et encadrés par le titulaire de chaque circonscription administrative. La mobilisation a lieu en général après la moisson pour ne pas perturber l'économie agricole locale. La campagne militaire doit s'achever au moment de la reprise des activités agricoles. Ainsi s'expliquent des campagnes répétées pendant plusieurs années successives. Selon le système de l'*ilku*, des terres sont aussi attribuées à des exploitants, à charge pour eux de fournir un soldat équipé, prêt à partir au combat, avec la possibilité de louer les services d'un remplaçant[26]. Les troupes permanentes de l'armée assyrienne sont gérées par un autre système, avec une emprise de l'administration centrale beaucoup plus forte. Il n'y a pas accord des spécialistes sur sa composition[27]. Les « troupes du roi » (*ṣāb šarri*), armée de conscrits diversifiée, sont en fait confiées au commandant en chef. Elles comprennent des soldats des garnisons et les troupes d'appoint fournies par les différentes provinces, selon les besoins. La « cohorte du roi » (*kiṣir šarri*), armée professionnelle, est encore plus diversifiée. Sous le règne de Sargon II, elle est formée de deux divisions militaires, qui peuvent être séparées ou réunies[28]. La première, sous le contrôle du chef des eunuques, comprend le personnel du quartier général, gardes du corps et gardes personnels du roi, et les unités des villes. La deuxième est composée des unités de province, commandées par des hauts dignitaires ou des gouverneurs de province.

L'extension considérable de l'Empire assyrien sous Tiglath-phalazar oblige à augmenter en conséquence les effectifs de l'armée, car elle doit se partager entre troupes de campagne pour les nouvelles conquêtes et troupes de garnison pour contrôler les territoires conquis. Les rois vassaux ont l'obligation de fournir des troupes d'appoint au roi assyrien en

campagne. De plus, une partie des troupes des pays conquis sont reversées dans l'armée. Tiglath-phalazar et ses successeurs y ont introduit des corps spécialisés : un corps d'Araméens commandé par le chef des eunuques, des unités de cavalerie et de charrerie venues de Babylonie, Chaldée et Samarie, et une unité de déportés de Karkemish et de Hamat[29]. Ils développent considérablement la cavalerie et s'arrangent pour disposer de réserves de chevaux nombreuses et régulières, qu'ils obtiennent par le commerce, le butin et le tribut. L'armée assyrienne est composée de corps adaptés aux différentes tâches requises. Dans les montagnes difficiles d'accès, les soldats du génie ouvrent des routes. Dans les plaines, il faut des conducteurs de chars. Le siège des cités fortifiées requiert des spécialistes de poliorcétique. L'armée comprend aussi des chargés de missions de reconnaissance et, le cas échéant, des spécialistes des opérations navales.

Tiglath-phalazar augmente la présence de troupes auxiliaires étrangères dans l'armée assyrienne, qui devient multiethnique[30]. Les Gurréens et les Ituéens par exemple sont des Araméens d'origine nomade, localisés à l'est du Tigre, soumis par Tiglath-phalazar. Contrairement à une opinion reçue, ce n'est pas lui qui a commencé à intégrer les Ituéens dans l'armée assyrienne comme force auxiliaire permanente. En réalité, l'enrôlement forcé des Araméens a débuté au IX^e^ siècle. Pourquoi cette intégration massive de non-Assyriens dans l'armée ? Peut-être le roi préfère-t-il mettre les Assyriens dans les garnisons parce qu'il les juge plus fiables pour empêcher les révoltes de populations locales, et il utilise les étrangers dans des affectations moins sensibles. Sous le règne de Sargon, le gouverneur de Hamat se plaint du manque de personnel : « Maintenant, le roi devrait me donner des Assyriens et des Ituéens… Il n'y a plus aucun Assyrien intendant de la ville ni même gardien des portes à Supat[31]. » Enfin, l'armée assyrienne est complétée par le personnel non militaire : domestiques, cuisiniers, magasiniers, scribes, devins, musiciens, etc. Les bas-reliefs des palais représentent des musiciens jouant de leurs instruments pendant l'avancée

des troupes, dans le campement militaire et lors du retour victorieux en Assyrie[32].

Les effectifs réels de l'armée assyrienne sont difficiles à évaluer. Dans ses inscriptions royales, Salmanazar III avance le chiffre de 120 000 hommes pour son offensive de 845 contre la coalition occidentale, mais on propose de ramener ce chiffre à 86 000 hommes – 75 000 fantassins, 5 000 cavaliers et 6 000 conducteurs et combattants de chars[33]. Les documents administratifs et les lettres fournissent quelques chiffres sur la nourriture des soldats et sur le fourrage des chevaux, mais ces données dispersées et limitées n'apportent pas de réponse à la question des effectifs de l'armée, variables d'ailleurs selon les époques[34]. Les Assyriens utilisent des armes en bronze et en fer, supérieures à celles de leurs adversaires, mais nécessitant des efforts d'approvisionnement en cuivre, étain et fer en Anatolie du Sud et au Liban. La diffusion des armes en fer au I^er^ millénaire, dont la fabrication est de moins en moins coûteuse, a une grande incidence sur la stratégie militaire.

L'infanterie assyrienne est formée de trois groupes distincts par leur armement : les lanciers, les archers et les frondeurs. Ils sont vêtus d'une cotte de mailles sans manches par-dessus leur tunique, avec une épée à la ceinture pour combattre au corps à corps. Les lanciers, qui mènent la charge dans le combat, portent une lance, un casque et un bouclier, petit et rond entre les règnes de Salmanazar III et de Tiglath-phalazar III. Les archers, dont la mission est de frapper l'ennemi avant le premier contact, sont équipés de carquois et d'arcs composites très élaborés, dont la forme évolue au VIII^e^ siècle, et ils sont protégés par des fantassins munis de petits boucliers ronds. Tiglath-phalazar modifie ce dispositif : il remplace le petit bouclier par un grand pavois qui protège l'archer sur toute sa hauteur. Les frondeurs, peut-être à l'origine des Araméens ou des Anatoliens, apparaissent à partir du VIII^e^ siècle : ils opèrent par deux, derrière les archers.

Les cavaliers, force d'assaut rapide flanquant les chars, sont devenus le corps d'élite de l'armée assyrienne. Leur nombre augmente sensiblement à partir du règne de

Salmanazar III. Les cavaliers sont soit des lanciers, soit des archers. Ceux-ci opèrent en tandem afin d'avoir les mains libres pour tirer. Tiglath-phalazar améliore leur position grâce à une innovation technologique : la « martingale », pièce de harnachement facilitant la conduite du cheval. Les espèces de chevaux utilisées proviennent de Haute-Égypte, d'Iran et d'Anatolie. À Nimrud, le fort Salmanazar ou « arsenal » (*ekal mašarti*) compte de vastes terrains destinés aux manœuvres militaires, des écuries, des magasins et des entrepôts. Le char a une efficacité redoutable sur le champ de bataille. Il est le symbole par excellence du pouvoir royal, comme le proclame Tiglath-phalazar : « Je suis allé là où les chars des rois, mes ancêtres, n'étaient pas passés[35]. » Il se fait représenter sur son char de combat, en train d'attaquer. À partir du VIII^e^ siècle apparaît un modèle de char plus lourd et mieux armé, avec des roues à huit rayons, tiré par trois ou quatre chevaux, transportant trois à cinq hommes : le conducteur et quatre soldats, lanciers et archers[36]. La marine ne fait pas partie de l'armée assyrienne, mais pour leurs rares expéditions maritimes, les rois assyriens font appel aux flottes phéniciennes, représentées par exemple dans les bas-reliefs du palais de Sennachérib à Ninive.

Les déportations

Les déportations de populations sont une pratique généralisée au Proche-Orient, aussi bien en Égypte que dans le royaume hittite et en Urartu. Les inscriptions assyriennes font état des premières déportations systématiques des populations conquises sous le règne d'Assurnasirpal II. Toutefois, leur évolution ne traduit pas celle des mœurs : la déportation ne remplace pas l'élimination physique des prisonniers. En effet, les violences faites aux ennemis vaincus ne disparaissent pas. Sous Tiglath-phalazar, le nombre de déportés a beaucoup augmenté, en tenant compte du caractère approximatif et sans doute exagéré des chiffres : il est passé de 32 000 personnes sous le règne de Shamshî-Adad V à au moins 593 958[37]. La nouveauté introduite sous son règne réside dans les déportations croisées : elles consistent à vider une région de sa

population pour la repeupler par des déportés venus d'une région éloignée où est installée une nouvelle population. Le premier objectif des déportations est de neutraliser les velléités de révolte contre l'Assyrie. Les populations chaldéennes de Babylonie, fréquemment en révolte contre les Assyriens, sont particulièrement victimes de ces déportations[38]. Il s'agit de disperser et de désunir les élites afin de les priver de leur identité, de leur langue, de leurs coutumes et parfois aussi de leur religion. Le but recherché est l'intégration totale des déportés à l'Assyrie, explicité dans les inscriptions : « Je les ai considérés comme des Assyriens[39]. » Autrement dit, on leur donne le statut de « serviteurs du roi », avec l'ensemble des devoirs et des droits des Assyriens. Le second objectif des déportations est d'utiliser les déportés comme force de travail pour les grandes entreprises de construction, pour travailler la terre dans des régions où la main-d'œuvre fait défaut, pour repeupler l'Assyrie centrale dont la population est diminuée par les campagnes militaires continues, et pour acquérir des spécialistes dans différents domaines.

Les déportations sont organisées par l'administration centrale, ce qui représente une tâche considérable. Les personnes déportées sont sélectionnées parmi la population conquise. Les élites et les hommes jeunes et vigoureux doivent être choisis en priorité. Ils sont d'ailleurs classés par groupes d'âge et de taille[40]. Ils acceptent parfois volontiers leur déportation quand leur pays est détruit et que le roi assyrien leur fait miroiter une vie meilleure : « (Je vous) mènerai dans un pays comme le vôtre, un pays de blé et de vin nouveau, un pays de pain et de vignobles, un pays d'oliviers et de miel, et ainsi vous vivrez et ne mourrez pas[41]. » Les bas-reliefs assyriens représentent le voyage des déportés de façon positive : ils ne sont jamais attachés, ils voyagent en groupes, parfois en famille avec leurs chariots, leur mobilier et leur bétail[42]. Toutefois, quand les groupes de déportés sont nombreux, il est difficile de trouver assez de nourriture pour eux, surtout quand le voyage dure longtemps[43]. En réalité, les conditions sont très dures, surtout pour les déportés les plus fragiles : leur taux de mortalité est estimé entre 5 et 20 %[44]. Un

fonctionnaire de Sargon II, après avoir inspecté des déportés, fait le constat suivant : « Les gens sont très faibles ; les conditions climatiques ont ravagé leur aspect et les montagnes les ont écrasés. Ils commencent à être fiévreux[45]. » Ceux qui parviennent à destination sont réinstallés, car un des buts de ces opérations est de récupérer cette main-d'œuvre. Les familles sont parfois séparées de façon arbitraire : certaines femmes sont affectées aux travaux agricoles, d'autres sont vendues, avec leurs filles, comme esclaves domestiques. Pour briser les liens traditionnels, il peut arriver qu'une population déportée, comme celle des tribus arabes, soit dispersée dans plusieurs régions. Cependant, on conserve le plus souvent des groupes homogènes, qui s'administrent en partie eux-mêmes. Les déportés exerçant une profession spécialisée comme les scribes et les artisans bénéficient d'un traitement de faveur et parviennent quelquefois à une position élevée dans leur nouveau lieu de résidence. Les grandes villes d'Assyrie centrale comme Ninive et Assur abritent des spécialistes venus de partout. Ainsi, le phénomène de la déportation contribue à sa manière au développement artistique et littéraire de l'empire.

Économie et société

Les structures économiques et sociales de l'Empire assyrien sont difficiles à appréhender du fait des lacunes de la documentation. Par exemple, on ne peut pas déterminer la répartition agraire ni les revenus des exploitants parce qu'on ignore la valeur exacte des mesures de superficie : en effet, l'unité de superficie (*imêru*) correspond à l'étendue ensemencée par une charge d'âne, ce qui reste vague.

Les responsables de l'administration ne prennent pas en considération le statut juridique des « gens » (*nishê*) ou « individus » (*napshâti*), qu'ils soient esclaves ou hauts fonctionnaires[46]. Ils considèrent que tous les sujets du roi, quels qu'ils soient, sont ses serviteurs et qu'ils lui doivent une obéissance absolue. Un serviteur est dévoué comme un esclave et n'a aucun pouvoir ni aucun droit devant son supérieur hiérarchique. Ainsi, Bêl-ibni, commandant en chef du Pays de

la mer, s'adresse en ces termes au roi Assurbanipal : « Moi qui n'étais qu'un chien mort, un fils de personne, le roi, mon seigneur, m'a fait vivre[47]. » Le roi lui-même est le serviteur de son dieu. Comme tous les Assyriens sont des serviteurs, ils peuvent être affectés, selon les nécessités du moment, à des fonctions diverses. Tout dépend du service requis par l'ordre du roi, qui a force de loi[48]. Cet ordre du roi, qui ne crée pas la fonction, peut en revanche créer la puissance et la fortune, à condition que l'on soit assez proche de lui pour obtenir ses faveurs. Ce système favorise les intrigues et l'esprit de délation. La noblesse n'est pas une noblesse terrienne mais de fonction, même si certains nobles ont acquis des domaines relativement étendus. Leurs principaux revenus proviennent des provinces qu'ils administrent. Ils dépendent de la faveur ou de la disgrâce du roi, qui peut les élever ou les écarter à tout moment.

L'économie assyrienne est essentiellement agricole. La terre, qui est la ressource principale, n'est pas concentrée entre les mains de grands propriétaires. Les lots mentionnés dans les actes de vente et les recensements sont de dimensions modestes. Les cultivateurs indépendants sont très minoritaires. La plupart dépendent des gouverneurs locaux ou d'administrateurs plus lointains. On pratique alors le fermage : le propriétaire d'une terre agricole la loue à un fermier, qui doit lui verser chaque année une part de sa récolte. Cette part fait l'objet d'une estimation forfaitaire, son pourcentage est variable et peut atteindre jusqu'à 40 %. Un nouveau système appelé « ferme générale » est imposé par l'administration royale aux temples : une partie de leurs terres est confiée à des hommes d'affaires privés qui s'engagent à livrer une part de la récolte fixée à l'avance[49]. Au bout d'une vingtaine d'années, les temples peuvent retrouver la maîtrise de leurs terres en en confiant la gestion à des membres de leur personnel. La situation des fermiers reste précaire, car, en cas de mauvaises récoltes, ils sont obligés d'emprunter avec intérêt de quoi subsister. Ceux qui ne peuvent pas rembourser le prêt s'appauvrissent jusqu'à devenir parfois esclaves pour dettes.

La lourdeur des charges qui pèsent sur eux pourrait expliquer en partie la diminution du nombre de paysans.

Si la majorité des terres de l'Empire assyrien sont réservées à l'agriculture, les prairies du Zagros et du Taurus et les steppes sont utilisées pour l'élevage[50]. Celui-ci est important pour l'économie assyrienne, surtout celui des moutons, dont la laine alimente l'industrie textile, et dont la viande et les produits laitiers servent à la consommation. Les moutons sont souvent élevés avec les chèvres. Les bovins sont surtout utilisés pour les labours et la fourniture du cuir. Les Assyriens élèvent également des ânes, des chevaux, des porcs et des volailles. Les temples et les palais possèdent d'importants troupeaux qu'ils confient à des bergers et bouviers indépendants. Ces animaux servent aux offrandes divines et aux rations distribuées au personnel[51]. Les tribus arabes sont autorisées à faire paître leurs troupeaux de moutons et de chameaux dans les régions arides de la Jezireh. Mais lorsqu'elles n'arrivent plus à trouver leur subsistance dans la steppe, elles font des razzias dans les villes voisines. Tab-sil-Esharra, gouverneur d'Assur, propose au roi Sargon une solution pour mettre fin à ces pillages urbains : installer une base permanente pour ces tribus arabes dans la province fertile de Nimrud, suffisante pour les nourrir[52]. Son objectif est de transformer leur mode de vie, du nomadisme en simple transhumance.

L'artisanat, institutionnel ou privé, est surtout concentré dans les centres administratifs. Les artisans qui travaillent pour les institutions reçoivent un salaire en nature comme des céréales, de la laine, des vêtements ou de l'huile, variable en fonction de l'âge, du sexe et du travail effectué. Ils peuvent se procurer auprès des autorités les matières premières indispensables à leur travail. L'industrie textile est l'activité artisanale de loin la plus importante, dans des ateliers collectifs dépendant de grands organismes et comptant une main-d'œuvre nombreuse et surtout féminine. Les palais emploient des centaines de femmes pour la production textile[53]. Les métallurgistes sont chargés de l'affinage et de la

refonte des métaux, avec une distinction entre les spécialistes du bronze et ceux du fer. Ils sont regroupés en équipes et rattachés aux temples et aux palais. Les différentes opérations font l'objet d'un contrôle sévère dû à la relative rareté des métaux. Les orfèvres connaissent de nombreuses techniques comme le repoussé, la gravure, la granulation, le filigrane et les incrustations. Les autres catégories d'artisans sont les artisans du bois, les spécialistes du cuir, les lapicides, les potiers, les vanniers, les cuisiniers, les brasseurs, les bouchers, les presseurs d'huile, sans compter ceux employés dans les travaux de construction et d'irrigation.

Le commerce semble tout entier orienté vers la satisfaction des riches élites. À ce titre, les marchands acheminent des matières rares et coûteuses comme l'or et l'argent, l'ivoire et les pierres précieuses, mais aussi l'alun et le natron pour les teintures, le fer, le cuivre et l'étain pour la fabrication des armes et des outils. Le grand commerce international reprend au VIII^e^ siècle et les rois assyriens comme Tiglath-phalazar cherchent à le développer. Les étrangers y tiennent une place de plus en plus importante. Le « marchand » (*tamkâru*), autonome, est libre de circuler et bénéficie d'une certaine protection dans les territoires où il voyage grâce à des accords et à des conventions diplomatiques, comme intermédiaire agréé. Il achète et vend des marchandises et semble chargé de l'encaissement de certaines taxes. Il doit verser une dîme au temple, mais sans y être rattaché. Tout en étant un agent de l'administration, il réalise aussi des affaires pour son compte. L'introduction du dromadaire pour le transport des marchandises au début du I^er^ millénaire bouleverse le commerce international. Cet animal est beaucoup plus résistant que l'âne et le mulet dans la traversée du désert et de la steppe. Il est utilisé pour le transport des produits précieux et luxueux en caravanes. Les marchands du roi sont chargés d'approvisionner le palais, mais ne sont pas toujours intégrés dans la structure de l'administration royale[54]. La politique expansionniste des rois assyriens a considérablement développé d'autres types d'échanges internationaux à travers les pillages et les tributs.

La question de l'esclavage se présente de manière spéciale en Assyrie, car le roi dirige la production agricole et industrielle, contrôle les échanges commerciaux et prend en charge les travaux publics[55]. C'est l'ensemble de la population, libre ou servile, qui doit accomplir le service du roi, comme la conscription ou la corvée. Il est significatif que le même terme (*urdu*) désigne à la fois le serviteur ou sujet du roi et l'esclave. Le roi assyrien dispose aussi de la grande masse des déportés et des prisonniers de guerre, dont rien ne prouve qu'ils aient été systématiquement asservis. Les esclaves ne constituent donc, dans ce contexte, qu'une force d'appoint. D'ailleurs, le statut juridique des personnes revêt une importance secondaire aux yeux de l'administration. Selon la définition traditionnelle, l'esclave est une marchandise que l'on peut vendre ou échanger, et transmettre en dot ou en héritage. Mais dans l'Empire assyrien, il conserve une personnalité juridique : par exemple, il a le droit d'épouser une personne de condition libre, d'avoir des biens propres, d'ester en justice et ses enfants sont libres. Les esclaves pour dettes bénéficient de dispositions légales de protection car leur condition servile est temporaire. Comme résultat de cette conception de l'esclavage, le nombre d'esclaves employés par les particuliers est faible. Il faut aussi préciser qu'ils coûtent cher à l'époque néo-assyrienne : une femme vaut en moyenne 40 sicles d'argent (environ 320 grammes), un homme de 50 à 60 sicles, et un esclave spécialisé 90 sicles[56]. Ils connaissent parfois des réussites inattendues : fermiers, artisans, marchands ou même banquiers. Ils participent aux transactions avec des hommes libres et avec leurs propres maîtres. Certains d'entre eux ont leurs esclaves personnels, auxquels ils louent des champs, d'autres ont leurs secrétaires particuliers. En fait, les esclaves propriétaires bénéficient de leurs propriétés tout en restant eux-mêmes la propriété de leurs maîtres, qui héritent de leur fortune à leur mort.

Le système religieux

Les inscriptions et les vestiges archéologiques révèlent le foisonnement du panthéon assyrien et une mythologie

concernant la nature de l'univers et de l'homme. La plupart des dieux vénérés en Assyrie le sont aussi en Babylonie et il est difficile de distinguer ce qui est assyrien de ce qui est babylonien. Le panthéon assyrien est dominé par le dieu Assur qui est à la base du système religieux. Parmi ses symboles figurent le disque ailé et la tiare à cornes. Les autres dieux lui sont subordonnés et il est le véritable roi. Le palais royal, appelé « Palais de la totalité des pouvoirs divins », est inséparable du temple, appelé « Maison-montagne de la totalité des pouvoirs divins ». Dans le polythéisme assyrien, les dieux sont innombrables et variables selon les lieux et les époques. Les grands dieux ont leur propre temple, comme Adad, Sîn, Shamash, Ishtar et Nabû par exemple.

L'idéologie assyrienne est fondée sur l'esprit de conquête et se définit comme l'accomplissement des ordres spécifiques du dieu national Assur. Sur quel système religieux s'appuie-t-elle pour se justifier ? L'expansion territoriale est considérée par les Assyriens comme un devoir religieux et un signe spécifique de la bénédiction divine. Les campagnes militaires sont donc conçues comme des missions divines. C'est peut-être seulement à la fin du III^e^ millénaire qu'Assur a pris l'avantage dans la ville d'Assur sur une grande déesse, identifiée plus tard comme étant Ishtar. La construction du premier temple d'Assur est attribuée à Ushpia, le dernier des rois assyriens « vivant sous une tente », peut-être vers 2400[57]. Assur est à l'origine un dieu indépendant et solitaire, sans ascendance ni épouse divine. Comment ce dieu local d'une petite cité-État pacifique est-il devenu le dieu guerrier de l'immense et redoutable Empire assyrien ? Il a peut-être suivi l'évolution des citoyens d'Assur, devenus impérialistes à la suite de l'idéologie impérialiste des rois assyriens[58]. Assur est tellement enraciné dans la colline de la cité d'Assur que la tentative du roi Tukultî-Ninurta I^er^ au XIII^e^ siècle pour l'installer dans une nouvelle ville distante de 3 kilomètres échoue. Les marchands d'Assur, enrichis dans les comptoirs commerciaux fondés en Anatolie, embellissent le temple du dieu, appelé alors « Taureau sauvage ». Son arme est installée dans les temples des comptoirs anatoliens. D'autres dieux sont

introduits à Assur, comme Adad, dieu de l'orage, et Anu, dieu du ciel. Assur devient le roi des dieux et le vrai roi de la cité.

Le roi Shamshî-Adad I^er^ au XVIII^e^ siècle donne au temple d'Assur son aspect définitif et développe une nouvelle théologie : Assur est Enlil, le roi des dieux et de l'univers dans le panthéon suméro-babylonien, en vigueur à Nippur. Ninurta, le fils d'Enlil, a vaincu le chaos sur l'ordre de son frère et établi l'ordre du monde. Le calcul politique de Shamshî-Adad est habile : après la fin de la dynastie d'Ur III et du rôle de Nippur, il fait d'Assur un « nouveau Nippur ». Il construit les temples dédiés aux nombreux dieux vénérés à Nippur ainsi qu'une monumentale ziggourat, ou tour en terrasses, couronnée par un petit temple d'Assur.

Peu après, le roi Hammurabi de Babylone reprend la même idée et fait de Babylone un « nouveau Nippur », assimilant Marduk à Enlil. Selon la nouvelle théologie développée à Assur, tous les Assyriens prennent soin d'Assur-Enlil, qui, en échange, les nourrit. *L'Épopée de la création* (*Enūma eliš*), composée à la fin du II^e^ millénaire, raconte que l'homme a été créé pour nourrir les dieux et les libérer de ce labeur épuisant. Les aliments sont déposés deux à quatre fois par jour devant les dieux, qui, par le regard, les transforment en énergie spirituelle. Les restes des repas sont ensuite présentés au roi. Les membres du clergé et le personnel du temple prélèvent également leur part. Cet acte d'offrande collective, interdit aux étrangers, crée un fort sentiment identitaire.

Le palais royal jouxte le temple d'Assur dont le roi est le grand prêtre et dont le dieu est le roi de la cité. Dans le rituel du couronnement, le roi est doté de tous les pouvoirs et insignes divins[59]. Même après avoir abandonné Assur comme capitale, les rois assyriens reviennent toujours dans le vieux palais de cette cité pour remplir leurs obligations cultuelles. Ils se considèrent comme ayant été nourris par les dieux puisqu'ils sont leurs enfants. Sennachérib traduit cette nature divine du roi en utilisant le déluge, arme mythique des dieux, pour noyer Babylone.

La piété des rois assyriens est considérée comme la vraie raison de leurs succès politiques et militaires. Dans le rituel de couronnement, le roi reçoit l'ordre d'Assur : « Agrandis ton pays à tes pieds[60] ! » Les campagnes militaires royales sont décrites comme l'accomplissement d'un mandat divin. Les copies des traités officiels à l'époque néo-babylonienne ne sont pas signées par le sceau du roi, mais par celui du dieu Assur. Le roi écrit directement des lettres au dieu pour lui relater ses campagnes victorieuses. Certains exploits guerriers sont attribués par Assurbanipal à Assur et à Ishtar. Au fur et à mesure des conquêtes, des centaines de dieux des peuples conquis sont intégrés dans le panthéon d'Assur, subordonnés au roi des dieux selon un ordre théologique précis. Mais Marduk dispute à Assur la primauté dans ce domaine, et gagne en popularité. Aussi Sargon II a-t-il l'idée de changer le nom d'Assur en *An-šár*, un vieux nom sumérien de consonance voisine, signifiant « le ciel à part entière », pour prouver que le dieu Assur est plus ancien que Marduk et même qu'Enlil, le père des dieux sumériens. Sennachérib décide d'en finir en détruisant Babylone et en emmenant Marduk en captivité à Assur, comme l'a déjà fait son ancêtre Tukultî-Ninurta I^er^ à la fin du XIII^e^ siècle. Le festival babylonien en l'honneur de Marduk est interrompu à Babylone en l'absence du dieu, mais recréé à Assur. Les érudits assyriens réécrivent *L'Épopée de la création* en remplaçant le nom de Marduk par celui d'Assur et le nom de Babylone par celui de la cité d'Assur. Le dieu Assur reçoit toutes les prérogatives et les fonctions de Marduk. Sous Assarhaddon et Assurbanipal, Babylone est reconstruite et Marduk y est rapatrié.

La conscience qu'ont les Assyriens d'être soutenus par les dieux aboutit à une conception binaire du monde, et à un conflit manichéen entre le bien et le mal[61]. Tout ce qui est assyrien ou « assyrianisé » est bon, le reste est mauvais. Selon l'opposition traditionnelle entre le cosmos et le chaos, l'Assyrie s'oppose à la périphérie, non conquise, les Assyriens cultivés et civilisés sont confrontés aux étrangers, barbares par définition. La tâche du roi est de conduire cette humanité non civilisée à l'organisation et à la culture. Ramener la périphérie

au centre est une œuvre de civilisation qu'il doit accomplir au nom des dieux[62]. Les nombreuses qualités du roi s'opposent à la lâcheté de ses ennemis, qui n'observent pas les traités de paix et trahissent les serments jurés devant les dieux. Selon l'idéologie officielle, il représente un trait d'union cosmique entre les dieux et l'humanité. De manière un peu contradictoire, il est investi des attributs et prérogatives divins. Ainsi, la politique assyrienne est un mélange complexe et nouveau à cette époque d'impérialisme et de religiosité.

Les dieux sont proches, mais inaccessibles. Leur présence physique à travers leur image est une garantie essentielle pour leurs dévots, d'où l'importance des temples qui conservent cette image. Si une statue divine est dérobée par des ennemis, les populations seront privées de la protection du dieu correspondant. Les rois assyriens pratiquent à l'occasion le vol des statues divines ou la destruction des temples pour mieux vaincre leurs ennemis. En tant que grand prêtre d'Assur et administrateur de ses biens, le roi assyrien doit participer à toutes les cérémonies cultuelles dont les rituels requièrent sa présence. Il ne doit pas seulement officier dans la ville d'Assur, mais dans d'autres centres religieux comme Ninive et Arbèles. Il se heurte parfois à des impossibilités et, dans ce cas, il envoie à sa place, par exemple, son « manteau royal » (*kuzippu*)[63]. Ou bien il peut se faire représenter dans les principaux temples par des prêtres qui sont ses délégués permanents. Toute cette connaissance sur le système religieux assyrien, à laquelle nous avons accès à travers les inscriptions et les représentations des palais et des temples, ne représente cependant que la religion officielle. La religion populaire, celle des Assyriens ordinaires, nous échappe, car elle n'est pas mentionnée dans les sources. Les rituels ne prévoient pas la participation du peuple aux cérémonies des temples : il est toujours cantonné à l'extérieur. L'onomastique peut seulement nous informer sur la vogue de certaines dévotions. Les lettres, quand elles émanent de gens ordinaires et non pas de personnages officiels, contiennent quelques informations précieuses, mais les sujets qu'elles traitent habituellement ne concernent pas la religion[64].

Littérature, sciences et traditions scribales

L'essentiel de la littérature assyrienne qui nous est parvenu est celle de l'époque néo-assyrienne, surtout à partir de la bibliothèque d'Assurbanipal. Elle doit beaucoup à la littérature babylonienne. Les hymnes célèbrent des dieux, des cités ou encore le couronnement du roi. Ainsi, Sargon II commande un hymne à Nanâia, épouse du dieu Nabû, qui le bénit aussi lui-même[65]. La littérature assyrienne comprend quelques poèmes élégiaques, en particulier de la poésie amoureuse. La poésie épique est très appréciée par les rois assyriens car elle met en scène leurs exploits guerriers. L'art épistolaire est aussi cultivé à la cour, notamment dans les lettres prétendument écrites par les dieux. Deux textes satiriques ont été retrouvés : l'un contre Babylone et l'autre contre le roi élamite Teumman. Un des textes littéraires les plus longs est *La Vision de l'au-delà d'un prince assyrien*, sans doute inspiré par la mort infâmante de Sargon et l'assassinat de Sennachérib. Au total, les textes littéraires appartiennent à des genres très variés, mais ceux qui nous sont parvenus sont peu nombreux.

Les traités de divination et d'incantation représentent l'essentiel de la production érudite, soit près de la moitié des tablettes conservées dans la bibliothèque d'Assurbanipal. En réalité, les lettrés de l'époque abordent dans le même esprit les autres matières comme la médecine, le droit, la lexicographie et les mathématiques. Comme ils ne savent pas mesurer l'importance relative des choses, il leur paraît essentiel de ne rien omettre : d'où l'importance de l'observation et de l'énumération. Par exemple, le médecin passe sans transition de l'énumération des symptômes au pronostic de la maladie, en escamotant le diagnostic. Les médecins savent cependant appliquer des traitements, notamment à base de cataplasmes et de plantes pour soigner certaines affections, et sont capables d'effectuer de petites opérations. Quant aux mathématiciens, ils connaissent la technique de calcul, les opérations, le niveau algorithmique global et la stratégie de solution.

À l'époque néo-assyrienne, les rois croient augmenter leur pouvoir grâce à la connaissance : comment obtenir la

bienveillance des dieux, connaître leur volonté ou prévoir les conséquences à venir de leurs actions. Les lettrés d'Assur perdent beaucoup à partir du IXe siècle, quand le roi Assurnasirpal II transfère sa capitale à Nimrud. Toutefois, ils restent en relation directe avec leurs homologues des autres centres scribaux assyriens. Parmi les bibliothèques de ces lettrés, la plus importante qui ait été découverte est celle de la famille de Bâbu-shumu-ibni, dont les membres sont, pendant trois générations, chefs exorcistes dans le temple d'Assur[66]. Elle contient 1 200 textes d'exorcisme, mais aussi des mythes, des fables, des listes lexicales et des dictionnaires.

À Ninive, le temple de Nabû, dieu de l'écriture et patron des scribes, sert d'école pour l'apprentissage des scribes et abrite une bibliothèque comprenant des textes écrits par des scribes assyriens et babyloniens[67]. La divination est alors considérée comme une science permettant de voir l'avenir et d'agir sur lui. On extrait des séries de présages des lois divinatoires. Sargon II est le premier roi à accorder une grande attention à la divination, en particulier aux signes célestes. Lui et ses successeurs sont en contact permanent avec des devins et des exorcistes. Le palais royal de Nimrud comporte une bibliothèque qui est ensuite transférée dans le palais royal de Khorsabad. Les textes sont pour la plupart inscrits sur des tablettes en argile, tandis que les autres sont inscrits sur des tablettes en ivoire ou en bois, recouvertes de cire, qui ne se sont pas conservées[68]. Tous les lettrés employés à la cour doivent prêter un serment de loyauté à chaque nouveau prince héritier.

Assurbanipal crée à Ninive la plus importante bibliothèque royale, en rassemblant les tablettes d'autres bibliothèques assyriennes et babyloniennes. Il engage des scribes assyriens et babyloniens pour copier les textes qu'il juge dignes d'être conservés : « Le roi, mon seigneur, devrait vérifier : j'enlèverai ce qui doit être enlevé et j'ajouterai ce qui doit être ajouté[69]. » Assurbanipal se vante de ses connaissances scribales : « J'ai appris le métier du sage Adapa, le trésor caché de la connaissance scribale, les présages du ciel et de la

terre[70]. » À Ninive, les bibliothèques des temples d'Ishtar et de Nabû sont les plus anciennes, celles du palais sud-ouest et du palais nord sont les plus récentes. En tout, 25 051 tablettes et fragments de tablettes ont été trouvés à Ninive, dont 21 546 écrites par des scribes assyriens et 3 505 par des scribes babyloniens. Au moins 35 % des tablettes concernent la divination.

Recueils juridiques

Le système juridique assyrien, entre 1900 et 600, reflète et intègre non seulement les changements politiques et idéologiques majeurs, mais aussi les innovations survenues dans la procédure légale et ses fondements institutionnels[71]. À l'époque néo-assyrienne, ce système conserve des éléments anciens comme le choix divin du roi assyrien, à travers une combinaison d'idéologie royale, de doctrine religieuse et de propagande textuelle et visuelle. L'exercice de la justice est un des devoirs du roi omniscient, omnipotent et vertueux, qui doit cependant répondre devant les dieux en cas de mauvaise action. Un appareil bureaucratique ramifié, soutenu par des contingents militaires, a pour première fonction de maintenir l'ordre et la loi dans les territoires de plus en plus nombreux sous domination assyrienne.

Aucun recueil de lois de l'époque néo-assyrienne ne nous est parvenu, contrairement aux périodes précédentes. Cependant, différentes sources fournissent des informations[72]. Des décrets royaux concernent l'attribution de terres ou l'exemption de taxes en faveur d'individus ou de temples. Certaines lettres donnent un aperçu des procédures légales. De nombreux contrats de vente ou de crédit ont été retrouvés, souvent dans des jarres scellées de maisons privées. Près de 2 000 textes juridiques de droit privé ou public, datés, ont été exhumés dans les grandes villes de l'empire. Les tablettes sont écrites en assyrien cunéiforme ou en araméen alphabétique. En l'absence de documents officiels où le roi est impliqué dans des jugements, on sait par certaines lettres qu'il fait l'objet d'une procédure formelle, selon laquelle n'importe lequel de ses sujets peut faire appel à lui s'il s'est senti lésé ou maltraité.

D’autres lettres portent l’en-tête explicite « Parole (Ordre) du roi » (*abat šarri*), qui transmet l’ordre royal dans tous les domaines et qui ne peut pas être contesté. Les Assyriens ne font pas de distinction entre loi civile et loi criminelle.

Les documents de traités se répartissent en quatre groupes : accords d’assistance mutuelle ou d’amitié entre l’Assyrie et un autre État ; pactes d’alliance requis par un autre État ; traités de vassalité impliquant le versement d’un tribut annuel ; conventions d’allégeance concernant la succession dynastique, imposées aux vassaux et à tous les citoyens[73]. Le terme général *adê*, mot d’origine araméenne, combine les sens de « serment, pacte d’allégeance, alliance » juré devant les dieux et « traité de subordination » enregistré par écrit. Au début du VII^e^ siècle, ce mot a reçu une nouvelle signification : serment de loyauté juré en faveur de la dynastie régnante. Cette innovation est due à Sennachérib, à l’occasion de la promotion controversée d’Assarhaddon comme prince héritier en 683. On a conservé le texte fragmentaire de la prestation de serment organisée par Assarhaddon pour la succession de son fils Assurbanipal. Un exemplaire complet de ce texte a été retrouvé dans la province de Kullania, peut-être une des copies que le roi assyrien a envoyées à tous les gouverneurs de provinces[74]. Ce texte représente l’unité politique assyrienne et la continuité dynastique.

Réalisations technologiques

Il n’existe pas de terme en akkadien pour désigner l’« ingénieur », mais plusieurs termes qui représentent en fait cette spécialité, comme « architecte », « chef bâtisseur » ou « inspecteur des canaux ». Le roi assyrien est le principal client, le financier et le chef de projet. Chaque roi restaure une cité existante pour en faire sa capitale ou fonde une nouvelle capitale[75]. Au IX^e^ siècle par exemple, Assurnasirpal II restaure pendant quinze ans Nimrud, qu’il déclare avoir trouvée en ruine. La nouvelle cité couvre 360 hectares, avec un palais royal, neuf temples, une enceinte fortifiée et un système d’adduction d’eau.

Nimrud est restée capitale de l'empire jusqu'en 706, lorsque Sargon II inaugure sa nouvelle capitale à 50 kilomètres au nord, à Khorsabad (Dûr-Sharrukîn, « forteresse de Sargon »). Elle couvre une superficie de 300 hectares et suit un plan géométrique. Sa construction a duré environ dix ans. Sargon décrit en détail dans ses inscriptions les opérations qu'il a dirigées et suivies attentivement[76]. Il se présente comme intéressé par la mise en valeur de terres incultes, la plantation de vergers, l'utilisation des sources et l'irrigation. Il est fier d'avoir créé un parc exotique près de sa capitale, semblable au mont Amanus avec toutes les espèces de plantes aromatiques et d'arbres fruitiers. C'est un nouveau concept de parc qui apparaît, paysagé, avec des étangs, des collines et un pavillon[77]. Sennachérib fait de la cité de Ninive sa nouvelle capitale. Il l'entoure d'une double enceinte de 11 kilomètres de long, 15 mètres de large et au moins 24 mètres de haut, protégée par un fossé de 70 mètres de large et 10 mètres de profondeur. La superficie de la cité passe de 150 à 750 hectares[78]. Il construit un projet hydraulique impressionnant pour l'alimenter en eau. La restauration et la construction de palais et de temples sont décrites en détail dans les inscriptions royales. Les rois assyriens ont tous la même obsession : construire des bâtiments plus grands et plus beaux que ceux de leurs prédécesseurs. Ils doivent résoudre des problèmes techniques comme les dimensions gigantesques des constructions, l'éclairage des pièces et les canalisations d'adduction d'eau et d'évacuation des eaux usées.

Les travaux hydrauliques se développent en Assyrie à partir du XIII^e^ siècle, en relation avec les restaurations d'anciennes cités et les fondations de nouvelles capitales. L'eau du Tigre ne pouvait pas être utilisée, en raison des différences de niveau et des fortes fluctuations du débit. Il fallait aller chercher l'eau dans les rivières des régions montagneuses du nord. Assurnasirpal II se vante d'avoir creusé le « canal de l'abondance », long de 18 kilomètres, à partir du Zab supérieur, pour irriguer les champs en bordure du Tigre et produire des arbres fruitiers et de l'orge. Le projet hydraulique le plus ambitieux est celui de Sennachérib pour

irriguer la région de Ninive et fournir l'eau nécessaire à la capitale. Il fait construire un système de quatre canaux sur une longueur de plus de 150 kilomètres, ainsi que des tunnels, des barrages et des aqueducs comme celui de Jerwan[79]. Il s'intéresse aux innovations pour le transport des lourdes charges ou l'acquisition de nouveaux matériaux. Il est sans doute à l'origine de ce que l'on appelle la « vis d'Archimède » pour faire monter l'eau à un niveau supérieur et d'innovations dans le domaine de la métallurgie comme le moulage de grandes statues et la fabrication de certains alliages[80]. Il récompense généreusement les ingénieurs qui l'ont aidé à réaliser ou qui ont réalisé eux-mêmes ces innovations. Il installe également un système d'égouts urbains en utilisant des conduits en pierres et en briques, des tuyaux en argile et des fosses d'aisances. Les égouts des rues collectent les eaux usées des immeubles.

Deux types de ponts sont attestés dans les sources assyriennes : provisoires, pour servir pendant les campagnes militaires, et permanents. Le pont provisoire consiste en un radeau fait de rondins attachés ou en une plate-forme en bois portée par des outres en peau. Le pont permanent est construit en pierres, en maçonnerie ou en briques. Le transport du bois, par exemple des cèdres, doit se faire sur de longues distances. Ils sont acheminés en partie par terre, en partie sur l'eau : dans ce dernier cas, les troncs sont entassés sur le navire ou attachés à la poupe et traînés. Le transport le plus difficile est celui des gigantesques taureaux en pierre, hauts de 6 mètres et pesant 40 à 50 tonnes. Il faut leur faire traverser le Tigre, car la carrière de Tastiate se trouve sur l'autre rive. Comme les navires coulent fréquemment sous le poids, Sennachérib a trouvé une nouvelle carrière à Balatai, sur la même rive du Tigre, pour ne pas avoir à le traverser. Comme il le représente dans un bas-relief de son palais, la statue de taureau est tirée avec des cordes par quatre équipes d'hommes, elle est placée sur un traîneau dont le mouvement est facilité par des rouleaux[81].

Architecture et arts

L'architecture assyrienne est connue par les édifices exhumés dans les fouilles, les descriptions d'édifices dans les inscriptions royales, les lettres et les textes administratifs, et le rappel d'édifices construits par les rois précédents[82]. Le palais construit à Nimrud par Tiglath-phalazar III n'a pas été conservé, à l'exception de nombreuses dalles sculptées, mais il décrit dans ses inscriptions les statues colossales de taureaux et de lions à cinq pattes, et les figures apotropaïques qui l'ornaient ; ce serait le premier palais assyrien à inclure une « reproduction d'un palais du pays de Hatti » (*bīt hilāni*)[83]. Il restaure le palais de Til Barsip, en particulier ses peintures murales, avec des scènes narratives telles que des chasses au lion, des processions de tributaires et de prisonniers, et une bataille navale. L'architecture de Khorsabad, la nouvelle capitale de Sargon II, est très bien connue, surtout le palais royal qui a été presque entièrement fouillé et qui est longuement décrit dans ses inscriptions royales : il est richement décoré de bas-reliefs sculptés, de peintures murales et de sculptures. Les sujets représentés dans les bas-reliefs sont des processions de tributaires, des campagnes militaires, des chasses royales et des banquets royaux. Les plafonds de plusieurs salles sont peints de motifs géométriques. Les façades des palais et des temples sont ornées de briques émaillées portant des figures symboliques.

Sennachérib rebâtit Ninive à grande échelle. Son palais, appelé « palais sud-ouest », a été retrouvé. La disposition des bas-reliefs de la salle du trône s'inspire de celle du palais de son père. Mais il innove en supprimant la cinquième patte des statues colossales d'animaux. La représentation de ses campagnes militaires est limitée à trois salles sur trente-huit, et ce sont seulement ses trois premières campagnes, car les sculpteurs les ont réalisées au début du règne. La place essentielle est réservée aux prouesses techniques comme l'extraction des pierres des carrières, la sculpture et le transport des statues colossales de taureaux, ou encore le transport sur l'eau d'énormes pierres et de troncs d'arbres. Le format des reliefs muraux est différent : les scènes sont représentées en continu et les inscriptions sont limitées à de

brèves légendes. Assarhaddon restaure les structures existantes dans les capitales traditionnelles plutôt que d'en construire de nouvelles, par exemple le palais de Tarbisu (moderne Sharif Khan), résidence du prince héritier, et les peintures murales de l'arsenal de Nimrud. Le principal projet d'Assurbanipal à Ninive est la reconstruction du palais du prince héritier, appelé « palais nord ». Les taureaux colossaux sont remplacés par des figures apotropaïques aux montants des portes. Les bas-reliefs représentent ses campagnes militaires, des scènes de chasse, et un banquet royal avec la tête du roi élamite Teumman suspendue à un arbre. Le roi Sîn-sharru-ishkun entreprend le dernier grand projet architectural : un nouveau temple de Nabû à Assur, en rasant le temple d'Ishtar construit par Tukultî-Ninurta I^er^.

En dehors de la sculpture, de la gravure sur pierre et de la peinture, l'art assyrien s'exprime sous d'autres formes. Des sceaux ont été découverts par centaines dans les fouilles. Ils ont pour fonctions essentielles la protection et l'authentification. Pour clore un espace ou un objet, on utilise des scellés : par exemple, un sac contenant une marchandise est fermé par une corde et, sur son nœud, est appliquée de l'argile où l'on imprime le sceau de l'expéditeur ou du responsable. Les sceaux sont des sceaux cylindres, que l'on déroule, ou des cachets que l'on imprime[84]. Les matériaux utilisés pour les sceaux cylindres sont surtout l'hématite, mais aussi des pierres précieuses comme le lapis-lazuli, le cristal de roche ou la cornaline. Les sujets représentés à l'époque néo-assyrienne sont les scènes rituelles et les scènes de chasse. Au VII^e^ siècle, la divinité est souvent remplacée par son symbole, comme le croissant lunaire ou l'éclair. La scène du personnage affrontant un animal est très commune. La faïence apparaît dès le V^e^ millénaire en Mésopotamie. La pratique de la glaçure-émaillage sur terre cuite est connue depuis le II^e^ millénaire. C'est aussi à cette époque que se développe la production des matières vitreuses, mais au I^er^ millénaire, grâce à de nouveaux procédés chimiques décrits dans des textes de la bibliothèque d'Assurbanipal, on produit des verres translucides, utilisés surtout pour les vases, flacons et pendentifs. Un grand nombre

d’objets en ivoire ont été découverts dans les fouilles, datés de l’époque néo-assyrienne. Ils servent surtout de décor de mobilier. C’est l’ivoire d’éléphant qui est utilisé alors, l’ivoire d’hippopotame étant devenu marginal. En réalité, la très grande majorité des objets en ivoire sont produits sur la côte syro-phénicienne et rapportés comme butin de guerre par les rois assyriens. Une petite partie de ces objets sont produits localement, ils sont caractérisés par des sujets et des formes similaires à ceux des bas-reliefs des palais, incisés par une technique linéaire sur de minces plaques d’ivoire.

L’or est le métal précieux par excellence, dont la valeur est en moyenne quatre à huit fois celle de l’argent. Aussi a-t-on retrouvé relativement peu d’objets en or, car ils sont sans cesse refondus. Pour l’époque néo-assyrienne, l’or est utilisé pour les bijoux, les tablettes de fondation, les décorations monumentales et le mobilier (en or ou plaqué or). Trois des quatre tombes voûtées en briques découvertes à Nimrud en 1988-1990 contenaient de grandes quantités de bijoux et d’objets personnels en or, en électrum et en argent. Deux d’entre elles contenaient des inscriptions identifiant les défuntes comme des reines assyriennes[85]. À l’intérieur des tombes, les défunts reposaient dans des sarcophages en terre cuite, en pierre ou en bronze. La plus ancienne occupante paraît être Mulissu-mukannishat-Ninua, la femme d’Assurnasirpal II, puis de Salmanazar IV, et douze autres personnes y ont été inhumées. Les deux dernières occupantes sont Iabâ/Banîtu, la femme de Tiglath-phalazar III, puis de Salmanazar IV, et Atalia, l’épouse de Sargon II. Le sarcophage en pierre contenait 14 kilos de bijoux et d’accessoires en or et en argent. Parmi les objets en or les plus remarquables figuraient une couronne de feuilles de vigne, un bol en forme de double rosette, une aiguière, un sceau et un cylindre en or et en lapis-lazuli.

5

Le court règne de Salmanazar V (726-722)

Salmanazar V est connu sous deux noms : Salmânu-asharêd, « Salmanu (divinité) est la principale », son nom officiel assyrien, qu'il a peut-être reçu quand il était prince héritier, et Ulûlâyu, « celui (qui est né) dans le mois d'Ulûlu (*elûlu*) », qui pourrait être un nom de naissance[1]. Il n'a régné que cinq ans sur l'Empire assyrien et son règne est très mal connu faute de sources. Il n'a pas laissé d'annales ni aucune inscription officielle relatant ses campagnes militaires comme les autres rois assyriens. Pourquoi ?

On peut toujours invoquer le hasard des découvertes, mais il serait surprenant que les fouilles du palais de Nimrud où il résidait n'en aient livré aucune. On a dit aussi que les scribes n'ont pas eu le temps d'écrire ses annales tant son règne fut bref. L'argument n'est pas plus valable que le précédent : les autres rois assyriens, Tiglath-phalazar par exemple, font raconter par les scribes leur première campagne. Peut-être que les scribes ne relatent pas ses premières années de règne parce qu'il ne s'est rien passé. On s'est demandé aussi si son successeur Sargon n'a pas fait disparaître les inscriptions officielles de Salmanazar, ce qui n'est pas impossible, car la succession a été conflictuelle[2]. On ne dispose donc pour le règne de ce roi que des listes royales assyriennes, des chroniques babyloniennes, de quelques lettres, de documents administratifs et légaux, de brèves inscriptions sur des poids en bronze en forme de lion, et de rares mentions dans des documents plus anciens ou plus récents, notamment la Bible et Josèphe[3]. La carence des sources sur son règne fait qu'on lui attribue plusieurs événements mal connus que l'on ne sait pas dater avec précision, comme le siège de Tyr.

Sa famille

Salmanazar V est fils de Tiglath-phalazar III d'après la liste royale assyrienne[4]. Si l'on admet que son père est monté sur le trône entre 40 et 50 ans, on peut dire qu'il est sans doute aussi d'âge mûr quand il accède au pouvoir après avoir été longtemps prince héritier. Sa femme est Iabâ/Banîtu d'après les inscriptions de la tombe des reines de Nimrud[5]. Elle est d'abord la femme de Tiglath-phalazar avant de devenir, après sa mort, celle de Salmanazar, selon d'autres exemples semblables en Assyrie. Dans ce cas, Salmanazar, qui a épousé la veuve de son père, a pour mère une autre épouse de celui-ci dont on ignore le nom[6]. Une autre hypothèse, moins vraisemblable, vient d'être proposée : Iabâ et Banîtu sont deux femmes différentes, et les objets inscrits au nom de Banîtu, femme de Salmanazar, auraient été déposés dans sa tombe comme des trophées par Atalia, la femme de Sargon, en raison des rapports tendus entre les deux rois[7].

Salmanazar a au moins deux frères. L'un est Sargon, qui est aussi le fils de Tiglath-phalazar. Le deuxième est Sîn-ahu-usur et ils sont peut-être tous les deux fils de la même mère. Il est présenté comme « grand vizir et véritable frère de Sargon » dans les inscriptions de la grande résidence de Khorsabad. Il a participé à la huitième campagne de Sargon contre l'Urartu, selon la *Lettre à Assur*[8]. Toutefois, sur un bas-relief de Khorsabad sont représentés face à Sargon deux personnages, dont l'un pourrait être le prince héritier, son fils Sennachérib, et l'autre son frère Sîn-ahu-usur[9]. Mais l'apparence de ce deuxième personnage a été modifiée : sa barbe et son bandeau ont été arasés. Peut-être prenait-il trop d'importance en se faisant représenter sur le même plan que le prince héritier et Sargon a-t-il voulu le remettre à sa place. Salmanazar pourrait avoir eu un fils : Ashur-da''in-aplu, « fils de Salmanazar et surintendant du palais » d'après une lettre trouvée à Ninive, adressée par le scribe Kabtî à Sargon ou à Assarhaddon. On ignore s'il s'agit de Salmanazar V ou de Salmanazar III[10].

Le prince héritier

Quand Salmanazar V a-t-il été nommé prince héritier ? Il est représenté, en compagnie du roi son père, dans six

fragments de bas-reliefs de Nimrud, avec les signes distinctifs du prince héritier : le diadème à deux bandes et les rubans flottant à l'arrière. L'une des représentations concernerait la campagne de 745 contre Babylone, et les autres les campagnes de 740, 738 ou 734[11]. Il se pourrait que Tiglath-phalazar ait désigné le prince héritier dès le début de son règne, ce qui serait une innovation. L'objectif est de couper court d'emblée aux contestations possibles de la succession. On a conservé quelques lettres de Salmanazar V qu'il adresse à son père Tiglath-phalazar en tant que prince héritier. Il reçoit sans doute l'éducation que recevront ses successeurs, incluant la littérature et l'art de la guerre[12]. Il utilise alors son nom de naissance Ulûlâyu. Ces lettres proviennent de Nimrud, la capitale de Tiglath-phalazar. Elles commencent par une formule convenue : « Au roi, mon seigneur, ton serviteur Ulûlâyu. La meilleure santé au roi, mon seigneur ! L'Assyrie se porte bien, les temples aussi, ainsi que toutes les forteresses du roi. Le roi, mon seigneur, peut être vraiment heureux[13]. »

Une lettre, dont le nom de l'expéditeur est cassé, concerne le roi de Qué et l'envoi de dix cavaliers appartenant à la maison de la reine : le prince héritier pourrait être Salmanazar ou Sennachérib[14]. Une autre lettre ne contient que la formule convenue : c'est sans doute un rapport de routine pour dire que tout va bien dans le secteur administratif du prince héritier[15]. La lettre concernant des émissaires occidentaux est plus complexe, d'autant plus que les faits, supposés connus mais que nous ignorons, ne sont pas développés. Les émissaires de Kummuhu, Karkemish, Marqasa, Samal, Ashdod et Moab sont passés par Til Barsip et Gûzâna sans la permission du prince héritier. Il leur a envoyé un responsable pour leur permettre de franchir l'Euphrate et pour les retenir dans la ville de Kubana[she] (Tell Hanâfiz). Il est question d'un autre émissaire de Kummuhu, rentré chez lui et dont il attend des informations pour les communiquer au roi. Il demande à voir son père pour recevoir ses instructions[16]. Deux autres lettres concernent l'envoi au roi de ballots d'une marchandise interprétée soit comme des roseaux, soit comme de la glace. Cette deuxième interprétation n'est pas impossible car, déjà au

II^e millénaire, on allait chercher de la glace dans la montagne du Tur Abdin pour refroidir le vin et la nourriture dans le palais de Mari[17] – un réfrigérateur avant l'heure !

Où le prince héritier réside-t-il à l'époque de cette correspondance ? Il est en charge des régions occidentales comme la Syrie du Nord. Mais il a d'autres responsabilités : il remplace son père souvent absent, car ses campagnes militaires sont quasiment annuelles. Par commodité, il doit donc se trouver en Assyrie centrale, près de la capitale, Nimrud, même s'il administre aussi l'ouest de l'empire[18].

L'accession au trône

Tiglath-phalazar laisse à son successeur, Salmanazar, un immense empire unifié, sous l'étiquette inédite d'une double monarchie assyro-babylonienne. Cela ne signifie pas pour autant qu'il ait mis fin à toutes les velléités d'indépendance des peuples conquis. On ignore les circonstances de sa mort : peut-être a-t-il entrepris une campagne militaire de trop où il a trouvé la mort. Quoi qu'il en soit, sa succession, préparée de longue date, paraît s'être effectuée sans difficulté. D'après les chroniques babyloniennes, Salmanazar monte sur le trône le 25^e jour du mois de *tebêtu* (janvier), à la fin de 727, c'est-à-dire quelques jours à peine après la mort de son père, survenue le même mois[19]. Ces chroniques et toutes les listes royales assyriennes s'accordent sur le fait qu'il a régné cinq ans et qu'il est mort au mois de *tebêtu* 722.

Il est éponyme en 723, la quatrième année de son règne. Il diffère ainsi des rois précédents qui étaient toujours éponymes la deuxième année de leur règne ; les rois suivants vont adopter cette innovation en devenant éponymes l'année de leur choix. La liste des éponymes indique, pour l'année 727, une campagne militaire conduite par son père et à laquelle il a peut-être participé. À la fin de 727 et en 726, la liste, en partie cassée à cet endroit, semble indiquer que Salmanazar est resté « au pays[20] ». Pourquoi n'a-t-il pas conduit de campagne militaire au début de son règne ? Soit parce que la situation était calme dans tout l'empire ou parce qu'il devait d'abord

régler des problèmes internes. Sargon va l'accuser en effet, dans la *Charte d'Assur*, d'avoir privé la cité d'Assur de ses privilèges traditionnels, en lui imposant des taxes et la corvée. Il a agi ainsi, dit-il, « parce qu'il ne craint pas le roi du monde », c'est-à-dire le dieu Assur, grave accusation de sacrilège[21]. Toutefois, l'accusation portée par Sargon n'est peut-être pas fondée[22]. A-t-il été occupé par des travaux de construction ? Il semble avoir fait effectuer des travaux à Apku, d'après une inscription sur une brique trouvée dans ce site[23]. Il restaure le temple de Nabû en 722. En tout cas, il n'a rien entrepris dans les autres cités, ni même à Nimrud, où il réside sans doute dans le palais bâti par son père.

Une intrigante découverte a été faite au XIX^e^ siècle dans le palais nord-ouest de Nimrud, sous une statue colossale de taureau : 16 poids en bronze en forme de lion couché portant des inscriptions bilingues, en akkadien : « Palais de Salmanazar, roi d'Assyrie ; 5 mines du roi », et en araméen : « 5 mines du pays. 5 mines du roi »[24]. Neuf des poids portent le nom de Salmanazar et les autres ceux de Tiglath-phalazar, Sargon et Sennachérib. Neuf poids se réfèrent à une mine lourde d'environ 1 000 grammes et 7 poids à une mine légère d'environ 500 grammes. L'interprétation de ces poids est toujours sujette à débat. Selon une hypothèse, les poids portant la mention « mine du pays » seraient arrivés en Assyrie comme butin de guerre, et les scribes assyriens auraient ajouté en akkadien le nom du roi, son titre et la mention « mine du roi ». Selon une autre hypothèse, ils auraient été fabriqués dans les ateliers assyriens et Salmanazar aurait diminué le poids de la mine lourde pour unifier le système pondéral.

Les campagnes contre Samarie

Exception faite pour le début de son règne, Salmanazar entreprend des campagnes en 725, 724 et 723, comme l'indique la liste des éponymes, mais les noms des cités qu'il a combattues sont manquants[25]. Les campagnes les plus discutées sont celles qu'il dirige contre Samarie parce qu'elles conduisent à sa destruction et à la fin du royaume d'Israël. Cet événement est rapporté par trois sources différentes : les

inscriptions de Sargon, les chroniques babyloniennes et la Bible, qui contiennent des contradictions[26]. Osée, le roi d'Israël, mène une politique hostile à l'Assyrie en refusant de lui payer tribut, ce qui constitue la première cause de l'intervention assyrienne. En outre, il prend des contacts avec le pharaon Sô, ennemi des Assyriens. Comme l'Égypte est toujours divisée entre plusieurs pouvoirs rivaux, ce pharaon est difficile à identifier : peut-être s'agit-il d'Osorkon IV, souverain de Tanis. Les récits bibliques sur la chute de Samarie indiquent au début le nom de Salmanazar, mais la suite des opérations est menée par un « roi assyrien », sans précision, qui pourrait être Sargon son successeur. Selon la Bible, la prise de Samarie a lieu la quatrième année du règne d'Ézéchias de Juda et la septième année du règne d'Osée d'Israël. Les dates traditionnelles données pour les règnes de ces deux rois (Ézéchias 719-699 et Osée 731-722) ne concordent pas avec la prise de Samarie en 722, après un siège de trois ans qui correspond aux trois campagnes de la liste des éponymes, en 725, 724 et 723. La prise de Samarie est attribuée à Salmanazar par les chroniques babyloniennes : « Il a ruiné la cité de Samarie. » Le verbe utilisé (*ḫepû*) est ambigu car il a plusieurs sens : « ruiner », « détruire », « piller », « ravager ». Les fouilles n'ont pas révélé la destruction complète de la cité, mais lorsque les Assyriens revendiquent la conquête d'une ville, cela n'implique pas sa totale destruction[27].

La principale difficulté vient de ce que Sargon revendique la conquête de Samarie, de manière claire et à huit reprises : « J'ai assiégé et conquis Samarina (Samarie)[28]. » Six théories principales ont été proposées[29]. Selon la première, les chroniques babyloniennes ne mentionnent pas la prise de Samarie par Salmanazar mais celle d'une autre cité. Selon la deuxième, le siège de Samarie est commencé par Salmanazar et achevé par Sargon. Pour la troisième, la prise de Samarie est revendiquée par Sargon parce qu'elle a lieu à la fin du règne de son prédécesseur. La quatrième théorie accuse Sargon de s'être attribué l'exploit de Salmanazar. Selon la cinquième, il y a eu quatre conquêtes de Samarie entre 727 et 719, dont les

trois premières sont dues à Salmanazar. La sixième théorie est la plus vraisemblable : il y a eu deux conquêtes de Samarie, la première en 722 par Salmanazar, qui dépose Osée, roi d'Israël, et la deuxième par Sargon en 720 parce que cette cité a participé à la coalition de Iaûbidi, roi de Hamat. Dans les dernières inscriptions de Sargon, cet événement est remonté jusqu'à son année d'accession en 722 pour tenter de dissimuler son inaction au début de son règne[30].

Les autres campagnes

D'autres actions militaires sont attribuées à Salmanazar, dont certaines sont sans fondement, et d'autres peuvent se déduire d'indices parfois ténus, au moins à titre d'hypothèses à confirmer. Un siège de Tyr d'une durée de cinq ans est relaté par Josèphe, qui dit s'être inspiré de l'auteur grec du IIIe siècle Ménandre de Pergame, qui a pu remonter indirectement aux annales tyriennes du VIIIe siècle. Ce siège est attribué au règne de Salmanazar, à tort dans la mesure où sa durée dépasse celle du règne. En réalité, il a lieu à la fin du règne de Sargon comme le mentionnent ses inscriptions, en lien avec des événements survenus à Chypre[31].

On connaît indirectement d'autres actions militaires menées par Salmanazar à l'ouest. Tiglath-phalazar a remplacé Uassurme, roi de Tabal, par Hullî en 730 ou 729. Or, en 713, Sargon va réinstaller sur le trône Hullî, qui a été déporté par son prédécesseur[32]. On a supposé aussi que la région voisine de Tabal, Hilakku (Cilicie Trachée), a été conquise par Salmanazar, mais c'est Sargon qui affirme l'avoir conquise et donnée à Ambaris, nouveau roi de Tabal[33]. De même, la transformation de Qué en province assyrienne ne date pas du règne de Salmanazar, mais de celui de Sargon quand il reconquiert en 715 les villes prises par Midas, roi de Phrygie, d'après la nouvelle interprétation d'une lettre de Sargon[34]. La transformation de Samal en province assyrienne est antérieure à 713 selon un document légal récemment publié, mais rien ne permet de l'imputer à Salmanazar[35].

Le règne de Salmanazar comme roi d'Assyrie et comme roi de Babylone est documenté par quelques inscriptions. Un contrat de vente d'esclave est daté de sa deuxième année de règne comme roi d'Assyrie (725). Un texte babylonien légal est daté de la troisième année de son règne sur Babylone (724). Une inscription de l'époque de Sargon rappelle une transaction portant sur des terres, passée à Dêr, datant aussi de 724. Une lettre araméenne, appelée *Ostracon d'Assur*, évoque les déportations effectuées par Salmanazar dans le Bît-Adîni, qui doit être ici compris comme une partie de la tribu chaldéenne du Bît-Dakkûri[36]. Il n'est pas surprenant qu'en tant que roi de Babylone, il ait eu à lutter contre la menace des tribus chaldéennes, même s'il avait hérité d'une situation relativement calme en Babylonie. Un fragment de lettre de l'époque de Sargon mentionne justement Salmanazar, Dêr et la Chaldée[37]. Enfin, une lettre trouvée à Ninive, écrite à Sargon par Bêl-iqîsha, officiel œuvrant en Babylonie, lui demande de venir et de restaurer les privilèges de Babylone supprimés par Tiglath-phalazar et peut-être Salmanazar[38].

Fin de règne

Les circonstances de la mort de Salmanazar ne sont pas connues à cause du manque de sources. Seules les chroniques babyloniennes notent très brièvement sa mort, en employant un terme neutre signifiant « aller vers son destin[39] », qui pouvait se référer aussi bien à une mort naturelle qu'à une mort violente. Il n'est pas question non plus de sa déposition par Sargon. Pourtant, la lutte pour le pouvoir de Sargon et les accusations qu'il a portées contre Salmanazar pourraient faire penser qu'il l'a chassé du trône. La question selon laquelle celui-ci aurait trouvé la mort dans cette lutte pour le pouvoir reste ouverte. Au total, les maigres sources dont on dispose ne nous éclairent guère sur ce court règne. Il faut se référer aux inscriptions de Sargon concernant le début de son règne pour avoir une idée de l'état dans lequel Salmanazar lui transmet l'Empire assyrien. Son équilibre doit être instable, à en juger par les nombreuses révoltes qui éclatent après 722.

6

Sargon II, roi du monde (721-705)

Sargon II adopte sans doute comme modèle le célèbre Sargon d'Agadé ou d'Akkad, qui a régné vers 2335-2279 avant notre ère et dont il prend le nom[1]. C'est avant tout un roi guerrier qui étend et développe considérablement l'Empire assyrien dont il hérite en 721. Son règne est mieux connu que celui de son prédécesseur, Salmanazar V, en raison de la masse d'inscriptions qui nous sont parvenues[2]. Soucieux de transmettre à la postérité la gloire de son règne, il fait rédiger des annales détaillées célébrant ses campagnes militaires, datées par année de règne. Toutefois, cette chronologie affichée est infléchie en fonction de sa propagande et parfois remplacée par un ordre géographique. C'est l'ordre qui est suivi dans toutes les autres inscriptions officielles, sur pierre ou métal. Les inscriptions les plus nombreuses sont les lettres, écrites sur des tablettes en argile : près de 1 300, dont les unes sont attribuables à Sargon et dont les autres émanent de différents personnages de son époque. Sur les murs de son palais de Khorsabad, il fait figurer ses conquêtes les plus spectaculaires, parfois accompagnées par une légende[3]. L'histoire du règne de Sargon est aussi connue par des sources extérieures : babyloniennes, urartéennes, égyptiennes, bibliques et grecques.

Le portrait de Sargon

Sargon se fait souvent représenter sur les bas-reliefs de son palais, et il se décrit à maintes reprises dans ses inscriptions royales. En toute logique, on devrait pouvoir retracer sans difficulté son portrait physique et moral. Pourtant, il n'en est rien, car il transmet de lui une image non pas réelle, mais telle qu'il veut être vu. Il est tantôt debout, tantôt combattant, chassant, donnant une audience ou participant à un banquet. Il est armé d'un arc et d'un carquois, ou d'une épée et d'une

lance. Son costume varie peu : une longue robe à manches courtes décorée de rosettes et, par-dessus, un large manteau orné de broderies et de franges. Il est chaussé de sandales et sa coiffure est une haute tiare à extrémité conique, décorée de bandes de rosettes et de longs rubans. Il porte des boucles d'oreilles, des bracelets de bras et de poignet. La forte musculature de ses bras est mise en relief. Les traits de son visage sont stéréotypés, avec de grands yeux en amande, des lèvres minces et une fine moustache. L'arrangement de sa longue barbe et de sa chevelure bouclées est très sophistiqué. Il est en général représenté plus grand que les personnages de son entourage, ce qui ne correspond sans doute pas à la réalité mais à la volonté de marquer sa supériorité.

Les traits de caractère qu'il s'attribue dans ses inscriptions relèvent aussi de la propagande, mais on peut avoir une idée de sa personnalité à travers ses actions et la manière dont il conduit son règne. Il manifeste un orgueil démesuré et développe un véritable culte de la personnalité. Il est convaincu que les dieux l'ont pourvu d'une intelligence exceptionnelle, bien supérieure à celle de ses prédécesseurs. Ils lui ont confié un empire sans égal et lui ont permis d'atteindre le sommet de la renommée[4]. Son narcissisme l'a poussé à se faire représenter partout dans son empire : au bord des routes et dans des lieux bien visibles, il fait dresser des stèles comme celles d'Ashdod, de Larnaka, de Tell Acharneh, de Nadjafehabad et de Tang-i Var[5]. Sargon est un roi guerrier, un conquérant mégalomane qui rêve de conquérir le monde sur les traces de son lointain prédécesseur Sargon d'Agadé. Il se donne les titres de « roi du monde » (*šàr kiššati*) et « roi des quatre régions (du monde) » (*šàr kib-rāt arba'i*)[6]. Il se décrit comme étant omniprésent dans toutes les batailles : conduisant, attaquant, détruisant, massacrant et capturant. Il est vrai qu'il est mort en combattant et il s'est sans doute beaucoup plus battu que ses successeurs, mais il n'a pas pu continuellement prendre des risques pendant ses dix-sept années d'expéditions militaires. D'ailleurs, un de ses dignitaires le met en garde : « Bien sûr, le roi, mon seigneur, ne devrait pas aller au cœur de la bataille ! Juste comme les

rois, vos ancêtres, l'ont fait, prenez position sur une colline et laissez vos généraux aller se battre[7] ! » En 711, contrairement à ce qu'il prétend, ce n'est pas lui qui dirige la campagne contre Ashdod, mais son commandant en chef.

Il est convaincu que les dieux approuvent ses guerres, qui sont justes puisque ses ennemis sont des criminels et des impies. Les atrocités qu'il décrit sont pour lui des épisodes naturels dans les batailles. La décapitation est une pratique traditionnelle car les têtes des ennemis sont des trophées de guerre comptabilisés par les scribes dans une sorte de livre des records. Ses descriptions des massacres expriment parfois aussi une esthétique de la guerre avec des images poétiques où le rouge est très présent comme dans les tableaux de Delacroix : « J'ai fait couler le sang comme l'eau d'une rivière dans les ravins et les précipices, colorant de rouge les plaines, les collines et les montagnes telles des floraisons d'anémones[8]. » Mais les atrocités décrites sont parfois insoutenables, comme le récit de la mort des deux fils d'Amitashshi, chef du Karalla. Il raconte les avoir fait écorcher vifs et cuire avec la graisse de leur père[9]. Il faut cependant faire la part entre la réalité et la rhétorique d'intimidation exprimée dans les inscriptions et les représentations figurées. Sargon utilise la technique de la guerre psychologique, un concept toujours actuel, héritée de son père Tiglath-phalazar III[10]. Il pratique aussi la guerre traditionnelle, dont il maîtrise surtout le renseignement et la stratégie militaires[11]. Comme l'Empire assyrien est cerné par ses ennemis de tous côtés, il les combat méthodiquement, l'un après l'autre, et il joue beaucoup sur l'effet de surprise. Vis-à-vis de ses troupes, Sargon est le contraire d'un chef charismatique. Il les traite durement pour renforcer l'obéissance et la discipline, mais il leur accorde le droit de pillage pour les motiver. Pour limiter les possibilités de rébellion, il constitue une armée hétérogène et multiethnique. Sa politique de conquête permanente pour étendre l'empire n'exclut pas des objectifs économiques. Il se focalise sur les régions pourvues de riches ressources et délaisse celles qui offrent peu d'intérêt économique.

Dans la droite ligne de la tradition assyrienne, Sargon fait intervenir les dieux dans toutes ses entreprises. Il est lui-même prêtre d'Assur et préfet d'Enlil. Comme ses prédécesseurs, il entreprend ses campagnes militaires sur l'ordre du dieu Assur. En cours de campagne, il lui adresse des prières pour obtenir son soutien et fait exécuter les rituels et les sacrifices destinés à remporter la victoire. Au retour, il lui écrit une lettre pour lui faire un compte rendu de la campagne. Il prend soin d'offrir à Assur et aux autres dieux de riches offrandes pour les remercier de leur soutien. Même s'il est avant tout un chef de guerre, Sargon est aussi un homme cultivé qui a enrichi les bibliothèques royales et peut-être dirigé l'édition des textes relatant les exploits de son modèle, Sargon d'Agadé. C'est aussi un roi bâtisseur qui conçoit et supervise la construction de sa nouvelle capitale, Khorsabad. Il organise en esthète la luxueuse décoration des palais et des temples. L'image qu'il veut donner de lui, une image d'énergie, de force, d'habileté, d'intelligence, de piété et de justice, est-elle exacte ?

La prise de pouvoir (722-721)

Le roi Salmanazar V meurt au mois de *tebêtu* (janvier) 622 et Sargon lui succède le 12e jour de ce mois, d'après les chroniques babyloniennes[12]. Le fait-il éliminer pour prendre le pouvoir ? Est-il un usurpateur ou son successeur légitime ? Faute de sources suffisantes, il est difficile de répondre à ces questions. On ignore la cause de la mort de Salmanazar, mais Sargon explique la fin de son règne par la punition du dieu Assur pour une faute grave : il l'accuse en effet d'avoir privé la cité d'Assur de ses privilèges traditionnels qu'il a dû rétablir[13]. En réalité, il veut surtout légitimer sa venue au pouvoir, car c'est plutôt Tiglath-phalazar III qui a supprimé les privilèges des prêtres et des notables d'Assur. Bref, on ignore si Sargon a joué un rôle dans la disparition de son prédécesseur.

Ceux qui l'ont accusé d'être un usurpateur ont invoqué la signification de son nom et le silence de ses inscriptions sur ses origines[14]. Son nom, Sargon (*Šarru-kīn*), signifie « roi légitime », car il a besoin de se légitimer comme l'avait fait le

roi Sargon d'Agadé, qui était clairement un usurpateur. Ses relations étroites avec la cité de Harrân donneraient à penser qu'il appartient à une branche collatérale de la dynastie. S'il ne mentionne généralement pas ses origines, c'est peut-être aussi le signe qu'il veut commencer une nouvelle ère avec un nouveau programme politique ou bien qu'il est en conflit avec sa dynastie. Deux inscriptions indiquent cependant qu'il est le fils de Tiglath-phalazar III. On connaît deux de ses frères – Salmanazar V, son prédécesseur, et Sîn-ahu-usur, commandant de la cavalerie royale en 714 – et sa femme, Atalia. Mais qui est sa mère ? Peut-être Iabâ[15]. Que sait-on des fonctions qu'il a occupées avant sa venue au pouvoir ? Il pourrait avoir été gouverneur d'Assur, prêtre ou vizir à Harrân, mais ce ne sont que des hypothèses. En tout cas, sa dynastie, que l'on appelle parfois « dynastie des Sargonides », n'a pas été fondée par lui, mais est beaucoup plus ancienne. Il semble cependant qu'il désire prendre du recul par rapport à elle. Sargon a atteint l'âge mûr, entre 40 et 50 ans, quand il prend le pouvoir. Dès le début de son règne, son fils Sennachérib l'assiste pour gouverner l'empire en tant que prince héritier.

Dans quelles circonstances monte-t-il sur le trône ? On considère qu'il prend le pouvoir par la force parce qu'il ne se réfère pas à Salmanazar V, qu'il le critique et qu'il annule certaines de ses décisions politiques. Quoi qu'il en soit, dès son accession au trône, il se heurte, pour une raison inconnue, à une opposition massive au cœur de l'Assyrie et dans d'autres régions de l'empire. En effet, pour pouvoir sécuriser son trône, il n'entreprend aucune campagne militaire pendant son année d'accession et la première année de son règne, c'est-à-dire entre 722 et 721, comme l'indiquent les chroniques babyloniennes et la *Charte d'Assur*. Il ne réagit pas pour empêcher Merodach-baladan de s'emparer du trône de Babylone. Pour un roi qui se proclame guerrier fier et valeureux, cette période d'inactivité est injustifiable. Aussi fait-il falsifier par ses scribes la chronologie de ses campagnes dans la majorité de ses inscriptions : l'an 1 de son règne est daté non pas de 721, mais de 720, qui est en réalité l'an 2 de son règne et l'année de sa première campagne[16].

La première phase des campagnes (720-711)

Les campagnes militaires de Sargon ont comme arrière-plan la reconquête de Babylone, perdue en 721 au début de son règne, et donc par sa faute. Sa première campagne, en 720, est dirigée contre la Babylonie, mais il échoue. Il entreprend la reconquête en 710 et réussit. Ses campagnes se divisent en deux phases : avant la reconquête de la Babylonie (720-711) et après (710-705). Sargon ne peut pas accepter que Merodach-baladan, le chef de la tribu du Bît-Yakîn, ait profité de ses difficultés intérieures pour s'emparer du trône de Babylone. Sa première bataille est livrée près de Dêr, capitale de province assyrienne. Mais il y rencontre seulement Huban-nikash I^{er}, roi d'Élam et allié de Merodach-baladan, dont les troupes sont arrivées trop tard. La bataille est indécise, mais Sargon ne peut pas l'accepter, d'autant plus qu'il s'agit de sa première campagne : aussi proclame-t-il sa victoire[17]. Toutefois, il comprend qu'il n'est pas encore capable de reconquérir Babylone. Il doit d'abord consolider l'Empire assyrien et neutraliser le roi d'Élam, dangereux allié des Babyloniens. Il doit pacifier les États turbulents et réaliser de nouvelles conquêtes pour accroître la puissance et les ressources de l'empire. Pour atteindre ces objectifs, il lui faut renforcer son armée. De plus, aucune pause n'est permise, il doit repartir aussitôt en campagne.

Une autre urgence est la coalition anti-assyrienne conduite par Iaûbidi, roi syrien de Hamat, qui regroupe Simyra, Damas, Arpad et Samarie, anciennes provinces assyriennes sous Tiglath-phalazar III. Sargon écrase la coalition à la bataille de Qarqar sur l'Oronte, déporte les populations vaincues et 6 000 opposants assyriens, et transforme à nouveau ces États en provinces assyriennes[18]. Il reconquiert Samarie, déporte sa population et fait du royaume d'Israël une province assyrienne. Il entreprend ensuite de mater la révolte de Hanunu, roi de Gaza, et de ses alliés égyptiens à Rapihu (moderne Raphia). Gaza conserve son autonomie à cause de son importance stratégique, militaire, en contact avec les chefs du Delta, et commerciale, à l'extrémité des routes de l'Arabie

vers le nord de l'Égypte[19]. L'objectif de Sargon n'est pas seulement de réprimer les révoltes de Iâubidi et de Hanunu : il est attiré, comme ses prédécesseurs, par la richesse des États occidentaux et fasciné par la Méditerranée, dans le but de faire de son empire un véritable empire maritime. Ses campagnes de 720 pacifient la partie occidentale de l'empire et délivrent un message de propagande aux peuples soumis : ne jamais résister, être loyaux et dociles, payer le tribut et les taxes, et fournir l'assistance militaire.

Après avoir pacifié l'ouest, Sargon se tourne en 719 vers le nord-est de l'empire. En effet, il doit aussi tenir compte du puissant ennemi du nord : le royaume d'Urartu. Entre l'Urartu et l'Iran occidental se trouvent plusieurs États peu fiables car ils peuvent s'allier alternativement avec l'Urartu ou avec l'Assyrie[20]. Sargon prend comme prétexte, pour intervenir dans cette région, l'appel à l'aide d'Iranzû, roi des Mannéens. En réalité, Mannea, grand fournisseur de chevaux, est alors divisé en deux royaumes : l'un gouverné par Iranzû, loyal vassal de l'Assyrie depuis plus de trente-cinq ans, et l'autre gouverné par Mitatti, allié de l'Urartu. Sargon écrase la révolte de Mitatti, mais doit régler, peu après, la succession du vieux roi Iranzû : il installe son fils Azâ sur le trône, mais ne résout pas le problème, car son autre fils Ullusunu conteste la légitimité de son frère[21].

En 718 et 717, Sargon est obligé de s'occuper du nord-ouest de l'empire. Midas, roi de Phrygie, représente une menace pour l'Assyrie s'il vient à s'allier avec l'Urartu. Midas a une technique particulière : au lieu d'entrer en conflit direct avec l'Assyrie, il préfère conclure des alliances avec les petits États situés à l'est de son royaume et les encourager à se rebeller contre l'Assyrie[22]. Sargon est donc contraint de combattre ces États incontrôlés, difficiles à atteindre dans les montagnes anatoliennes, pour empêcher la connexion de s'établir entre la Phrygie et l'Urartu. Le Tabal est lui-même formé de plusieurs petits États qui se font concurrence[23]. Sargon y applique la stratégie de « diviser pour régner ». Il mate la révolte de Kiakki et donne Shinuhtu, sa capitale, à son

rival Kurtî d'Atunna pour en faire un fidèle vassal, mais celui-ci préfère se rallier à Midas. Les États du Tabal sont importants pour l'Assyrie car ils contrôlent les portes de Cilicie qui conduisent aux richesses anatoliennes comme l'argent, l'albâtre et le bois, mais ils sont trop isolés et inaccessibles pour qu'on puisse y maintenir un contrôle militaire permanent. Le roi assyrien doit aussi faire face à la révolte de Pisîri, roi de Karkemish, qui s'est allié au roi Midas. La découverte d'une nouvelle inscription de Karkemish révèle qu'il projetait d'en faire la capitale occidentale de l'Empire assyrien[24].

Les interventions militaires de Sargon contre les États de la frontière nord de son empire ne sont pas datées, mais on sait qu'elles ont deux objectifs : exploiter le bois de leurs forêts pour la construction de Khorsabad, qui a commencé en 717, et préparer la confrontation avec l'Urartu. Ces petits États sont soit indépendants, soit sous domination assyrienne ou urartéenne : Shubria, Amidi, Tushhan, Ukku, Kumme et les provinces de l'intendant et du grand échanson. Ils servent d'États tampons entre l'Assyrie et l'Urartu[25].

Les années 716 et 715 sont densément occupées par des campagnes militaires. Bien que Sargon prétende avoir subjugué l'Égypte sur sa stèle de Chypre, c'est une vantardise. Il a seulement installé à la frontière de l'Égypte des populations déportées du Zagros et développé le commerce international dans un comptoir indépendant, contrôlé par le sheikh arabe de Laban, peut-être à Tell er-Ruqeish, à 20 kilomètres au sud de Gaza. Il entreprend des campagnes militaires au nord-est et à l'est de l'empire, dans la région située entre l'Urartu et l'Élam. Les petits États du Zagros central et de la Médie, avec leurs institutions particulières, sont trop hétérogènes pour représenter une menace sérieuse pour l'Assyrie et offrent peu de ressources naturelles[26]. Alors pourquoi Sargon veut-il les neutraliser ? Parce que en cas de conflit avec l'Urartu ou l'Élam, il pourrait y établir des bases militaires et recruter des troupes locales, équipées de chevaux. Tout d'abord, il capture le rebelle Bagdâti de Uishdish dans

Mannea et accepte la soumission d'Ullusunu qu'il proclame roi des Mannéens. Il écrase les révoltes d'Ashur-lêi de Karalla et d'Ittî d'Allabria. Puis, après avoir maté les révoltes de Bêl-sharru-usur de Kisheshim et de Kibaba de Harhar, il transforme leurs États en nouvelles provinces assyriennes, en plus des trois provinces déjà existantes dans la région : Zamua, Bît-Hamban et Parsua.

En s'enfonçant dans le territoire des Mèdes, qui n'est pas alors un royaume comme l'affirment les auteurs grecs, mais un agglomérat de petits États indépendants, il reçoit le tribut de 28 chefs mèdes[27]. Une campagne supplémentaire en 715 est nécessaire pour résoudre les problèmes de Mannea, du Zagros central et de la Médie. Sargon reconquiert les 22 forteresses mannéennes prises par les Urartéens et restaure Ullusunu sur le trône. Il punit très sévèrement les révoltes des petits chefs des cités laissées autonomes dans les provinces de Harhar et Bît-Hamban. La même année, il revient au nord-ouest de l'empire pour prévenir une connexion entre Midas et le roi d'Urartu. Il reconquiert les cités du royaume de Qué prises par Midas et le transforme en province assyrienne. Les Ioniens sont depuis longtemps intéressés par cette région et s'y sont installés dans quelques villes[28]. La stratégie de Sargon en 715 est donc de libérer Qué de l'occupation ionienne et phrygienne. Cette année-là enfin, le roi assyrien soumet des tribus arabes et les déporte à Samarie, et il reçoit le tribut de Samsi, reine des Arabes, et d'Itamar, roi de Saba[29].

L'année 714 (an 8) est dominée par la campagne de Sargon contre le roi Rusâ I^{er} d'Urartu, car, depuis 719, les deux rois se faisaient la guerre par l'intermédiaire de Mannea et Zikirtu. Cette campagne est importante pour lui car il la décrit longuement dans la *Lettre à Assur* et la représente sur plusieurs bas-reliefs de son palais de Khorsabad[30]. Il intervient à la demande de son vassal Ullusunu, roi de Mannea, pour chasser les Urartéens qui ont envahi son royaume. Grâce à son excellent service de renseignements, il peut choisir le meilleur moment : une révolte dans Turushpa, la capitale de l'Urartu, et une incursion des cavaliers nomades cimmériens[31]. Il déploie

dans cette campagne son génie militaire contre un État puissant, qu'il respecte car il ressemble à l'Empire assyrien par ses structures politiques et militaires. Il remporte la victoire mais ne parvient pas à capturer le roi Rusâ. Sur son trajet de retour, il pille Musasir, cité sacrée du roi Urzana, qui abrite le temple du dieu Haldi, dont il décrit en détail les fabuleuses richesses.

Malgré les campagnes de 716, 715 et 714, Sargon constate que les frontières est, nord et nord-ouest de l'Empire assyrien ne sont pas consolidées. Bien qu'il relate dans ses inscriptions le suicide du roi Rusâ juste après le pillage de Musasir en 714, le roi d'Urartu est toujours vivant jusqu'en 708 et les Assyriens perdent Musasir. Rusâ essaie de s'étendre vers l'ouest de l'Anatolie et Sargon doit empêcher qu'il ait des contacts avec la Phrygie. Il repart donc pour une nouvelle campagne dans le Tabal, où il fortifie le Bît-Purutash contre ses autres petits États : il donne en mariage à Ambaris, son roi, sa fille Ahat-Abisha pourvue d'une riche dot pour s'assurer sa loyauté. Mais Ambaris le trahit en complotant avec la Phrygie, l'Urartu et les autres États du Tabal pour chasser les Assyriens. Sargon le déporte avec sa famille en Assyrie et transforme le Tabal en province assyrienne, solution qu'il adopte en dernier ressort. En 713, il doit aussi réprimer la révolte d'Azuri, roi d'Ashdod, qu'il remplace par son frère Ahî-Mîti[32]. Il ne perd pas de vue non plus, dans la perspective de la reconquête de Babylone, qu'il doit neutraliser d'abord le roi d'Élam, allié de Merodach-baladan. Pour cela, il mène une expédition contre les rebelles des montagnes perses et écrase la révolte d'Amitashshi de Karalla, qu'il ajoute à la province de Zamua. Il envoie son commandant en chef secourir Taltâ, roi d'Ellipi, son fidèle vassal, qui est en proie à une révolte interne.

Malgré la résolution du problème du Tabal, d'autres problèmes surviennent en 712 dans l'État voisin de Kammanu. Sargon reste cette année-là en Assyrie, bien qu'il prétende le contraire dans ses annales[33]. Il envoie en réalité son commandant en chef pour écraser la rébellion de Tarhun-azi, roi de Kammanu, qui a fait alliance avec le roi Midas de

Phrygie. Sargon transforme le Kammanu en province assyrienne et donne Melid, sa capitale, à Mutallu, roi de l'État voisin de Kummuhu et fidèle vassal de l'Assyrie. L'État voisin de Gurgum se révolte à son tour. Il y a peut-être eu deux campagnes assyriennes : l'une avant 711 contre le roi Tarhu-lara et la seconde en 711 contre son fils Mutallu de Gurgum qui a assassiné son père pour s'emparer du trône. Sargon supprime cette dynastie locale et transforme Gurgum en province assyrienne[34]. Désormais, il contrôle toute l'Anatolie centrale grâce à la création des trois provinces de Tabal, Kammanu et Gurgum, avec le soutien du roi Mutallu de Kummuhu, son fidèle vassal. La cité d'Ashdod entre à nouveau en rébellion. Le roi Ahî-Mîti, que Sargon a installé sur le trône en 713, est chassé par les habitants d'Ashdod, qui installent Yamani à sa place. Celui-ci fait appel au roi Ézéchias de Juda et au pharaon Piru (Shabaka) pour former une coalition anti-assyrienne. Sargon détruit Ashdod et fait d'Ashdod-Yam la capitale d'une nouvelle province assyrienne.

La deuxième phase des campagnes (710-705)

L'année 710 est décisive dans le règne de Sargon car il décide alors qu'il est enfin prêt à reconquérir la Babylonie. Il considère qu'il a suffisamment pacifié et étendu l'Empire assyrien dans toutes les directions, et que son armée est devenue assez puissante et expérimentée. Pour légitimer son expédition, il prétend que le dieu babylonien Marduk lui a demandé de libérer Babylone de l'emprise de Merodach-baladan[35]. Sa campagne s'effectue en quatre temps[36]. Tout d'abord, il mène une expédition à l'est du Tigre tandis que Merodach-baladan essaie de l'en empêcher en contre-attaquant la province assyrienne de Dûr-Sharruku, au nord-est de la Babylonie. Le deuxième temps de la campagne est caractérisé par l'arrivée à Babylone de nouvelles alarmantes concernant l'avancée des troupes assyriennes et par des négociations secrètes conduites par des officiers assyriens avec les cités et les tribus du nord de la Babylonie. Les tribus chaldéennes comme le Bît-Dakkûri et le Bît-Amukkâni considèrent que cette guerre ne concerne que le Bît-Yakîn, la tribu de

Merodach-baladan, et se soumettent à l'Assyrie. Avant de marcher sur Babylone, Sargon capture la cité de Dûr-Athara et crée la province du Gambulu pour barrer la route aux Élamites et les empêcher de venir secourir Babylone.

Dans un troisième temps, Merodach-baladan ne réussit pas à obtenir l'aide de Shutruk-Nahhunte II, roi d'Élam. Il quitte Babylone et fuit vers l'Élam, car il juge l'armée assyrienne trop puissante et il n'est pas soutenu par la population babylonienne[37]. Sargon fait une entrée triomphale à Babylone, saisit les mains de Marduk, sacrifie aux dieux locaux et s'installe dans le palais royal. Son erreur consiste à nommer un gouverneur de Babylonie au lieu d'en devenir lui-même le roi comme ses prédécesseurs Tiglath-phalazar III et Salmanazar V. Le subterfuge de la double royauté donnait l'impression que la Babylonie était autonome. Dans un quatrième temps, au mois d'*ayyaru* (mai) 709, Sargon se lance à la poursuite de Merodach-baladan qui se réfugie dans sa tribu du Bît-Yakîn, au bord du golfe Persique/Arabique. Il remporte une victoire sur lui, mais sans réussir à le capturer, car il s'enferme dans Dûr-Yakîn, sa cité fortifiée. C'est seulement en 707 que cette cité est prise et détruite par les Assyriens[38]. Désormais, Sargon contrôle le commerce du golfe Persique/Arabique jusqu'en Inde. Upêri, roi de Dilmun (sans doute l'île de Failaka), vient lui faire allégeance. En conquérant la Babylonie, le roi assyrien a réalisé son plan élaboré en 720. Mais il n'a pas fini la guerre contre l'Élam et doit renforcer ses défenses à la frontière.

Pendant qu'il réside à Babylone, de 710 à 707, ses officiers et gouverneurs mènent plusieurs expéditions. Ashur-sharru-usur, gouverneur de Qué, opère à trois reprises des raids vers l'ouest, dans une région montagneuse (peut-être Hilakku) appartenant au roi Midas. Vaincu, celui-ci se soumet et devient un docile vassal de Sargon[39]. En 709, un de ses officiers intervient dans l'île de Chypre pour obliger Kition, colonie de Tyr, à payer le tribut. La séquence logique des événements est sans doute la suivante : la même année, Kition se révolte contre le roi Lulî de Tyr qui la reconquiert

aussitôt[40] ; vers 708, sept rois du district chypriote de Ia vont à Babylone faire allégeance à Sargon ; il fait ériger une stèle dans la région de Kition. Même si les rois chypriotes sont devenus les vassaux du roi d'Assyrie, il lui est difficile de les contrôler par la suite. La lecture erronée du nom d'un nouveau roi de Tyr nommé Shilta dans un texte lacunaire de l'expédition de Sargon à Chypre est source d'erreurs historiques[41]. La prise de Tyr est brièvement mentionnée sur trois cylindres de Khorsabad, datés de 706[42]. C'est une victoire souhaitée, mais non obtenue, car Tyr est assiégée sans succès pendant cinq ans par un officier de Sargon jusqu'à la fin de son règne. C'est à cause de la reconquête de Kition par Lulî en 709 que l'armée assyrienne assiège Tyr, qui refuse de se soumettre. D'après l'historien juif Josèphe, les Assyriens, incapables de prendre l'île, effectuent un long blocus, sans résultat. Sargon ne peut pas accepter cet échec et affirme s'être emparé de Tyr. Cet échec explique l'expédition punitive menée contre Lulî par son fils Sennachérib.

En 708, Mutallu, roi de Kummuhu, le dernier État vassal de l'Assyrie en Anatolie centrale, se révolte à son tour. Sargon envoie un de ses officiers contre lui : Mutallu s'enfuit en Urartu et Kummuhu est transformé en province assyrienne. En 707, Taltâ, roi d'Ellipi, fidèle vassal de l'Assyrie, meurt et une guerre de succession éclate entre ses deux fils, Nibê et Ashpa-bara. Le premier appelle à l'aide le roi d'Élam et le second le roi d'Assyrie. Sargon charge ses officiers de régler le problème en battant Nibê et en installant Ashpa-bara sur le trône, car il veut garder l'Ellipi comme État tampon avec l'Élam. Il ne prend pas le risque d'attaquer l'Élam ailleurs que sur ses frontières. Cette même année, le pharaon Shabatka, successeur de Shabaka, extrade Yamani, l'ancien roi d'Ashdod, vers l'Assyrie. En 706, une révolte éclate dans le Karalla, rattaché depuis 716 à la province de Zamua : c'est donc le gouverneur de Zamua qui est chargé de la mater. En 705, une autre révolte éclate dans la province assyrienne de Tabal, sous la conduite d'un certain Gurdî, difficile à identifier. Sargon aurait pu envoyer un de ses officiers pour l'écraser, comme il le fait depuis plusieurs années, mais il choisit de

conduire lui-même la campagne au début de l'été. On peut se demander pourquoi, à l'âge de 60 ans environ, il prend cette décision : est-ce qu'un chef de guerre comme lui ne s'ennuie pas finalement dans une vie trop tranquille ? Quoi qu'il en soit, il est tué sur le champ de bataille et son camp est attaqué par les troupes ennemies. On ignore le lieu exact de sa mort et l'identité de son adversaire. Son corps n'est pas retrouvé pour qu'on puisse l'inhumer et effectuer le culte funéraire habituel, ce qui est considéré par les Assyriens comme une vraie malédiction. La mort ignominieuse de Sargon leur apparaît comme un accident imprévisible et incompréhensible sur la trajectoire glorieuse de sa vie.

La construction de Khorsabad

Les années 718 et 717 sont relativement tranquilles, avec une seule campagne par an, mais ces campagnes à l'ouest de l'empire sont l'occasion pour Sargon de rapporter en Assyrie un très riche butin. L'idée lui vient alors de construire une nouvelle capitale pour faire la démonstration de sa puissance surhumaine[43]. C'est lui qui conçoit ce projet architectural, qui le dirige en personne et qui suit régulièrement sa progression. En 717, après mûre réflexion et sur l'ordre des dieux, il démarre son projet en choisissant le lieu : Khorsabad, à 16 kilomètres au nord-est de Ninive[44]. Il est conscient que ce projet colossal nécessite des moyens financiers considérables, une grande variété de spécialistes et de nombreux ouvriers. L'entreprise implique aussi toujours plus de conquêtes, pas seulement pour prouver la valeur guerrière du roi assyrien, consolider et étendre son empire, mais aussi pour rassembler les richesses nécessaires à travers le butin de guerre et le tribut, et pour utiliser les populations vaincues dans les travaux de construction. Il reste en Assyrie en 712, parce qu'il est de plus en plus impliqué dans la construction de Khorsabad. Les années suivantes, en particulier en 708, il impose des dates limites à ses subordonnés en charge de la construction pour l'achèvement de Khorsabad, et les presse pour qu'ils terminent[45]. En 707 (an 15), il se trouve à Babylone lorsqu'il reçoit l'excellente nouvelle de l'achèvement des travaux. Il se

prépare à la quitter pour inaugurer sa nouvelle capitale et s'y installer. C'est un vieux rêve mégalomane qu'il réalise : vivre dans la cité imaginée et construite à sa gloire, qu'il considère comme la capitale du monde.

Les nombreuses inscriptions royales gravées sur les murs des palais et des temples de Khorsabad racontent l'histoire de la construction et les bas-reliefs du palais royal illustrent des épisodes de cette construction[46]. Sargon a nommé Tab-shar-Ashur, chef trésorier, superviseur de la construction, et lui a adjoint 26 gouverneurs de provinces[47]. Toutefois, les nombreuses lettres qu'il échange avec eux montrent qu'il suit de très près les travaux. La cité, construite sur une plateforme artificielle, avec ses 3 kilomètres carrés, est une des plus grandes de l'Antiquité[48]. Elle est protégée par un mur d'enceinte de 20 mètres de haut et de 14 mètres d'épaisseur[49]. Le plus bel édifice dominant la cité est le palais royal, magnifique par son architecture et son décor, notamment ses statues colossales de taureaux ailés. L'acropole porte aussi six temples, une ziggourat et quatre résidences princières. Sargon y fait également aménager un parc pourvu de plantes de toutes sortes, d'arbres fruitiers, de cèdres et de cyprès. Il réunit dans sa cité idéale des habitants de toutes les régions de l'empire, à qui il fait enseigner la langue, la religion et la culture assyriennes, et il souhaite les rendre heureux en inaugurant un nouvel âge d'or et un nouvel ordre du monde. L'inauguration de Khorsabad est spectaculaire[50]. Dans un premier temps, en 707, il installe les dieux dans leurs nouveaux temples et les invite à un banquet ; dans un deuxième temps, en 706, il s'y installe officiellement avec son administration et organise un gigantesque banquet auquel sont invités tous les gouverneurs, les princes, les eunuques, les vassaux, les alliés et la population de Khorsabad[51]. Dans sa nouvelle capitale, il adresse cette prière au dieu Assur : « Puisse le roi, son bâtisseur, atteindre un âge avancé, avoir de nombreux descendants ! Puisse son fondateur y vivre longtemps, profiter de la santé du corps, de la joie du cœur et de la béatitude de l'âme ! Puisse-t-il être le plus chanceux des hommes[52] ! »

Le « péché » de Sargon

La prière de Sargon n'est pas entendue puisqu'il est tué l'année suivante. De plus, c'est le seul roi assyrien qui n'ait pas reçu une sépulture convenable dans son palais. Cette mort ignominieuse est considérée par les Assyriens comme une immense tragédie et un mauvais présage. Ils pensent que Sargon a certainement commis une faute pour que les dieux l'abandonnent à ce point[53]. Les nationalistes assyriens, opposés à sa politique en Babylonie, doivent se sentir renforcés par cette mort tragique. Quel est donc le péché commis par Sargon ? On se détourne de lui comme de sa nouvelle capitale : Khorsabad. Considérée comme maudite, elle est délaissée par ses successeurs, sans toutefois rester inhabitée. Pis, sa construction est perçue par certains Assyriens comme le péché de Sargon[54].

Il existe un seul document mentionnant ce fameux péché : une inscription de 88 lignes, en mauvais état de conservation. Sennachérib, l'auteur de l'inscription, raconte que son père a subi une mort infâme parce qu'il a offensé les dieux. Comme il ne veut pas commettre le même péché et subir le même sort, il interroge les devins pour connaître la raison du châtiment. L'inscription est mal conservée, mais il semble qu'ils lui donnent deux raisons : Sargon a honoré les dieux de l'Assyrie plus que ceux de la Babylonie et il a violé un traité divin[55]. La première raison invoquée est compréhensible, mais on ignore de quel traité il est question. Peut-être Sargon avait-il conclu un traité préalable avec les prêtres babyloniens de Marduk qui préféraient être gouvernés par un roi assyrien que par un chef de tribu chaldéenne. Certains auteurs proposent d'attribuer cette inscription à Assarhaddon, mais il est plus logique que son auteur soit Sennachérib puisque c'est écrit explicitement[56]. Elle date sans doute du début de son règne, alors qu'il est encore très choqué par l'ignoble mort de son père et qu'il redoute de subir le même sort.

7

Sennachérib, réformateur et inventeur (704-681)

Sennachérib, successeur de son père Sargon II, est un des principaux rois assyriens[1]. Deux images contradictoires nous ont été transmises. La première est une image de propagande dans les inscriptions royales assyriennes[2]. La seconde est une image négative : dans la Bible, il est le mauvais roi qui a attaqué Juda et assiégé Jérusalem et Lakish[3], et il est présenté aussi comme le destructeur de Babylone. La destruction de cette cité prestigieuse par inondation restera longtemps dans les mémoires comme un scandale historique.

Il succède à son père dans le difficile contexte de sa mort ignominieuse, mal vécue par tous les Assyriens. Comment va-t-il réagir : doit-il le venger ? L'histoire de son règne est bien connue par une documentation surabondante. Les inscriptions royales sont très nombreuses, conservées pour la plupart au British Museum de Londres et au Vorderasiatische Museum de Berlin[4]. En revanche, les lettres datées de son règne sont rares, en dehors de celles qui sont attribuables à la période où Sennachérib est prince héritier. Elles ont peut-être été détruites après son assassinat, à moins qu'elles n'aient pas encore été identifiées dans les réserves des musées[5]. Les bas-reliefs du palais sud-ouest de Sennachérib à Ninive, souvent accompagnés de légendes, sont aussi des sources d'information sur son règne[6]. Il décrit ses campagnes militaires dans ses inscriptions royales, mais leur chronologie est difficile à établir. En effet, elles ne sont pas datées par l'année de règne, mais numérotées : il en compte douze pendant la période de seize ans (704-689) où il fait la guerre, lui ou ses généraux.

Le portrait de Sennachérib

Son nom, *Sīn-aḫḫē-erība*, signifie « Sîn a remplacé les frères », sans doute parce qu'il n'est pas l'aîné et que ses frères

sont presque tous décédés avant sa naissance[7]. Sennachérib est légitime puisqu'il est le fils de Sargon, filiation qui n'est pas mentionnée dans ses inscriptions mais dans celles de ses successeurs. L'identité de sa mère est controversée. Plutôt qu'Atalia, il s'agirait de Raîma, dont le nom signifie « Bien-aimée » et qui est peut-être originaire de Harrân. Ses grands-parents paternels sont Tiglath-phalazar III et peut-être Iabâ (Banîtu)[8]. Il a plusieurs frères et au moins une sœur, Ahat-Abisha. Conformément à la tradition assyrienne, il possède un harem. On connaît le nom de deux de ses épouses : Tash-mêtu-sharrat et Zakûtu (Naqi'a), dont le nom signifie « Pure », mais on ignore qui est la première épouse. Quoi qu'il en soit, Sennachérib manifeste son enthousiasme dans une inscription dédiée à Tash-mêtu-sharrat : « De plus, pour Tash-mêtu-sharrat, la dame du palais, mon épouse bien-aimée, à qui la déesse Bêlet-ilî a donné une apparence plus parfaite qu'à toutes les autres femmes, j'ai fait construire un hall palatial pour l'amour, le bonheur et l'exaltation, et j'ai fait encadrer ses portes par des sphinx de calcaire blanc[9]. » Zakûtu est mieux connue pour son rôle majeur sous les règnes de son fils Assarhaddon et de son petit-fils Assurbanipal ; Sennachérib s'est peut-être marié avec elle pendant la décennie 720-710[10]. Il a eu au moins une fille, Shadditu, et sept fils, en particulier Ashur-nâdin-shumi, roi de Babylone, Ashur-ilî-muballissu, Ashur-shumu-ushabshi et Urdu-Mullissu. Si son père Sargon est né vers 770-760, Sennachérib pourrait être né vers 745 à Nimrud, où il a passé son enfance[11]. Il a dû aller à Ninive après avoir été désigné comme prince héritier et il possède aussi une résidence à Tarbisu, au nord de Ninive. Il est élevé avec ses autres frères par Hunni, leur professeur, et ne reçoit pas d'éducation particulière, car son père Sargon n'est pas destiné à régner[12]. C'est par un enchaînement de circonstances improbables qu'il est devenu roi : Salmanazar V meurt très tôt, Sargon réussit à surmonter une forte opposition, ses frères plus âgés décèdent et Sargon le choisit comme prince héritier. Il doit alors compléter son éducation de futur roi.

Il existe de nombreuses représentations de Sennachérib, surtout sur les bas-reliefs de son palais de Ninive. Elles ne

diffèrent guère de celles de Sargon sur les bas-reliefs de Khorsabad. Il est représenté sans coiffure dans les scènes de chasse ou quand il n'est encore que prince héritier. Mais sa tiare à rubans flottants le rend reconnaissable. Le lieu permet plus facilement encore l'identification : à Ninive, il s'agit de Sennachérib et à Khorsabad, il s'agit forcément de Sargon. Sennachérib vise à montrer, dans ses représentations, sa proximité avec le divin. Ainsi, il supprime progressivement les dieux qui l'accompagnent pour signifier qu'il endosse leurs compétences[13]. Il est figuré tourné vers la gauche comme les dieux mésopotamiens et en compagnie de l'un des grands dieux à l'apparence humaine. Son objectif est d'offrir l'image qu'il veut donner de lui-même, mais peut-être se voit-il ainsi après tout. Comment est-il en réalité ? Nous ne le saurons jamais.

La personnalité de Sennachérib peut se déduire de ses inscriptions, à condition de faire la part de la propagande et des formules stéréotypées, répétées de texte en texte. Il est orgueilleux car il se considère comme supérieur à tous ses prédécesseurs par son intelligence, sa sagesse et son savoir. Il entretient le culte de sa personnalité en se faisant représenter en majesté sur des stèles disposées dans les principaux lieux de passage de son empire[14]. C'est un homme d'expérience qui monte sur le trône, car il a été associé par son père pendant plus de quinze ans aux affaires de l'empire. Contrairement aux rois précédents, il ne rêve pas de conquérir le monde, mais s'applique à maintenir l'ordre dans son empire et se décrit comme un valeureux guerrier. Selon la tradition, il décrit toutes ses campagnes comme victorieuses – un échec serait impensable et considéré comme un abandon par les dieux. Il vante sa solide endurance en montagne : « Là où c'est trop difficile pour ma chaise, je marche comme un cabri des montagnes. Je fais l'ascension des plus hauts pics pour combattre mes ennemis[15]. » En réalité, il délègue parfois la direction des campagnes à ses généraux. En tant que gardien de la justice, ses guerres, soutenues par le dieu Assur, sont justes : il a donc le droit de châtier ses ennemis, parfois de manière atroce. Il les terrifie et les fait fuir : « Leurs cœurs

s'affolent comme de jeunes pigeons traqués ; ils se souillent de leur urine chaude et laissent leurs excréments dans leurs chariots[16]. » Il ne faut pas oublier que l'étalage d'atrocités fait partie de la guerre psychologique qu'il pratique, à l'instar de son grand-père Tiglath-phalazar III[17]. Il traite son armée de la même façon que son père, distribue une partie du butin de guerre à ses soldats et leur accorde sans doute un lopin de terre ou une autre sorte de paiement. Une des qualités de Sennachérib consiste à savoir reconnaître ses échecs. Ainsi, il admet que son retour d'Élam en 693 est la conséquence de mauvaises conditions météorologiques : « J'ai été effrayé par la pluie et la neige dans les gorges, et les inondations dans les montagnes[18]. » Un de ses défauts principaux est son caractère vindicatif, irascible et impatient. Sa « rage » (*uggatu*), par exemple face à l'assassinat de son fils, le pousse à prendre des décisions irrationnelles[19].

À vrai dire, Sennachérib est beaucoup plus intéressé par ses projets de bâtisseur que par ses campagnes militaires, qu'il effectue par obligation. Il décrit longuement, avec soin et précision, ses activités de construction. Il est sans aucun doute influencé par l'implication de son père dans la construction de Khorsabad. Il se dit expert en toutes sortes de matières, contrairement à ses ancêtres qui se sont fait construire des palais sans rien connaître à l'architecture[20]. Il est un grand innovateur, passionné d'expérimentations en architecture, métallurgie et horticulture. Il se présente par exemple comme l'inventeur d'une nouvelle technique de coulage du métal[21]. Il participe à l'enrichissement des librairies de Ninive, Nimrud et Khorsabad. C'est aussi un esthète dans différents domaines de l'art et un réformateur, en particulier dans les domaines religieux et militaire. Il suit la tradition en honorant les dieux et en soulignant leur rôle, surtout le dieu Assur qui soutient ses campagnes et ses projets de construction[22]. Il leur offre des sacrifices, de riches présents et leur adresse des prières. Quand il n'est pas aveuglé par ses sentiments, il est réaliste et capable de corriger ses décisions si elles sont mauvaises. Il est considéré comme affectueux et attentionné. On le dit même féministe avant l'heure[23], ce qui est absurde pour quelqu'un

qui possède un harem. Toutefois, il est possible que le statut des femmes de la famille royale se soit un peu amélioré sous son règne. Selon le public visé par ses inscriptions, à Ninive par exemple, il insiste sur ses exploits guerriers, sa justice et sa bienveillance vis-à-vis de ses sujets, tandis que dans la cité sacrée d'Assur, il met l'accent sur sa relation avec les dieux.

Sennachérib, prince héritier

La coutume qui consiste à désigner un prince héritier a été inaugurée par Tiglath-phalazar III. Quand Sargon désigne-t-il son fils Sennachérib ? Au début de son règne, sans doute en 721, avant sa première campagne militaire. C'est un moment où il a besoin de sécuriser son trône après la forte opposition interne à laquelle il s'est heurté, et son choix n'est pas contestable puisqu'il est son fils aîné et qu'il a déjà environ 25 ans. Sennachérib doit quitter Nimrud pour Ninive, où se trouve la maison de succession réservée au prince héritier. Elle fonctionne comme siège du gouvernement quand Sargon est en campagne ou pendant son long séjour en Babylonie de 710 à 707. Sennachérib est le prince héritier pendant une longue période de plus de quinze ans, entre 721 et 705[24]. Quelles sont ses fonctions ? Pendant les absences de son père, il assume les plus hautes responsabilités politiques et administratives. Il le tient informé en permanence des affaires de l'empire. Dans les situations d'urgence, il est obligé de prendre seul des décisions, car la communication avec son père prendrait trop de temps. Il le remplace donc et agit comme une sorte de régent, ce qui suppose une relation de confiance et un certain degré d'égalité entre eux.

Il est principalement en charge du renseignement militaire[25] et des relations avec les gouverneurs assyriens et les dirigeants locaux. Il reçoit aussi les messagers et les émissaires. Il réceptionne les tributs et les présents d'audience, et les distribue aux différents bénéficiaires. Il s'occupe des affaires domestiques et administratives, et informe son père de l'avancée de ses projets de construction. On a conservé plusieurs dizaines de lettres envoyées par Sennachérib à son père pour lui communiquer une information ou s'enquérir de

ses ordres, ou adressées à des responsables assyriens ou locaux[26]. Selon la forme habituelle des lettres adressées au roi, il se dit le serviteur dudit roi, qu'il appelle « mon seigneur » (*bēlía*). Les messages royaux sont jugés si importants qu'ils sont confiés à un corps d'élite de la garde royale composé d'eunuques, considérés comme les plus fiables. Plusieurs lettres de Sennachérib concernent le suivi des travaux de construction à Khorsabad entre 717 et 707 : sa connaissance du sujet et son intérêt personnel expliquent son engouement pour les projets architecturaux pendant son règne.

Quelles sont les relations entre Sennachérib et son père pendant cette période où il est le prince héritier ? Il manifeste du respect et du dévouement à l'égard de Sargon. Il essaie de le consulter aussi souvent que possible. Il ne discute jamais ses ordres, auxquels il obéit scrupuleusement. Est-il frustré que Sargon ne l'associe jamais à ses campagnes militaires ? Probablement pas, étant donné qu'il est peu sensible à la gloire militaire et qu'il veut rester loyal. Mais pourquoi n'y est-il pas associé ? Peut-être parce que Sargon, en revanche, se méfie de son fils. Malgré leurs bonnes relations apparentes, Sennachérib préfère garder ses distances vis-à-vis de son père. Il ne choisit pas Khorsabad comme résidence royale après son accession au pouvoir. Il ne mentionne pas sa généalogie dans ses inscriptions. Peut-être considère-t-il que son père lui fait de l'ombre et, de toute manière, il n'a pas la même personnalité ni les mêmes centres d'intérêt que lui, excepté l'architecture.

Les campagnes prioritaires (704-701)

Bien que Sennachérib ne rencontre aucune résistance quand il monte sur le trône le 12e jour d'*abu* (août) 705, il doit gérer le délicat problème de la mort infâme de son père. Il doit entreprendre une action destinée à le venger et à calmer l'opinion : en 704, il envoie ses officiers mener une campagne contre les Kulumméens dans la région de Tabal où son père a trouvé la mort[27]. Pourquoi n'y va-t-il pas lui-même ? Peut-être parce qu'il ne peut pas prendre le risque de se rendre dans une zone dangereuse au début de son règne, ou parce qu'il est déjà parti en campagne en Babylonie. En tout cas, la campagne

contre les Kulummeens doit être un échec puisqu'elle n'est mentionnée que dans la liste des éponymes et qu'il est obligé de programmer une deuxième campagne contre eux en 695.

Une autre priorité de Sennachérib au début de son règne est la Babylonie, qui représente un danger pour l'Empire assyrien. Après la mort de Sargon, Marduk-zâkir-shumi II a pris le pouvoir pendant un mois, puis Merodach-baladan pendant neuf mois en 703, après son premier règne de 721 à 710[28]. À grand renfort d'or, d'argent et de pierres précieuses, le roi babylonien persuade Shutruk-Nahhunte II, roi d'Élam, de lui envoyer des troupes pour le soutenir[29]. Dans un premier temps, Sennachérib charge ses officiers de rencontrer l'armée de Merodach-baladan à Kish. Il vient les aider ensuite en s'emparant de Cutha et en mettant en fuite l'armée babylonienne. Merodach-baladan s'enfuit, mais Adinu, son neveu, est capturé. Dans un second temps, Sennachérib entre dans Babylone et pille la cité. Il poursuit en vain le roi fugitif dans les marécages du sud, en s'emparant au passage de 88 villes fortifiées. Il nomme roi de Babylone Bêl-ibni, un aristocrate local élevé à la cour assyrienne[30]. Dans un troisième temps, il reçoit le tribut de Nabû-bêl-shumâti, en charge de la cité de Hararatu, et détruit la cité de Hirimmu. Il se vante de ramener 208 000 prisonniers, une grande quantité de bétail et du butin. Le problème babylonien n'est cependant pas résolu par la campagne de 704-703 puisque Merodach-baladan n'a pas été capturé.

La deuxième campagne prioritaire a lieu en 702 dans le Zagros, dont les révoltes représentent une menace indirecte car elles peuvent servir aux ennemis de l'Assyrie comme l'Élam. Sennachérib défait d'abord les Kassites et les Yasubigalliens, capture leurs cités et place la région sous l'autorité du gouverneur assyrien d'Arrapha[31]. C'est sans doute au cours de cette campagne qu'a lieu la conquête d'Alammu, cité non identifiée, non mentionnée dans les inscriptions, mais représentée sur les bas-reliefs[32]. Ensuite, il marche vers le royaume d'Ellipi, dont le roi Ashpa-bara s'est révolté. Il s'empare d'une partie de ce royaume, renomme sa capitale

Elenzash « Kâr-Sennachérib » et l'annexe à la province de Harhar[33]. Il insiste sur le fait que, de cette façon, il a lui aussi contribué à l'expansion de l'Empire assyrien. Il se vante d'avoir soumis les Mèdes dont ses ancêtres n'ont jamais entendu parler, ce qui est faux[34]. En réalité, il a seulement reçu le tribut de quelques chefs mèdes.

La troisième campagne de Sennachérib, en 701, est dirigée vers l'ouest. Elle comprend trois phases : contre la Phénicie, contre la Philistie et contre Juda, dans l'ordre géographique en venant du nord[35]. La phase contre Juda, racontée dans la Bible, est de loin la mieux connue. Pourtant, les trois régions ne font pas de différence pour Sennachérib, qui écrit simplement : « Dans ma troisième campagne, j'ai marché contre le Hatti[36]. » Son action contre Lulî, roi de Sidon, n'est pas seulement motivée par un arrêt du versement du tribut. L'échec du siège de Tyr mené par Sargon pendant cinq ans vers la fin de son règne nécessite une action punitive, d'autant plus que Lulî, pendant la période de tranquillité qu'il a connue entre 705 et 701, en a profité pour reconquérir son territoire. À l'approche de l'armée assyrienne, le vieux roi Lulî s'enfuit à Iadnana (Chypre), par une décision réaliste, et non par couardise comme le prétend Sennachérib[37]. Il se retire probablement dans sa colonie de Kition, d'où il peut continuer à contrôler les affaires tyriennes, tout au moins l'île. Il meurt entre 699 et 697. Même s'il n'a toujours pas pris l'île de Tyr, Sennachérib est fier d'avoir fait fuir Lulî, car il fait représenter cette scène sur les bas-reliefs de son palais[38]. Après cette fuite, les autres cités phéniciennes se soumettent et paient le tribut. Le roi assyrien offre son territoire, excepté l'île de Tyr, à Ittobaal, qu'il installe sur le trône de Sidon. Sa politique à l'égard de Tyr et de Sidon consiste à affaiblir la cité rebelle et à renforcer l'autre cité, sa rivale[39]. Le résultat de son expédition contre Lulî est la juxtaposition de deux territoires de taille très différente : une puissante cité dont le territoire s'étend de Sidon à Akko, gouvernée par Ittobaal, roi pro-assyrien, et une cité indépendante dont le territoire se réduit à l'île de Tyr, gouvernée par Lulî depuis Chypre, puis par Baal I^{er}. L'île de Tyr connaît alors de telles difficultés que les Tyriens sont

obligés d'importer de l'argile de très loin pour fabriquer de la poterie sur place[40]. C'est une des raisons qui font perdre à Tyr sa place hégémonique au profit de Sidon.

Après la Phénicie, Sennachérib descend vers le sud pour mater les révoltes des cités de Philistie : Ashkelon et Ekron (moderne Tel Miqne)[41]. Les autres cités comme Ashdod et Gaza sont restées loyales. Le roi assyrien conquiert d'abord la région de Jaffa, qui appartient à Ashkelon, puis écrase la révolte d'Ashkelon, et déporte en Assyrie le roi Sidqâ et sa famille. Il le remplace par Sharru-lû-dâri, membre de la dynastie précédente[42]. Même si la chronologie des événements est discutée, la séquence logique est la suivante : après avoir mis fin à la révolte d'Ashkelon, il s'occupe d'écraser celle d'Ekron. Les habitants anti-assyriens d'Ekron ont arrêté Padî, leur roi pro-assyrien, et l'ont livré au roi Ézéchias de Juda. Ézéchias et les Ekronites rebelles s'allient avec l'Égypte pour s'opposer aux Assyriens. Sennachérib rencontre les troupes égyptiennes venues soutenir les Ekronites à la bataille qui se déroule près d'Eltekeh (peut-être Tell esh-Shallaf). Il est difficile de savoir qui conduit l'armée égyptienne car cette période de la XXV^{e} dynastie est chaotique et politiquement fragmentée, mais c'est peut-être Taharqa et la bataille a sans doute lieu avant l'invasion de Juda[43]. Sennachérib est vainqueur, mais sa victoire n'est pas décisive. Il conquiert les cités d'Eltekeh et de Tamnâ (Timnah). Ekron capitule : les rebelles sont sévèrement punis, mais pas les autres habitants de la cité, et Padî est rétabli sur le trône. Toutefois, on ignore quand il est ramené de sa captivité à Jérusalem.

La phase judéenne de la troisième campagne est la plus difficile à analyser en raison des contradictions entre les différentes sources, inscriptions assyriennes et Bible notamment[44]. Les commentaires sont abondants, parfois contradictoires et déformés par l'idéologie[45]. On ne doit surtout pas perdre de vue que, pour Sennachérib, cette troisième phase de la campagne n'est pas différente des deux premières contre la Phénicie et la Philistie[46]. Quelles sont les causes de la révolte d'Ézéchias ? La pression exercée sur les

vassaux est si forte qu'ils sont toujours à l'affût d'une opportunité pour se révolter[47]. Le choc de la mort de Sargon, suivie par l'abandon de Khorsabad et par la perte de la Babylonie, en offre l'occasion. Pourquoi la conquête de Lakish n'est-elle pas décrite, mais seulement représentée dans les bas-reliefs[48] ? Peut-être parce que ce n'est pas une cité royale et qu'elle n'a pas été annexée. Mais sa représentation peut avoir une valeur didactique en illustrant l'efficacité de la tactique militaire assyrienne pour s'emparer d'une grande forteresse. On ignore si le siège de Lakish est terminé quand commence le blocus de Jérusalem. Sennachérib est-il incapable de s'emparer de Jérusalem ? Le but de ce blocus est de mener pendant ce temps des opérations contre Juda, et de laisser libres les portes de Jérusalem pour des pourparlers avec les émissaires assyriens, selon les récits de la Bible. Ces pourparlers sont plausibles, mais rien ne prouve leur historicité. Sennachérib donne une partie du territoire de Juda qu'il a conquis aux rois d'Ashdod, d'Ekron et de Gaza. Ézéchias se soumet et paie un riche tribut[49]. Jérusalem est assiégée, mais n'est pas prise, et Sennachérib revient à Ninive.

Pourquoi n'a-t-il pas pris Jérusalem ? Selon la Bible, c'est grâce à l'intervention de Yahvé qui aurait décimé l'armée assyrienne[50]. Certains y ont vu une épidémie de peste, ce qui est inexact puisque l'armée est capable de repartir en campagne un an plus tard. D'autres auteurs considèrent que Sennachérib n'a pas réussi à s'emparer de Jérusalem. En réalité, la campagne contre Juda est considérée comme un succès par le roi assyrien car il a atteint ses objectifs. Il veut écraser la révolte d'Ézéchias et il bloque Jérusalem pour l'obliger à se rendre. Il le maintient sur le trône, en amputant son royaume d'une partie stratégique de son territoire afin de réduire sa puissance. Plutôt que de créer des provinces assyriennes dans cette région, il préfère garder des États vassaux comme États tampons avec l'Égypte. En fait, l'écrasement de la révolte d'Ézéchias est pour Sennachérib une opération militaire de routine, au même titre que l'écrasement des révoltes des rois de Sidon, d'Ashkelon et d'Ekron. Les troubles de Babylonie le préoccupent

certainement plus que la situation de Juda et c'est peut-être une des raisons de son retour rapide à Ninive. L'hypothèse d'une deuxième campagne contre Juda est très débattue[51], mais elle est peu probable, car elle n'est pas mentionnée dans les inscriptions assyriennes et elle est sans doute née des contradictions du texte biblique.

Ainsi, au début de son règne, Sennachérib commence par les campagnes prioritaires, destinées à consolider l'empire mais non à l'étendre. La campagne contre la Babylonie n'a pas apporté de vraie solution à l'instabilité de la région. Sa deuxième campagne a calmé provisoirement les peuples turbulents du Zagros. La troisième a été un succès car elle a restauré l'ordre politique et économique établi par les rois précédents dans la partie occidentale de l'empire et l'a pacifiée jusqu'à la fin de son règne.

La consolidation de l'empire (700-695)

Les campagnes suivantes sont plus courtes, elles ne sont pas annuelles et ne requièrent pas toujours la présence de Sennachérib. À son retour de l'ouest, il entreprend tout de suite une seconde campagne contre la Babylonie. Bêl-ibni, qu'il a installé sur le trône de Babylone en 703, a peu à peu perdu son autorité, en particulier dans le pays de Sumer qui s'est révolté. Sennachérib bat d'abord Shûzubu, chef de la tribu chaldéenne du Bît-Dakkûri, mais il perd sa trace dans les marécages. Il se réfugie sans doute en Élam, d'où il reviendra en 692 comme roi de Babylone sous le nom de Mushezib-Marduk. Sennachérib conduit ensuite son armée vers le Bît-Yakîn, la tribu de Merodach-baladan, qui n'a pas renoncé à reprendre le trône de Babylone. Merodach-baladan s'enfuit à Nagîtu, un district de l'Élam. Sennachérib ravage le Bît-Yakîn et capture sa famille. Mais il ne se sent pas encore prêt à affronter le roi d'Élam, même s'il se vante dans ses inscriptions de l'avoir terrifié. Comme la solution de placer le Babylonien Bêl-ibni sur le trône de Babylone a échoué, il le remplace par son fils aîné Ashur-nâdin-shumi, ce qui va lui procurer un répit de six ans[52].

Après deux ans sans campagne militaire, Sennachérib conduit en 697 sa cinquième campagne vers le nord de l'empire, contre les cités du mont Nipur et contre Ukku. Il connaît bien cette région pour l'avoir administrée quand il était prince héritier. Cette campagne est racontée sur place de façon réaliste, sur six panneaux rocheux du mont Judi Dagh : « Quand mes genoux se sont fatigués, je me suis assis sur un rocher et j'ai bu de l'eau fraîche de ma gourde en peau pour étancher ma soif[53]. » Après avoir détruit les cités rebelles du mont Nipur, Sennachérib entreprend de mater la révolte de Maniye, roi d'Ukku. Il veut garder Ukku comme État tampon entre l'Assyrie et l'Urartu. La destruction de la capitale est violente, sans doute pour signifier une menace indirecte contre l'Urartu. Par cette incursion dans les montagnes du nord, Sennachérib veut montrer qu'il est capable d'étendre le territoire de l'empire. Aussi illustre-t-il abondamment cette campagne dans ses inscriptions et les bas-reliefs de son palais. Mais ce succès est isolé et éphémère et il ne rapporte pas de butin substantiel[54].

Une autre campagne est conduite en 696 contre la Cilicie[55]. Bien que le roi assyrien se vante de l'avoir menée, on sait qu'elle a été conduite par un de ses officiers ou par le gouverneur de Qué. Kirûa, chef de la cité d'Illubru (Çamlıyayla), a incité la population d'Hilakku à se révolter. Les habitants d'Ingirâ et de Tarzu ont bloqué les Portes ciliciennes. La campagne se déroule en trois opérations : d'abord, l'armée assyrienne vainc la population d'Hilakku ; puis elle prend les cités d'Ingirâ et de Tarzu ; enfin, elle s'empare d'Illubru et punit Kirûa. D'après l'historien grec Eusèbe citant deux fragments de Berossos, les Assyriens auraient affronté les Ioniens en Cilicie[56].

Dégager la route des Portes ciliciennes conduit naturellement au Tabal, d'où la campagne entreprise l'année suivante, en 695. Encore une fois, Sennachérib se vante de mener la campagne alors qu'il envoie un de ses officiers. Elle est dirigée contre la cité de Tîl-Garimmu, dont le chef, Gurdî, a pris les armes[57]. C'est peut-être lui qui a tué Sargon. En tout

cas, Tîl-Garimmu est capturée et dévastée, l'armée assyrienne rapporte du butin et ramène un grand nombre de prisonniers, mais Gurdî n'est pas arrêté. Désormais, l'Empire assyrien est également consolidé au nord et au nord-ouest. Il ne reste plus qu'à régler le difficile problème de Babylone.

Les campagnes contre Babylone et ses alliés (694-689)

Pour résoudre le problème babylonien, la stratégie de Sennachérib consiste toujours à vaincre d'abord l'Élam, le principal allié de Babylone[58]. C'est l'objectif de sa sixième campagne en 694. Il est prêt à entreprendre une expédition maritime contre l'Élam, expédition qu'il n'a pas pu mener à bien en 700. Comme il le rappelle dans ses inscriptions, il veut capturer les fugitifs du Bît-Yakîn qui lui ont alors échappé. En fait, il prend plaisir à cette expédition originale : il utilise comme marins des prisonniers tyriens, sidoniens et ioniens, et des navires levantins. L'expédition descend le Tigre, puis l'Euphrate, et traverse ensuite le golfe Persique/Arabique jusqu'à la cité de Nagîtu sur la côte élamite[59]. Il livre bataille aux réfugiés du Bît-Yakîn et revient victorieux, avec des prisonniers et du butin. Il est fier que ses soldats aient « répandu un silence de mort sur le vaste territoire d'Élam », dans une victoire seulement symbolique. Mais Hallushu (Hallutash-Inshushinak I^{er}), roi d'Élam, n'accepte pas cette défaite. Il prend à revers l'armée assyrienne, qui se trouve encore en Babylonie du Sud, marche sur Akkad et entre dans Sippar. C'est alors que le fils de Sennachérib, Ashur-nâdin-shumi, est fait prisonnier. En réalité, il n'est pas capturé par les Élamites, mais par les Babyloniens qui le livrent aux Élamites et il est probablement tué en Élam[60].

La deuxième phase de la campagne assyrienne contre l'Élam comprend deux batailles, sans qu'on sache dans quel ordre elles ont lieu : contre Shûzubu et contre les Élamites. Shûzubu (Nergal-ushezib) est devenu roi de Babylone, peut-être avec l'aide de l'Élam, et il a régné six mois. Sennachérib le capture et l'attache avec un ours à une porte de Ninive[61]. Il bat les Élamites et tue le fils du roi d'Élam, peut-être pour

venger la mort de son propre fils. Ensuite, il va délivrer la partie de l'armée assyrienne prise au piège au sud de la Babylonie.

Il lance la troisième phase de sa campagne contre l'Élam, qu'il appelle sa septième campagne, en 693. Le roi d'Élam Hallushu a été évincé par son frère Kudur-Nahhunte, qui s'est montré incapable de repousser l'armée assyrienne. Sennachérib raconte, avec une visible satisfaction, sa conquête des cités élamites qu'il pille et brûle. Le roi d'Élam abandonne Madaktu, sa capitale, et s'enfuit[62]. Le roi assyrien peut enfin atteindre le cœur de l'Élam, mais il change d'avis et rebrousse chemin, par crainte de l'hiver dans les montagnes du Zagros. En 692, aucune campagne militaire n'est mentionnée. En Élam, le roi Kudur-Nahhunte est tué par une rébellion de son peuple et remplacé par Huban-menanu. À Babylone, après le départ de l'armée assyrienne, Shûzubu (Mushezib-Marduk), à ne pas confondre avec l'autre Shûzubu, prend le pouvoir de sa propre initiative.

En 691, Sennachérib mène sa huitième campagne. Le roi de Babylone Mushezib-Marduk s'allie avec le nouveau roi d'Élam Huban-menanu et avec des tribus chaldéennes et araméennes pour livrer une bataille contre l'armée assyrienne à Halulê. Le lieu n'est pas identifié, mais il est sans doute proche de Samarra. La description de la bataille d'Halulê est plus détaillée que celle d'aucune autre bataille assyrienne. C'est aussi un des pires massacres jamais décrits, en termes réalistes et parfois aussi poétiques[63]. Il n'est pas certain que Sennachérib ait perpétré toutes les atrocités décrites, mais il veut frapper les esprits. Il tue un fils de Merodach-baladan, peut-être encore pour venger la mort de son fils. Il remporte la victoire, mais c'est une victoire mitigée car son armée a subi de lourdes pertes et, contrairement à ce qu'il prétend, il ne réussit pas à capturer les rois babylonien et élamite. S'il mène une autre attaque contre l'Élam en 690, elle est limitée, car le roi d'Élam est alors frappé de paralysie et meurt. Après la bataille d'Halulê, Sennachérib envoie une expédition contre les Arabes, peut-être pour les dissuader de soutenir Babylone.

L'armée assyrienne capture Te'elhunu, reine des Arabes, et prend sa cité d'Adummatu (Dûmat al-Jandal), la principale oasis du nord de l'Arabie, sur la route de Damas à Médine[64]. Elle rapporte en Assyrie un riche butin de pierres précieuses, de bois et d'aromates. Le roi arabe Hazaël fait allégeance et envoie le tribut.

Sennachérib débute le siège de Babylone en 690. Quelles sont ses motivations ? Ses échecs successifs pour gouverner la Babylonie, les révoltes récurrentes, la perte de son fils aîné et toutes ses opérations militaires infructueuses. À cela s'ajoutent des raisons économiques : le coût de ces opérations et le désir de profiter des richesses de Babylone pour ses projets de construction. Peut-être l'Assyrie fait-elle aussi preuve de chauvinisme, car Babylone a toujours été une prestigieuse capitale qui pouvait faire de l'ombre à Ninive. Sennachérib, qui n'a jamais été personnellement fasciné par le prestige de Babylone, considère que sa destruction totale mettra fin aux ambitions babyloniennes, supprimera les troubles incessants au sud de l'empire et le risque d'émergence d'un État rival. Après un long siège, très éprouvant pour la population, Sennachérib entre dans Babylone et massacre tous ses habitants[65]. Il déporte à Ninive le roi Mushezib-Marduk et sa famille. Il pille les trésors de la cité et les statues de ses dieux, et emporte celle de Marduk à Ninive. Puis il entreprend d'inonder Babylone en creusant des canaux pour répandre l'eau de la rivière Arahtu : « J'ai détruit la ville jusqu'à ses fondations pour que sa destruction surpasse le déluge. Afin que dans le futur, le site de cette ville avec ses temples soit méconnaissable, je l'ai dissous dans l'eau et anéanti, le transformant en prairie[66]. » On ne peut pas évaluer jusqu'à quel point Babylone a été détruite, peut-être seulement le centre de la cité. En tout cas, cette destruction aura des conséquences considérables pour les relations entre la Babylonie et l'Assyrie, et pour l'évolution de l'Empire assyrien. Sur le plan personnel, Sennachérib n'est plus frustré car il a vengé son fils et résolu définitivement le problème babylonien. Il apparaît comme un glorieux guerrier aux yeux des Assyriens, l'Empire assyrien est entièrement pacifié et il

dispose de toutes les richesses de Babylone pour ses projets de construction[67].

La fin du règne (688-681)

En 688, Sennachérib est âgé d'environ 60 ans et doit aspirer au repos après quinze ans de campagnes militaires. La période qui suit la destruction de Babylone jusqu'à la fin de son règne est une période de paix, mais il rencontre des difficultés dans son entourage. Selon les chroniques babyloniennes, la fête annuelle de l'*akîtu* ne peut plus avoir lieu puisque le dieu Marduk est retenu prisonnier à Ninive[68]. Il n'y a plus de roi à Babylone. Le nord de la Babylonie a dû être transformé en province assyrienne, tandis que le Bît-Yakîn est placé sous le contrôle du fils de Merodach-baladan, nommé gouverneur. Sennachérib songe à sa succession. Logiquement, c'est son fils aîné, Ashur-nâdin-shumi, qui devait être le prince héritier, mais lorsque son père l'a nommé roi de Babylone, son deuxième fils, Urdu-Mullissu, a dû être désigné à sa place, peut-être dès 698. Cependant, en 683, se produit un coup de théâtre : Sennachérib désigne comme prince héritier le jeune Assarhaddon. Sa mère Zakûtu a sans doute influencé cette nomination et Assarhaddon bénéficie aussi du soutien des devins[69]. Cette décision provoque un grand trouble dans la famille royale. Sennachérib décide de consolider son choix en imposant un serment de loyauté au nouveau prince héritier, qui entre alors dans la maison de succession. Mais il est victime des calomnies de ses frères qui tentent de le discréditer auprès de leur père. Au début de l'année 681, la conspiration devient si menaçante qu'Assarhaddon est obligé de quitter Ninive et de se réfugier pendant neuf mois dans un lieu secret, peut-être dans sa famille de Harrân[70].

Comme Sennachérib ne veut pas modifier son choix du prince héritier et qu'Assarhaddon bénéficie de soutiens dans les cercles religieux de Ninive, ses autres fils décident de passer à l'action. Le roi est assassiné près des statues colossales de son palais de Ninive. Le meurtrier est son propre fils Urdu-Mullissu[71]. La nouvelle de l'assassinat est perçue en Babylonie et en Juda comme une punition divine pour avoir

détruit Babylone, et assiégé Jérusalem et Lakish[72]. En réalité, c'est le résultat d'une simple guerre de succession. Lorsque Assarhaddon rentrera à Ninive, il fera face pendant six semaines à une rébellion qu'il devra écraser pour pouvoir être intronisé.

Le roi bâtisseur

Contrairement à ses prédécesseurs, Sennachérib accorde autant de place dans ses inscriptions à ses travaux de construction qu'à ses campagnes militaires. Ce sont les seules inscriptions assyriennes qui décrivent avec autant de minutie et d'intérêt passionné ces travaux. Son projet le plus ambitieux est son palais de Ninive à Kuyunjik, appelé le palais sud-ouest, qui mesure 503 mètres de long[73]. Il s'inspire de l'expérience acquise auprès de son père lorsqu'il construisait Khorsabad. Il emploie presque les mêmes termes : « J'ai construit un palais en ivoire d'éléphant, ébène, buis, mûrier, cèdre, cyprès, genévrier, et térébinthe, et je l'ai nommé "Palais sans rival"[74]. » Mais il se distingue de son père par le choix du site (Ninive au lieu de Khorsabad) et l'utilisation de tous les matériaux de l'empire pour montrer son rayonnement dans le monde. Pour compléter ce palais, il lui en adjoint un autre à Nebi Yunus, combiné à un arsenal, le « palais arrière ». Il construit et restaure les temples de Ninive. Il transforme sa capitale en l'élargissant et en l'entourant d'un rempart de 12 kilomètres de longueur, 4,5 mètres d'épaisseur et 20 mètres de hauteur, percé de 18 portes monumentales. Il aménage les rues et les places, construit des parcs botanique et zoologique[75]. Les jardins suspendus dont on attribue l'origine à Babylone ont peut-être été inventés à Ninive[76].

La seconde cité où il entreprend des travaux d'urbanisme et de construction est Assur, qui est le centre religieux de l'Assyrie, alors que Ninive est le siège du pouvoir. Il reconstruit l'Esharra, temple du dieu Assur, en s'inspirant de l'Esagil, temple du dieu Marduk à Babylone. Il construit une maison de l'*akîtu* comme à Babylone pour la relier à l'Esharra par une nouvelle voie de procession. Il effectue bien d'autres

travaux de restauration et de construction, par exemple à Tarbisu, Kalzu et Nimrud[77].

Les innovations

Sennachérib est aussi un inventeur, ce qui le distingue de tous les autres rois assyriens[78]. Il est conscient de sa compétence, qu'il estime devoir aux dieux, mais il reconnaît également celle des habiles artisans qui l'aident dans ses réalisations. Il a une approche innovante pour résoudre de vieux problèmes. Ainsi, il sélectionne des pierres utilisées seulement dans la bijouterie, comme l'albâtre pour les statues colossales de taureaux et de sphinx. Il découvre de nouvelles variétés de pierres et les destine à différents usages selon leur esthétique et leurs qualités apotropaïques. Il critique la technique dite « à la cire perdue » utilisée pour les statues en cuivre et il se vante d'avoir inventé une nouvelle technique pour couler le métal. En réalité, il adapte la technique des moules en argile utilisée pour les petits objets aux statues colossales[79]. Il sait fabriquer des alliages, par exemple pour quatre colonnes en bronze allié à un seizième d'étain[80]. Dans son utilisation du métal coulé, son objectif est de créer des objets « parfaits » (*šuklulu*), dignes de l'admiration de tous[81].

Il innove à plusieurs reprises dans la construction de son palais, notamment par la hauteur élevée des plafonds et les dimensions colossales des statues. Par souci de réalisme, il supprime la cinquième patte des statues d'animaux. Il modifie les sujets des bas-reliefs, remplaçant les scènes de procession, de banquet et de chasse par celles des opérations de construction. Il transforme la conception urbanistique de Ninive en privilégiant la vision panoramique de la cité et en soulignant son rôle de centre de l'empire[82].

La contribution de Sennachérib à l'approvisionnement en eau de Ninive et des autres villes, et au développement de l'irrigation artificielle, est essentielle. Ses motivations sont multiples : il veut améliorer l'économie, démontrer son expertise technique et rivaliser avec le système d'irrigation babylonien. Il a recours à plusieurs solutions pour

l'approvisionnement en eau, à commencer par l'exploitation de la nappe phréatique. Il construit aussi quatre systèmes de canaux : le canal Kisiru en 702, le système Musri en 694, le système du nord vers 690 et le canal Khinis vers 690-688[83]. Les travaux hydrauliques de Sennachérib dans le système du nord sont décrits dans l'inscription de Bavian : 18 canaux d'une longueur totale de 46,4 kilomètres. L'ouverture d'un canal se fait par un système d'écluse automatique. Il construit l'aqueduc de Jerwan pour conduire l'eau du Kurdistan vers Ninive et relate sa construction dans une inscription gravée sur les pierres de l'aqueduc[84]. Il aménage enfin un canal souterrain pour approvisionner la ville d'Arbèles[85].

Sennachérib est aussi l'inventeur de ce que l'on appelle la « vis d'Archimède ». Elle consiste en un cylindre contenant un système hélicoïdal tournant autour d'un axe[86]. Il s'en sert pour faire monter l'eau afin d'irriguer les jardins de son palais. Ce système inventé par Sennachérib a apparemment été redécouvert par Archimède cinq cents ans plus tard. Enfin, parmi les nombreuses variétés de plantes qu'il introduit en Assyrie figure peut-être la culture du coton, qu'il appelle « l'arbre portant de la laine[87] ».

Les réformes

Au lieu de suivre la tradition sans réfléchir comme ses prédécesseurs, Sennachérib essaie de l'adapter à la nouvelle réalité historique de l'Empire assyrien. Il s'efforce de créer une structure impériale stable, à l'abri des problèmes traditionnels récurrents. Son règne marque une rupture majeure avec le passé, en particulier parce qu'il rejette la politique pro-babylonienne de Sargon et adopte une politique résolument assyro-centriste[88]. Quand il arrive au pouvoir, il a certainement une stratégie de réformes à mener, mais il comprend qu'il ne peut pas les mettre en œuvre tout de suite et à grande échelle. Il opte donc pour des changements discrets et progressifs.

Ainsi, il ne mentionne pas sa généalogie dans ses inscriptions et n'observe pas strictement l'ordre traditionnel de

la succession au trône. Il ralentit le rythme des campagnes militaires et préfère consolider l'empire plutôt que de l'étendre par de nouvelles conquêtes. Il utilise le système des États tampons et veille à leur attribuer des territoires équivalents. Il cherche des solutions successives au problème babylonien. Sur le plan militaire, il partage les cohortes royales entre les principaux membres de la famille royale, y compris la reine. Il élabore une nouvelle stratégie militaire : l'attaque amphibie à grande échelle. Il modifie la forme quadrangulaire des camps militaires, qui devient elliptique[89].

Il réalise des réformes administratives. Il essaie surtout de limiter l'influence des dignitaires de la cour en leur retirant l'éponymat au bénéfice des gouverneurs des provinces de l'Ouest et du Nord-Ouest[90]. Il supprime leurs représentations sur les bas-reliefs et réduit la place des eunuques que son père avait promus. Il cherche ainsi à diminuer leur prestige et à affaiblir leur position afin qu'ils ne représentent plus une menace pour le pouvoir royal. Il modifie quelque peu le statut des femmes royales dans la société, en tout cas celui de son épouse Zakûtu[91].

Sa réforme principale est religieuse. Il est paradoxal qu'il ait mené une réforme aussi importante alors qu'il était considéré par les Babyloniens comme le roi impie ayant détruit tous leurs temples et les statues de leurs dieux. Il reformule les anciens rituels et leur donne une nouvelle signification. Il fait élaborer un discours théologique centré sur le dieu Assur et réécrire *L'Épopée de la création*. Assur remplace Marduk comme chef protagoniste dans le rituel de l'*akîtu*, accompagné par le roi dans son rôle cosmique comme défenseur du monde civilisé, consolidant une fois par an l'ordre social et civique[92]. En amalgamant les cultes assyrien et babylonien sous la suprématie d'Assur, supérieur à Marduk, Sennachérib cherche à élaborer un culte susceptible d'unifier toutes les traditions locales et de créer un cadre idéologique commun. Sa concentration sur le culte d'Assur est l'expression religieuse d'un problème politique réel. Il considère que la tradition est à la fois source de légitimation et de limitation du

pouvoir royal. Sans la rejeter totalement, il veut en tout cas imposer ses réformes. Mais c'est sans doute une des raisons de son assassinat : la majorité de la société considère ses efforts pour adapter la tradition à la nouvelle réalité historique de l'Empire assyrien comme une offense envers les dieux et un danger pour l'ordre établi. L'histoire assyrienne a montré que les rois qui ont vraiment essayé de changer la tradition, comme Tukultî-Ninurta I^{er} et Salmanazar III, ont finalement échoué et y ont laissé la vie.

8

Assarhaddon, entre superstition et dépression (680-669)

Assarhaddon, le plus jeune des fils de Sennachérib et néanmoins le prince héritier, arrive au pouvoir dans des circonstances dramatiques, après l'assassinat de son père et les attaques menées par ses frères. C'est une personnalité fragile, physiquement et moralement. On est donc surpris qu'il réussisse à s'imposer dans une conjoncture aussi difficile et défavorable. Il est l'un des rois assyriens les mieux connus, grâce à l'abondance et à la diversité des sources sur son règne. Le corpus de ses inscriptions royales sur argile, pierre et métal, comprend 143 textes, auxquels s'ajoutent 2 inscriptions de son épouse Esharra-hammat et 8 de sa mère Zakûtu[1]. On dispose aussi de nombreux autres documents cunéiformes (traités, consultations oraculaires, réponses des devins, lettres, textes littéraires, documents légaux, sceaux), des chroniques babyloniennes et de la Bible[2].

Une personnalité atypique

Le nom d'Assarhaddon, *Aššur-aḫu-iddina*, signifie « Assur a donné un frère », mais comme en Assyrie un nom peut avoir plusieurs sens, il pourrait aussi signifier « Assur est la totalité de l'Un » ou « Assur est à la fois Tout et Un »[3]. Comme ce nom n'est pas adapté, car il n'est pas destiné au départ à devenir roi, il reçoit un nouveau nom en devenant le prince héritier : Assur-etel-ilâni-mukîn-apli, « Assur, prince des dieux, est celui qui a choisi l'héritier ». Plus approprié, il a cependant été peu utilisé car trop long.

Assarhaddon a parfois été jugé fou ou fanatique. Toutefois, son comportement est le fruit de sa personnalité, mais aussi d'une maladie difficile à identifier. Le roi lui-même interroge le médecin Urdu-Nanâia à ce sujet : « Pourquoi n'as-tu pas diagnostiqué la nature de ma maladie et ne m'as-tu pas donné

un traitement approprié[4] ? » Autant qu'on puisse en juger d'après les nombreux textes qui en parlent, il semble souffrir d'une maladie chronique, le *lupus erythematosus diseminatus*. Les symptômes décrits dans les lettres des médecins et devins semblent correspondre : fièvre, faiblesse musculaire, manque d'appétit, nausées, inflammation des articulations, affection des yeux, éruptions cutanées, boursouflures, frissons, mal d'oreilles, alternance d'épisodes de crise et d'épisodes de rémission. Les traitements médicaux prescrits au roi sont des lotions et des cataplasmes pour diminuer la fièvre, des baumes pour protéger la peau, du repos et une diète appropriée, sans compter les remèdes magiques.

Les implications de cette maladie peuvent expliquer certains comportements irrationnels d'Assarhaddon. Sa santé se détériore de plus en plus. Il souffre et son éruption cutanée est visible sur ses membres et sans doute aussi sur son visage. Son psychisme est également affecté, avec des périodes dépressives où il est contraint à l'inaction et s'isole. Sa maladie explique au moins en partie son attitude superstitieuse très prononcée et son addiction à l'astrologie et à la magie. C'est le roi assyrien qui consulte le plus de devins et d'astrologues, et il mène sa vie et prend ses décisions en fonction de leurs conseils. Certaines lettres le font apparaître comme névrosé et paranoïaque, par exemple quand, en 670, il fait exécuter plusieurs hauts dignitaires de son entourage. Il prend tellement au sérieux les signes néfastes observés par les astrologues qu'il suit le rituel du « roi-substitut » (*šar puḫri*) au moins à sept reprises entre 677 et 669. Ce rituel consiste à choisir une personne destinée à disparaître à la place du roi lorsque celui-ci est menacé d'un danger mortel par des signes néfastes. Ainsi, l'astrologue déclare : « Si une éclipse (de lune) se produit et que la planète Jupiter est présente dans cette éclipse, le roi est sauvé (à condition qu')un noble dignitaire meure à sa place[5]. » Le roi prend l'avis d'un conseil composé des chefs des astrologues, exorcistes et lamentateurs exerçant à la cour pour choisir le substitut royal. Le roi et le substitut échangent leurs rôles. Le substitut est couronné et revêt les insignes de la royauté, durant cent jours en général. Pendant ce

temps, le vrai roi vit en reclus, se faisant appeler « cultivateur » (*ikkaru*) pour signifier qu'il a pris la place d'un homme du peuple. Le but du rituel est de transférer sur le substitut le danger annoncé pour le roi, provoqué par ses fautes conscientes ou inconscientes. Ce danger est perçu comme la conséquence d'un manquement à une divinité, volontaire ou involontaire.

Assarhaddon désigne très tôt comme prince héritier Assurbanipal car il a conscience de l'évolution de sa maladie, et il a besoin d'être remplacé pendant ses épisodes de crise aiguë. C'est sans doute le sens de cette phrase d'Assurbanipal : « Je me tenais devant mon père le roi, donnant des ordres aux hauts dignitaires ; sans mon consentement, aucun gouverneur ne pourrait être nommé[6]. » Ce qui est surprenant, c'est le choix qu'a fait son père Sennachérib d'un héritier malade pour lui succéder, quand on sait le prix accordé à la santé physique et mentale du roi. Peut-être la maladie d'Assarhaddon ne s'est-elle pas encore vraiment déclarée avant sa désignation ou ce choix lui est-il imposé par son épouse Zakûtu.

Indépendamment de sa maladie, il a un caractère méfiant, anxieux et éprouve un sentiment d'insécurité. La mort de son grand-père Sargon, resté sans sépulture, et le sacrilège commis par son père Sennachérib en détruisant Babylone lui donnent un sentiment de culpabilité. Puisque les dieux l'accablent de malheurs, il croit qu'ils le punissent pour les péchés de ses ancêtres ou pour les siens propres. Aussi les supplie-t-il de lui révéler quelles sont ses fautes pour qu'il puisse les expier. Pour tenter d'exorciser le passé, il fait placer dans le dallage du temple d'Assur une dalle sur laquelle est inscrite la liste des péchés de ses ancêtres, et c'est sur cette dalle qu'il se prosterne habituellement devant le dieu[7]. Son entreprise de reconstruction de Babylone s'explique au moins en partie par son désir de réparer le sacrilège de son père. À côté de ses problèmes et de ses faiblesses, Assarhaddon fait preuve d'une volonté et d'une résistance incroyables. Ainsi, il combat ses frères rebelles dans le Hanigalbat en plein milieu de l'hiver, sans craindre le froid ni la neige. Il entreprend tout au long de

son règne plusieurs campagnes militaires difficiles et d'importants travaux de construction. C'est un roi guerrier, conquérant comme ses prédécesseurs, qui se pare des mêmes titres : « Roi de l'univers, roi d'Assyrie, gouverneur de Babylone, roi de Sumer et d'Akkad, roi des quatre régions[8]. » Il est le favori des dieux, qui l'ont pourvu d'une intelligence supérieure, et il a acquis de vastes connaissances auprès de tous les experts[9]. Il est très intéressé par le savoir de son temps et fait copier de nombreuses tablettes pour la bibliothèque de Ninive. Il est « le vrai berger qui a réorganisé son peuple et qui lui a fait briller la lumière, celui à qui les grands dieux ont donné la capacité de créer, de bâtir et de rénover[10] ». Il se décrit comme habile au combat et dans l'art de la guerre, sans égal parmi tous les rois. Il se fait représenter sur les stèles de Til Barsip et de Zincirli, visuellement et par écrit, comme « vêtu de splendeur, sans peur dans la bataille, parfait guerrier, sans pitié pour ses ennemis, prince tout-puissant, qui tient les rois en laisse, lion rugissant, vengeur de son père[11] ». Sa maladie ne l'empêche pas non plus d'avoir de très nombreux enfants, dont certains sont encore des nourrissons à sa mort. Même s'il est influençable, subissant l'emprise de son père, de sa mère et des devins, il ne manque cependant pas d'intelligence politique puisqu'il a réussi, malgré tant de difficultés accumulées, à donner à l'Empire assyrien sa plus grande extension.

Il veut offrir l'image d'un roi pieux, fort, courageux, impitoyable, intelligent et lettré. Son image physique est calquée sur le modèle de celle de ses prédécesseurs. Par exemple, sur la stèle de Zincirli, il est représenté debout, tenant en laisse le roi de Sidon Abdimilkot (Abdimilkuti) et le prince héritier égyptien Ushanahuru[12]. Il tient dans la main gauche un sceptre et les deux laisses, et salue avec la main droite. Il est vêtu d'une robe longue jusqu'aux chevilles, sans galon de rosettes car le texte akkadien est gravé dessus. Il porte sur la robe un manteau orné de petits carrés à rosettes et bordé par une frange. Il est chaussé de sandales brodées. Les traits de son visage sont modelés avec précision : longs sourcils arqués, paupières épaisses, iris apparents. Son nez est

légèrement crochu et écrasé, les lèvres un peu charnues sont soulignées par une petite moustache. La barbe et les cheveux sont très sophistiqués, composés de rangées de boucles. Il porte un bracelet de poignet à rosettes et un bracelet de bras. Sa haute coiffure tronconique, surmontée par une pointe conique, est décorée de bandes de rosettes et terminée à l'arrière par de longs rubans. Il est représenté plus grand que les autres, en l'occurrence ses prisonniers. Ce n'est pas un portrait réaliste, mais l'image conventionnelle d'un roi assyrien. Une autre représentation est intéressante parce que significative : il est suivi par sa mère Zakûtu sur un fragment de relief en bronze et sur deux sceaux, ce qui traduit le rôle éminent qu'elle joue durant son règne[13].

La famille d'Assarhaddon est assez bien connue. Il est le fils de Sennachérib et de Zakûtu[14]. Il a des frères plus âgés, parmi lesquels Ashur-nâdin-shumi, qui aurait dû être l'héritier de Sennachérib, et Urdu-Mullissu, son meurtrier[15]. Une de ses sœurs se nomme Shadditu[16]. Il doit avoir plusieurs femmes, étant donné le grand nombre d'enfants qu'il a eus, mais on ne connaît qu'Esharra-hammat. On connaît deux de ses filles : Sherua-etirat, qui joue un rôle à la cour, et Sharrat-shamshî. En revanche, les sources mentionnent ses « nombreux fils », au moins 19, dont le nom est connu pour 9 d'entre eux et dont certains ont une santé fragile comme leur père[17]. Sîn-nâdin-apli, « Sîn a donné l'héritier », est son fils aîné, qui doit normalement lui succéder, mais il est sans doute mort peu après sa désignation. Le deuxième fils par rang d'âge est Shamash-shum-ukîn, qui va devenir roi de Babylone. Le troisième pourrait être Shamash-mêtu-uballit, « Shamash a ressuscité le mort », mais son nom doit traduire une santé fragile qui ne le prédispose pas à régner[18]. Assurbanipal est son quatrième fils.

L'accession au trône

Assarhaddon a laissé, ce qui est assez rare, un récit de son accession au trône, que l'on a qualifié d'apologie ou d'autobiographie[19]. Ce récit est placé au début d'inscriptions royales trouvées à Ninive. Comme d'habitude, il commence

par la titulature d'Assarhaddon. Elle est très courte, ce qui signifie que le récit est composé au début de son règne, avant qu'il n'acquière beaucoup de titres. Par ailleurs, le lieu où se sont réfugiés ses frères rebelles n'est pas indiqué car il n'est pas encore connu. Ce récit est sans doute destiné à légitimer son accession au trône, et il est repris plus tard, lorsque le roi organise sa succession, en 672[20]. Il commence par affirmer que les dieux l'ont prédestiné à être roi depuis son enfance, ce qui est faux. Il reconnaît cependant qu'il est le « cadet de ses frères aînés ». Mais cette difficulté a été résolue par son père, qui a interrogé les dieux Shamash et Adad par l'intermédiaire des devins pour savoir si Assarhaddon devait devenir le prince héritier. « Ils lui ont répondu un "oui" ferme, en ajoutant : "Il est ton successeur[21]." » Sennachérib a pris en outre la précaution de réunir tous les Assyriens pour leur faire jurer de protéger le prince héritier désigné. Selon la coutume, Assarhaddon entre dans la maison de succession en ayant pris soin de choisir une date propice pour cette entrée.

Malgré l'approbation des dieux et le serment de fidélité juré par le peuple, la désignation d'Assarhaddon n'est pas acceptée par ses frères. Il décrit les différentes étapes de leur révolte qui pourraient correspondre à ce qui s'est réellement passé. Ils essaient d'abord de le discréditer, en complotant contre lui. Ils le persécutent en répandant de fausses rumeurs et des calomnies. S'ils ont connaissance de sa maladie, peut-être l'utilisent-ils pour lui nuire. En tout cas, leur objectif est de faire revenir leur père sur sa décision : « Contre la volonté des dieux, ils rendirent mon père en colère contre moi, (mais) au fond de lui, il conservait de l'affection pour moi et souhaitait toujours me voir exercer la royauté[22]. » Il est finalement contraint à l'exil dans un lieu secret, situé sans doute dans une des provinces occidentales, protégé par les dieux qu'il continue à prier avec ferveur. On se demande en fait si cet exil est une mesure de protection ou de semi-disgrâce. Pendant ce temps à Ninive, la situation se dégrade car Sennachérib refuse de céder à ses fils séditieux. Ils se livrent à des exactions et opèrent une véritable révolution. L'un d'entre eux, Urdu-Mullissu, va même jusqu'à assassiner

son père. Le récit d'Assarhaddon évoque cet assassinat de manière voilée, en vertu d'un tabou mésopotamien qui consiste à taire le mal, qu'il s'exprime à travers une action ou à travers une personne. De la même façon, il est très pudique sur sa propre réaction face à ce deuil : il crie « Malheur ! » et déchire ses vêtements.

À partir de ce moment, Assarhaddon cesse d'être passif devant les événements et passe à l'action parce qu'il est devenu roi de fait. Les dieux continuent à l'aider en transformant la force des rebelles en faiblesse. La population assyrienne refuse de les soutenir car elle a fait le serment d'être fidèle à Assarhaddon. Toujours avec l'aide des dieux, il se présente comme celui qui ne recule jamais dans le combat : « Je me mis en rage comme un lion, je devins fou de colère et, pour exercer la royauté sur la maison de mon père, je cognai avec mes poings[23]. » Il prie et consulte les dieux, qui lui envoient un présage favorable en le poussant à livrer bataille. Il part aussitôt de son lieu d'exil pour vaincre les rebelles. Il n'attend pas son armée, ne s'occupe pas de ses chevaux, ni de sa tenue de combat, ni de ses provisions de route, ni du mauvais temps hivernal. « Comme un aigle en vol, je déployai mes ailes pour repousser mes ennemis. » Sur la route de Ninive, il est bloqué par les troupes rebelles à son arrivée dans le Hanigalbat. Curieusement, il ne décrit pas cette bataille qu'il gagne pourtant. Par piété sans doute, il attribue sa victoire aux dieux, en particulier à Ishtar d'Arbèles, déesse de la guerre, sa protectrice. Selon ses inscriptions, les rebelles sont terrifiés, ils se conduisent comme des femmes affolées et le reconnaissent comme leur roi, devenant dociles comme des agneaux. Les Assyriens, liés par le serment fait à son père, viennent à sa rencontre et lui baisent les pieds. Les chefs des rebelles abandonnent leurs troupes et s'enfuient dans un pays inconnu, peut-être en Urartu. Il ne reste plus à Assarhaddon qu'à franchir avec son armée le Tigre comme si c'était un simple fossé. Il fait une entrée triomphale dans Ninive, heureux de s'asseoir sur le trône de son père, le 8^{e} jour d'*addaru* (mars) 680, et se fait couronner à Assur dix jours plus tard[24].

La conclusion de son récit d'intronisation est idyllique, peut-être parce qu'il l'a ressentie ainsi : « Le vent du sud, la brise du dieu Ea, dont le souffle est favorable à l'exercice de la royauté, soufflait sur moi. Des signes favorables me parvinrent dans le ciel et sur la terre[25]. » L'Empire assyrien que lui a légué Sennachérib est relativement stabilisé, du moins en apparence. Le seul problème auquel il se heurte d'emblée et qu'il doit résoudre est l'opposition intérieure. Les guerres de succession ne sont pas rares en Mésopotamie et sont résolues en général de manière drastique. Dès son accession au trône, il commence donc par neutraliser tous les opposants. Il se comporte avec une extrême sévérité, en punissant cruellement ceux qui ont encouragé ses frères à s'emparer du pouvoir par l'extermination de leurs descendants. Quel âge Assarhaddon a-t-il quand il devient roi ? Il doit avoir autour de la quarantaine si sa mère Zakûtu s'est mariée avec Sennachérib pendant la décennie 720-710. Son successeur Assurbanipal, qu'il a sans doute désigné assez tôt dans son règne, doit avoir alors au moins 20 ans, et ses autres fils sont plus âgés.

Le rôle des devins et des astrologues

Les devins et les astrologues ont toujours joué un rôle important pour le roi assyrien et son entourage, mais jamais autant que pendant le règne d'Assarhaddon. La divination est considérée par les Assyriens comme la première des sciences. Elle permet la connaissance des choses cachées et de la volonté divine à travers les tablettes du destin, les visions, les songes et les signes. Il n'est guère d'acte important de la vie publique ou privée pour lequel on ne demande une consultation divinatoire. Celle-ci permet d'établir un diagnostic et d'indiquer comment se libérer d'influences maléfiques en recourant à un exorciste qui effectue des rituels de magie blanche pour conjurer la magie noire[26].

Les exorcistes recourent souvent aux figurines de substitution pour débarrasser le patient du mal, et au rituel du roi-substitut quand le roi est menacé par un grave danger. Les exorcistes les plus compétents sont également instruits dans d'autres disciplines comme la divination et sont parfois de

grands lettrés. Les métiers divinatoires évoluent et le Ier millénaire connaît un engouement pour l'astrologie, qui interprète les phénomènes célestes. Les sujets les plus fréquents sur lesquels les rois Assarhaddon et Assurbanipal consultent les devins sont l'état de santé, les observations de la lune, les éclipses, les séismes, les météores, les questions professionnelles, pratiques et cultuelles, les informations techniques et les dénonciations[27]. Les exorcistes travaillent parfois en collaboration avec les médecins, à Assur par exemple.

Une bibliothèque professionnelle d'Assur, spécialisée dans la guérison et la protection contre le mal, forme à la fois des exorcistes et des médecins pour le service des temples, comme ceux d'Assur et de Gula[28]. Ils apprennent à copier des tablettes qui contiennent de nombreuses descriptions de rituels et qui sont utilisées aussi comme exercices de lecture. Les prêtres de cette école sont en relation avec la cour de Ninive.

En raison de sa maladie chronique, Assarhaddon consulte très fréquemment les devins et les astrologues pour essayer de trouver des solutions à ses problèmes. Aussi est-il sans cesse en interaction avec eux. Il est influencé par leurs réponses, mais sans doute aussi infléchit-il certaines d'entre elles dans le sens qui lui convient. On a conservé des prophéties qui correspondent à des événements survenus pendant son règne. Ainsi, la victoire qu'il a remportée dans le Hanigalbat sur l'armée rebelle de ses frères est prédite dans une prophétie d'Ishtar d'Arbèles : « N'aie crainte, roi du pays d'Assur… je déferai ton ennemi en une seule rencontre[29]. » De même, son franchissement du Tigre après cette victoire est annoncé : « N'aie crainte, mon roi… je ne te laisserai pas te couvrir de honte. Je te ferai traverser sain et sauf le fleuve[30]. » La connaissance de la volonté divine est considérée comme importante, et les prêtres et les administrateurs des temples sont responsables de la transmission des messages prophétiques au roi[31].

Les plus connus des exorcistes de Ninive sous le règne d'Assarhaddon sont Adad-shumu-usur, exorciste personnel du

roi, et Marduk-shâkin-shumi, chef exorciste[32]. Dadâia est probablement au service de la reine mère Zakûtu. Adad-shumu-usur donne des conseils à Assarhaddon dans sa vie privée, il explique par exemple au roi, très affecté par la perte d'un enfant atteint d'un mal incurable, que rien n'aurait pu le sauver, même s'il avait donné la moitié de son royaume. Il lui prodigue aussi des conseils pour organiser sa succession. Le roi interroge Shamash, le dieu Soleil, pour savoir s'il doit nommer comme prince héritier son fils aîné Sîn-nâdin-apli et il reçoit une réponse positive. Mais Sîn-nâdin-apli disparaît à la suite de cette consultation. Le roi est alors hanté par une question : « Qui ? », signifiant soit qui l'a supprimé, soit par qui doit-il le remplacer. Dans une autre réponse, l'exorciste admet que le roi a raison de dire que des serviteurs doivent d'abord goûter les boissons servies au prince héritier, sans doute Assurbanipal. Cette méfiance peut s'expliquer si son fils aîné, premier prince héritier désigné, a été empoisonné. L'exorciste félicite Assarhaddon d'avoir choisi comme successeurs Assurbanipal pour le trône d'Assyrie et Shamash-shum-ukîn pour le trône de Babylonie, décision qui a dû être difficile à prendre car le roi savait par sa propre expérience que les frères sont des rivaux potentiels.

Zakûtu, la mère d'Assarhaddon, consulte aussi beaucoup les devins, surtout à l'époque où se pose la question de la succession de Sennachérib. Son rôle probable dans le choix d'Assarhaddon comme prince héritier a dû s'appuyer sur la consultation des devins. Finalement, dans sa longue et difficile accession au trône, Assarhaddon est soutenu et aidé par les devins, qu'il sait habilement utiliser : à leurs yeux, il est l'héritier choisi par les dieux pour défaire les forces du mal, restaurer l'ordre et sauver le pays[33].

Reconstruire Babylone

« Effrayé et inquiet », car il est soucieux d'éviter de commettre les mêmes péchés que ses ancêtres et de réparer leurs fautes, Assarhaddon entreprend de reconstruire Babylone et de rétablir un équilibre de puissance entre les dieux Assur et Marduk[34]. L'apaisement des tensions en Babylonie constitue

une des grandes entreprises de son règne. Il revient en fait à une politique pacifique qui était celle des anciens rois assyriens. Une douzaine d'inscriptions provenant de Babylone, sur prisme, cylindre, monument en pierre, tablette en argile et brique, racontent, avec des variantes, la reconstruction de la cité de Babylone, du temple de Marduk et du temple de Nabû. La plupart sont datées de l'année d'accession, qui commence le 8e jour d'*addaru* (mars) 680 et dure vingt jours, mais d'après leur contenu, elles ont été écrites au plus tôt en 674[35]. Cette pseudo-datation est un élément de propagande : Assarhaddon veut signifier qu'il est si soucieux de la reconstruction de Babylone qu'il s'y consacre dès son accession au trône. Il rappelle d'abord l'inondation de la ville provoquée par son père : « La rivière Arahtu, rivière d'abondance, s'est changée en une vague monstrueuse, une marée coléreuse, un énorme flot semblable au déluge. Elle a déversé ses eaux destructrices à travers la cité, ses édifices, et les a transformés en ruines. Les dieux qui l'habitaient se sont envolés dans les cieux comme des oiseaux, ses habitants se sont cachés dans un autre lieu et ont trouvé refuge dans une terre inconnue[36]. » La période d'abandon de la ville a d'abord été estimée par une prophétie à soixante-dix ans, elle est ensuite réduite à onze ans. Marduk ordonne à Assarhaddon de rebâtir les centres cultuels, de rénover les temples, de rétablir les rites de l'Esagil et de repeupler la ville. Des oracles sont rendus, notamment par hépatoscopie (examen du foie), pour confirmer l'ordre de reconstruction de la ville et de l'Esagil. Aussi mobilise-t-il les artisans, les prisonniers de guerre et les Babyloniens à cet effet. Il se présente volontiers ainsi dans ses inscriptions : « Je suis celui qui a reconstruit Babylone », en espérant que les dieux babyloniens Marduk et son épouse Sarpânitu lui en sauront gré, en lui accordant leur protection, à lui et à ses descendants[37].

Les travaux de reconstruction nécessitent d'énormes moyens financiers qu'il tire en partie du butin de la campagne victorieuse d'Égypte en 671. L'astrologue Mâr-Issâr est le représentant officiel du roi à Babylone et lui envoie régulièrement des lettres pour le tenir au courant de l'avancée

des travaux[38]. Comme Zakûtu a reçu quelques lettres de Babylonie, on a émis l'hypothèse qu'elle est alors gouverneur de cette province[39]. Même si elle a des responsabilités ponctuelles quand Assarhaddon est en campagne ou malade, son intérêt pour la Babylonie peut s'expliquer simplement par les graves difficultés rencontrées autrefois par son époux le roi Sennachérib dans cette région.

Les travaux de reconstruction sont décrits en détail dans les inscriptions babyloniennes d'Assarhaddon, depuis la fabrication des briques jusqu'à la décoration des édifices. Lui-même met la main à la pâte en transportant un panier d'argile sur sa tête[40]. Il respecte scrupuleusement les plans originaux pour la reconstruction des temples détruits, mais il élargit les limites proprement urbaines en suivant un quadrillage beaucoup plus géométrique qu'auparavant. Il reconstruit les temples de Marduk, de Sarpânitu et de Nabû, en consolidant leurs fondations, en utilisant des bois de cèdre, de cyprès et de térébinthe, et des ornements d'or, d'argent et de cuivre. Il place des tablettes en argent, or, bronze, lapis-lazuli, albâtre, basalte et calcaire blanc dans les fondations de ces temples pour commémorer ses pieux travaux, en écrivant son nom de façon originale : en hiéroglyphes[41]. Il restaure les rites de l'Esagil, sanctuaire de Marduk, plus splendides qu'auparavant, surtout la fête de l'*akîtu* qui dure douze jours. Il reconstruit aussi l'Etemenanki, c'est-à-dire la ziggourat, qui est la tour de Babel biblique. Il accorde en outre des faveurs aux Babyloniens : il annule leurs dettes, rétablit leur statut privilégié antérieur et accorde la liberté à tous. Il leur rend leurs biens volés, leur fournit des vêtements et autorise les exilés à revenir à Babylone : « Je les ai encouragés à se réinstaller dans la cité, à construire des maisons, à planter des vergers et à creuser des canaux[42]. » Il leur ouvre des routes dans toutes les directions pour qu'ils puissent développer des relations commerciales avec tous les pays. Il entreprend aussi des travaux dans les villes babyloniennes de Dêr, Cutha, Borsippa et Uruk[43]. Cela ne l'empêche pas de réprimer sévèrement les révoltes comme celle de Nippur en 678 et du Bît-Dakkûri en 675. Mâr-Issâr, le représentant du roi à

Babylone, l'informe d'émeutes survenues dans la cité : les manifestants pauvres lancent des mottes de terre, faute d'avoir des pierres[44]. Assarhaddon rend les statues des dieux qui ont été pillées par les Assyriens et les Élamites à leurs centres cultuels. Pourtant, il ne ramène pas à Babylone Marduk, en captivité à Assur depuis 689 ; ce sera le fait de son fils Shamash-shum-ukîn en 668.

L'effort de reconstruction d'Assarhaddon en Babylonie est considérable, car, par comparaison, les travaux qu'il mène en Assyrie sont un peu moins spectaculaires : à Ninive, Assur, Nimrud, Arbèles, Imgur-Enlil et Tarbisu. Il entreprend une rénovation urbaine à Nimrud, il construit ou restaure des résidences royales et des arsenaux à Assur, Nimrud, Ninive et Tarbisu. Il restaure des temples à Arbèles, Assur et Ninive, et il reconstruit des villes qu'il a détruites dans le royaume de Shubria[45].

La première phase des campagnes (680-675)

Les inscriptions d'Assarhaddon ne présentent pas ses campagnes militaires par ordre chronologique, à l'exception de deux prismes et d'une tablette en argile fragmentaires. On peut s'appuyer cependant sur les chroniques babyloniennes qui sont chronologiques, mais qui contiennent quelques altérations et sont très succinctes.

Assarhaddon n'entreprend pas de campagne pendant son année d'accession qui n'a duré que vingt jours. Sa priorité est de montrer qu'il commence tout de suite la reconstruction de Babylone en datant faussement ses inscriptions babyloniennes de cette année-là. Le changement de règne est, comme d'habitude, l'occasion de soulèvements. La Chaldée est en effervescence, les Scythes et les Cimmériens s'agitent et le pharaon Taharqa attise l'hostilité des cités phéniciennes, frustrées de leur débouché commercial vers l'Égypte par le pouvoir assyrien. En 680 (an 1), Nabû-zêr-kitti-lîshir, fils de Merodach-baladan et gouverneur du « Pays de la mer », assiège Nikkal-iddin, gouverneur d'Ur et fidèle vassal de l'Assyrie. Assarhaddon envoie ses eunuques et les

gouverneurs des provinces voisines[46]. Nabû-zêr-kitti-lîshir s'enfuit comme un renard chez le roi d'Élam, qui le fait exécuter. Son frère Na'id-Marduk vient à Ninive faire allégeance au roi d'Assyrie, qui le nomme à la place de son frère. Peut-être la même année, Bêl-iqîsha, chef de la tribu araméenne du Gambulu, vient à Ninive apporter son tribut et sa redevance à Assarhaddon, qui « a pitié de lui et l'encourage ». Il renforce sa forteresse dans laquelle il installe une garnison assyrienne pour qu'elle serve de « porte contre l'Élam[47] ».

En 679 (an 2), il mène une campagne contre Arza (Qalaat El-Arish) à la frontière de l'Égypte, prend la ville et la pille, et emmène comme prisonnier le roi Arsuhîli à Ninive, où il l'expose comme un vulgaire porc[48]. Au nord-ouest de l'empire, Assarhaddon manifeste avec force son hostilité aux peuples de la Cilicie, qui vivent dans les montagnes inaccessibles d'Hilakku : ce sont de « misérables Hittites qui se sont fiés à leurs puissantes montagnes et qui ne se sont jamais soumis[49] ». Il capture et brûle 21 de leurs villes fortifiées avec les localités environnantes, et les soumet. Au cours de cette campagne, il se heurte à un groupe de Cimmériens près des frontières occidentales de l'Empire assyrien. Ils participent à des actions anti-assyriennes aux côtés des habitants de Tabal et d'Hilakku. Le roi assyrien massacre des Cimmériens dans le pays de Hubishna, à proximité du Tabal. Il tue à l'épée le chef cimmérien Teushpa, un « barbare[50] ». La victoire du roi assyrien dans ces régions en 679 n'a sans doute pas d'effet sur les Cimmériens ni sur les Hilakkéens. En effet, ils sont toujours considérés comme les ennemis de l'Assyrie dans les années 670, quand le roi assyrien interroge plusieurs fois le dieu Shamash à leur sujet[51].

En 678 (an 3), Assarhaddon rencontre un nouveau problème avec les tribus chaldéennes : Shamash-ibni, chef de la tribu du Bît-Dakkûri, un gredin selon lui, a exproprié des terrains appartenant à des citoyens de Babylone et de Borsippa. Le roi assyrien le capture, le fait exécuter, restitue les terrains à leurs propriétaires et installe à sa place Nabû-

ushallim[52]. Cette année-là, il a dû remporter une victoire contre les Mannéens alliés avec les Scythes, car elle est mentionnée sur la stèle de Til Barsip, érigée en commémoration de la prise de Sidon, datée de 677. Un deuxième groupe de Cimmériens a joué un rôle important aux pays des Mannéens, d'Hubushkia, d'Ellipi et de Médie. Dans la même région, un groupe de Scythes, aux côtés des Cimmériens, manifeste son hostilité à l'Assyrie. Assarhaddon tue à l'épée Ishpakaia, chef des Scythes[53].

En 677 (an 4), Abdimilkot, roi de Sidon, se révolte, excédé par la pression fiscale et le contrôle excessif de ses activités commerciales[54]. Il cherche des alliés, mais ne peut pas compter sur le roi de Tyr, son rival vaincu, ni sur le trop prudent roi de Byblos, ni sur le roi d'Arwad, qui ne veut pas subir le sort de sa voisine Simyra. Il conclut donc une alliance avec Sandauarri, roi de Kundu et de Sissu en Cilicie, avec lequel il entretient sans doute des liens commerciaux. Assarhaddon est intéressé par la côte phénicienne, surtout à cause de son emplacement stratégique sur la route de l'Égypte qu'il rêve de conquérir. Il veut aussi développer la puissance maritime de l'Assyrie grâce aux flottes phéniciennes. L'écrasement de la révolte de Sidon est le seul événement occidental de son règne rapporté dans les chroniques babyloniennes, parce qu'il est si violent qu'il marque les esprits. Les inscriptions royales assyriennes racontent longuement la répression de Sidon, avec force détails. Les stèles de Zincirli et de Til Barsip visent à humilier le roi de Sidon, tenu en laisse par le roi assyrien. Assarhaddon nivelle la ville située au milieu de la mer comme sous l'effet d'un déluge, il démantèle et jette à la mer les remparts et les édifices de l'agglomération principale de la côte, la réduisant à des ruines. Abdimilkot se réfugie dans un îlot de Sidon, mais il est capturé comme un poisson par le roi assyrien qui lui tranche la tête. Assarhaddon collecte dans son palais un butin considérable qu'il rapporte en Assyrie avec la famille royale et les domestiques. Il ordonne aux rois du Hatti, parmi lesquels les autres rois phéniciens, de construire une nouvelle ville appelée « Kâr-Assarhaddon », qu'il fait peupler de déportés des montagnes de l'est. Il s'empare ensuite de

toutes les villes sidoniennes et les réorganise en une province assyrienne, en leur imposant une redevance et un tribut plus lourds qu'auparavant. Il donne au roi Baal Ier de Tyr les deux villes sidoniennes de Marubbu et de Sarepta pour se le concilier et rééquilibrer son territoire. Il réprime la révolte du roi cilicien Sandauarri au cours de la même campagne. Il le prend au piège comme un oiseau dans ses montagnes et lui tranche la tête. Le *Papyrus d'Adon* n'est pas un appel à l'aide du roi Sandauarri au pharaon en 677, comme on l'a parfois suggéré, car il date plutôt de 603 et concerne l'Empire néo-babylonien[55].

En 676 (an 5), Assarhaddon rapporte à Ninive les deux têtes coupées d'Abdimilkot et de Sandauarri pour les exhiber dans le cortège triomphal qui parcourt les rues en musique et en chansons, suspendues aux épaules de deux prisonniers nobles, un Sidonien et un Cilicien. Sa cruauté n'est pas gratuite, elle a valeur d'exemple « en montrant au peuple la puissance d'Assur », pour dissuader les États tributaires de se révolter contre l'Assyrie.

Le même mois, les chroniques babyloniennes mentionnent la prise de Bâzu/Bazza. Les inscriptions royales sont plus détaillées[56]. Bâzu est décrite comme une ville du désert, le pays de la soif. Assarhaddon défait huit rois de la région, s'empare de leurs biens et déporte leurs sujets et leurs dieux en Assyrie. L'un d'eux, Laialê, roi d'Iadia, va jusqu'à Ninive lui baiser les pieds : le roi assyrien a pitié de lui et le nomme gouverneur de la province assyrienne de Bâzu.

Le traité de vassalité conclu par Assarhaddon avec le roi Baal Ier de Tyr date sans doute de 676, à la suite de la réorganisation du territoire de l'ancienne cité de Sidon[57]. Bien que la période soit à la détente entre Tyr et l'Assyrie, Assarhaddon se méfie toujours de cette cité phénicienne rebelle, restée imprenable sur son île. Aussi impose-t-il à son roi un traité qui délimite ses droits et ses devoirs, et établit-il un contrôle strict de ses activités. Il éprouve également le besoin de réglementer le commerce maritime de la côte levantine, pour la première fois depuis que l'Empire assyrien

est devenu une puissance maritime. Le traité stipule qu'un représentant assyrien est installé à demeure à Tyr, c'est-à-dire à Ushu, sur son territoire continental. Il a pour mission de contrôler tout messager reçu au palais tyrien et toute lettre envoyée au roi ou au conseil des Anciens. En son absence, aucun messager ne peut être reçu ni aucune lettre ouverte. Le traité accorde un droit d'aubaine en faveur d'Assarhaddon en cas de naufrage d'un navire du roi de Tyr ou des Tyriens. Il énumère ensuite les ports et les routes commerciales concédés à Baal et aux Tyriens par le roi assyrien sous réserve de payer les droits de douane : les ports d'Akko et de Dor, la côte philistine, le pays du Liban et les villes de la montagne, et la côte assyrienne, c'est-à-dire les provinces de Simyra et de Sidon. Byblos apparaît comme un petit territoire autonome. Les dieux assyriens et tyriens garantissent le traité. La transformation de Sidon en province assyrienne et le traité imposé à Tyr ont pour objectif de préparer la campagne contre l'Égypte en neutralisant ces deux cités phéniciennes.

Pour 675 (an 6), les chroniques babyloniennes rapportent surtout des événements en relation avec l'Élam. Le roi d'Élam Huban-haltash II attaque Sippar et massacre ses habitants. Soudain, il meurt sans être malade et il est remplacé par son frère Urtak. Les chroniques mentionnent aussi un problème posé par Shuma-iddin, gouverneur de Nippur, et Kudurru, habitant du Bît-Dakkûri, qui ont été transportés en Assyrie[58]. Les tensions entre l'Assyrie et l'Élam sont palpables pendant le règne d'Assarhaddon. La même année, l'armée assyrienne marche contre Melid et assiège Mugallu, roi de Melid et plus tard de Tabal. Ce roi, venu au pouvoir peu avant 675, a régné pendant près de trente-cinq ans[59]. Le silence des inscriptions royales sur Mugallu signifie qu'Assarhaddon n'a pas réussi à le vaincre, même si un rapport astrologique lui a donné un bon présage pour les troupes d'Ituéens envoyées contre lui[60]. Il conduit sans doute une deuxième campagne vers l'est, contre les Mannéens et les Gutéens, soutenus par les Cimmériens[61]. Elle est mentionnée dans une lettre adressée par Bêl-ushêzib au roi assyrien, où il transmet l'interprétation d'un phénomène

céleste de météores : il doit attaquer les Mannéens et leurs alliés cimmériens car il remportera la victoire[62].

Pendant cette première phase de campagnes, Assarhaddon a stabilisé, au moins provisoirement, les provinces occidentales, mais il n'a pas réussi à sécuriser les frontières nord-ouest, nord et est de l'empire, en enrayant notamment l'agitation des Scythes et surtout des Cimmériens. Pourtant, il décide de réaliser une conquête qui lui semble possible après la pacification de l'ouest : la conquête de l'Égypte. Taharqa, pharaon de la XXV^{e} dynastie kushite au pouvoir depuis 690, pratique une politique agressive vis-à-vis des Assyriens en intervenant au Levant depuis 683. Il cherche à contrôler le commerce de Méditerranée orientale et soutient les révoltes anti-assyriennes. Assarhaddon déclare qu'un des objectifs de la conquête de l'Égypte est d'« arracher les racines de Kush d'Égypte ».

La deuxième phase des campagnes (674-670)

En 674 (an 7), les chroniques babyloniennes mentionnent la première campagne assyrienne en Égypte. En fait, sans les chroniques babyloniennes, on ne saurait pas qu'Assarhaddon a mené cette première campagne désastreuse contre l'Égypte : « Le 5^{e} jour du mois d'*addaru* (mars), l'armée assyrienne fut battue en Égypte[63]. » Avant d'attaquer l'Égypte, le roi assyrien doit s'assurer la neutralité des tribus arabes de la mer Morte, sans qu'on puisse préciser la date de cette initiative. Il rappelle la conquête d'Adummatu, la forteresse des Arabes, par son père Sennachérib, la saisie de tous les dieux et d'Apkallatu, reine des Arabes. Hazaël, roi des Arabes, vient rencontrer Assarhaddon à Ninive avec un magnifique présent, il lui baise les pieds et le supplie de lui rendre ses dieux. Le roi assyrien a pitié de lui et accède à sa demande. Il met sur le trône Tabûa, une jeune déportée arabe élevée à la cour assyrienne, dont la relation avec Hazaël n'est pas claire. Lorsque celui-ci décède, il le remplace par son fils Iata, en lui imposant un très lourd tribut. Plus tard, il intervient à nouveau pour aider Iata, qu'Uabu essaie de renverser ; selon les versions, Uabu aurait été fait prisonnier ou aurait réussi à renverser Iata[64].

Assarhaddon prend peut-être prétexte d'une révolte d'Ashkelon pour partir en campagne contre l'Égypte en longeant la côte, en 674, l'an 17 du pharaon Taharqa. La stèle gravée après 671 à l'embouchure du Nahr el-Kalb, au nord de Beyrouth, dans la falaise, raconte sa conquête de l'Égypte et mentionne Ashkelon, mais ce passage est trop abîmé pour être compréhensible[65]. Une allusion à la défaite assyrienne de 674 figure dans le cycle épique de Pédoubastis[66]. L'échec de cette campagne serait dû au fait que l'armée assyrienne est passée par le Wadi Tumilat où Pémou, roi d'Héliopolis, l'aurait repoussée.

En 673 (an 8), les chroniques babyloniennes relatent la campagne contre Shubria, le butin apporté à Uruk et la mort de l'épouse du roi[67]. Les inscriptions royales mentionnent un autre événement survenu cette année-là : la mobilisation, pour la reconstruction de l'arsenal de Ninive, de 22 rois du Hatti, comprenant 12 rois du rivage de la mer et 10 rois chypriotes[68]. Dans l'inscription qu'on a appelée *Lettre aux dieux*, Assarhaddon décrit la campagne contre Shubria de 673, qui a été entreprise comme un préliminaire nécessaire à la cérémonie de succession qu'il va organiser en 672[69]. Shubria est une petite cité du nord proche du lac de Van. La raison invoquée pour justifier cette campagne est que son roi, Ik-Teshup, a offert l'asile à des réfugiés politiques assyriens et qu'il refuse de les extrader malgré les demandes répétées du roi assyrien. En apprenant l'approche de l'armée, il se soumet, mais Assarhaddon n'en tient pas compte : il le tue avec son épée, il tranche les mains, le nez, les oreilles et arrache les yeux des fugitifs ne venant pas d'Urartu. Il assiège et prend Uppume, la capitale, détruit les autres villes, déporte les populations et transforme la région en deux provinces assyriennes. Il rapporte une énorme quantité de butin qu'il distribue en partie aux Assyriens et aux Babyloniens, notamment à la cité d'Uruk, comme le mentionnent les chroniques babyloniennes.

Pourquoi Assarhaddon déploie-t-il une telle énergie et une telle violence contre la petite cité de Shubria ? On a proposé

deux hypothèses qui peuvent être valables toutes les deux. Après la défaite de sa première campagne contre l'Égypte, le roi veut démontrer que l'Empire assyrien est toujours puissant. Il est possible aussi que son frère Urdu-Mullissu, meurtrier de Sennachérib, et les comploteurs se soient réfugiés en Urartu. Le roi d'Urartu, qui semble avoir conclu un traité avec l'Assyrie, est tenu de les extrader. Les fugitifs assyriens, accompagnés de fugitifs urartéens, se seraient alors réfugiés à Shubria. Cela expliquerait la cruauté manifestée par Assarhaddon envers les fugitifs assyriens, mais pas envers les Urartéens. Il est impératif pour lui d'éliminer les prétendants au trône avant d'organiser sa succession l'année suivante.

La reine, épouse du roi, décédée en 673 d'après les chroniques babyloniennes, est Esharra-hammat. En effet, c'est à cette époque qu'il fait construire un mausolée à son nom à Assur. Assurbanipal, qui est sans doute son fils, est responsable de son entretien en tant que prince héritier, et il est en contact avec le fantôme de la reine[70].

L'année 672 (an 9) n'est pas mentionnée dans les chroniques babyloniennes, soit par erreur, soit parce que les Babyloniens considèrent qu'il ne s'est produit aucun événement important de leur point de vue. Mais il n'a pas dû y avoir de campagne militaire, car dans une inscription sur une tablette en argile, on passe aussi sans transition de l'an 8 avec la campagne contre Shubria à l'an 10 avec la deuxième campagne contre l'Égypte[71]. L'année 672 a peut-être été consacrée à la préparation de cette dernière. Les relations des Cimmériens et des Scythes avec les Assyriens évoluent différemment. Le roi scythe Bartatua succède à Ishpakâia, il demande en mariage une fille d'Assarhaddon et un traité d'amitié est sans doute conclu. Hérodote le cite sous le nom de Protothyès, en disant qu'il a combattu par la suite aux côtés des Assyriens[72]. En revanche, les Cimmériens sont restés hostiles aux Assyriens et ils prennent part aux actions anti-assyriennes des Mannéens et des Mèdes[73]. Les Cimmériens soutiennent notamment la révolte de Kashtaritu, chef mède, qui est souvent identifié à Phraortès, de la dynastie royale

mède, ce qui reste à confirmer. Assarhaddon interroge à maintes reprises le dieu Shamash pour savoir s'il doit entreprendre des actions contre les Mèdes. Le traité de succession conclu entre Assarhaddon et leurs chefs est daté du mois d'*ayyaru* (mai) 672. C'est sans doute à ce moment qu'ils viennent lui baiser les pieds à Ninive, en lui offrant de nombreux pur-sang et des blocs de lapis-lazuli. La révolte de Kashtaritu a lieu après l'établissement du traité et sous le règne d'Assarhaddon, donc entre 671 et 669. On ignore aussi quand il vainc Shidir-parna et E-parna, chefs mèdes révoltés du pays de Patusharri, près du mont Bikni, la montagne du lapis-lazuli. La campagne contre l'Ellipi, qui est alors hostile à l'Assyrie, a lieu entre 672 et 669, sans qu'on puisse préciser davantage[74].

L'événement marquant de l'année 672 est cependant le traité de succession dans lequel Assarhaddon désigne deux de ses fils comme princes héritiers : Assurbanipal pour l'Assyrie et Shamash-shum-ukîn pour la Babylonie. Cette procédure est nouvelle puisque les rois précédents portaient la double couronne d'Assyrie et de Babylonie. À cause de la contrainte de sa maladie, le roi a besoin de se faire aider par des personnes de confiance pour faire face à toutes ses responsabilités. Il met fin par la même occasion à une possible guerre de succession. Il traduit la nouvelle procédure de succession par la représentation des deux princes héritiers à ses côtés sur les stèles de Til Barsip et de Zincirli, et par la gravure sur des sceaux de trois motifs du personnage tuant un lion. Le traité a peut-être été distribué en 200 exemplaires, mais préservé en huit, trouvés dans le temple de Nabû à Nimrud[75]. Il est possible que Zakûtu, la mère du roi, ait inspiré cette originale procédure de succession. Les Mèdes semblent particulièrement impliqués dans la protection du prince héritier.

La conquête de l'Égypte (671)

En 671 (an 10), les chroniques babyloniennes décrivent plus longuement que d'habitude la deuxième campagne et la conquête de l'Égypte par Assarhaddon[76]. Les faits mentionnés

sont les suivants : la marche vers l'Égypte de l'armée assyrienne, trois massacres successifs, puis la prise de Memphis, la fuite du pharaon Taharqa, la capture de son fils et de son frère, le pillage de la cité et la prise de butin. D'après les inscriptions royales, le roi assyrien règle d'abord en passant la révolte de Baal Ier de Tyr qui représente une menace sur ses arrières. C'est d'autant plus nécessaire si le territoire de Tyr sert de base logistique pour attaquer l'Égypte. Le roi de Tyr s'est allié avec Taharqa sans doute à partir de 674, refusant de faire allégeance à l'Assyrie et de continuer à payer le tribut. Une stèle est érigée à Qaqun, à 6 kilomètres de Tul Karm, en Israël, qui raconte la deuxième campagne d'Égypte depuis le départ d'Assur[77]. Une fois de plus, l'île de Tyr n'est pas prise, même si Assarhaddon se vante du contraire : « J'ai conquis la cité de Tyr au milieu de la mer. » Dans une autre inscription, il indique qu'il a simplement opéré le blocus de l'île, en coupant ses sources d'approvisionnement en eau et en nourriture, vitales pour les insulaires. Il lui confisque ses « villes de la terre ferme ». Peut-être crée-t-il une nouvelle province assyrienne comme celle de Sidon, sans l'île. Mais les deux rois ont intérêt à faire des compromis : Assarhaddon a besoin de continuer à exploiter les richesses de Tyr, Baal veut conserver son trône. Il se soumet et va lui baiser les pieds. Assarhaddon lui impose une lourde redevance, s'empare de ses biens et ramène en Assyrie ses filles, pourvues de riches dots, ce qui ressemble à des accords matrimoniaux plutôt qu'à une prise d'otages[78].

D'après les inscriptions royales, le roi assyrien se dirige ensuite vers la Philistie et traverse le désert du Sinaï au lieu de suivre la route côtière, pour surprendre l'ennemi, avec le soutien logistique de la tribu arabe de Mibsam[79]. Il assiège Memphis, la résidence du pharaon, et s'en empare en une demi-journée, avec des sapes, des brèches et des échelles d'assaut. Il ramène en Assyrie la famille royale, ses biens, ses chevaux, son bétail et 55 statues royales, dont certaines ont été retrouvées dans les fouilles de Ninive. Il déporte tous ses habitants hors d'Égypte.

Mais la version officielle des inscriptions royales est déformée par la propagande. Assarhaddon n'a pas lui-même fait la conquête de l'Égypte. D'ailleurs, les chroniques babyloniennes ne mentionnent pas le roi, mais l'armée assyrienne. En effet, Memphis est prise le 22e jour de *tammuzu* (juillet), alors qu'Assarhaddon est à Ninive le 14e jour de *tammuzu* pour accomplir le rituel du roi-substitut, car une éclipse de lune a été interprétée par les devins comme un signe funeste pour le roi[80]. Un substitut a pris sa place pour attirer sur lui le danger et on sait que ce rituel dure cent jours environ. L'armée assyrienne part pour la campagne d'Égypte le 3e jour de *nisannu* (avril) 671. Le voyage de Ninive à Memphis dure près de trois mois pour couvrir environ 1 850 kilomètres, à raison de 25 à 30 kilomètres par jour, en prévoyant divers arrêts[81]. Assarhaddon va jusqu'à Harrân, situé à une vingtaine de jours de marche, pour prier le dieu Sîn. Cet arrêt n'est pas mentionné dans les inscriptions assyriennes, mais il est connu par une prophétie qui lui est alors délivrée et qui est mentionnée dans une lettre adressée à Assurbanipal par Marduk-shumu-usur, chef devin à Ninive[82]. Pourquoi cet arrêt à Harrân ? Assarhaddon demande sans doute au dieu Sîn de l'aider à conquérir l'Égypte, mais il lui demande peut-être aussi de le guérir de sa maladie, car Sîn est connu pour infliger ce type de maladie[83]. Celle-ci donne au roi une affection de la peau qui lui interdit de se montrer en public, car un roi assyrien doit être sain d'esprit et de corps. Restée jusqu'alors quasi confidentielle, sa maladie est étalée au grand jour et peut remettre en question sa légitimité de roi.

Pour se trouver le 14e jour de *tammuzu* à Ninive et participer au rituel du roi-substitut, Assarhaddon n'a pas pu aller jusqu'en Égypte, ni même jusqu'à Tyr. Il rebrousse chemin à Harrân ou au mieux il accompagne l'armée à mi-chemin entre Ninive et Memphis. Qui décide de mettre le roi à l'écart et pour quelle raison ? Ce sont sans doute les devins qui doivent l'accompagner en campagne car il ne peut rien décider sans leur accord. La raison est peut-être la détérioration de son état de santé au cours de ce voyage éprouvant. Mais des raisons politiques peuvent aussi intervenir, comme des

ambitions personnelles pour prendre sa place pendant la campagne, surtout si sa légitimité de roi est contestée à cause de sa maladie. Une question se pose : qui prend la direction des opérations après son départ ? À partir du moment où le roi-substitut est désigné, Assarhaddon doit rester dans l'ombre, même s'il se tient informé de la situation. Les deux princes héritiers désignés l'année précédente, Assurbanipal et Shamash-shum-ukîn, doivent également rester à l'écart. Le roi-substitut exerce seulement une souveraineté fictive, sans avoir le droit de prendre des décisions politiques. Aussi faut-il chercher le nouveau responsable de la campagne dans l'armée elle-même. C'est logiquement le chef des eunuques, commandant en chef de l'armée, Ashur-nasir[84]. Les chefs des eunuques ont un rôle de premier plan sous les Sargonides, et c'est d'ailleurs l'un d'eux, Sha-Nabû-shu, qui remplace Ashur-nasir en 670 et qui se voit confier une nouvelle mission en Égypte[85].

L'administration assyrienne est installée en Égypte : « Partout en Égypte, je nommai d'autres rois, des gouverneurs, des officiers, des contrôleurs de ports, des fonctionnaires, du personnel administratif[86]. » La conquête assyrienne de l'Égypte est éphémère. Assarhaddon est obligé de s'en remettre en grande partie à des collaborateurs locaux. À peine l'armée assyrienne est-elle partie que Taharqa fomente des troubles dans le nord, l'obligeant à préparer une troisième campagne s'il veut conserver l'Égypte. Il s'attribue en tout cas le titre prestigieux de « roi des rois de Basse- et Haute-Égypte et de Kush », titre mensonger car seule la Basse-Égypte a été conquise.

En 670 (an 11), les chroniques babyloniennes notent : « En Assyrie, le roi a fait exécuter de nombreux officiers par l'épée[87]. » Assarhaddon ne semble pas intervenir dans les autres régions de l'empire. C'est vers 670 que les Cimmériens envahissent le royaume de Phrygie et que le roi phrygien, nommé Midas comme son prédécesseur, aurait été tué au cours de cette invasion. Le roi assyrien consulte le dieu Shamash à ce sujet. Une lettre de sa correspondance royale, datée de

670/669, fait allusion à un conflit militaire des Cimmériens avec les Assyriens, à la suite duquel ils sont obligés de rentrer chez eux, mais on n'en sait pas plus[88].

Le fait qui domine cette année est la purge effectuée par Assarhaddon parmi les hauts fonctionnaires. C'est la deuxième fois qu'il doit faire face à une conspiration réelle et qu'il l'écrase, la première ayant eu lieu au début de son règne. Comme cette deuxième conspiration n'est pas mentionnée dans les inscriptions officielles, on a proposé de l'expliquer par ce qu'on sait du contexte. Il y a eu en réalité plusieurs conspirations fomentées contre lui, vraies ou supposées. Celle d'un certain Sasî s'est formée à partir de Harrân. Une prophétie est délivrée par la prophétesse extatique locale : « Voici la parole de Nushku (fils de Sîn) : "La royauté appartient à Sasî. Je détruirai le nom et la descendance de Sennachérib[89]." » Cette prophétie est désastreuse pour Assarhaddon et ses héritiers, dénoncés comme des imposteurs. Qui est ce Sasî, désigné comme le vrai roi d'Assyrie ? Son identité est inconnue, mais il est peut-être en relation avec une branche dynastique de Harrân[90]. En tout cas, la conspiration de Harrân prend forme et de nombreuses lettres parviennent à Assarhaddon au mois d'*arahsammu* (novembre) 671 l'informant qu'elle gagne l'Assyrie et la Babylonie.

À la même date, une autre conspiration s'est formée à Ninive : Kudurru, haruspice babylonien, avertit le roi qu'il a été forcé de répondre à une question divinatoire : « Est-ce que le chef des eunuques va s'emparer de la royauté[91] ? » À Assur, Abdâ, gouverneur de la cité, organise un complot, avec la complicité de Sasî, pour s'emparer du pouvoir afin de réaliser un rêve prémonitoire. Dans ces conspirations, les eunuques semblent impliqués, comme Nabû-rêhtu-usur en avertit le roi : « Sauve ta vie des mains des eunuques[92] ! » Elles se sont formées surtout entre le 14e jour de *tashrîtu* (octobre) 671, fin du rituel précédent, et le 14e jour de *tebêtu* (janvier) 670, début du rituel suivant. Dès qu'il finit les cent jours du nouveau rituel du roi-substitut en avril 670, Assarhaddon procède à une répression brutale. Ashur-nasir, le chef eunuque vainqueur de

l'Égypte, a peut-être commis l'erreur de s'en glorifier et de participer à une conspiration visant à renverser le roi assyrien. En tout cas, Assarhaddon le pense et le fait exécuter pour rester le seul conquérant de l'Égypte.

Ce vaste massacre met fin à ces conspirations, mais l'élimination de tant de hauts dignitaires perturbe le fonctionnement administratif, puisque des documents sont datés non pas de l'éponyme de l'année selon l'usage, mais de l'année après l'éponyme de 671[93]. Des destructions de bâtiments dans la région de Harrân, à Burmarina (Tell Shiukh Fawqani) et à Zincirli, sont peut-être en relation avec la répression de la conspiration de Sasî. Assarhaddon doit son salut personnel et sa survie politique à un excellent réseau de surveillance interne, comprenant des espions, des informateurs et des agents provocateurs qui sont détestés par la population : « À cause de ce que j'entends, vois et trahis pour le roi, mon seigneur, beaucoup de gens me haïssent et complotent pour m'assassiner[94]. » La situation semble à nouveau sous contrôle, mais l'atmosphère de peur et de suspicion doit être difficile à supporter.

Une dernière campagne fatale (669)

En 669 (an 12), Assarhaddon entreprend une nouvelle campagne contre l'Égypte. Elle est seulement connue par les chroniques babyloniennes : « La 12e année, le roi d'Assyrie a marché contre l'Égypte, il est tombé malade en chemin et il est mort le 10e jour d'*arahsammu* (novembre)[95]. » Pourquoi cette nouvelle campagne ? Il veut sans doute montrer qu'il en est physiquement capable pour ne pas se laisser voler la gloire de la conquête de 671. Il doit se sentir protégé après avoir effectué un nouveau rituel du roi-substitut le 14e jour du mois de *simânu* (juin) 669[96]. Sans doute se trouve-t-il dans une phase de répit de sa maladie. Peut-être veut-il aussi échapper quelque temps à l'atmosphère pesante qui s'est installée en Assyrie après le massacre des hauts dignitaires. De plus, il doit consolider sa conquête de l'Égypte qui reste très fragile, car Taharqa tient le pays au-delà de Memphis et complote contre les Assyriens. Mais Assarhaddon présume de ses forces et ne

résiste pas à une nouvelle attaque de sa maladie, même s'il prend la précaution d'emmener ses médecins avec lui. Son corps est sans doute rapatrié en Assyrie et inhumé selon les usages royaux.

Ses prières fréquentes pour obtenir des dieux un long règne n'ont pas été entendues[97]. Il doit avoir autour de 50 ans quand il décède. Toutefois, compte tenu de sa maladie et des activités épuisantes auxquelles il se livre tout au long de ses douze années de règne, il a atteint un âge inespéré. Paradoxalement, c'est le roi assyrien le moins performant physiquement qui réussit à donner sa plus grande extension à l'Empire assyrien. En réalité, le climat politique difficile qu'il doit affronter après la mort ignominieuse de son grand-père Sargon et l'assassinat de son père Sennachérib le pousse à renforcer le système de surveillance interne et d'espionnage externe, surtout développé par Sargon. Son naturel méfiant l'incite à ne se fier à personne. Son fils Assurbanipal est une des rares personnes à qui il fait confiance. Dès qu'il le désigne comme prince héritier, il lui confie le service de renseignements aux frontières nord et est de l'empire, et aussi sans doute la gestion des affaires babyloniennes[98]. Il est moins méfiant vis-à-vis des femmes de sa famille, comme sa mère Zakûtu, sa femme Esharra-hammat et sa fille Sherua-etirat.

9

Assurbanipal, homme de pouvoir et intellectuel (668-631)

Assurbanipal est le dernier grand roi de l'Empire assyrien, les rois suivants sont affaiblis et mal connus. Il règne de 668 à 631, soit trente-huit ans, le plus long règne des rois néo-assyriens. L'Empire assyrien atteint alors son apogée et nul n'aurait pu prévoir qu'à sa mort en 631, cet empire n'avait plus que vingt et un ans à vivre, ou plutôt à agoniser. Les représentations stéréotypées similaires des rois néo-assyriens sur les bas-reliefs de leurs palais pourraient faire penser à des copies conformes. Pourtant, ils sont différents les uns des autres. Assurbanipal ne ressemble ni à son père Assarhaddon ni à son grand-père Sennachérib. Son règne est un des mieux documentés par le grand nombre d'inscriptions qui nous sont parvenues[1]. Il a fait rédiger de très nombreuses inscriptions royales, dont certaines sont assez longues. On a aussi conservé un grand nombre de lettres officielles, de textes oraculaires, de rapports astrologiques, de documents légaux et administratifs. Les bas-reliefs sculptés de son palais, souvent accompagnés de légendes, illustrent les événements marquants de son règne. La principale difficulté que l'historien rencontre dans cette masse documentaire est l'absence de chronologie, et par année de règne, et par éponyme de l'année. En effet, la liste des éponymes pendant le règne d'Assurbanipal est un peu confuse et s'arrête en 649. Ses annales sont classées en neuf campagnes militaires, mais leur ordre est géographique et non chronologique. Les chroniques babyloniennes suivent l'ordre chronologique, mais elles sont incomplètes et fragmentaires. Il faut donc reconstituer au mieux le cours des événements en combinant toutes les informations disponibles[2].

Les deux princes héritiers

Assarhaddon a désigné deux de ses fils comme princes héritiers en 672. Une direction bicéphale lui a paru la plus adaptée pour résoudre le conflit récurrent entre l'Assyrie et la Babylonie. Assurbanipal est donc le prince héritier désigné pour gouverner l'Assyrie, tandis que Shamash-shum-ukîn est le prince héritier qui deviendra roi de Babylonie. Qui est l'aîné ? La formule utilisée par Assarhaddon est la suivante : « J'ai fait entrer Assurbanipal, le fils aîné du roi, dans la maison de succession[3]. » Pourtant, même si Assurbanipal confirme ce point, il semble que Shamash-shum-ukîn soit l'aîné, peut-être de peu[4]. Le traité dit « de Zakûtu », la grand-mère d'Assurbanipal, mentionne « son frère (de statut) égal » (*ahu talimešú*)[5]. Le terme *talîmu* peut désigner un frère biologique, un jumeau ou un (frère) égal. Le troisième sens est à retenir, mais il est difficile de dire en quoi consiste cette égalité : peut-être le fait qu'ils sont tous les deux princes héritiers et destinés à régner. Dans la réalité, cette égalité n'est cependant pas respectée. Assurbanipal semble occuper un rang supérieur à son frère, car son père lui confie le service de renseignements militaire et la charge des affaires babyloniennes[6]. De plus, le contenu du traité de succession n'est pas appliqué à la lettre. Il prévoit pour Shamash-shum-ukîn « la royauté sur tout le pays de Sumer, Akkad et Karduniash », c'est-à-dire la Babylonie dans sa plus grande extension. Mais la zone soumise à son administration est en réalité limitée à la partie septentrionale, entre Sippar, Babylone, Borsippa et Kish[7].

L'usage veut que le choix du prince héritier se porte sur le plus âgé des frères. Comme Assurbanipal est sans doute un peu plus jeune que Shamash-shum-ukîn, il justifie la décision de son père en invoquant la valeur que lui ont octroyée les grands dieux. C'est pour cette raison qu'il a été préféré à tous ses frères. Par la suite, Assurbanipal se persuade lui-même qu'il est réellement prédestiné par les dieux à devenir roi : « Depuis mon enfance, les très grands dieux, qui habitent les cieux et la terre, avaient décidé de mon destin ; ils m'élevèrent comme de véritables pères[8]. » Il fait allusion à son placement, peu après sa naissance, dans un sanctuaire d'Ishtar. C'est une

pratique relativement courante à cette époque, puisque plusieurs de ses frères sont aussi confiés à la garde de divinités. En réalité, des raisons objectives distinguent Assurbanipal, expliquant le choix de son père. Il est l'aîné des enfants nés d'une mère assyrienne, alors que la mère de Shamash-shum-ukîn est originaire de Sippar en Babylonie. Elle a mis son fils sous la protection de Shamash. Son nom signifie d'ailleurs « Shamash a établi une postérité ». Il est donc victime, d'emblée, de la méfiance traditionnelle que les Assyriens éprouvent à l'égard des Babyloniens. Mais Assurbanipal possède aussi des qualités personnelles qui semblent faire défaut à son frère, et il a déjà des enfants, ce qui permet d'assurer l'avenir de la dynastie à long terme. Pourtant, sa santé est parfois déficiente lorsqu'il est prince héritier. Les inscriptions font allusion, de manière énigmatique, à une « maladie enveloppant complètement » le roi. On sait seulement qu'il souffre de fièvres et d'une maladie des reins qui l'empêche de monter à cheval. Mais il est tout de même robuste puisqu'il atteint la soixantaine.

Une personnalité contrastée

Assurbanipal est né vers 693. Il a donc bien connu son grand-père Sennachérib jusqu'à l'âge d'environ 12 ans et il a été très influencé par lui. Ce dernier avait le projet de dominer la Babylonie en implantant la culture babylonienne à Ninive. Il plaçait ses espérances dans Assurbanipal, car il le croyait capable de mener à bien ce projet. Son nom, *Aššur-ban-apli*, qui signifie « Assur est le créateur du fils héritier », lui est donné quand son père le désigne comme prince héritier. Il est le fils d'Assarhaddon et sans doute d'Esharra-hammat, et le petit-fils de Sennachérib et de Zakûtu. Il a de nombreux frères, au moins 19, dont plusieurs sont décédés en bas âge. Son épouse est Libbi-âli-sharrat, qui signifie « La ville d'Assur est reine ». Elle est représentée sur un bas-relief du palais de Ninive, le visage rond, joufflu et souriant. Elle est une des rares femmes royales à avoir une stèle, où elle est figurée assise, une fleur à la main. L'apparence physique d'Assurbanipal ne peut pas se déduire des représentations des

bas-reliefs, qui sont stéréotypées. Toutefois, il se décrit physiquement lui-même comme ayant la taille haute et les traits vifs. Il est de grande taille, environ 1,80 mètre, car il domine d'une tête un lion adulte debout qui atteint au moins 1,70 mètre, si toutefois la représentation est réaliste. Il s'habille comme ses hauts dignitaires, mais avec une magnificence plus marquée. Il porte une longue tunique à manches courtes, bordée de franges et décorée de broderies. À la chasse, il la retrousse et la remonte sous une large ceinture. Il est coiffé d'une haute tiare, avec des rubans flottants, mais les jours ordinaires il s'entoure la tête d'une simple bande de tissu. Il porte une longue barbe bouclée, très soignée. Assurbanipal a au moins sept enfants, qui n'ont pas tous survécu, peut-être parce qu'ils ont hérité de la mauvaise santé de leur grand-père Assarhaddon. Il passe sans doute une partie de sa jeunesse à Tarbisu, où son père lui a fait construire un palais, et il vit aussi à Assur. Il donne l'impression d'être un enfant distant et solitaire[9]. Une inscription datée de 668 détaille son éducation, qui n'est sans doute pas achevée quand il monte sur le trône. D'autres inscriptions complètent ces informations et donnent un aperçu unique sur l'éducation d'un prince néo-assyrien[10]. Assurbanipal reçoit l'instruction d'un scribe, mais par des précepteurs privés et non pas dans des écoles. C'est un élève docile et respectueux selon ses précepteurs. Il est instruit par quelques-uns des principaux lettrés de la cour, comme Kênî et Balasî. L'enseignement est alors basé sur la répétition et la mémoire. Dans un premier cycle d'études, il apprend le sumérien comme langue morte et le babylonien comme langue de culture. Pour maîtriser l'écriture, il recopie des tablettes. Il acquiert des éléments de calcul comme la division et la multiplication. Dans un second cycle d'études, il se spécialise dans « l'art du devin, le secret des cieux et de la terre ». Sa compétence dans les textes divinatoires, notamment astrologiques, est celle d'un spécialiste. Il manifeste aussi une curiosité d'érudit pour le déchiffrement des vieux documents, même en mauvais état de conservation.

Il est également instruit dans les activités traditionnelles d'un roi comme la conduite d'un char, le tir à l'arc et le maniement des principaux types d'armes. Il se flatte d'avoir une formation complète : « J'acquis… tout l'art d'écrire, j'approfondis les leçons de tous les maîtres possibles, j'appris… à tendre l'arc, à monter à cheval, à tenir les rênes[11]. » Mais contrairement aux rois précédents, il n'apprend pas la guerre sur le terrain, aux côtés de son père. Son programme d'entraînement est complet, mais éloigné des combats, auxquels il participe rarement pendant son règne, même s'il se vante du contraire. Il confie en effet les opérations militaires à ses officiers, tout en dirigeant leurs manœuvres à distance. C'est donc un entraînement de sportif plutôt que de guerrier qu'il reçoit : il apprécie surtout la chasse au lion. Il se fait représenter chassant l'animal, avec un calame passé à la ceinture. Pour lui, abattre les animaux qui ravagent les campagnes et tuer les ennemis qui menacent l'empire relèvent de la même tâche que lui ont confiée les dieux : supprimer toutes les créatures qui troublent l'ordre du monde pour le rendre plus habitable. Assurbanipal est-il cruel lorsqu'il humilie et fait torturer ses ennemis ? Sans doute, mais c'est une pratique qui existe depuis des siècles dans l'Empire assyrien avec pour but de terroriser les populations soumises. La scène du repas sous la tonnelle, près de laquelle est suspendue la tête coupée de son ennemi, le roi élamite Teumman, qui est choquante à nos yeux, n'est peut-être pour les Assyriens qu'une scène banale[12]. Assurbanipal peut aussi se montrer bienveillant : par exemple, après avoir vaincu son frère, roi de Babylone, il se refuse à le faire exécuter.

Dans des inscriptions qui sont de véritables confessions, il exprime son désarroi et son angoisse trois ans après sa venue au pouvoir. Sa jeunesse très protégée et sa formation érudite ne l'ont pas préparé à affronter les crises qui secouent l'empire. Il se plaint de troubles du langage et de fatigue physique et intellectuelle : « Ai-je (encore) la maîtrise de mon esprit[13] ? » Il est dépressif et souffre de problèmes cardiaques. Pour calmer son angoisse, il multiplie les consultations oraculaires, notamment auprès du dieu Shamash. Il agit ainsi pour obtenir

des conseils réconfortants, même s'il est lui-même spécialiste dans ce domaine. Bien qu'il relègue les dieux au second plan dans ses textes officiels pour mettre en avant son rôle politique, son lien avec eux reste très fort. Assur est la source de tout pouvoir qui l'accompagne dans chacune de ses entreprises, Ishtar est sa déesse protectrice, notamment dans ses actions guerrières, mais son dieu préféré est Nabû, le dieu de l'écriture et le patron des scribes[14]. Car la vocation profonde d'Assurbanipal est l'amour du savoir qui lui consume le cœur. Il lui faut attendre presque 50 ans pour réussir à stabiliser l'Empire assyrien et pouvoir enfin se livrer à sa passion d'intellectuel. Il voue le reste de sa vie à réaliser son rêve et entre dans le cercle des érudits pour étudier et commenter des tablettes, avec la bénédiction du dieu Nabû.

L'accession au trône des deux frères

Assurbanipal monte sur le trône au mois de *kislimu* (décembre) 669, peu après la mort de son père Assarhaddon le 10e jour d'*arahsammu* (novembre)[15]. Ses droits au trône ont été garantis en 672 par un serment général des habitants de l'empire et des vassaux, peut-être sous l'inspiration de sa grand-mère Zakûtu. Quoi qu'il en soit, la mort d'Assarhaddon la plonge dans l'épouvante et sa santé mentale se détériore. Elle consulte les oracles sur le bruit qui circule d'une révolte contre Assurbanipal. Elle organise, lors de son accession, des « serments » (*adê*) par lesquels la famille royale, les dignitaires et tout le peuple d'Assyrie jurent fidélité au nouveau roi. Cette dernière intervention de la vieille reine témoigne de son influence et aussi du fait que, dans son angoisse, elle se substitue au nouveau roi, comme si elle exerçait la régence. Elle a manifestement peur de ses autres petits-fils, à commencer par Shamash-shum-ukîn, crainte qui est alors injustifiée ; elle disparaît ensuite[16]. Selon le témoignage d'Assurbanipal, la cérémonie de son couronnement est une réussite : « Les très grands dieux virent avec joie ma bonne conduite et ce fut donc sur leur déclaration auguste que je m'assis sur le trône du père qui m'avait engendré dans d'excellentes dispositions[17]. » Il est confiant et

son arrivée au pouvoir provoque une espérance considérable, au moins à la cour, où il reçoit des lettres de félicitations enthousiastes.

Assurbanipal attend au moins un an avant d'installer son frère Shamash-shum-ukîn sur le trône de Babylone. Pendant ce temps, les scribes babyloniens datent leurs tablettes d'après le règne du roi assyrien. Auparavant, il consulte l'oracle : « Est-ce que Marduk approuve que Shamash-shum-ukîn prenne sa main (c'est-à-dire devienne roi de Babylone)[18] ? » Au début de l'année 668, la statue de Marduk est rapatriée à Babylone, escortée par Shamash-shum-ukîn à la tête de l'armée assyrienne. Mais il ne monte sur le trône que le 20e jour de *tebêtu* (janvier) de cette année. Il se réclame de son origine assyrienne, mais prend la précaution d'assumer aussi la culture babylonienne. Il est mal connu par les sources, qui en donnent une image déformée. Les inscriptions assyriennes le présentent comme un rebelle ayant trahi la confiance d'Assurbanipal. Les sources grecques postérieures s'inspirent de ce point de vue et en font en outre un monarque oriental faible et lascif. On ignore tout des rapports entre les deux frères, même si, officiellement, ils restent en bons termes. Assurbanipal continue à intervenir constamment en Babylonie et se substitue à son frère dans ses fonctions royales. Il le prive du commandement de l'armée, même quand la Babylonie est directement menacée ou devient le théâtre d'opérations. Les responsables babyloniens s'adressent toujours au roi assyrien et aucun des projets élaborés par Shamash-shum-ukîn pour sa capitale ne se réalise sans l'accord de son frère. Les grandes villes de Babylonie, menacées par les tribus chaldéennes et araméennes, préfèrent dépendre du roi assyrien, en ignorant le roi babylonien dont la sphère d'influence directe reste très réduite.

La première phase des campagnes (668-653)

Malgré le rapprochement de plusieurs événements différents dans les textes sur une base géographique, on peut arriver à restituer une chronologie approximative. Les habitants de la place forte de Dêr viennent se plaindre à

Assurbanipal d'être attaqués par la ville de Qirbit, située sur le rebord du plateau iranien. En 668, le roi d'Assyrie envoie ses eunuques et gouverneurs pour régler le problème en capturant la ville et son roi Tandâya[19]. Il hérite surtout de la situation troublée de l'Égypte, qui posait déjà un problème en 669 et avait justifié la troisième expédition d'Assarhaddon au cours de laquelle il est décédé.

Le pharaon Taharqa profite de la mort du roi assyrien pour se révolter. Assurbanipal l'accuse d'avoir repris Memphis aux Assyriens : « Il envoya son armée battre, voler, piller les gens du pays d'Assur présents en Égypte, les serviteurs à mon service que le roi du pays d'Assur, le père qui m'a engendré, y avait installés comme rois[20]. » Il se sent obligé, en juillet 667, de lancer la reconquête de l'Égypte. Il envoie son armée, qui entraîne avec elle sur son passage les forces terrestres et navales de 22 rois levantins, notamment phéniciens et chypriotes. Ces derniers viennent également verser leur tribut au roi assyrien, mais sans doute à une autre occasion, car Assurbanipal n'a peut-être pas accompagné son armée en Égypte. On a dit aussi que les scribes se sont contentés de recopier la liste de ces rois dans les textes d'Assarhaddon, mais on peut noter des différences orthographiques et les noms de certains rois ont changé, par exemple le roi d'Arwad Yakinlu a remplacé Mattanbaal. La liste d'Assurbanipal n'est pas une copie, elle est bien originale[21].

L'armée assyrienne bat l'armée égyptienne à Kâr-Bânîtu. En apprenant cette nouvelle, Taharqa abandonne Memphis et s'enfuit à Thèbes[22]. L'armée assyrienne réoccupe Memphis en 667. Les 20 rois installés par Assarhaddon ont abandonné leurs postes. Assurbanipal les réintègre dans ces postes, réorganise l'Égypte et Kush, renforce la présence militaire et conclut des accords locaux. L'armée assyrienne rapporte à Ninive un butin substantiel.

Bien qu'Assurbanipal affirme, dans ses inscriptions, avoir réalisé lui-même toute la reconquête de l'Égypte, il n'est pas certain qu'il ait participé à toutes les opérations. En juin, à la suite de mauvais présages, il doit se soumettre au rituel du roi-

substitut, ce qui implique donc sa mise à l'écart pendant environ cent jours[23]. En tout cas, en avril 666, il se voit contraint de renouveler son entourage, mais ses inscriptions n'en donnent pas les raisons[24].

Au début de son règne, vers 666-665, le roi assyrien reçoit une ambassade de Gygès (Gûgu), roi de Lydie. Il situe la Lydie, qui est à l'ouest de l'Asie Mineure, « de l'autre côté du rivage de la mer », car il n'a pas de notions claires de la géographie de la Méditerranée[25]. Gygès est menacé par les Cimmériens. Le dieu Assur lui révèle par un rêve qu'il peut les vaincre s'il s'allie avec Assurbanipal. Le rêve se réalise et Gygès offre deux chefs cimmériens qu'il a capturés au roi assyrien[26].

Vers 664, Assurbanipal entreprend une nouvelle campagne contre l'Égypte, qui n'est pas séparée de la première dans les textes. Les 20 rois réinstallés à leurs postes complotent contre l'Assyrie et envoient des messagers à Taharqa pour mener une action commune. Les Assyriens interceptent les messagers, enchaînent les rois et les expédient à Ninive. Ils massacrent les habitants des villes rebelles et tapissent les remparts avec leurs peaux. Assurbanipal, pragmatique, épargne Nékao I^{er}, roi de Saïs, parce qu'il en a besoin comme relais du pouvoir assyrien en Basse-Égypte, ce qu'il était déjà sous le règne de son père. Toutefois, il présente cette action comme un geste généreux : « J'ai eu pitié de Nékao et je l'ai épargné[27]. » Il nomme son fils Nabû-shêzibanni roi d'Athribis. Il restaure en Égypte l'ordre tel que son père l'avait établi.

Mais Taharqa meurt, de terreur selon le roi assyrien. Son neveu Tantamani lui succède et rassemble ses troupes à Thèbes et à Héliopolis pour attaquer les troupes assyriennes cantonnées à Memphis. Assurbanipal entreprend alors une nouvelle campagne égyptienne contre Tantamani, qui abandonne Memphis et se réfugie à Thèbes. Les rois, les gouverneurs et les officiers viennent à sa rencontre pour lui baiser les pieds. Le roi assyrien poursuit Tantamani jusqu'à Thèbes, qu'il pille et détruit en 664. Tantamani se réfugie alors en Nubie, où il monte sur le trône. À la mort de Nékao,

Assurbanipal confie sa succession à son fils Psammétique et fait de lui le véritable maître de la Basse-Égypte. Il noue une alliance avec les rois de la Moyenne-Égypte et établit progressivement le contrôle de la vallée du Nil jusqu'à Thèbes, en 656.

Les rapports avec l'Élam sont satisfaisants au début du règne d'Assurbanipal comme ils l'étaient à la fin du règne de son père. Pendant une famine survenue en Élam, le roi assyrien fait même parvenir de la nourriture aux Élamites et accueille en Assyrie ceux qui ont fui cette famine[28]. Mais les Élamites se défient malgré tout des Assyriens : en 667, ils vont même jusqu'à assiéger Babylone, puis ils battent en retraite. Ils fomentent un complot vers 664 avec Bêl-iqîsha, chef de la tribu araméenne du Gambulu, le gouverneur de Nippur et un eunuque du roi d'Élam. Ils persuadent Urtak, roi d'Élam, d'attaquer à nouveau la Babylonie. Assurbanipal a du mal à croire à cette trahison, mais il chasse les envahisseurs élamites de Babylonie. Il ne les poursuit pas, parce que les quatre chefs du complot sont naturellement châtiés l'année suivante : l'un d'eux, par exemple, meurt d'une morsure de souris, un autre est frappé d'hydropisie[29]. Le roi Urtak meurt aussi et sa dynastie est renversée par un usurpateur, Teumman, « image d'un démon-*gallû* » qui menace de tuer les enfants d'Urtak et son frère Huban-haltash II. Les membres de la famille royale légitime et les nobles élamites se réfugient à Ninive[30]. Malgré les demandes répétées de Teumman, le roi assyrien refuse de les extrader vers l'Élam.

Assurbanipal intervient à Arwad, peut-être au cours de sa troisième campagne de 662 contre le Tabal, Hilakku et Tyr. Les motifs de la révolte de Yakinlu, roi d'Arwad, ne sont pas précisés dans les inscriptions assyriennes. Il n'y est pas question non plus de la lettre de dénonciation d'Itti-shamash-balâtu, fonctionnaire assyrien, à Assurbanipal, qui doit dater du début de son règne[31]. Il y accuse Yakinlu de gérer le commerce maritime de sa région contre les intérêts assyriens, avec la complicité de certains fonctionnaires assyriens corrompus, et demande l'intervention du roi contre ces

agissements coupables. Mais Assurbanipal, toujours pragmatique, préfère étouffer l'affaire pour laisser en place les fonctionnaires assyriens. Yakinlu se soumet et paie un tribut annuel d'or, de laine rouge et noire, de poissons et d'oiseaux. Puis il amène à Ninive sa fille pourvue d'une riche dot pour entrer dans le harem royal. Le récit de la succession de Yakinlu fait suite à celui de sa soumission, mais sa date n'est pas connue[32]. Peut-être a-t-il été assassiné par un parti pro-assyrien ou par ses propres fils. Après sa mort, ses dix fils se rendent à Ninive pour faire allégeance à Assurbanipal. Le roi assyrien choisit Ozbaal (Azibaal) pour succéder à son père et garde ses neuf autres fils à la cour dans un exil doré, pour les neutraliser.

Le roi Baal I^{er} de Tyr, après avoir participé à la reconquête de l'Égypte au début du règne d'Assurbanipal, se révolte contre lui en 662. Il supporte difficilement le contrôle économique assyrien en Méditerranée orientale et viole peut-être le traité commercial conclu avec Assarhaddon. Le roi assyrien construit des murs de siège afin de bloquer les routes d'accès au territoire de Tyr et organise le blocus de l'île[33]. Celle-ci a un besoin vital de son territoire continental qui la nourrit. Aussi Baal se soumet-il rapidement. Il paie un riche tribut et amène à Ninive sa fille et ses nièces pourvues de grosses dots pour entrer dans le harem royal, et son fils que le roi d'Assyrie lui renvoie, par pure générosité selon les inscriptions royales. Le siège de Tyr est levé, l'île reste indépendante et récupère une partie de son territoire continental. L'autre partie est transformée en province assyrienne. Les rois Mugallu de Tabal et Sanda-sharme d'Hilakku se soumettent comme le roi de Tyr[34]. Ils envoient leurs filles à Assurbanipal, avec de riches dots. Le Tabal se voit imposer, en plus, un tribut annuel de chevaux. Après avoir stabilisé, au moins provisoirement, l'ouest et le nord-ouest de l'empire, le roi assyrien peut s'occuper de régler les problèmes du nord et de l'est, avant de se concentrer sur la menace que représentent l'Élam et la Babylonie.

Pendant ce qu'il appelle sa cinquième campagne, entre 660 et 657, Assurbanipal raconte qu'il marche contre Ahshêri, roi des Mannéens[35]. Il conquiert la cité royale d'Izirtu et d'autres cités qu'il réintègre dans l'Empire assyrien. Il rapporte comme butin des chevaux pourvus de leur équipement. Le roi Ahshêri est victime d'une rébellion de son peuple. Son fils Uallî lui succède et se soumet au roi assyrien, en lui envoyant sa fille, des chevaux et son tribut. Assurbanipal conquiert aussi 75 cités fortifiées mèdes et capture leurs chefs. Andaria, gouverneur d'Urartu, s'est emparé des cités d'Uppumu et de Kullimeri, qui appartiennent aux Assyriens. Leurs habitants coupent la tête d'Andaria et l'apportent à Ninive[36]. Gygès, roi de Lydie, qui s'est d'abord allié avec Assurbanipal, s'allie ensuite avec Psammétique, ce que le roi assyrien considère comme une trahison. Vers 657, les Cimmériens lancent un raid en Anatolie occidentale[37]. Gygès est vaincu et tué en 652. Son fils Ardys, qui lui succède, réussit à vaincre Dagdamme (Lygdamis), chef cimmérien, et cherche à nouveau la protection d'Assurbanipal. Mais le roi assyrien a du mal à garder le contrôle des provinces les plus occidentales de l'empire et la Lydie va se tourner, comme elle l'a déjà fait sous le règne de Gygès, vers l'Égypte.

En juillet 653, le roi d'Élam Teumman marche sur la Babylonie, décidé à se battre contre les Assyriens. Pourtant, les présages lui sont défavorables et son visage est frappé de paralysie partielle. Quand il apprend l'arrivée de l'armée assyrienne à Dêr, il s'enfuit à Suse et distribue de l'or et de l'argent pour essayer vainement d'obtenir des soutiens. Il est vaincu près de la rivière Ulâya, Assurbanipal lui tranche la tête et soumet les Élamites. Mais il ménage l'Élam en lui épargnant le pillage et en ne l'intégrant pas dans l'empire. Il se contente de le partager en deux États qu'il confie à Huban-nikash II et à Tammarîtu II, deux fils pro-assyriens d'Urtak. Ensuite, il marche contre le Gambulu, dont le chef est Dunânu, fils de Bêl-iqîsha. Il conquiert le Gambulu, qu'il traite avec brutalité, ramène à Ninive Dunânu, après avoir attaché à son cou la tête de Teumman, avec qui il s'était allié : « Quant à la tête décapitée de Teumman, je l'exposai en face de la porte de

la citadelle de Ninive, afin de montrer au peuple la puissance du dieu Assur et de la déesse Ishtar, mes seigneurs[38]. » Il l'accroche ensuite à un arbre dans la scène du banquet. En 653, Assurbanipal semble avoir réglé tous les problèmes, y compris ceux de la Babylonie. Pourtant, il est obligé d'évacuer l'Égypte, Chypre lui échappe, l'île de Tyr n'est toujours pas conquise et la Babylonie est au bord de la révolte.

La guerre de sécession (652-648)

La paix règne entre Ninive et Babylone pendant quinze ans, mais Shamash-shum-ukîn supporte mal le partage inégal de l'Empire assyrien entre son frère et lui, et ses ingérences constantes en Babylonie. Pourtant, le roi assyrien semble faire des efforts en rapatriant à Babylone le lit et le trône de Marduk pour se concilier l'opinion de ses habitants. Shamash-shum-ukîn tente de se soustraire à la tutelle de son frère à un moment où l'empire lui semble affaibli. En 652, il prépare la guerre civile en réunissant en secret une coalition. Il ouvre les hostilités au tout début de 651. Assurbanipal réagit très mal devant cette fourberie : « Il oublia les bienfaits que je lui avais faits ; il n'eut de cesse de faire le mal. Tout haut, ses lèvres tenaient des propos aimables ; tout bas, son cœur combinait le meurtre[39]. » Mais il hésite sur la conduite à tenir car il voudrait éviter une confrontation ouverte avec son propre frère et avec Babylone dont il admire la culture. Sa sœur Sherua-etirat s'efforce aussi de maintenir la paix[40]. Il écrit une lettre aux habitants de Babylone où il les exhorte à ne pas écouter les mensonges de son frère et à faire confiance aux Assyriens[41]. Mais ils refusent de déposer leur roi et Assurbanipal se résout à contrecœur à mener l'offensive. Auparavant, il prend la précaution de consulter sur les opérations qu'il va mener les oracles d'Ishtar d'Arbèles, où il fait de fréquents séjours entre 653 et 648. Il écrit aussi cinq lettres à Tammarîtu II, le nouveau roi d'Élam, pour essayer de le détacher de la coalition, mais en vain. Toutefois, Tammarîtu est chassé du trône par Indabidi et supplie le roi assyrien de l'accueillir à la cour de Ninive[42].

Le caractère hétéroclite des armées anti-assyriennes, sans but politique ni stratégie militaire communs, provoque le chaos aussi bien en Babylonie qu'en Assyrie. Les alliances se font et se défont sans cesse entre les belligérants et chaque camp essaie de découvrir les plans de l'adversaire. Le parti anti-assyrien, représenté par le roi élamite Huban-nikash II, le chef de tribu arabe Abî-Iate' et le gouverneur du « Pays de la mer » Nabû-bêl-shumâti, remporte quelques succès. Selon les chroniques babyloniennes, des officiers assyriens entrent en rébellion[43]. Shamash-shum-ukîn s'empare de Cutha et d'Uruk, Nabû-bêl-shumâti capture des troupes assyriennes. Mais Assurbanipal reprend l'avantage en 650, notamment en détruisant un contingent de Qedarites venus à la rescousse de Babylone, en remplaçant Nabû-bêl-shumâti par Bêl-ibni et en battant la coalition à la bataille d'Hirit.

Il enferme Shamash-shum-ukîn dans Babylone dès le début de l'été 650. Le siège de la ville dure jusqu'au début de 647. L'échec politique et militaire, l'incapacité des alliés, les ralliements successifs aux Assyriens, la disette enfin viennent à bout de la résistance des assiégés. Un récit anonyme raconte leurs terribles souffrances : « Ils mâchèrent du cuir, des courroies, des semelles, des sandales… Ils mangèrent la chair de leurs enfants en guise de pain ; ils burent le sang de leurs filles [en guise de] bière[44]. » Lors de la prise de Babylone, Shamash-shum-ukîn se serait précipité dans un brasier pour mettre fin à sa vie, mais ce suicide est une invention de la propagande assyrienne pour montrer qu'il se condamnait lui-même par cette fin ignominieuse. Le palais royal, tout son contenu et ses locataires tombent intacts aux mains des Assyriens. Une fois la Babylonie soumise, Assurbanipal fait exécuter les principaux partisans de son frère. Les Babyloniens doivent prêter un serment d'allégeance à Kandalânu, nouveau roi installé sur le trône. On a d'abord pensé que c'était le nom de règne d'Assurbanipal sur Babylone, mais c'est plutôt celui d'un roi fantoche[45]. Le prestige d'Assurbanipal est alors à son apogée : sa puissance s'impose « de la Mer supérieure du soleil levant à la Mer inférieure du soleil couchant[46] ». Il reçoit

en effet des ambassades du roi d'Urartu, des princes du plateau iranien et de l'île de Dilmun.

La troisième phase des campagnes (647-639)

Après la reddition de Babylone, la première tâche du roi assyrien est de nettoyer la ville : « Les cadavres de ceux qui avaient perdu la vie à cause de la famine et de la privation, restes de repas pour les chiens et les porcs, qui bloquaient les rues et remplissaient les places, je les jetai à l'extérieur[47]. » Il épargne les habitants qui ont échappé à la mort, mais châtie férocement les meneurs de la rébellion. De nouveaux dignitaires sont installés à leur place, la Babylonie est soumise à un tribut annuel, mais les changements dans l'ensemble de l'administration restent limités. Assurbanipal continue à châtier les anciens alliés de son frère. Il entreprend une nouvelle campagne contre le roi élamite Ummanaldasi (Huban-haltash III) en 647. Il mène une politique de terreur destinée à épouvanter les populations pour briser leur résistance et obtenir leur obéissance sans combat. Le roi élamite s'enfuit dans la montagne. Assurbanipal fait exécuter les Babyloniens partisans de son frère réfugiés en Élam, et arrête par précaution la famille de l'ancien roi Teumman. Il met Tammarîtu, son protégé, sur le trône[48]. Toutefois, ses sujets le chassent parce qu'il est pro-assyrien, il se réfugie à Ninive et Ummanaldasi reprend le pouvoir. Assurbanipal entreprend une nouvelle campagne contre lui, décidé à en finir avec le problème élamite. Même s'il se met en scène comme le chef pendant toute l'expédition, il dirige ses troupes depuis Ninive. Ummanaldasi refuse le combat et s'enfuit à nouveau. L'Élam est ravagé, Suse, sa capitale, est saccagée et ses trésors sont entièrement pillés. L'Élam n'existe plus comme une menace pour les deux générations suivantes : « Je chassai de ses campagnes la clameur des humains, le piétinement du gros et du petit bétail, le chant plaisant du moissonneur. Je fis habiter (les cités) par les onagres, les gazelles et toutes les bêtes de la steppe, comme si c'était une prairie[49]. » Ummanaldasi essaie de se concilier Assurbanipal en lui livrant le corps de Nabû-bêl-shumâti, gouverneur du « Pays de la

mer », rebelle qui a préféré se suicider plutôt que d'être extradé vers l'Assyrie. Mais ses sujets se soulèvent à nouveau contre lui, l'obligeant à s'enfuir dans la montagne, où il est capturé et conduit en exil à Ninive.

Assurbanipal entreprend sa neuvième campagne contre les tribus arabes vers 645-643. Il combat Abî-Iate' et Aia-ammu, fils de Te'ri, qui avait soutenu son frère à Babylone. Abî-Iate' se soumet, Assurbanipal conclut avec lui un traité et l'installe comme roi des Arabes à la place d'Uaite', fils d'Hazaël[50]. Mais Abî-Iate' s'allie avec Natnu, roi des Nabatéens, mentionnés pour la première fois dans les inscriptions assyriennes, et se révolte contre les Assyriens. Assurbanipal défait tous les chefs de tribus arabes qui n'ont pas respecté leurs traités, et les ramène prisonniers à Ninive. Sur le chemin du retour vers l'Assyrie, il mate la révolte des cités d'Akko et d'Ushu, qui font partie de la province assyrienne de Tyr[51]. Il massacre et déporte leurs habitants. En revanche, Ishtar-dûri (Sardurri III), roi d'Urartu, Cyrus, roi de Parsumash, et Pislumê, roi de Hudimiri, établissent de bonnes relations avec le roi d'Assyrie[52].

Les activités de bâtisseur

Comme les rois précédents, Assurbanipal est un roi bâtisseur qui restaure et construit des édifices tout au long de son règne, dans sept cités assyriennes et douze cités babyloniennes, même pendant la période où son frère est roi de Babylone[53]. En fait, la reconstruction de cette dernière après sa destruction par Sennachérib n'est pas achevée à l'avènement d'Assurbanipal ; de plus, des travaux de reconstruction supplémentaires sont nécessaires après les ravages de la guerre de sécession. Assurbanipal restaure ou construit des temples en Babylonie, tels ceux de Marduk et de Gula à Babylone, et le temple de Nabû à Borsippa[54]. En 655, il rebâtit les remparts d'Assur. Vers 649, il restaure la citadelle de Ninive construite par Sennachérib, l'arsenal et les remparts. Vers 646, il reconstruit à Ninive la maison de succession, le temple de l'*akîtu* et le palais nord, qu'il agrémente d'un jardin botanique, ainsi que le temple de Nabû à Nimrud[55]. Il se livre

aussi à des activités de construction dans le temple d'Ishtar à Arbèles, celui de Nergal à Tarbisu, l'Ehulhul, temple de Sîn, et le temple de Nusku à Harrân.

L'édifice le plus spectaculaire mis en place par le roi dans le palais de Ninive est ce que l'on appelle la « bibliothèque d'Assurbanipal », qui surpasse les bibliothèques créées par les rois précédents[56]. Son but est double : fournir aux exorcistes, devins et médecins qui entourent le roi les meilleurs outils pour remplir leurs fonctions, et donner les moyens au roi lettré de contrôler lui-même leurs conclusions. C'est un fonds de manuscrits privé comme peut en posséder n'importe quel lettré de l'époque, mais la bibliothèque d'Assurbanipal prend des proportions énormes grâce aux moyens mis en œuvre. Ainsi, le roi y rassemble les fonds des manuscrits des lettrés de l'empire, comme celui du fameux scribe Nabû-zuqup-kenu, en activité entre 718 et 684, sous les règnes de Sargon et de Sennachérib. Le butin rapporté de Babylone après sa reddition vient aussi enrichir la bibliothèque. Le plus souvent cependant, les tablettes sont seulement empruntées, copiées et rendues à leurs propriétaires. On préfère alors une bonne copie à un document original difficilement lisible. Les scribes auxquels on commande des copies sont rémunérés pour ce travail. La bibliothèque d'Assurbanipal est la plus importante de la Mésopotamie antique et la première à rassembler l'ensemble des savoirs de l'époque. Elle est considérée comme étant à l'origine des bibliothèques modernes par son caractère encyclopédique[57].

Le silence du roi (639-631)

La dernière période du règne d'Assurbanipal est très mal connue, car, à partir de 639, on n'a conservé que deux inscriptions royales[58]. C'est d'autant plus surprenant que, pendant la décennie précédente, les inscriptions sont très nombreuses. Cette quasi-absence n'est sans doute pas due au hasard des découvertes, mais reflète les débuts d'une grave crise politique. Par malchance, la liste assyrienne des éponymes est utilisable jusqu'en 649 seulement et les chroniques babyloniennes couvrant l'histoire de l'Assyrie ne

vont pas au-delà de 667[59]. Toutefois, des documents administratifs montrent que d'importants avantages sont accordés aux eunuques et qu'un simple maître de chant est nommé éponyme[60]. Cela signifie qu'Assurbanipal tient à l'écart les élites assyriennes traditionnelles. Il se retire de la scène politique pendant les dernières années de son règne, sans doute à Harrân. Il avait nommé dans cette ville son frère Ashur-etel-shamê-erseti-muballissu grand prêtre du dieu Sîn, dont il avait fait reconstruire le temple. Assurbanipal a passé près de trente ans à mater les révoltes des peuples de l'empire et à le consolider, sous la protection de la déesse guerrière Ishtar. C'est à elle qu'il dédie sa dernière inscription officielle qui dresse le bilan de ses guerres et énumère les seize pays dominés par l'Assyrie[61]. Il décide de se consacrer ensuite à sa vocation première qui n'a jamais pu vraiment s'exprimer : l'amour du savoir, qui est incarné pour lui par le commentaire des textes divinatoires. Il peut le pratiquer à Harrân, dans un cercle de spécialistes, sous la protection du dieu Nabû : « Pour toujours, ô Nabû, jette un regard favorable sur moi et agrée (ma conduite). Que par tes écrits véridiques, de tes lèvres sorte une vie de longs jours. Que mes pieds vieillissent à circuler dans ton temple, l'Ezida, devant ta divinité[62]. »

Assurbanipal s'est-il occupé de sa succession ? Il devrait l'avoir fait, étant donné les problèmes qu'il a rencontrés lui-même avec son frère, l'autre prince héritier désigné par Assarhaddon. Un prince héritier est mentionné dans des documents datés d'après 653, mais on ignore si c'est son fils Ashur-etel-ilâni qui lui a succédé. À vrai dire, la chronologie de cette période est très débattue[63]. L'inscription babylonienne d'Adad-guppi, la mère de Nabonide, attribue un règne de quarante-deux ans à Assurbanipal, ce qui daterait sa mort de 727. Comme son fils Ashur-etel-ilâni est monté sur le trône en 630 d'après des inscriptions de Nippur, datées de ses années de règne, on a pensé qu'Assurbanipal a abdiqué en faveur de son fils ou qu'il a exercé une corégence avec lui. Mais il faut plutôt dater sa mort de 631, après un règne de trente-huit ans. En effet, le dernier document de son règne est une inscription de Nippur datée de sa 38^{e} année de règne, c'est-à-dire de 631.

La vie très contrastée d'Assurbanipal a donné naissance, dans les sources grecques et romaines, à la légende de Sardanapale, qui a survécu jusqu'à l'époque moderne[64]. D'un côté, c'est un roi prestigieux qui conduit l'Empire assyrien à son apogée. Le nombre de provinces varie entre 60 et 90 pendant son règne, sans qu'il ait annexé de nouveaux territoires. D'un autre côté, la dernière partie de son règne est obscure et donne lieu à des interprétations négatives. La première source grecque qui mentionne Assurbanipal sous le nom de Sardanapale est Hérodote, qui le présente comme immensément riche, gardant ses trésors dans des dépôts souterrains[65]. C'est ensuite l'image d'un monarque oriental efféminé et débauché qui s'est développée, avec une confusion manifeste entre Assurbanipal et son frère Shamash-shum-ukîn. Selon Amyntas, cité par Athénée, l'épitaphe de Sardanapale est la suivante : « J'ai bu, j'ai mangé, j'ai aimé, parce que je savais que la vie des mortels est courte[66]. » Cette conception hédoniste de la vie est en réalité une conception grecque et romaine qui est proposée comme un excellent exemple de savoir-vivre. Pendant la période romantique du XIX^e^ siècle, Sardanapale devient un souverain idéal qui a eu une mort héroïque, par exemple dans la pièce de Byron *Sardanapale* et dans le tableau de Delacroix *La Mort de Sardanapale*[67]. Toutefois, cette tradition ultérieure n'éclaire guère sur la période mal connue de la fin du règne d'Assurbanipal.

10

La fin de l'Empire assyrien (630-610)

Assurbanipal consulte fréquemment les devins pour se prémunir contre la prise de pouvoir par un usurpateur, qu'il redoute. Mais ni lui ni personne ne peut alors imaginer que le plus grand danger n'est pas la venue d'un usurpateur, mais l'ennemi qui va provoquer la chute de l'Empire assyrien[1]. L'Élam et l'Urartu, ennemis traditionnels de l'Assyrie, sont affaiblis et la Babylonie est calme. La dernière période de l'empire (630-610) est aussi mal connue que la dernière décennie du règne d'Assurbanipal. Les sources assyriennes se réduisent à quelques inscriptions des derniers rois et à des documents d'archives des cités d'Assyrie et surtout de Babylonie. Les chroniques babyloniennes, laconiques sur les événements et les changements de règne, couvrent pour la fin de l'empire la période de 616 à 609[2]. Il est donc difficile de reconstruire l'histoire de cette période.

Les derniers rois assyriens

Les derniers rois assyriens ont laissé sur le trône de Babylone Kandalânu, le roi fantoche installé par Assurbanipal en 647, jusqu'en 627[3]. Le successeur d'Assurbanipal sur le trône d'Assyrie est son fils Ashur-etel-ilâni, qui règne sans doute de 630 à 627[4]. Il doit être encore jeune quand il devient roi. En effet, le chef eunuque Sîn-shumu-lishir lui vient en aide, en mettant un terme à une très forte opposition et en prenant sans doute lui-même les rênes du pouvoir[5]. Les droits d'Ashur-etel-ilâni à la succession d'Assurbanipal doivent avoir été contestés par son frère Sîn-sharru-ishkun. Pendant l'affrontement entre les deux frères, les villes changent fréquemment de mains et les documents datés de cette période témoignent de la vacance d'une autorité centrale[6]. Les inscriptions d'Ashur-etel-ilâni mentionnent ses activités de bâtisseur : la reconstruction du temple de l'Ezida à Nimrud et

la restauration de plusieurs temples à Dilbat[7]. L'inscription funéraire de Shamash-ibni, chef de la tribu du Bît-Dakkûri, témoigne de sa piétié car il envoie son sarcophage dans sa maison natale. Ashur-etel-ilâni disparaît en 627 dans des circonstances non élucidées, peut-être au cours du siège de Nippur où il assiège son frère.

Après la disparition d'Ashur-etel-ilâni, il est possible que Sîn-shumu-lishir, le chef eunuque qui l'a soutenu, se soit emparé du pouvoir vers 627[8]. Cet ordre chronologique est plus logique que celui qui place son règne après celui de Sîn-sharru-ishkun. On ne sait rien du chef eunuque, mais il est peu probable qu'il ait été membre de la famille royale comme on a pu parfois le penser[9]. Au bout de quelques mois sur le trône, il disparaît à son tour, on ne sait de quelle manière. Il est remplacé par Sîn-sharru-ishkun, l'autre fils d'Assurbanipal, qui règne entre 626 environ et 612[10]. Le règne de ce roi semble plus stable que ceux de ses deux prédécesseurs compte tenu de sa durée – environ quinze ans. Les difficultés ont commencé surtout à partir de 627, après la mort du roi de Babylone Kandalânu, à la solde de l'Assyrie. Un certain Nabû-aplu-usur, plus connu sous le nom de Nabopolassar, prend la tête des indépendantistes babyloniens. Il se dit dans ses inscriptions « fils de personne », mais il pourrait être originaire d'Uruk, où il a occupé la fonction de gouverneur au service de l'Assyrie[11]. En 626, après des défaites infligées par les Babyloniens aux Assyriens, Nabopolassar est nommé roi par les habitants de Babylone. Sîn-sharru-ishkun ne peut pas conserver la formule traditionnelle en se décrivant comme « roi d'Assyrie et roi de Babylone[12] ». Il est obligé d'affronter sans cesse l'armée babylonienne et de reculer peu à peu devant elle. En 620, les Assyriens sont complètement chassés d'Uruk et de toute la Babylonie. Ils n'arrivent pas non plus à contrôler les provinces occidentales, qui recouvrent leur indépendance de fait. La tournure que prennent les événements incite le pharaon Psammétique I^{er} à intervenir pour se porter au secours des Assyriens et empêcher les Babyloniens d'exercer leur emprise sur la côte levantine qu'il convoite toujours[13]. Mais les troupes égyptiennes s'avèrent peu efficaces.

C’est alors qu’entrent en scène les Mèdes, dont les tribus viennent d’être unifiées par Cyaxare (Umakishtar). La tactique de Nabopolassar est assez surprenante : son armée fait preuve d’une extrême retenue et il va se faire aider par les Mèdes pour s’emparer de Ninive. Il est vrai que l’armée babylonienne est sans doute aussi épuisée que l’armée assyrienne après tant d’années de lutte. Peut-être Nabopolassar fait-il aussi preuve d’une prudence calculée, dosant habilement la force et la ruse pour réussir à abattre l’Empire assyrien. Son armée est rejointe par celle de Cyaxare pour mener le combat jusqu’au cœur de l’Assyrie. En 615, les troupes mèdes conquièrent Arrapha[14]. Les Babyloniens échouent à s’emparer d’Assur et sont assiégés dans Takrit que les Assyriens n’arrivent pas non plus à capturer. En 614, les Mèdes capturent Tarbisu et dévastent Assur, pillant les temples et les palais, et détruisant les tombes royales[15]. Cet assaut contre le centre religieux de l’Assyrie est certainement dévastateur pour le moral des Assyriens. La nouvelle de la débâcle de l’empire se propage dans les capitales des provinces[16]. Nabopolassar, arrivé à Assur après la prise de la ville, conclut une alliance avec Cyaxare pour préparer la suite de la guerre contre l’Assyrie[17].

La chute de Ninive (612)

La chute de Ninive n’est pas mentionnée dans les inscriptions assyriennes du roi Sîn-sharru-ishkun puisqu’il disparaît au cours de la prise de la ville. Elle est racontée dans les chroniques babyloniennes, moins brièvement que d’habitude parce que c’est une victoire prestigieuse pour le roi de Babylone[18]. Nabopolassar et Cyaxare rassemblent leurs armées respectives, longent le Tigre jusqu’à Ninive et campent devant la ville. Après un siège de trois mois, ils prennent Ninive. « Ils emportent l’énorme butin de la cité et du temple et la transforment en un amas de ruines. » Ensuite, Cyaxare et son armée rentrent en Médie, tandis que Nabopolassar marche sur Nisibîna qu’il pille. La chute de Ninive est décrite différemment par le prophète biblique Nahum : « Les portes des fleuves sont ouvertes et le palais s’effondre. Et Ninive est comme un lac : devant ses eaux ceux-là s’enfuient[19]. »

L'inondation de Ninive n'est pas impossible car la cité est construite le long du Tigre et traversée par la rivière Khosr. Nabopolassar a peut-être songé à venger l'inondation de Babylone par Sennachérib en 689. Le palais royal ne doit pas être entièrement détruit, car c'est sans doute là que le roi babylonien reçoit les prisonniers de Rasapha.

Les archéologues qui ont fouillé Ninive ont trouvé des traces de sa destruction de 612. Dans la porte de Halzi, une des quinze portes percées dans ses fortifications, ils ont découvert les squelettes de plus d'une douzaine d'individus morts au combat, ainsi que différentes armes comme des pointes de flèche et des lances[20]. Pour se prémunir contre l'assaut, on a réduit le corridor central de la porte de 7 à 2 mètres. On a fait de même pour la porte de Shamash. Pour se protéger contre les ennemis, Sennachérib y avait enfoui une boîte contenant une figurine et un texte rituel, et il avait appelé le rempart intérieur « Le mur dont la splendeur submerge l'adversaire » et le rempart extérieur « Le mur qui terrifie l'ennemi »[21]. En réalité, les défenses de Ninive laissent à désirer sur plusieurs points, comme leur forme de rectangle allongé, le périmètre excessif des remparts (12 kilomètres), leur faible hauteur par endroits (à peine 4 mètres), et le caractère inachevé de certains travaux de protection trop ambitieux. À vrai dire, les puissants rois néo-assyriens, à la tête d'un empire considérable, ne devaient pas imaginer que Ninive, sa prestigieuse capitale, pourrait être un jour menacée et assiégée.

Les dernières poches de résistance

La chute de Ninive marque-t-elle la fin de l'Empire assyrien ? Les chroniques babyloniennes, qui mentionnent les événements concernant les Assyriens jusqu'en 609, ne relatent pas sa fin ni la mise en place de l'Empire néo-babylonien, et les inscriptions de Nabopolassar ne célèbrent pas non plus sa victoire sur l'Empire assyrien. Tout cela peut surprendre, mais les Babyloniens n'ont pas conscience qu'ils vivent un changement d'empire, car ils se placent plutôt dans une continuité : ainsi, la mère du roi babylonien Nabonide situe le règne de son fils dans la dynastie des rois assyriens, puis

babyloniens[22]. En réalité, l'effondrement de la capitale n'empêche pas la formation de poches de résistance que les Babyloniens doivent supprimer pour finir d'abattre leur adversaire. En 611 et en 610, ils s'emparent d'autres villes assyriennes. Dans la cité de Harrân en Syrie, un prince assyrien prend le pouvoir sous le nom d'Ashur-uballit II et refuse de se rendre. Ce nom est symbolique car Ashur-uballit I^{er} avait développé la puissance de l'Assyrie au II^{e} millénaire. Ashur-uballit II organise à Harrân l'ultime résistance assyrienne, bénéficiant du soutien des troupes égyptiennes. En 610, les troupes mèdes rejoignent les troupes babyloniennes pour marcher sur Harrân contre le dernier roi assyrien : « La peur de l'ennemi submergea Ashur-uballit et l'armée de l'Égypte qui était venue le secourir, et ils abandonnèrent la cité[23]. » Ashur-uballit et l'armée égyptienne se retirent de l'autre côté de l'Euphrate. Entre-temps, Nékao II remplace le pharaon Psammétique I^{er} sur le trône d'Égypte. En 609, les troupes d'Ashur-uballit et l'armée égyptienne traversent l'Euphrate pour reconquérir Harrân, mais elles échouent et le dernier roi assyrien disparaît de la scène politique sans que l'on connaisse son sort. La prise de Harrân, avec l'expulsion du trône assyrien d'Ashur-uballit en 610, est considérée comme la fin de l'Empire assyrien, mais cet événement n'est pas aussi tranché. En effet, les fouilles de Dûr-Katlimmu et de Til Barsip en Syrie du Nord montrent que des groupes assyriens y ont survécu après 609[24]. Il est question d'un « prince héritier » dans des inscriptions de Dûr-Katlimmu, mais son nom n'est pas précisé[25]. Peut-être même la présence mède est-elle attestée à Tell Arbid, d'après l'influence architecturale dans une résidence post-assyrienne[26].

L'Empire assyrien a cessé d'exister. Toute la Djezireh devient territoire babylonien. De son côté, le pharaon Nékao impose sa domination sur la Palestine, les cités phéniciennes et les anciennes provinces araméennes de l'Assyrie. L'Euphrate devient la frontière entre les deux grandes puissances : l'Égypte et la Babylonie.

Le retentissement de la chute de Ninive

La chute de Ninive produit une profonde impression sur les États voisins et a un large écho qui se répercute dans les sources postérieures : babyloniennes, bibliques et classiques. Elles racontent l'événement qui leur a été transmis par des intermédiaires, le présentent et l'interprètent à travers les préoccupations de leur temps.

La Babylonie, qui a été victime de l'Empire assyrien, relate l'événement sur la stèle en basalte de Nabonide, dernier roi babylonien, et sur une tablette attribuable à Nabopolassar. Il est fait allusion à l'événement dans une prophétie dynastique, un poème épique et des inscriptions de Nabopolassar. Dans tous ces textes, la chute de Ninive est présentée comme une vengeance envoyée par les dieux babyloniens contre l'asservissement de la Babylonie à l'Assyrie, en particulier à Sennachérib[27]. Dans la Bible, c'est surtout la prophétie de Nahum « Oracle sur Ninive » qui est consacrée à l'événement[28]. Israël a été, comme Babylone, une victime de l'Assyrie. Telle une prostituée, Ninive est inondée et dépouillée de ses richesses et de son pouvoir, son peuple est dispersé. Yahvé a abattu l'arrogant conquérant assyrien après l'avoir envoyé punir les péchés d'Israël. Le prophète Sophonie développe également son aspect vengeur : « Qu'il livre Ninive à la dévastation, terre aride comme le désert[29] ! » Le prophète Jonas souligne plutôt son côté miséricordieux, car Yahvé pardonne à condition que l'on se repente, ce que n'a pas fait Ninive[30].

Dans les *Babyloniaca* de Berossos, l'histoire de l'Assyrie est insérée dans une séquence des États, définis comme des empires, de l'Assyrie à l'empire d'Alexandre et à ceux de ses successeurs. Cette forme d'historiographie est aussi présente chez Hérodote et Ctésias, qui font des récits piquants de la chute de l'Assyrie, centrés sur les personnalités impliquées et leur conduite. Ninos, conquérant et bâtisseur, est une figure emblématique de Ninive. La cité reçoit une punition compensatoire, décidée par les dieux, pour les actions précédentes des Assyriens contre les Babyloniens. La figure la plus frappante dans la tradition grecque est celle de

Sardanapale, personnage légendaire vu comme le dernier roi assyrien, qui aurait provoqué la chute de l'Empire assyrien par sa vie d'arrogance, de luxe et de mollesse.

Finalement, dans ces sources, c'est l'inondation intentionnelle de Ninive qui est mise en exergue. Elle est, certes, plausible, mais a-t-elle une réalité historique ? On peut en douter, étant donné que la source la plus ancienne, les chroniques babyloniennes, qui décrivent la chute de Ninive, ne la mentionnent pas et que le prophète Sophonie parle même d'aridité. Les archéologues n'ont trouvé aucune trace d'inondation et considèrent que la rivière Khosr n'aurait pas pu inonder la cité, même à son plus haut niveau[31]. En tout cas, si cette inondation a eu lieu, elle pourrait avoir été faite à titre d'acte rituel consécutif à la destruction de Ninive où Nabopolassar est resté après la bataille. L'inondation de Ninive aurait ainsi rappelé symboliquement l'inondation de Babylone quelque soixante-dix ans auparavant par Sennachérib, en utilisant ironiquement les travaux d'adduction d'eau qu'il y avait effectués. Cette interprétation est confortée par d'autres rituels accomplis alors à Ninive pour rappeler ceux de Babylone : le transport des cendres de Ninive à Babylone et la mutilation rituelle de bas-reliefs et de statues représentant le roi assyrien[32].

Les causes du désastre

Pourquoi l'Empire assyrien s'effondre-t-il aussi rapidement ? La cause objective est son écrasement par l'armée babylonienne de Nabopolassar, associée à l'armée mède de Cyaxare. Mais cela n'explique rien car il est inconcevable que la puissante machine de guerre assyrienne ait cédé de cette manière et que l'Empire assyrien ne se soit pas relevé de cette défaite comme il l'a souvent fait au cours de son histoire. On peut rester sur la conclusion selon laquelle cet événement est incompréhensible, réfuter son caractère soudain et irréversible[33], ou essayer de trouver des explications. En fait, dans la conception mésopotamienne traditionnelle, le désastre fait partie de la structure fondamentale des événements, dans un modèle de temps

cyclique : toute dynastie disparaît et est remplacée par une autre[34].

Le bref récit de la chute de Ninive non commentée dans les chroniques babyloniennes relève de cette conception. Le point de vue des conquérants babyloniens Nabopolassar et Nabuchodonosor est le même : le nouvel empire a hérité de l'ancien empire sans rupture, à part le changement de capitale et de dynastie. C'est ce qu'exprime la mère de Nabonide quand elle résume sa longue vie à travers une lignée continue de rois assyriens et babyloniens. À cette conception peut s'ajouter un jugement moral : une dynastie peut s'effondrer parce qu'elle est coupable envers les dieux ou les hommes. Les auteurs classiques et bibliques attribuent le désastre de l'Empire assyrien à la punition divine de l'arrogance de ses rois, notamment de Sennachérib qui a détruit Babylone.

Mais quel est donc le point de vue des Assyriens, les premiers concernés ? Les derniers rois sont soucieux de la sécurité intérieure de l'empire et de leur propre sécurité, et non des menaces qui pourraient mettre en danger l'existence de l'empire. La très grande majorité des lettres de la correspondance royale concernent les affaires du roi et de la cour ; très peu traitent de la défense des frontières et des relations internationales. Les dieux eux-mêmes sont rassurants à cet égard, comme la déesse Ishtar, qui s'adresse ainsi à Assurbanipal : « Mange bien, bois du vin, fais jouer de la musique, honore ma divinité, afin que je m'acquitte de ma mission et te permette de satisfaire les désirs de ton cœur. Ton visage ne pâlira pas, tes pieds ne connaîtront pas la fatigue, ta force ne faiblira pas en pleine bataille[35]. »

Il n'existe pas aujourd'hui de consensus pour expliquer le désastre assyrien. Toutefois, les explications modernes sont préfigurées par une réflexion de D. Burckhardt à la fin du XIX^e^ siècle : « En histoire, la fin est toujours préparée par une décadence interne, par un déclin de la manière de vivre. Un choc extérieur est alors suffisant pour mettre fin à tout[36]. » On distinguera les causes internes et externes. Parmi les premières, les causes économiques ont dû jouer un rôle non

négligeable[37]. L'extension démesurée de l'Empire assyrien a eu plusieurs conséquences. Dans cet État essentiellement agricole, l'équilibre entre producteurs et non-producteurs doit être conservé. Or, les ressources diminuent tandis que la population augmente et se concentre dans les villes, à la suite de famines ou de pillages dans les campagnes. L'extension permanente du territoire conduit à une exploitation excessive de la périphérie. L'entretien de l'armée dans des régions éloignées est de plus en plus coûteux, de même que celui des administrations provinciales qui se multiplient. Au total, les ressources collectées ne sont plus suffisantes. Le flux des déportés s'amenuise et le butin de guerre ne suffit pas non plus pour couvrir toutes les dépenses, notamment les ambitieux travaux de construction. L'extension de l'Empire assyrien s'est faite aussi de façon dissymétrique : surtout en plaine ou en zone de basse montagne à l'ouest et au sud, beaucoup moins dans les hautes montagnes du nord et de l'est, difficiles à conquérir, exploiter et contrôler. Les montagnards, proches des villes assyriennes, représentent un réel danger. Les Assyriens n'ont jamais su régler définitivement ce problème : ils ont toujours réussi à les repousser, sauf à la fin de l'empire. On a dit aussi que l'augmentation de la population avait coïncidé avec une période de sécheresse au milieu du VII^e^ siècle[38], mais cette explication doit encore être confirmée[39].

Du point de vue politique, l'Empire assyrien souffre d'un problème dynastique récurrent et quasi structurel. À chaque vacance du trône, les ambitions se déchaînent et le flottement du pouvoir central l'empêche de superviser l'administration des provinces. Les populations, assujetties mais non réellement soumises, peuvent en profiter pour tenter de se libérer[40]. La guerre de sécession entre Assurbanipal et son frère Shamash-shum-ukîn a produit un effet négatif sur la dynastie. À partir de 630, la lutte pour le pouvoir s'est encore accentuée, car le problème de la succession d'Assurbanipal n'a pas pu être résolu. La prise de pouvoir par un chef eunuque vers 626 a provoqué une crise de légitimité de la dynastie. Les membres de l'élite assyrienne ont réduit progressivement leur soutien au pouvoir royal après les purges effectuées par

Assarhaddon et Assurbanipal, et la perte de plusieurs de leurs postes au profit des eunuques. L'Empire assyrien n'a jamais réussi à intégrer toutes les populations conquises. Le plus souvent, il n'avait rien à leur offrir en dehors de la domination par la contrainte et la peur. Aussi, quand il était menacé, elles n'avaient aucune raison de lui rester loyales. Le royaume assyrien était fondé sur une gestion verticale, c'est-à-dire sur les faveurs et honneurs personnels accordés aux subordonnés du roi et aux membres de l'élite. L'Empire assyrien, tout en conservant cette gestion, était fondé sur un modèle horizontal dans les territoires soumis. On pourrait se demander si la contradiction entre les deux types de gestion n'a pas été une des causes de la décadence de l'empire, puis de sa chute. L'image des derniers rois assyriens a aussi souffert de leur incapacité à résoudre le problème babylonien, malgré les stratégies successives mises en place. Après la mort du roi Kandalânu, la Babylonie a commencé à prendre peu à peu son indépendance. Sîn-sharru-ishkun a été incapable de rétablir la situation.

Aux causes internes qui ont ébranlé l'empire dans le long terme s'ajoutent les causes externes qui ont contribué à son effondrement. Les guerres endémiques de l'Empire assyrien dans sa dernière période ont conduit à l'épuisement des Assyriens comme des Babyloniens. La guerre de succession entre Ashur-etel-ilâni et Sîn-sharru-ishkun après la mort d'Assurbanipal a favorisé la venue au pouvoir de Nabopolassar à Babylone en 626[41]. C'est l'occasion pour lui de libérer la Babylonie et d'attaquer l'Assyrie. Mais l'état d'épuisement de l'armée babylonienne lui faisait douter de la victoire et l'a conduit par prudence à faire intervenir les Mèdes. S'il avait agi seul, il aurait provoqué une crise comme les Assyriens en avaient connu au cours de leur histoire, mais peut-être pas le désastre final[42]. La principale cause externe du désastre est le double choc simultané provoqué par les Babyloniens et les Mèdes. La victoire de Nabopolassar seul aurait abouti à l'intégration de l'Assyrie dans l'Empire babylonien, dont il aurait hérité. Mais ce scénario a été modifié par l'intervention des Mèdes, qui n'avaient pas intérêt

à hériter de l'Empire assyrien, n'ayant ni les traditions culturelles ni les compétences administratives pour le gérer. C'étaient des montagnards qui avaient une culture et une organisation politique différentes[43]. Habitués à détruire, ils ne savaient pas reconstruire ni réorganiser leurs conquêtes.

Les stratégies des Babyloniens et des Mèdes étaient opposées. Les premiers suivaient la tradition mésopotamienne de la séquence normale du remplacement d'une dynastie par une autre. Les seconds menaient une vengeance implacable contre l'oppression qu'ils avaient subie de la part des Assyriens et voulaient seulement les détruire. En témoignent les tablettes contenant les traités qu'ils avaient conclus avec eux, qui ont été réduites intentionnellement en menus fragments[44]. De même, les bas-reliefs de Ninive représentant des victoires assyriennes sur les peuples de l'Est ont été mutilés[45]. Une autre raison a permis aux Mèdes de vaincre les Assyriens : en vertu des traités conclus avec eux, ils avaient été recrutés dans un corps de garde du palais, ce qui leur a permis de connaître le fonctionnement interne de leur système de défense et de moderniser leur propre armée d'après leur observation de l'armée assyrienne[46]. Grâce à l'aide des Mèdes, les Babyloniens ont empêché l'Empire assyrien de se reconstituer. Une conjonction de contextes est aussi intervenue : les Égyptiens, alliés des Assyriens, n'étaient pas assez puissants à cette époque pour les soutenir de manière efficace, tandis que les Mèdes, alliés des Babyloniens, étaient très performants. Un autre facteur a pu également jouer : à partir de 607, Nabopolassar fait participer à ses conquêtes son fils Nabuchodonosor, qui est un redoutable conquérant, et il n'a laissé aucune chance à l'Empire assyrien de se relever. Tous ces facteurs se sont sans doute combinés pour le faire disparaître, mais il a pu y en avoir d'autres qui nous échappent encore.

Conclusion

Le partage de l'Empire assyrien

Après la chute d'Assur en 614, celles de Ninive en 612 et de Harrân en 610, l'Empire assyrien a disparu. Les vainqueurs, Babyloniens et Mèdes, se partagent ses dépouilles, sans doute en fonction de leurs accords préalables. Les Babyloniens se réservent l'Assyrie, emportant symboliquement en captivité à Babylone la statue du dieu Assur, qui subit le même sort que celle de Marduk, transportée par les Assyriens à Ninive en 689. Les Mèdes s'attribuent le contrôle des parties septentrionales de l'ancien Empire assyrien, l'Iran occidental et la partie orientale de l'Anatolie. La nouvelle frontière établie entre les territoires babylonien et mède traverse le centre de l'Assyrie. Ce qui constituait son cœur est devenu une zone frontière entre deux États différents, politiquement et culturellement : la Babylonie, État urbanisé, et les territoires mèdes, tribaux et pastoraux des montagnes, en voie d'unification grâce à Cyaxare. Ces deux parties de l'Empire assyrien sont assignées à des vainqueurs appartenant à des environnements politiques et des traditions opposés[1]. La troisième partie de l'empire, c'est-à-dire toute la zone occidentale au-delà de l'Euphrate, est tombée aux mains des Égyptiens.

L'Égypte a retrouvé sa prospérité sous Psammétique I^{er}, puis sous son fils Nékao II, qui continue son œuvre. Il profite du vide laissé par la disparition de l'Empire assyrien pour occuper la Palestine, la Phénicie et la Syrie. Les cités phéniciennes ne sont pas vraiment perturbées par la domination égyptienne, beaucoup plus légère que la domination assyrienne. Seul Josias, roi de Juda, s'oppose à l'armée égyptienne près de Megiddo, mais il est battu et tué dans la bataille. Le pharaon installe sa résidence à Riblah, en Syrie du Nord, d'où il organise la nouvelle province égyptienne d'Asie. L'Euphrate devient pour quelques années la frontière entre l'Égypte et la Babylonie, jusqu'à ce que le

roi babylonien Nabuchodonosor chasse les Égyptiens du Levant.

En exerçant leur hégémonie sur l'Anatolie orientale, les Mèdes de Cyaxare se heurtent au royaume lydien d'Alyatte II, enrichi grâce aux mines d'or exploitées dans le massif du Tmolos et, d'après la légende, grâce aux paillettes d'or charriées par le Pactole. En 585, après une bataille indécise, Nabuchodonosor fixe les frontières des zones d'influence lydienne et mède au fleuve Halys. Les relations entre les Babyloniens et les Mèdes sont cordiales puisque Nabuchodonosor épouse Amytis, fille du roi des Mèdes, pour laquelle il aurait fait construire les fameux jardins suspendus de Babylone.

Dès la chute de l'Empire assyrien, Nabopolassar consacre ses campagnes militaires à stopper l'expansion égyptienne et à récupérer les anciennes possessions assyriennes. C'est son fils Nabuchodonosor, qu'il entraîne avec lui à partir de 607, qui va réaliser cette reconquête. L'Empire néo-babylonien est, pour l'essentiel, la reprise des territoires de l'Empire assyrien, de ses circonscriptions et de ses cadres. Même si le modèle assyrien inspire fortement les Babyloniens, un certain nombre de différences les caractérisent[2]. Sur le plan de la durée, l'Empire assyrien s'est construit pendant un siècle et demi, à la suite du long passé du royaume assyrien, tandis que l'Empire néo-babylonien n'a eu besoin que de quelques décennies pour se constituer. Les Babyloniens ne sont pas menacés sur leurs frontières par les États voisins comme l'avaient été les Assyriens. L'organisation interne de l'Empire néo-babylonien est moins achevée et le système tributaire moins élaboré. À la différence des rois assyriens, qui ont plusieurs capitales successives, les rois babyloniens ont un seul centre : Babylone.

Les survivances et l'héritage de l'Empire assyrien

Tout a-t-il été détruit et les Assyriens ont-ils disparu dans la chute de l'Empire assyrien ? Ce point de vue a souvent été défendu, mais il s'appuie surtout sur la quasi-absence de sources relatives à l'ancienne Assyrie de cette période. En

réalité, des survivances ont pu être constatées dans plusieurs domaines. Aucune inscription assyrienne n'a été retrouvée au cœur de l'Assyrie, mais la langue et l'écriture assyriennes persistent encore quelques années, par exemple à Dûr-Katlimmu dans le Khabur. Après 600, aucune inscription assyrienne n'est connue[3]. Cependant, le riche corpus d'inscriptions babyloniennes a gardé quelques éléments isolés de culture assyrienne qui ont survécu dans les milieux lettrés contrôlant les temples et l'écriture cunéiforme[4]. Mais le plus souvent, ils sont tellement assimilés qu'ils ne sont plus guère reconnaissables.

Une partie des Assyriens sont morts pendant l'affrontement final ou à la suite de ses conséquences directes comme la malnutrition et les maladies. D'autres ont été déportés à Babylone, comme ceux des provinces de Nasibîna et Rasappa mentionnés dans les chroniques babyloniennes[5]. D'autres encore ont sans doute quitté leur pays dévasté par la guerre et ont émigré, notamment en Babylonie. Le développement des sites babyloniens et leur prospérité ont pu être favorisés en partie par le mouvement de la population assyrienne vers le sud. D'autres enfin, après la désintégration du système économique et la dévastation des villes, ont pu retourner à la vie nomade qu'ils avaient connue auparavant. Pour subsister et rester autosuffisants, les sites avaient sans doute besoin d'avoir une taille suffisante et d'être en connexion avec des forteresses pour les protéger.

On observe peu de traces de travaux de reconstruction dans les villes assyriennes pendant les premiers siècles qui ont suivi le désastre. En fait, elles seront vraiment réorganisées et retrouveront leur prospérité dans l'Empire parthe, quelque cinq cents ans plus tard. En attendant, on ignore si les anciens palais assyriens ont été réutilisés comme sièges des gouvernements postérieurs et dans quelle mesure des squatters se sont installés dans les édifices. Des niveaux « post-assyriens » ou « post-impériaux » ont été identifiés, par exemple à Ninive, mais leur datation n'a pas été clairement établie[6]. Les prospections archéologiques effectuées en

Assyrie montrent que le nombre de sites a nettement augmenté pendant la dernière période de l'Empire assyrien, et qu'un très petit nombre sont attribuables à la période néo-babylonienne[7]. Cette situation contraste avec la prospérité des sites babyloniens à la même époque. Mais la datation des sites d'après la poterie qu'ils ont livrée est remise en question, car la chronologie de la poterie ne peut pas être précisée et elle n'est donc pas utilisable pour les dater[8]. Il est vrai cependant que l'Assyrie est devenue moins prospère et moins densément peuplée, mais elle n'est alors ni pauvre ni totalement inhabitée.

Sur le plan religieux, le culte du dieu Assur n'a pas disparu avec la chute d'Assur en 614. La ville est mentionnée dans l'inscription du cylindre de Cyrus comme un lieu où le roi perse a renvoyé des statues divines, et le culte d'Assur a continué dans le « temple A », bâti à proximité du vieux temple d'Assur[9]. Il a pu servir de lieu de mémoire aux survivants de la catastrophe de 614. Le culte des dieux Assur et Sherua a été perpétué à Assur jusqu'au début du IIIe siècle de notre ère. Des traditions assyriennes ont été conservées à Arbèles jusqu'à l'époque parthe[10]. Des familles assyriennes résidant à Babylone ont gardé, au moins en partie, leur identité culturelle. Les bureaucrates d'origine assyrienne servant à la cour de Babylone rédigeaient des documents d'archives en assyrien[11]. La mère du roi babylonien Nabonide avait peut-être des origines assyriennes : elle était prêtresse du dieu Sîn à Harrân. Ceux qui portaient des noms assyriens à Uruk étaient associés au temple local d'Assur[12].

L'Empire assyrien, malgré sa soudaine disparition, a laissé un héritage substantiel. Les structures politiques et l'organisation administrative de l'empire que Tiglath-phalazar III et ses successeurs avaient mises en place ont servi de modèle aux empires qui lui ont succédé. Le système d'espionnage et de contre-espionnage développé par les rois assyriens est déjà perfectionné et performant. Tiglath-phalazar III est sans doute à l'origine du concept d'État tampon, encore utilisé de nos jours. Les inventions techniques de Sennachérib dans le domaine de la technologie des métaux

et de l’irrigation, avec le système des canaux, des écluses et des aqueducs, ont été copiées par la suite, comme le principe de la « vis d’Archimède ». Les réalisations artistiques en matière d’architecture et de sculpture ne laissent pas indifférent, par exemple l’art animalier précis et vivant, et les représentations détaillées et continues des bas-reliefs préfigurent nos bandes dessinées modernes. Mais l’héritage le plus précieux est sans conteste la création des premières grandes bibliothèques pour collecter tout le savoir de l’époque. La bibliothèque d’Assurbanipal est, avec la bibliothèque d’Alexandrie, à l’origine des bibliothèques actuelles.

Cartes

Les cartes 2 à 5 ont été réalisées d'après M. Liverani, "The fall of the Assyrian Empire : ancient and modern interpretations", *in* S. E. Alcock (éd.), *Empires : perspectives from archaeology and history*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 375-378. Elles ont été complétées et modifiées. La localisation de certains toponymes est approximative, de même que les limites de l'Empire assyrien.

1. Le triangle assyrien Assur-Ninive-Arbèles

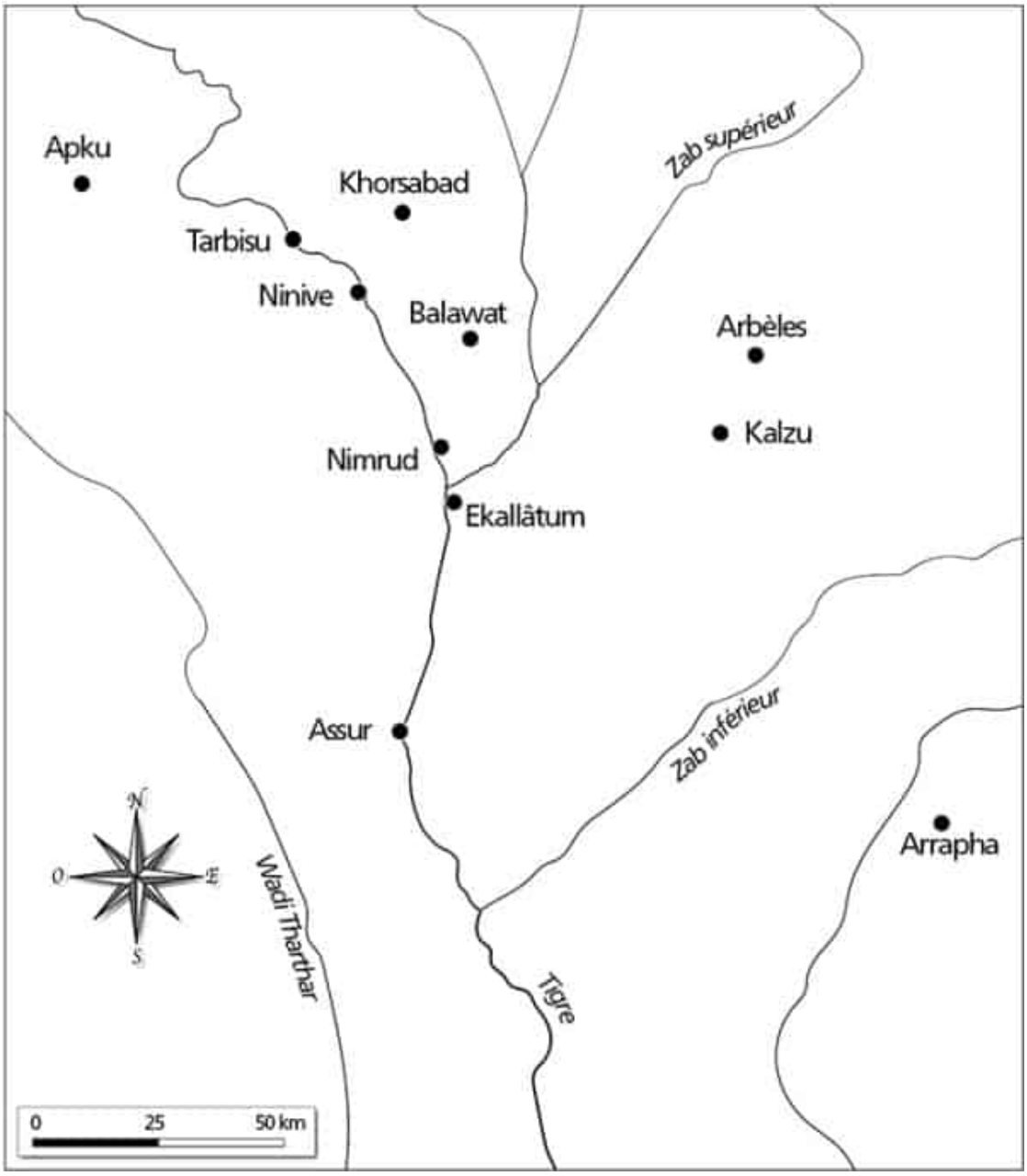
2. L'État assyrien vers 860 avant notre ère

3. L'Empire assyrien vers 730

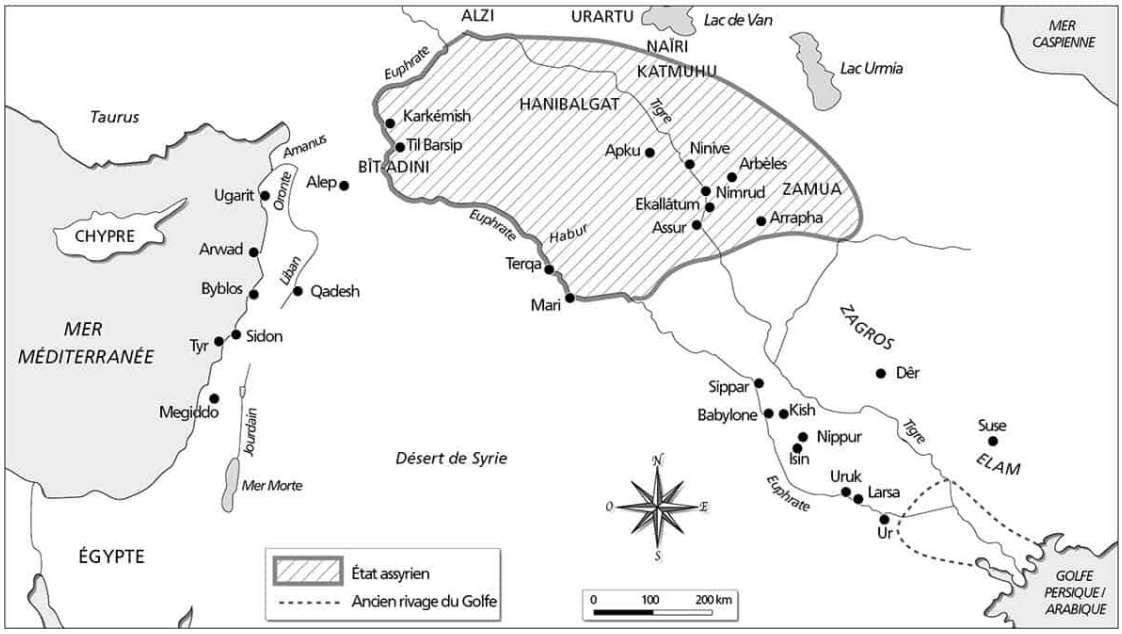
4. L'Empire assyrien vers 705

5. L'Empire assyrien vers 660

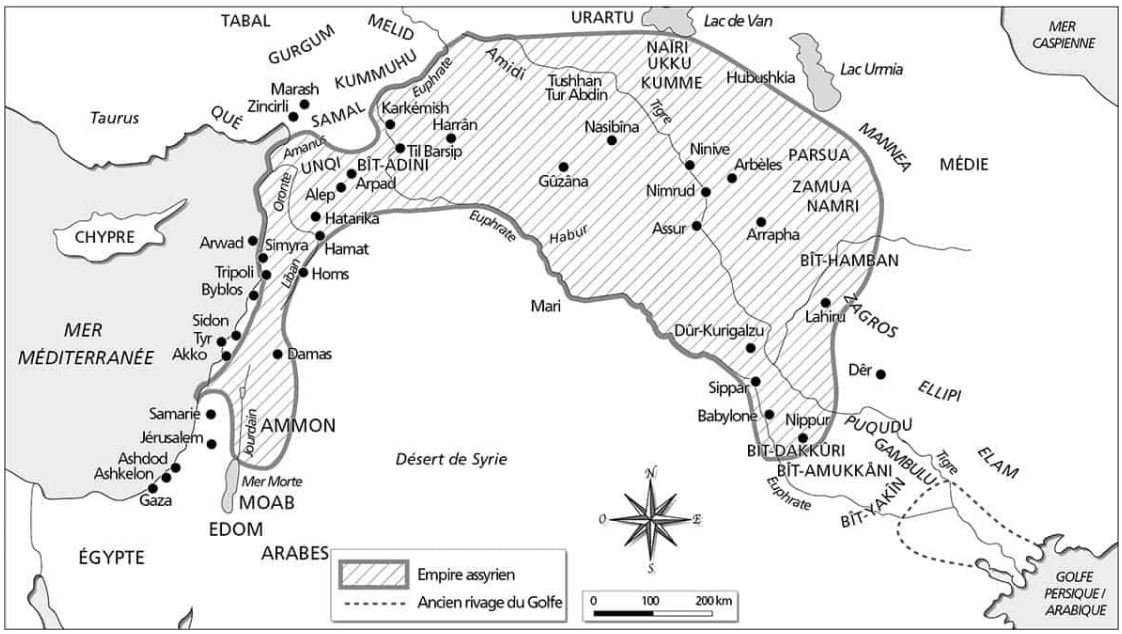
LE TRIANGLE ASSYRIEN ASSUR-NINIVE-ARBÈLES



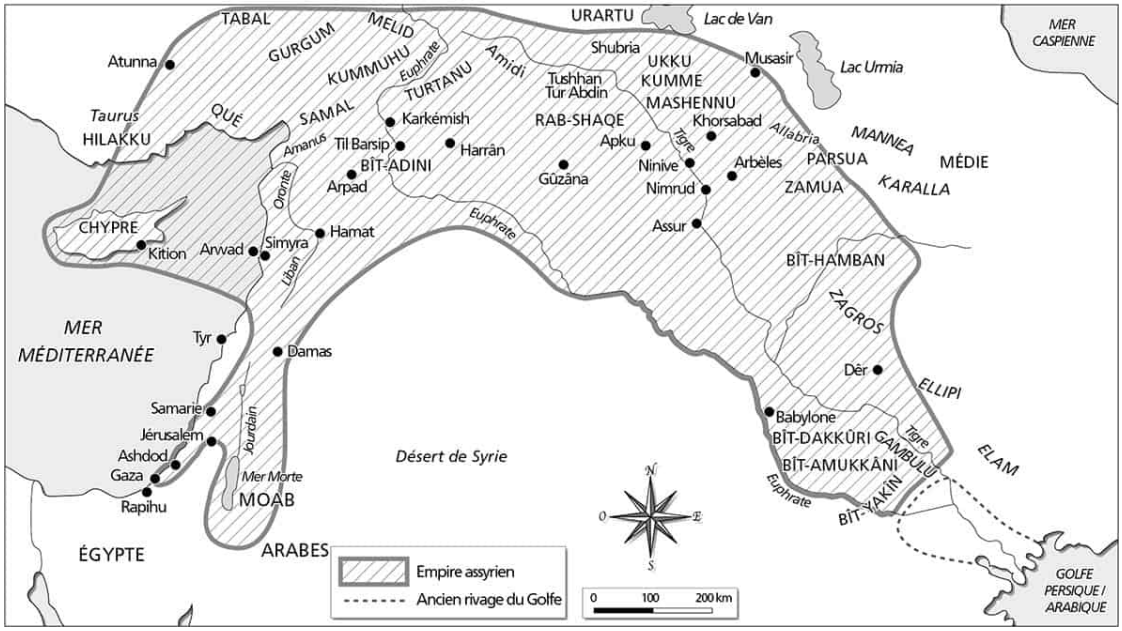
L'ÉTAT ASSYRIEN VERS 860 AVANT NOTRE ÈRE



L'EMPIRE ASSYRIEN VERS 730



L'EMPIRE ASSYRIEN VERS 705



L'EMPIRE ASSYRIEN VERS 660

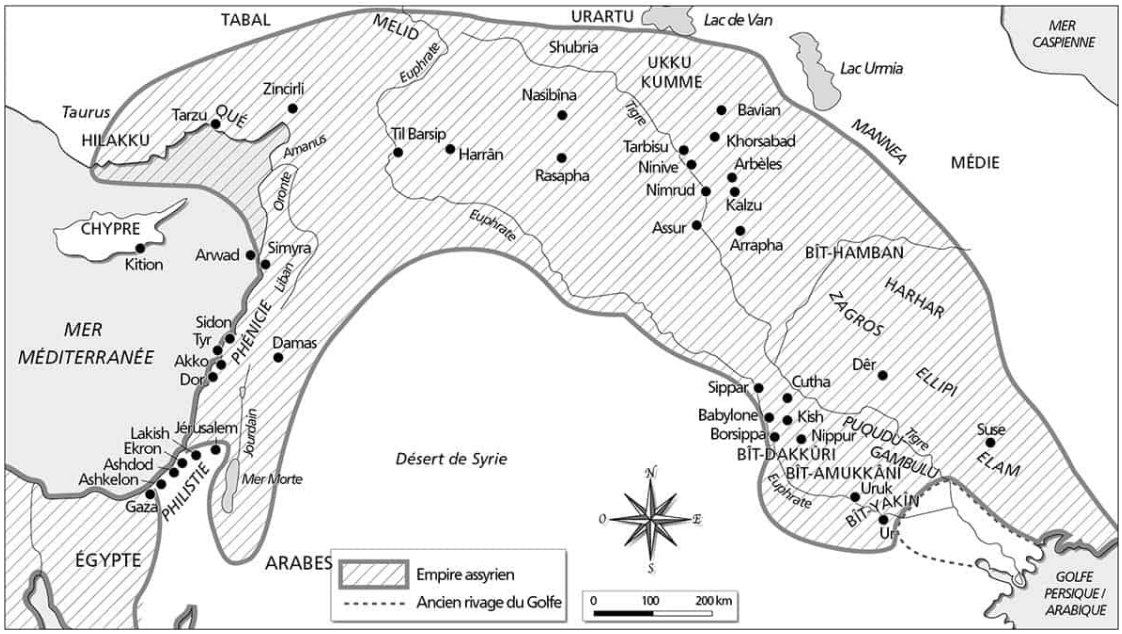


Tableau chronologique des rois assyriens et babyloniens

DATES	ROIS ASSYRIENS	ROIS BABYLONIENS
		Nabû-nâsir (747-734)
		Nabû-nâdin-zêri (733-732)
750-725	Tiglath-phalazar III (745-727)	Nabû-shum-ukîn II (732)
		Nabû-mukîn-zêri (731-729)
		Tiglath-phalazar III/Pûlû (728-727)
	Salmanazar V (726-722)	Salmanazar V/Ulûlâyu (726-722)
	Sargon II (721-705)	Merodach-baladan II (721-710)
		Sargon II (709-705)
725-700		Sennachérib (704-703)
		Marduk-zakir-shumi II (703)
		Merodach-baladan II (703)
	Sennachérib (704-681)	Bêl-ibni (703-700)
700-675		Ashur-nâdin-shumi (700-694)
		Nergal-ushezib (693)
		Mushezib-Marduk (692-689)
		Sennachérib (688-681)
675-650	Assarhaddon (680-669)	Assarhaddon (680-669)
650-625	Assurbanipal (668-631)	Shamash-shum-ukîn (667-648)
	Ashur-etel-ilâni (630-627)	Kandalânu (647-627)
625-600	Sîn-shumu-lishir (627?)	Sîn-shumu-lishir (627?)
	Sîn-sharru-ishkun (626?-612)	Sîn-sharru-ishkun (626-605)
	Ashur-uballit II (611-609)	Nabopolassar (626-605)

Abréviations

AAASH : *Acta Archaeologia Academiae Scientificae Hungaricae*

ABL : L. Waterman, *Royal Correspondence of the Assyrian Empire*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1930-1936, 3 vol. (= R. F. Harper, *Assyrian and Babylonian Letters*…, Chicago, University of Chicago Press, 1892-1914).

AfO : *Archiv für Orientforschung*

AJA : *American Journal of Archaeology*

ANES : *Ancient Near Eastern Studies*

AoF : *Altorientalische Forschungen*

ARAB : D. D. Luckenbill, *Ancient Records of Assyria and Babylonia*, Chicago, University of Chicago Press, 1927, vol. I-II.

ArOr : *Archiv Orientalni*

BA : *Biblical Archaeologist*

BaghM : *Baghdader Mitteilungen*

BiOr : *Bibliotheca Orientalis*

CANE : J. M. Sasson (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East*, New York, Charles Scribner's Sons, 1995, 4 vol.

DHA : *Dialogues d'histoire ancienne*

DoArch : *Dossiers d'archéologie*

HiMA : *Revue internationale d'histoire militaire ancienne*

IEJ : *Israel Exploration Journal*

JA : *Journal asiatique*

JAEI : *Journal of Ancient Egyptian Interconnections*

JANEH : *Journal of Ancient Near Eastern History*

JANES : *Journal of Ancient Near Eastern Studies*

JAOS : *Journal of the American Oriental Society*

JBL : *Journal of Biblical Literature*

JCS : *Journal of Cuneiform Studies*

JEOL : *Jaarbericht van het Vooraziatisch-Egyptisch Genootschap. "Ex Oriente Lux"*

JNES : *Journal of Near Eastern Studies*

KAI : H. Donner et W. Röllig, *Kanaanäische und Aramäische Inschriften*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1966-1969, 3 vol.

NABU : *Nouvelles assyriologiques brèves et utilitaires*

NEA : *Near Eastern Archaeology*

NEAEHL : E. Stern *et al.* (éd.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, Jérusalem, Biblical Archeological Society,

Washington, 1993-2008, 5 vol.

OrAnt : *Oriens Antiquus*

PNA : H. D. Baker et K. Radner (éd.), *The Prosopography of the Neo-Assyrian Empire*, Helsinki, Neo-Assyrian Text Corpus Project, 1998-2011, 6 vol.

RA : *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*

RAI : Rencontre assyriologique internationale

REA : *Revue des études anciennes*

RGTC : *Répertoire géographique des textes cunéiformes*, Wiesbaden, Reichert, 1977-2001.

RIMA 1 : A. K. Grayson *et al.*, *Assyrian Rulers of the Third and Second Millennium BC (to 1115 BC)*, Toronto, University of Toronto Press, 1987.

RIMA 2 : A. K. Grayson *et al.*, *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC, I (1114-859 BC)*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 1991.

RIMA 3 : A. K. Grayson *et al.*, *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC, II (858-745 BC)*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 2002.

RINAP 1 : H. Tadmor et S. Yamada, *The Royal Inscriptions of Tiglath-pileser III (744-727 BC) and Shalmaneser V (726-722 BC), Kings of Assyria*, Winona Lake, Eisenbrauns, 2011.

RINAP 3 : A. K. Grayson et J. Novotny, *The Royal Inscriptions of Sennacherib, King of Assyria (704-681 BC)*, Winona Lake, Eisenbrauns, 2012, 2014, 2 vol.

RINAP 4 : E. Leichty, *The Royal Inscriptions of Esarhaddon, King of Assyria (680-669 BC)*, Winona Lake, Eisenbrauns, 2011.

RINAP 5.1 : J. Novotny et J. Jeffers, *The Royal Inscriptions of Ashurbanipal (668-631 BC), Aššur-etel-ilāni (630-627 BC), and Sîn-šarru-iškun (626-612 BC), Kings of Assyria, Part 1*, Winona Lake, Eisenbrauns, 2018.

RlA : E. Ebeling *et al.* (éd.), *Reallexicon der Assyriologie*, Berlin, 1932-.

SAA 1 : S. Parpola, *The Correspondence of Sargon II, Part I*, Helsinki, Helsinki University Press, 1987.

SAA 2 : S. Parpola et K. Watanabe, *Neo-Assyrian Treaties and Loyalty Oaths*, Helsinki, Helsinki University Press, 1998.

SAA 3 : A. Livingstone, *Court Poetry and Literary Miscellanea*, Helsinki, Helsinki University Press, 1989.

SAA 4 : I. Starr, *Queries to the Sungod*, Helsinki, Helsinki University Press, 1990.

SAA 5 : G. B. Lanfranchi et S. Parpola, *The Correspondence of Sargon II, Part II*, Helsinki, Helsinki University Press, 1990.

SAA 6/1 : T. Kwasman et S. Parpola, *Legal Transactions of the Royal Court of Nineveh. Part I : Tiglath-pileser III through Esarhaddon*, Helsinki, Helsinki University Press, 1991.

SAA 8 : H. Hunger, *Astrological reports to Assyrian kings*, Helsinki, Helsinki University Press, 1992.

SAA 10 : S. Parpola, *Letters from Assyrian and Babylonian Scholars*, Helsinki, Helsinki University Press, 1993.

SAA 11 : F. M. Fales et J. N. Postgate, *Imperial Administrative Records, Part II*, Helsinki, Helsinki University Press, 1995.

SAA 12 : L. Kataja et R. Whiting, *Grants, Decrees and Gifts of the Neo-Assyrian Period*, Helsinki, Helsinki University Press, 1995.

SAA 13 : S. W. Cole et P. Machinist, *Letters from priests to the kings Esarhaddon and Assurbanipal*, Helsinki, Helsinki University Press, 1998.

SAA 16 : M. Luukko et G. Van Buylaere, *The Political Correspondence of Esarhaddon*, Helsinki, Helsinki University Press, 2002.

SAA 17 : M. Dietrich, *The Neo-Babylonian Correspondence of Sargon and Sennacherib*, Helsinki, Helsinki University Press, 2003.

SAA 19 : M. Luukko, *The Correspondence of Tiglath-pileser III and Sargon II from Calah/Nimrud*, Helsinki, Helsinki University Press, 2012.

SAAB : *State Archives of Assyria Bulletin*

SAAS 2 : A. Millard, *The Eponyms of the Assyrian Empire (910-612 BC)*, Helsinki, The Neo-Assyrian Text Corpus Project, 1994.

SAAS 3 : M. De Odorico, *The Use of Numbers and Quantifications in the Assyrian Royal Inscriptions*, Helsinki, The Neo-Assyrian Text Corpus Project, 1995.

SAAS 9 : S. C. Melville, *The Role of Naqia/Zakutu in Sargonid Politics*, Helsinki, The Neo-Assyrian Text Corpus Project, 1999.

SAAS 11 : R. Mattila, *The King's Magnates : A Study of the Highest Officials in the Neo-Assyrian Empire*, Helsinki, State Archives of Assyria, 2000.

SCCNH : *Studies on the Civilization and Culture of Nuzi and the Hurrians*

SciAnt : *Scienze dell'Antichita : storia, archeologia, antropologia*

Trans : *Transeuphratène*

VT : *Vetus Testamentum*

WBjb : *Jahrbuch : Wissenschaftskolleg zu Berlin*

WO : *Die Welt des Orients*

ZA : *Zeitschrift für Assyriologie*

Bibliographie

Chronologie

Les dates sont souvent un peu approximatives. Elles ont été sélectionnées, pour les différents États cités dans ce livre, dans les travaux suivants :

G. Beckman, "Hittite Chronology", *Akkadica* 119-120, 2000, p. 19-32.

D. Charpin, « Histoire politique de la Mésopotamie (2002-1595) », *in* P. Attinger, W. Sallaberger et M. Wäfler (éd.), *Mesopotamien: Die altbabylonische Zeit*, Fribourg-Göttingen, 2004, p. 25-480.

J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, Paris, Perrin, 2013.

E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, New Haven, Wiley-Blackwell, 2017.

P. Garelli *et al.*, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 1 : *Des origines aux invasions des peuples de la mer*, Paris, PUF, 1997.

P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2 : *Les Empires mésopotamiens. Israël*, Paris, PUF, 1997.

E. Hornung *et al.*, *Ancient Egyptian Chronology*, Leyde-Boston, Brill, 2006.

F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.

Études générales

F. M. Fales, *L'imperio assiro. Storia e amministrazione (IX-VII sec. a.C.)*, Rome-Bari, Laterza, 2001.

V. Grandpierre, *Histoire de la Mésopotamie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2010.

F. Joannès, *La Mésopotamie au I^er^millénaire avant J.-C.*, Paris, Armand Colin, 2000.

M. Liverani, *Assyria : The Imperial Mission*, Winona Lake, Eisenbrauns, 2017.

D. Nadali, *Gli Assiri. Storia di una civiltà*, Rome, Carocci, 2018.

K. Radner, *Ancient Assyria : A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2015.

Introduction

P.-E. Botta et E. Flandin, *Monuments de Ninive*, t. I-IV, Paris, Imprimerie nationale, 1849-1850.

J. Bottéro, « Les déchiffrements "en cascade" dans le Proche-Orient ancien entre 1800 et 1930 », *Archéologia* 52, 1972, p. 37-45.

—, *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1987.

N. Chevalier, « L'activité archéologique des consuls de France au XIX^e^ siècle en Assyrie », *in* A. Caubet (éd.), *Khorsabad, le palais de Sargon II, roi d'Assyrie*, Paris, La Documentation française, 1995, p. 79-97.

P. MACHINIST, “Assyria and Its Image in the First Isaiah”, *JAOS* 103, 1983, p. 719-737.

M. E. L. MALLOWAN, *Nimrud and Its Remains*, Londres, Collins, 1966, 2 vol.

P. MATTHIAE, « L’avenir du patrimoine de Syrie et le souvenir d’un passé perdu », *Akkadica* 139, 2018, p. 73-82.

K. RADNER, “The Ashur-Nineveh-Arbela Triangle : Central Assyria in the Neo-Assyrian Period”, *in* P. A. MIGLUS et S. MÜHL (éd.), *Between the Cultures : The Central Tigris Region from the Third to the First Millennium BC*, Heidelberg, 2011, p. 321-329.

R. ROLLINGER, “The terms ‘Assyria’ and ‘Syria’ again”, *JNES* 65, 2006, p. 283-287.

M. TANRET, « Sur le calcul dans l’apprentissage scribal », *Akkadica* 124, 2003, p. 121-122.

Les origines de l’Assyrie

J. BOTTÉRO, *L’Épopée de Gilgameš. Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, Paris, Gallimard, 1992.

D. CHARPIN, « Données nouvelles sur l’histoire de Larsa », *in* J.-L. HUOT (éd.), *Larsa, travaux de 1985*, Paris, 1990, p. 191-195.

—, *Hammu-rabi de Babylone*, Paris, PUF, 2003.

—, « Histoire politique de la Mésopotamie (2002-1595) », *in* P. ATTINGER, W. SALLABERGER et M. WÄFLER (éd.), *Mesopotamien: Die altbabylonische Zeit*, Fribourg-Göttingen, 2004, p. 25-480.

D. CHARPIN et J.-M. DURAND, « Aššur avant l’Assyrie », *MARI* 8, 1997, p. 367-392.

P. DION, *Les Araméens à l’âge du fer : histoire politique et structure sociale*, Paris, Gabalda, 1997.

J.-J. GLASSNER, *La Chute d’Akkadé. L’événement et sa mémoire*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 1986.

P. MICHALOWSKI, “Assur during the Ur III Period”, *in* O. Drewnowska (éd.), *Here and There across the Ancient Near East : Studies in Honor of Krystyna Lyczkowska*, Varsovie, Agade, 2009, p. 149-156.

P. SANLAVILLE, « Considérations sur l’évolution de la basse Mésopotamie au cours des derniers millénaires », *Paléorient* 15, 1989, p. 5-27.

R. M. WHITING, “Amorrites Tribes and Nations of Second-Millennium Western Asia”, in *CANE* II, p. 1231-1242.

L’ascension de l’Assyrie (934-745)

J. et A. G. ELAYI, *Arwad, cité phénicienne du nord*, Paris, Gabalda, 2015.

A. FUCHS, “Der Turtān Šamšī-ilu und die grosse Zeit der assyrischen Grossen (830-746)”, *WO* 38, 2008, p. 61-145.

A. K. GRAYSON, “Assyrian Officials and Power in the Ninth and Eighth Centuries”, *SAAB* 7, 1993, p. 19-52.

S. KROLL *et al.* (éd.), *Biainili-Urartu*, Louvain, Peeters, 2012.

A. LEMAIRE et J.-M. DURAND, *Les Inscriptions araméennes de Sfiré et l'Assyrie de Shamshi-ilu*, Genève-Paris, Droz, 1984.

L. MARTI, « Le banquet d'Aššurnaṣirpal II », *JA* 299, 2011, p. 505-520.

B. N. PORTER, "Intimidation and friendly persuasion: re-evaluating the propaganda of Ashurnasirpal II", *Eretz-Israel* 27, 2003, p. 180-191.

K. RADNER, "The Ashur-Nineveh-Arbela Triangle : Central Assyria in the Neo-Assyrian Period", *in* P. A. MIGLUS et S. MÜHL (éd.), *Between the Cultures : The Central Tigris Region from the Third to the First Millennium BC*, Heidelberg, 2011, p. 321-329.

L. R. SIDDALL, *The Reign of Adad-nīrārī III : An Historical and Ideological Analysis of an Assyrian King and His Times*, Leyde, Brill, 2013.

Tiglath-phalazar III, fondateur de l'Empire assyrien (745-727)

P. DUBOVSKÝ, "Tiglath-pileser III's campaigns in 734-732 BC", *Biblica* 87, 2006, p. 153-170.

J. ELAYI, "The Buffer States in the Neo-Assyrian Empire", *in* P. CALLIERI et A. C. FARISELLI (éd.), *"E non appassisa il tuo germoglio spontaneo". Studi fenici e punici in ricordo di Giovanni Garbini*, Lugano, Agora & Co., 2019, p. 117-126.

F. M. FALES, "Arameans and Chaldeans: Environment and Society", *in* G. LEICK (éd.), *The Babylonian World*, New York, Routledge, 2007, p. 288-298.

E. FRAHM (éd.), *A Companion to Assyria*, New Haven, Wiley-Blackwell, 2017.

J. D. HAWKINS, "The Political Geography of North Syria and South-East Anatolia in the Neo-Assyrian Period", *in* M. LIVERANI (éd.), *Neo-Assyrian Geography*, Rome, Université de Rome, 1995, p. 87-101.

G. B. LANFRANCHI, "The Assyrian Expansion in the Zagros and the Local Ruling Elites", *in* G. B. LANFRANCHI *et al.*, *Continuity of Empire (?) : Assyria, Media, Persia*, Padoue, S.a.r.g.o.n. Editrice e Libreria, 2003, p. 79-118.

M. LIVERANI, "The Rise and Fall of Media", in *ibid.*, p. 1-12.

J. LLOP, "The Development of the Middle Assyrian Provinces", *AoF* 39, 2012, p. 87-111.

N. NA'AMAN, "Borders and districts in descriptions of the conquest of the West in Tiglath-pileser III's inscriptions in Biblical historiography", *SAAB* 16, 2007, p. 39-61.

B. ODED, *Mass Deportations and Deportees in the Neo-Babylonian Empire*, Wiesbaden, Reichert, 1979.

B. J. PARKER, *The Mechanics of Empire : The Northern Frontiers of Assyria as a Base of Imperial Dynamics*, Helsinki, The Neo-Assyrian Text Corpus Project, 2001, p. 88-89.

J. N. POSTGATE, "The Assyrian Army in Zamua", *Iraq* 62, 2000, p. 89-108.

J. E. READE, “Iran in the Neo-Assyrian Period”, *in* M. LIVERANI (éd.), *Neo-Assyrian Geography*, Rome, Université de Rome, 1995, p. 31-42.

J. RETSÖ, *The Arabs in Antiquity : Their History from the Assyrians to the Umayyads*, New York, Routledge, 2003.

Les contours de l’Empire assyrien

T. DEZSÖ, “The Reconstruction of the Neo-Assyrian Army as Depicted on Neo-Assyrian Palace Reliefs”, *AAASH* 57, 2006, p. 87-130.

F. M. FALES, *Guerre et paix en Assyrie. Religion et impérialisme*, Paris, éditions du Cerf, 2010.

A. GRECO, “Zagros Pastoralism and Assyrian Imperial Expansion : A Methodological Approach”, *in* G. B. LANFRANCHI *et al.*, *Continuity of Empire (?) : Assyria, Media, Persia*, Padoue, S.a.r.g.o.n. Editrice e Libreria, 2003, p. 65-78.

S. W. HOLLOWAY, *Aššur Is King! Aššur Is King! Religion in the Exercise of Power in the Neo-Assyrian Empire*, Leyde-Boston-Cologne, Brill, 2002.

M. M. HUSSEIN, M. ALTAWEEL et M. GIBSON, *Nimrud : The Queens’ Tombs*, Bagdad, Iraqi Board of Antiquities and Heritage, Chicago, The Oriental Institute, 2016.

S. LACKENBACHER, *Le Palais sans rival : le récit de la construction en Assyrie*, Paris, La Découverte, 1990.

J. LAUINGER, “Esarhaddon’s Succession Treaty at Tell Tayinat : Text and Commentary”, *JCS* 64, 2012, p. 87-123.

M. LIVERANI, “The Ideology of the Assyrian Empire”, *in* M. T. LARSEN (éd.), *Power and Propaganda. A Symposium on Ancient Empires*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1979, p. 297-317.

M. LUUKKO, “Gurraeans and Itu’aeans in the Service of the Assyrian Empire”, *in* J. DUŠEK et J. MYNÁROVA (éd.), *Aramaean Borders*, Leyde-Boston, Brill, 2019, p. 92-124.

L. MARTI, « Chanter les victoires, déplorer les défaites : la musique dans et après la guerre à l’époque néo-assyrienne », *DoArch* 310, 2006, p. 60-67.

N. N. MAY, “Administrative and other reforms of Sargon II and of Tiglath-pileser III”, *SAAB* 21, 2015, p. 80-116.

O. N’SHEA, “Royal Eunuchs and Elite Masculinity in the Neo-Assyrian Empire”, *NEA* 79, 2016, p. 214-221.

S. PARPOLA, “Assyria’s Expansion in the 8th and 7th Centuries and Its Long-Term Repercussions in the West”, *in* W. G. DEVER et S. GITIN (éd.), *Symbiosis, Symbolism, and the Power of the Past*, Winona Lake, Eisenbrauns, 2003, p. 99-102.

S. PONCHIA, “Communicational Procedures and Administrative Structures in the Neo-Assyrian Empire”, *SAAB* 16, 2007, p. 123-143.

—, “The Neo-Assyrian *Adê* Protocol and the Administration of the Empire”, *in* S. GASPA *et al.* (éd.), *From Source to History : Studies in Ancient Near Eastern*

Worlds and Beyond Dedicated to G. B. Lanfranchi, Münster, Ugarit Verlag, 2014, p. 501-526.

N. POSTGATE, "The Invisible Hierarchy : Assyrian Military and Civilian Administration in the Eighth and Seventh Centuries BC", in *The Land of Assur and the Yoke of Assur : Studies on Assyria : 1971-2005*, Oxford, Oxbow, 2007, p. 331-360.

Le court règne de Salmanazar V (726-722)

S. DALLEY, "Yabâ, Atalyā and the Foreign Policy of Late Assyrian Kings", *SAAB* 12, 1998, p. 83-98.

F. M. FALES, "Assyro-Aramaica : The Assyrian Lion-Weights", *in* K. VAN LERBERGHE et A. SCHOORS (éd.), *Immigration and Emigration within the Ancient Near East, Festschrift E. Lipiński*, Louvain, Peeters, 1995, p. 33-55.

S. HASEGAWA *et al.*, *The Last Days of the Kingdom of Israel*, Berlin-Boston, De Gruyter, 2019.

K. RADNER, "Salmanassar V. in den Nimrud Letters", *AfO* 50, 2003-2004, p. 96-97.

K. et S. YAMADA, "Shalmaneser V and His Era, Revisited", *in* A. BARUCHI-UNA *et al.* (éd.), *"Now It Happened in Those Days", Studies in Biblical, Assyrian, and Other Ancient Near Eastern Historiography Presented to M. Cogan*, 2, Winona Lake, Eisenbrauns, 2017, p. 428-433.

Sargon II, roi du monde (721-705)

P. ALBENDA, *The Palace of Sargon King of Assyria. Le Palais de Sargon d'Assyrie*, Paris, éditions Recherche sur les civilisations, 1986.

L. BATTINI, « Les portes urbaines de la capitale de Sargon II : étude sur la propagande royale à travers les données archéologiques et textuelles », *in* J. Prosecký (éd.), *Intellectual Life in the Ancient Near East*, RAI 43, Prague, Academy of Science of the Czech Republic, 1998, p. 41-55.

J. ELAYI, *Sargon II, King of Assyria*, Atlanta, SBL Press, 2017.

J. ELAYI et A. CAVIGNEAUX, « Sargon II et les Ioniens », *OrAnt* 18, 1979, p. 59-75.

A. FUCHS, *Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad*, Göttingen, Cuvillier Verlag, 1993.

P. GARELLI, « Réflexions sur "le péché de Sargon" », *in* S. Graziani (éd.), *Studi sul Vicino Oriente Antico dedicati alla memoria di Luigi Cagni*, t. I, Naples, Istituto universitario orientale, 2000, p. 341-343.

J.-J. GLASSNER, « Sargon "roi du combat" », *RA* 79, 1985, p. 115-126.

A. I. IVANTCHIK, *Les Cimmériens au Proche-Orient*, Fribourg, Éditions universitaires de Fribourg, 1993.

M. LIVERANI, "The Rise and Fall of Media", in *ibid.*, p. 1-12.

P. MACHINIST, "The Assyrians and Their Babylonian Problem : Some Reflections", *WBjb*, 1984-1985, p. 353-364.

G. MARCHESI, "A New Historical Inscription of Sargon II from Karkemish", *JNES* 78, 2019, p. 1-24.

P. MATTHIAE, “Subject Innovations in the Khorsabad Reliefs and Their Political Meaning”, *in* G. B. LANFRANCHI *et al.* (éd.), *Leggo ! Studies Presented to Frederick Mario Fales on the Occasion of His Sixty-Fifth Birthday*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2012, p. 477-494.

S. C. MELVILLE, “Kings of Tabal : Politics, Competition, and Conflict in a Contested Periphery”, *in* E. RICHARDSON (éd.), *Rebellions and Peripheries in the Cuneiform World*, New Haven, Amer Oriental Society, 2010, p. 87-109.

K. RADNER, “Between a Rock and a Hard Place : Muṣaṣir, Kumme, Ukku and Šubria, the Buffer States between Assyria and Urartu”, *in* S. KROLL *et al.* (éd.), *Biainili-Urartu*, Louvain, Peeters, 2012, p. 243-264.

M. SALVINI, « Sargon et l’Urartu », *in* A. Caubet (éd.), *Khorsabad, le palais de Sargon II, roi d’Assyrie*, Paris, La Documentation française, 1995, p. 143-146.

G. SENCE, « Dur-Sharrukin : le portrait de Sargon II. Essai d’analyse structuraliste des bas-reliefs du palais découvert à Khorsabad », *REA* 109, 2007, p. 436-439.

H. TADMOR, “The Campaigns of Sargon II of Assur : A Chronological-Historical Study”, *JCS* 12, 1958, p. 22-40.

H. TADMOR, B. LANDSBERGER et S. PARPOLA, “The Sin of Sargon and Sennacherib’s Last Will”, *SAAB* 3, 1989, p. 3-51.

P. VILLARD, « Quelques aspects du renseignement militaire dans l’empire néo-assyrien », *HiMA* 3, 2016, p. 87-97.

I. J. WINTER, “The Court Banquets of Sargon II of Assyria : Commensality as a Positive Affirmation of the (successful) Hunt and Battle”, *in* G. Bartoloni et M. G. Biga (éd.), *Not Only History : Proceedings of the Conference in Honor of Mario Liverani*, Winona Lake, Eisenbrauns, 2016, p. 35-52.

Sennachérib, réformateur et inventeur (704-681)

M. COGAN, “Sennacherib and the Angry Gods of Babylon and Israel”, *IEJ* 59, 2009, p. 164-182.

S. DALLEY et J. P. OLESON, “Sennacherib, Archimedes, and the Water Screw : The Context of Invention in the Ancient World”, *Technology and Culture* 44, 2003, p. 1-26.

B. DEWAR, “Rebellion, Sargon II’s ‘Punishment’ and the Death of Aššur-nādin-šumi in the Inscriptions of Sennacherib”, *JANEH* 3, 2016, p. 25-38.

J. ELAYI, « Tyr et Sidon, deux cités phéniciennes rivales », *Trans* 49, 2017, p. 91-101.

F. M. FALES et R. DEL FABBRO, “Back to Sennacherib’s Aqueduct at Jerwan : A Reassessment of the Textual Evidence”, *Iraq* 76, 2014, p. 65-72.

D. KAHN, “Taharqa, King of Kush and Sennacherib”, *JAEI* 6, 2014, p. 29-41.

I. KALIMI et S. RICHARDSON (éd.), *Sennacherib at the Gates of Jerusalem: Story, History and Historiography*, Leyde, Brill, 2014.

E. LEICHTY, “Esarhaddon’s Exile : Some Speculative History”, *in* M. T. Roth *et al.* (éd.), *Studies Presented to Robert D. Biggs*, Chicago, University of Chicago, Oriental Institute, 2007, p. 189-191.

A.-M. MAÏLA-AFEICHE, *Le Site de Nahr el-Kalb*, Beyrouth, ministère de la Culture, 2009.

L. MARTI, « Sennachérib, la rage du prince », *DoArch* 348, 2011, p. 54-59.

D. NADALI, "Sennacherib's Siege, Assault, and Conquest of Alammu", *SAAB* 14, 2002-2005, p. 113-132.

—, "An Urban Perspective of Nineveh", *Mesopotamia* 50, 2015, p. 157-176.

S. PARPOLA, "The Murderer of Sennacherib", *in* B. ALSTER (éd.), *Death in Mesopotamia*, RAI 26, Copenhague, Akademisk Forlag, 1980, p. 171-182.

K. RADNER, "An Assyrian View on the Medes", *in* G. B. LANFRANCHI *et al.*, *Continuity of Empire (?) : Assyria, Media, Persia*, Padoue, S.a.r.g.o.n. Editrice e Libreria, 2003, p. 38-58.

J. E. READE, "Was Sennacherib a Feminist ?", *in* J.-M. DURAND (éd.), *La Femme dans le Proche-Orient antique*, Paris, 1986, p. 139-145.

J. M. RUSSELL, *Sennacherib's Palace without Rival at Nineveh*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

C. SAPORETTI, *Sennacherib e la Bibbia*, Acireale, Tipheret, 2017.

S. SVÄRD, "Changes in the Neo-Assyrian Queenship", *SAAB* 21, 2015, p. 162-169.

J. UR, "Sennacherib's Northern Assyrian Canals : New Insights from Satellite Imagery and Aerial Photography", *Iraq* 67, 2005, p. 317-345.

I. J. WINTER, "Sennacherib's Expert Knowledge : Skill and Mastery as Components of Royal Display", *in* R. D. BIGGS *et al.* (éd.), RAI 51, Chicago 2008, p. 333-338.

F. J. YURCO, "The Shabaka-Shebiktu Coregency and the Supposed Second Campaign of Sennacherib against Judah : A Critical Assessment", *JBL* 110, 1991, p. 35-45.

Assarhaddon, entre superstition et dépression (680-669)

J. ELAYI, « Assarhaddon et la conquête de l'Égypte », in *Dieux, rois et capitales dans le Proche-Orient ancien*, RAI 65, Paris, 2019.

I. EPHAL, "Esarhaddon, Egypt, and Shubria : Politics and Propaganda", *JCS* 57, 2005, p. 99-101.

F. M. FALES, "After Ta'yinat : the new status of Esarhaddon's adê for Assyrian political history", *RA* 106, 2012, p. 133-158.

E. FRAHM, "Hochverrat in Assur", *in* S. M. Maul et N. P. Heessel (éd.), *Assur-Forschungen. Arbeiten aus der Forschungstelle 'Edition literarischer Keilschrifttexte aus Assur' der Heidelberger Akademie den Wissenschaften*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2010, p. 89-137.

J.-J. GLASSNER, *Le Devin historien en Mésopotamie*, Leyde-Boston, Brill, 2019.

C. JEAN, « Le petit monde des exorcistes de Ninive », *Iraq* 66, 2004, p. 77-81.

G. B. LANFRANCHI, "Esarhaddon, Assyria and Media", *SAAB* 12, 1998, p. 99-109.

L. MARTI, « “J’étais le plus jeune de mes frères.” L’avènement héroïque d’Assarhaddon, un jeune homme prédestiné », *in* J.-M. DURAND *et al.* (éd.), *Le Jeune Héros*, Fribourg, Academic Press et Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2011, p. 184-201.

N. N. MAY, “Exorcists and Physicians at Assur : More on Their Education and Interfamily and Court Connections”, *RA* 108, 2018, p. 63-80.

S. PARPOLA, *Letters from Assyrian Scholars to the Kings Esarhaddon and Assurbanipal I*, Neukirchen-Vluyn, 1970.

K. RADNER, “The trials of Esarhaddon : The conspiracy of 670 BC”, *ISIMU* 6, 2003, p. 165-184.

Assurbanipal, homme de pouvoir et intellectuel (668-631)

D. ARNAUD, *Assurbanipal roi d’Assyrie*, Paris, Fayard, 2007.

M.-A. ATAÇ, “‘The Charms of Tyranny’: Conceptions of Power in the ‘Garden Scene’ of Ashurbanipal Reconsidered”, *in* G. WILHELM (éd.), *Organization, Representation, and Symbols of Power in the Ancient Near East*, RAI 54, Winona Lake, Eisenbrauns, 2012, p. 411-427.

A. BARTELEMUS, “*Talīmu* and the relationship between Assurbanipal and Šamaš-šumu-ukīn”, *SAAB* 16, 2007, p. 287-302.

D. BONATZ, “Ashurbanipal’s Headhunt : An Anthropological Perspective”, *Iraq* 66, 2004, p. 93-101.

J. ELAYI, « Terminologie de la mer Méditerranée dans les *Annales* assyriennes », *OrAnt* 23, 1984, p. 75-92.

E. FRAHM, “Images of Ashurbanipal in Later Tradition”, *Eretz-Israel* 27, 2003, p. 37*-48*.

F. FRAME et A. R. GEORGE, “The royal libraries of Nineveh : new evidence for king Ashurbanipal’s tablet collecting”, *Iraq* 67, 2005, p. 265-284.

A. JACQUET, « Assarhaddon et Assurbanipal, la collecte des savoirs », *DoArc* 348, 2011, p. 62-67.

P. VILLARD, « L’éducation d’Assurbanipal », *Ktèma* 22, 1997, p. 135-149.

La fin de l’Empire assyrien (630-610)

G. FRAME, *Babylonia 681-627 BC. A Political History*, Leyde, Brill, 1992.

R. KOLIŃSKI et A. REICHE, “After the fall of Assyria”, *in* D. BONATZ *et al.* (éd.), *Fundstellen, Gesammelte Schriften zur Archäologie und Geschichte Altvorderasiens ad honorum Hartmut Kühne*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2008, p. 51-59.

M. LIVERANI, “The fall of the Assyrian Empire: ancient and modern interpretations”, *in* S. E. ALCOCK (éd.), *Empires : perspectives from archaeology and history*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 384-385.

P. MACHINIST, “The Fall of Assyria in Comparative Ancient Perspective”, *in* S. PARPOLA et R. WHITING, *Assyria 1995*, Eisenbrauns, p. 179-180.

P. A. MIGLUS, “Die letzten Tage von Assur und die Zeit danach”, *ISIMU* 3, 2000, p. 85-99.

Conclusion

P.-A. BEAULIEU, “The Cult of AN.ŠÁR/Aššur in Babylonia after the Fall of the Assyrian Empire”, *SAAB* 11, 1997, p. 55-73.

—, “The Afterlife of Assyrian Scholarship in Hellenistic Babylonia”, *in* J. STACKERT *et al.* (éd.), *Gazing on the Deep : Ancient Near Eastern and Other Studies in Honor of Tzvi Abusch*, Bethesda, CDL Press, 2010, p. 1-18.

S. DALLEY, “Nineveh after 612 BC”, *AoF* 20, 1993, p. 137-140.

F. JOANNÈS, « Assyriens, Babyloniens, Perses achéménides : la matrice impériale », *DHA* supplément 5, 2011, p. 27-39.

O. PEDERSÉN, “Neo-Assyrian Texts from Nebuchadnezzar’s Babylon : A Preliminary Report”, *in* M. LUUKKO *et al.* (éd.), *Of God(s), Trees, Kings, and Scholars : Neo-Assyrian and Related Studies in Honour of Simo Parpola*, Helsinki, Eisenbrauns, 2009, p. 193-199.

Notes

Introduction

1. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *Les Empires mésopotamiens, Israël*, Paris, 1997, p. 123.

2. J. Laxer, *Empire*, New York, 2006, p. 9.

3. Les dates indiquées sont toutes avant notre ère sauf indication contraire.

4. F. Joannès, *La Mésopotamie au I^er^ millénaire avant J.-C.*, Paris, 2000 ; F. M. Fales, *L'impero assiro. Storia e amministrazioni*, Rome, 2001 ; V. Grandpierre, *Histoire de la Mésopotamie*, Paris, 2010 ; K. Radner, *Ancient Assyria : A Very Short Introduction*, Oxford, 2015 ; E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, New Haven, 2017 ; M. Liverani, *Assyria : The Imperial Mission*, Winona Lake, 2017 ; D. Nadali, *Gli Assiri. Storia di una civiltà*, Rome, 2018.

5. D. R. Frayne, *Old Babylonian Period (2003-1595 BC)*, Toronto, 1990, p. 547, n° 4.

6. Isaïe VIII, 7-8 ; P. Machinist, "Assyria and Its Image in the First Isaiah", *JAOS* 103, 1983, p. 719-737.

7. RIMA 2, p. 197-199, n° A.0.101.1, i, ll. 52-53, 64-65, 91-92.

8. M. Tanret, « Sur le calcul dans l'apprentissage scribal », *Akkadica* 124, 2003, p. 121-122 ; J. Friberg, "Mathematics at Ur in the Old Babylonian Period", *RA* 94, 2008, p. 98-188 ; C. Proust, "Elusive outlines of advanced mathematics education", in *Dieux, rois et capitales dans le Proche-Orient ancien*, RAI 65, Paris, 2019.

9. J. Renger, *Assur-Gott, Stadt und Land*, Wiesbaden, 2011.

10. SAA 9, p. XXI-XXVI.

11. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Paris, 2001, p. 99-102.

12. Hérodote, II, 17 ; R. Rollinger, "The terms 'Assyria' and 'Syria' again", *JNES* 65, 2006, p. 283-287.

13. W. S. Holloway, *Aššur Is King ! Aššur Is King ! Religion in the Exercise of Power in the Neo-Assyrian Empire*, Leyde-Boston-Cologne, 2002.

14. K. Radner, "The Ashur-Nineveh-Arbela Triangle : Central Assyria in the Neo-Assyrian Period", *in* P. A. Miglus et S. Mühl (éd.), *Between the Cultures : The Central Tigris Region from the Third to the First Millennium BC*, Heidelberg, 2011, p. 321-329.

15. J. Bottéro, *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Paris, 1987, p. 58-65.

16. A. R. George, "Assyria and the Western World", *in* S. Parpola et R. M. Whiting (éd.), *Assyria 1995*, Helsinki, 1997, p. 69-75.

17. N. Chevalier, « L'activité archéologique des consuls de France au XIX^e siècle en Assyrie », *in* A. Caubet (éd.), *Khorsabad, le palais de Sargon II, roi d'Assyrie*, Paris, 1995, p. 79-97.

18. P.-E. Botta et E. Flandin, *Monuments de Ninive*, t. I-V, Paris, 1849-1850.

19. M. E. L. Mallowan, *Nimrud and Its Remains*, Londres, 1966.

20. J. Bottéro, « Les déchiffrements "en cascade" dans le Proche-Orient ancien entre 1800 et 1930 », *Archéologia* 52, 1972, p. 37-45.

21. G. Smith, *The Chaldean Account of Genesis*, Londres, 1880.

22. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 26-28.

23. http://culturalheritagelawyer.blogspot.com/2015/03/the-assyrian-head-repatriation-filling.html

24. http://www.asor-syrianheritage.org/update-ebla/

25. J. Elayi, *Sennacherib, King of Assyria*, Atlanta, 2018, p. 181-182.

26. P. Matthiae, « L'avenir du patrimoine de Syrie et le souvenir d'un passé perdu », *Akkadica* 139, 2018, p. 73-82.

27. J. Bottéro, *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, p. 35.

28. L. E. Pearce, "The Scribes and Scholars of Ancient Mesopotamia", *in* J. M. Sasson (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East*, IV, New York, 1995, p. 2265-2278.

29. SAA 1, fig. 28 (BM 124955).

30. H. A. Layard, *Les Ruines de Ninive*, Paris, 1999, 16.

1. Les origines de l'Assyrie

1. T. Blaschke, *Euphrat und Tigris im Alten Orient*, Wiesbaden, 2018.

2. Arrien, *Anabase d'Alexandre*, VIII, XLII, 3.

3. RIMA 1, p. 48, n° A.0.39.1, ll. 5-7 ; R. Rollinger, "The terms 'Assyria' and 'Syria' again", *JNES* 65, 2006, p. 283-287.

4. D. Charpin, « Histoire politique de la Mésopotamie (2002-1595) », *in* P. Attinger, W. Sallaberger et M. Wäfler (éd.), *Mesopotamien : Die altbabylonische Zeit*, Fribourg-Göttingen, 2004, p. 29-30, 153.

5. P. Sanlaville, « Considérations sur l'évolution de la basse Mésopotamie au cours des derniers millénaires », *Paléorient* 15, 1989, p. 5-27.

6. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 851-852.

7. J. S. Cooper, *The Curse of Agade*, Baltimore-Londres, 1983 ; J.-J. Glassner, *La Chute d'Akkadé. L'événement et sa mémoire*, Berlin, 1986.

8. S. Yamada, "The Editorial History of the Assyrian King List", *ZA* 84, 1994, p. 11-37.

9. D. O. Edzard, *Gudea and His Dynasty*, Toronto, 1997.

10. P. Michalowski, “Assur during the Ur III Period”, *in* O. Drewnowska (éd.), *Here and There across the Ancient Near East : Studies in Honor of Krystyna Lyczkowska*, Varsovie, 2009, p. 149-156.

11. A. Goetze, “Šakkanakkus of the Ur III Empire”, *JCS* 17, 1963, p. 29.

12. J. Bottéro, *L’Épopée de Gilgameš. Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, Paris, 1992 ; S. Parpola, *The Standard Babylonian Epic of Gilgamesh*, Helsinki, 1997.

13. R. M. Whiting, “Amorrites Tribes and Nations of Second-Millennium Western Asia”, in *CANE* II, p. 1231-1242.

14. D. R. Frayne, “New Light on the Reign of Išbi-Erra”, *in* RAI 28, Vienne, 1982, p. 25-32 ; D. Charpin et J.-M. Durand, « Aššur avant l’Assyrie », *MARI* 8, 1997, p. 367-392.

15. RIMA 1, p. 13, n° A.0.27 ; H. Freydank, “Zur assyrischen Königsliste”, *AoF* 3, 1975, p. 173-175.

16. *Ibid.*, p. 14, n° A.0.31, ll. 1-24.

17. *Ibid.*, p. 18, n° A.0.32.2, ll. 49-65 ; J. Lewy, “The biblical institution of Derôr in the light of Akkadian documents”, *Eretz-Israel* 5, 1958, p. 21-31.

18. P. Garelli *et al.*, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 1 : *Des origines aux invasions des peuples de la mer*, Paris, 1997, p. 87.

19. D. Charpin, « Données nouvelles sur l’histoire de Larsa », *in* J.-L. Huot (éd.), *Larsa, travaux de 1985*, Paris, 1990, p. 191-195.

20. K. R. Veenhof, “Kanesh : An Assyrian Colony in Anatolia”, *in* J. M. Sasson (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East*, *op. cit.*, p. 859-871.

21. RIMA 1, p. 19-46, n° A.0.33.1-17, A.0.34.1-4, A.0.35.1.

22. *Ibid.*, p. 47-76 ; P. Villard, “Shamshi-Adad and Sons : The Rise and Fall of an Upper Mesopotamian Empire”, *in* J. M. Sasson (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East*, *op. cit.*, p. 873-883.

23. D. Charpin, « Histoire politique de la Mésopotamie (2002-1595) », art. cité, p. 188-191.

24. N. Ziegler, *Florilegium marianum IV. La population féminine des palais d’après les Archives royales de Mari. Le harem de Zimrî-Lîm*, Paris, 1999, p. 33-38.

25. D. Charpin, *Hammu-rabi de Babylone*, Paris, 2003, p. 44-56.

26. J. A. Brinkman, “The Monarchy in the Time of the Kassite Dynasty”, *in* P. Garelli (éd.), *Le Palais et la Royauté*, RAI 19, Paris, 1971, p. 395-408.

27. T. Bryce, *The Kingdom of the Hittites*, Oxford, 1998, p. 101-105.

28. C. Kühne, “Imperial Mittani : An Attempt at Historical Reconstruction”, *SCCNH* 10, 1999, p. 203-221.

29. N. Grimal, *Histoire de l’Égypte ancienne*, Paris, 1988, p. 256-259.

30. E. F. Weidner, “Politische Dokumente aus Kleinasien”, *in Boghazköy-Studien* 8-9, Leipzig, 1923, I, p. 49-50.

31. P. Artzi, “Aššur-uballiṭ and the Sutians. A small chapter from the theme : prolegomena to Assyrian empire”, *in* M. Cogan et I. Ephal (éd.), *Ah, Assyria… Studies in Assyrian History and Ancient Near Eastern Historiography Presented to Hayim Tadmor*, Jérusalem, 1991, p. 254-257.

32. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 521.

33. P. Garelli *et al.*, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 1, *op. cit.*, p. 200-201.

34. *Ibid.*, p. 346.

35. W. G. Lambert, “The enigma of Tukulti-Ninurta I”, *in* G. Frame (éd.), *From the Upper Sea to the Lower Sea. Studies on the history of Assyria and Babylonia in honour of A. K. Grayson*, Leyde, 2004, p. 197-202.

36. RIMA 1, p. 245, n° A.0.78.5, ll. 65-69.

37. S. Gitin, A. Mazar et E. Stern (éd.), *Mediterranean Peoples in Transition, Thirteenth to Early Tenth Centuries BCE*, Jérusalem, 1998.

38. E. Lipiński, *The Aramaeans, their ancient history, culture, religion*, Louvain-Paris-Sterling, 2000, p. 45-50, 409-416 ; J. Dušek et J. Mynárová, *Aramaean Borders*, Leyde-Boston, 2019.

39. P. E. Dion, *Les Araméens à l’âge du fer : histoire politique et structure sociale*, Paris, 1997, p. 217-220.

40. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 44-46.

41. Y. Bloch, “Assyro-Babylonian conflicts in the reign of Aššur-rēša-iši I”, *in* G. Galil *et al.*, *The Ancient Near East in the 12th-10th Centuries BCE, Culture and History*, Münster, 2012, p. 53-78.

42. J. et A. G. Elayi, *Arwad, cité phénicienne du nord*, Pendé, 2015, p. 71-76.

2. L’ascension de l’Assyrie (934-745)

1. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 564-565 ; PNA 1/2, p. 178-179.

2. RIMA 2, p. 134, n° A.0.98.1, ll. 40-41.

3. *Ibid.*, p. 132-135, n° A.0.98.1, ll. 1, 70-72, 75-80.

4. *Ibid.*, p. 134-135, n° A.0.98.1, ll. 60-67.

5. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 74-75 ; PNA 1/1, p. 30-31 ; A. J. Edmonds, “Assyria before Assurnasirpal II : A new Reconstruction of the Reigns of Adad-nārārī II and Tukultī-Ninurta II”, in *Dieux, rois et capitales dans le Proche-Orient ancien*, *op. cit.*

6. RIMA 2, p. 147, n° A.0.99.2, ll. 14-15.

7. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 75-77 ; PNA 3/2, p. 1332-1333.

8. RIMA 2, p. 178, n° A.0.100.5, ll. 132-133.

9. L. R. Siddall, *The Reign of Adad-nīrārī III : An Historical and Ideological Analysis of an Assyrian King and His Times*, Leyde, 2013.

10. RIMA 2, p. 194-195, n° A.0.101.1, i, ll. 9b-31a.

11. *Ibid.*, p. 201, n° A.0.101.1, i, ll. 107-118.

12. *Ibid.*, p. 216, n° A.0.101.1, iii, ll. 55-56a ; B. N. Porter, “Intimidation and friendly persuasion : re-evaluating the propaganda of Ashurnasirpal II”, *Eretz-Israel* 27, 2003, p. 180-191.

13. PNA 1/1, p. 205-207 ; J. A. Brinkman, *A Political History of Post-Kassite Babylonia 1158-722 BC*, Rome, 1968, p. 169.

14. J. et A. G. Elayi, *Arwad, cité phénicienne du nord*, *op. cit.*, p. 82-83.

15. RIMA 2, p. 289, n° A.0.101, ll. 25-28.

16. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, New Haven, 2017, p. 170.

17. L. Marti, « Le banquet d’Aššurnaṣirpal II », *JA* 299, 2011, p. 505-520.

18. PNA 1/1, p. 206.

19. PNA 3/1, p. 1072-1078.

20. M. Salvini, *Nairi e Ur-u-atri : contributo alla storia della formazione del regno di Urartu*, Rome, 1967 ; S. Kroll *et al.* (éd.), *Biainili-Urartu*, Louvain, 2012.

21. K. Radner, “The Ashur-Nineveh-Arbela Triangle : Central Assyria in the Neo-Assyrian Period”, art. cité, p. 321-329.

22. RIMA 3, p. 8-9, A.0.102.1, ll. 11-40a ; p. 34, n° A.0.102.6, i, ll. 28-41.

23. PNA 3/1, p. 1074 ; A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, Winona Lake, 2000, p. 167, Chronicle 21, iii, ll. 22-36.

24. RIMA 3, p. 45, n° A.0.102.8, ll. 16’-19’.

25. J. et. A. G. Elayi, *Arwad, cité phénicienne du nord*, *op. cit.*, p. 87-88.

26. SAAS 2, p. 57.

27. A. K. Grayson, “Assyrian Officials and Power in the Ninth and Eighth Centuries”, *SAAB* 7, 1993, p. 19-52.

28. A. Fuchs, “Der Turtān Šamšī-ilu und die grosse Zeit der assyrischen Grossen (830-746)”, *WO* 38, 2008, p. 61-145.

29. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 173-174.

30. RIMA 3, p. 183, n° A.0. 103.1, i, ll. 39-53a.

31. E. F. Weidner, “Der Vertrag Šamši-Adads V. mit Marduk-zâkir-šumi I”, *AfO* 8, 1932-1933, p. 27-29.

32. SAAS 2, p. 57.

33. RIMA 3, p. 187-188, n° A.0.103.1, iii-iv ; p. 190-191, n° A.0.103.2, iii-iv ; A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 168-169, Chronicle 21, iii, ll. 6'-9' ; iv, ll. 1-14.

34. S. Zaia, "State-Sponsored Sacrilege : 'Godnapping' and Omission in Neo-Assyrian Royal Inscriptions", *JANEH* 2, 2015, p. 19-54.

35. G. Pettinato, *Semiramide*, Milan, 1985 ; Siddall, *The Reign of Adad-nīrārī III…*, *op. cit.*, p. 86-100.

36. PNA 1/1, p. 31-34.

37. A. Lemaire, « Hazaël de Damas », *in* D. Charpin et F. Joannès (éd.), *Marchands, diplomates et empereurs. Études sur la civilisation mésopotamienne offertes à P. Garelli*, Paris, 1991, p. 91-108.

38. PNA 1/1, p. 32-33.

39. A. Lemaire et J.-M. Durand, *Les Inscriptions araméennes de Sfiré et l'Assyrie de Shamshi-ilu*, Genève-Paris, 1984.

40. E. Lipiński, *The Aramaeans, their ancient history, culture, religion*, Louvain-Paris-Sterling, 2000, p. 221-231.

41. RIMA 3, p. 203-204, n° A.0.104, ll. 1-10.

42. *Ibid.*, p. 239-244.

43. F. W. Röllig, *Handbuch der Chaldischen Inschriften*, Graz, 1957, p. 94, n° 80, § 8.

44. RIMA 3, p. 241-242, n° A.0.105.2.

45. *Ibid.*, p. 244-245 ; SAAS 2, p. 58 ; PNA 1/1, p. 179.

46. RIMA 3, p. 246-247 ; PNA 1/1, p. 208.

3. Tiglath-phalazar III, fondateur de l'Empire assyrien (745-727)

1. S. Howe, *Empire : A Very Short Introduction*, Oxford, 2002, p. 9-34 ; I. Morris et W. Scheidel (éd.), *The Dynamics of Ancient Empires : State Power from Assyria to Byzantium*, Oxford, 2009.

2. M. Liverani (éd.), *Akkad : The First World Empire*, Padoue, 1993.

3. M. Van De Mieroop, *A History of Ancient Egypt*, Malden, 2011, p. 151-183.

4. RINAP 1 ; SAA 19, p. 4-151, n° 1-151.

5. PNA 3/2, p. 1329-1331 ; E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 177, 549-569.

6. RINAP 1, p. 12 et 147-148, n° 58 ; A. K. Grayson, *RlA* 6/1-2, 1980, p. 115.

7. SAA 12, p. 15, n° 13.

8. RINAP 1, p. 166-167, n° 2004-2005.

9. S. Dalley, “The Identity of the Princesses in Tomb II and a New Analysis of Events in 701 BC”, *in* J. E. Curtis *et al.* (éd.), *New Light on Nimrud, Proceedings of the Nimrud Conference Eleventh-Thirteenth March 2002*, Londres, 2008, p. 171-175 ; M. M. Hussein, M. Altaweel et M. Gibson, *Nimrud : The Queens’ Tombs*, Bagdad-Chicago, 2016.

10. RINAP 1, p. 25, n° 4, l. 1 ; p. 83, n° 35, i, ll. 21-38.

11. D. Charpin, « L’*andurârum* à Mari », *MARI* 6, 1990, p. 253-270.

12. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 219-222.

13. SAAS 2, p. 59.

14. PNA 1/2, p. 301 ; A. Fuchs, “Der Turtān Šamšī-ilu und die grosse Zeit des assyrischen Grossen (830-746)”, art. cité, p. 95.

15. SAAS 2, p. 43 et 59 ; RINAP 1, p. 17.

16. RINAP 1, p. 25, n° 4, ll. 2-7 ; H. Tadmor, *The Inscriptions of Tiglath-pileser III King of Assyria*, Jérusalem, 1994, p. 232 et n. 4.

17. RINAP 1, p. 27, n° 5, ll. 5-8 ; p. 97, n° 39, ll. 4-7.

18. P. Sanlaville et R. Dalongeville, « L’évolution des espaces littoraux du golfe Persique et du golfe d’Oman depuis la phase finale de la transgression post-glaciaire », *Paléorient* 31, 2005, p. 10-11.

19. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 71, Chronicle 1, i, ll. 3-5.

20. RINAP 1, p. 27, n° 5, ll. 8-12 ; p. 29, n° 6, ll. 1-6 ; F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 702 ; M. Kerekes, “The Founding of the Southeastern Anatolian Assyrian Provincial Centres”, in *Dieux, rois et capitales dans le Proche-Orient ancien*, *op. cit.*

21. F. Briquel-Chatonnet, *Les Araméens et les premiers Arabes. Des royaumes araméens du IXe siècle à la chute du royaume nabatéen*, Aix-en-Provence, 2004, p. 9-17 ; F. M. Fales, “Arameans and Chaldeans : Environment and Society”, *in* G. Leick (éd.), *The Babylonian World*, New York, 2007, p. 288-298 ; A. Berlejung et M. P. Streck (éd.), *Aramaeans, Chaldeans, and Arabs in Babylonia and Palestine in the First Millennium BC*, Wiesbaden, 2013.

22. RINAP 1, p. 118, n° 47, obv., ll. 5-10, 13-15.

23. F. M. Fales, *Guerre et paix. Religion et impérialisme*, Paris, 2010, p. 165.

24. G. B. Lanfranchi, “The Assyrian Expansion in the Zagros and the Local Ruling Elites”, *in* G. B. Lanfranchi *et al.*, *Continuity of Empire (?) : Assyria, Media, Persia*, Padoue, 2003, p. 79-118.

25. RINAP 1, p. 84, n° 35, i, ll. 5-10 ; SAA 11, p. 4, n° 1, l. 15 ; p. 6, n° 2, i, l. 2.

26. M. Liverani, “The Rise and Fall of Media”, in G. B. Lanfranchi *et al.*, *Continuity of Empire (?)…*, *op. cit.*, p. 1-12.

27. RINAP 1, p. 84, n° 35, ll. 21-43.

28. J. D. Hawkins, “The Political Geography of North Syria and South-East Anatolia in the Neo-Assyrian Period”, *in* M. Liverani (éd.), *Neo-Assyrian Geography*, *op. cit.*, p. 87-101.

29. RINAP 1, p. 84, n° 35, i, ll. 30-31.

30. *Ibid.*, p. 34-35, n° 9.

31. *Ibid.*, p. 13 ; SAAS 2, p. 59.

32. RINAP 1, p. 36, n° 10, l. 7 ; K. Radner, *RlA* 11/1-2, 2006, p. 49, 56.

33. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 107-109.

34. RINAP 1, p. 131, n° 49, rev., l. 1 ; N. Na’aman, “Borders and districts in descriptions of the conquest of the West in Tiglath-pileser III’s inscriptions in Biblical historiography”, *SAAB* 16, 2007, p. 39-61.

35. RINAP 1, p. 105, n° 42, ll. 1-5 ; K. Kessler, “Die Anzahl der assyrischen Provinzen des Jahres 738 v. Chr. in Nordsyrien”, *WO* 8, 1975-1986, p. 49-63.

36. RINAP 1, p. 70, n° 27, ll. 2-7 ; p. 77-78, n° 32, ll. 1-12.

37. B. Oded, *Mass Deportations and Deportees in the Neo-Babylonian Empire*, Wiesbaden, 1979, p. 20, 50.

38. RINAP 1, p. 46, n° 14, ll. 8-9.

39. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 61-65.

40. RINAP 1, p. 48, n° 15, ll. 5-6 ; p. 46, n° 14, l. 8.

41. J. E. Reade, “Iran in the Neo-Assyrian Period”, *in* G. Liverani, *Neo-Assyrian Geography*, *op. cit.*, p. 31-42, p. 37, fig. 5.

42. RINAP 1, p. 86, n° 35, ii, ll. 25’-44 ; p. 88, n° 36, ll. 4’-7’ ; PNA 1/2, p. 373.

43. J. Elayi, “The Buffer States in the Neo-Assyrian Empire”, *in* P. Callieri et A. C. Fariselli (éd.), *“E non appassisa il tuo germoglio spontaneo”. Studi fenici e punici in ricordo di Giovanni Garbini*, Lugano, 2019, p. 117-126.

44. *RGTC* 7/2, p. 445-446.

45. RINAP 1, p. 98, n° 39, ll. 28-29 ; p. 103, n° 41, ll. 27-31 ; p. 130, n° 49, ll. 11’-13’ ; *RGTC* 7/2-2, p. 625-626 ; K. Radner, *RlA* 11/1-2, 2006, p. 56.

46. RINAP 1, p. 98, n° 39, ll. 23-24 ; p. 103, n° 41, ll. 21’-26’ ; PNA 2/I, p. 569.

47. RINAP 1, p. 89, n° 37, ll. 11’-13’.

48. *Ibid.*, p. 144, n° 13, l. 20.

49. *Ibid.*, p. 54-57, n° 18-19 ; *RGTC* 7/2-2, p. 632.

50. RINAP 1, p. 125-126, n° 48, ll. 1’-13’ ; J. et A. G. Elayi, *Arwad, cité phénicienne du nord*, *op. cit.*, p. 95-98.

51. RINAP 1, p. 126, n° 48, ll. 10’-14’.

52. *Ibid.*, p. 131, rev., n° 49, ll. 5-6.

53. *Ibid.*, p. 105-106, n° 42, ll. 8’-15’ ; p. 127, n° 48, ll. 14’-18’.

54. *Ibid.*, p. 61, n° 21, ll. 12’-15’ ; p. 63, n° 23, ll. 8’-9’ ; PNA 2/2, p. 757.

55. J. Elayi, “The Buffer States in the Neo-Assyrian Empire”, art. cité, p. 118-122.

56. RINAP 1, p. 57-59, n° 20, ll. 1’-17’.

57. 2 Rois XVI, 7 ; P. Dubovský, “Tiglath-pileser III’s campaigns in 734-732 BC”, *Biblica* 87, 2006, p. 153-170.

58. RINAP 1, p. 56.

59. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 248.

60. RINAP 1, p. 106-107, n° 43, ll. 19’-27’ ; PNA 3/1, p. 1085.

61. J. Retsö, *The Arabs in Antiquity : Their History from the Assyrians to the Umayyads*, New York, 2003.

62. Ézéchiel XXVII, 20-22.

63. SAA 19, p. XXVIII-XXXIII ; A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 72, Chronicle 1, i, ll. 16-18.

64. F. M. Fales, “Arameans and Chaldeans : Environment and Society”, art. cité, p. 288-298.

65. RINAP 1, p. 97, n° 39, ll. 8-10 ; PNA 2/2, p. 900-901.

66. RINAP 1, p. 119-120, n° 47, ll. 24-25.

67. *Ibid.*, p. 97, n° 39, ll. 11-12.

68. SAAS 2, p. 45, 59.

69. RINAP 1, p. 97, n° 39, ll. 12-13 ; p. 100, n° 40, ll. 3-11 ; p. 113, n° 46, ll. 1-3.

70. *Ibid.*, p. 97, n° 39, ll. 15-16.

71. SAAS 2, p. 45, 59.

72. RINAP 1, p. 119, n° 47, ll. 23-24.

73. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 72, Chronicle 1, i, ll. 23-24 ; J. A. Brinkman, *A Political History of Post-Kassite Babylonia*, *op. cit.*, p. 240-243.

74. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 72, Chronicle 1, i, ll. 24-26.

75. RINAP 1, p. 86, n° 35, ii, ll. 18’-24’ ; p. 114, n° 46, l. 5.

76. *Ibid.*, p. 27-28, n° 5, ll. 11-12.

77. *Ibid.*, p. 115-125, n° 47 ; p. 128-133, n° 49.

78. J. Llop, “The Development of the Middle Assyrian Provinces”, *AoF* 39, 2012, p. 87-111.

79. E. Forrer, *Die Provinzeinteilung des assyrischen Reiches*, Leipzig, 1921 ; E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 179, fig. 8.2 ; K. Radner, *RlA* 11/1-2, 2006, p. 42-68.

80. G. B. Lanfranchi, “The Assyrian Expansion in the Zagros and the Local Ruling Elites”, art. cité, p. 79-118 ; J. N. Postgate, “The Assyrian Army in Zamua”, *Iraq* 62, 2000, p. 89-108.

81. H. Tadmor, *The Inscriptions of Tiglath-pileser III…*, *op. cit.*, p. 44-45, Ann. 10, l. 10 ; K. Radner, *RlA* 11/1-2, 2006, p. 49.

82. RINAP 1, p. 120-121, n° 47, ll. 29-42.

83. *Ibid.*, p. 121-122, n° 47, ll. 43-44 ; B. J. Parker, *The Mechanics of Empire : The Northern Frontiers of Assyria as a Base of Imperial Dynamics*, Helsinki, 2001, p. 88-89.

84. RINAP 1, p. 43, n° 13, ll. 11-12.

85. K. Radner, *RlA* 11/1-2, 2006, p. 52 ; SAA 19, p. XVI-XVII.

86. RINAP 1, p. 131, n° 49, rev., ll. 1-2.

87. *Ibid.*, p. 131, n° 49, rev., ll. 1-2 (2) ; p. 134, n° 50, rev., ll. 1-2 (2).

88. K. Radner, *RlA* 11/1-2, 2006, p. 62.

89. J. Elayi, “The Buffer States in the Neo-Assyrian Empire”, art. cité, p. 118-122.

90. SAA 19, p. 64-66, n° 60 ; PNA 1/2, p. 389-390.

91. RINAP 1, p. 123-124, n° 47, rev., ll. 17’-36’.

92. *Ibid.*, p. 124-125, n° 47, rev., ll. 33’-36’.

93. *Ibid.*, p. 114, n° 46, ll. 1-4.

94. *Ibid.*, p. 142, n° 53, ll. 26-28.

95. *Ibid.*, p. 121, n° 47, ll. 43-44.

96. *Ibid.*, p. 130, n° 49, l. 11’ ; p. 121, n° 47, l. 36b.

4. Les contours de l’Empire assyrien

1. N. N. May, “Administrative and other reforms of Sargon II and of Tiglath-pileser III”, *SAAB* 21, 2015, p. 80-116.

2. P. Garelli, « Le roi d’Assyrie et son peuple », *SciAnt* 1, 1987, p. 513-524 ; F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 729-733.

3. R. Labat, *Le Caractère religieux de la royauté assyro-babylonienne*, Paris, 1939 ; M. Liverani, “The Ideology of the Assyrian Empire”, *in* M. T. Larsen (éd.), *Power and Propaganda. A Symposium on Ancient Empires*, Copenhague, 1979, p. 297-317.

4. S. Ponchia, “The Neo-Assyrian *Adê* Protocol and the Administration of the Empire”, *in* S. Gaspa *et al.* (éd.), *From Source to History : Studies in Ancient Near Eastern Worlds and Beyond Dedicated to G. B. Lanfranchi*, Münster, 2014, p. 501-526.

5. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 127-128.

6. Larsen, *Power and Propaganda…*, *op. cit.*, p. 297-343 ; P. Garelli, « La propagande royale assyrienne », *Akkadica* 27, 1982, p. 16-29 ; SAAS 26, p. 80-122.

7. N. Postgate, “The Invisible Hierarchy : Assyrian Military and Civilian Administration in the Eighth and Seventh Centuries BC”, in *The Land of Assur and the Yoke of Assur : Studies on Assyria : 1971-2005*, Oxford, 2007, p. 331-360.

8. SAAS 11, p. 107-125, 165.

9. O. N’Shea, “Royal Eunuchs and Elite Masculinity in the Neo-Assyrian Empire”, *NEA* 79, 2016, p. 214-221.

10. N. N. May, “Administrative and other reforms of Sargon II and of Tiglath-pileser III”, art. cité, p. 107-108.

11. RIMA 3, p. 241-242, n° A.0.105.2 ; A. Fuchs, “Der Turtan Šamši-ilu und die grosse Zeit der assyrischen Grossen (830-746)”, art. cité, p. 61-145.

12. SAAS 11, p. 73, 152.

13. *Ibid.*, p. 137.

14. N. N. May, “Administrative and other reforms of Sargon II and of Tiglath-pileser III”, art. cité, p. 109.

15. M. De Jong Ellis, “Taxation in Ancient Mesopotamia : The History of the Term miksu”, *JCS* 26, 1974, p. 211-250 ; J. N. Postgate, *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*, Rome, 1974.

16. S. Ponchia, “Communicational Procedures and Administrative Structures in the Neo-Assyrian Empire”, *SAAB* 16, 2007, p. 123-143.

17. K. Radner, “The Delegation of Power : Neo-Assyrian Bureau Seals”, *in* P. Briant *et al.* (éd.), *L’Archive des fortifications de Persépolis. État des questions et perspectives de recherches*, Paris, 2008, p. 481-515.

18. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 343-344.

19. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 213-216.

20. F. M. Fales, *Guerre et paix en Assyrie…*, *op. cit.*, p. 11-24.

21. SAA 3, p. 111, n° 44, l. 28.

22. S. Parpola, “Assyria’s Expansion in the 8th and 7th Centuries and Its Long-Term Repercussions in the West”, *in* W. G. Dever et S. Gitin (éd.), *Symbiosis, Symbolism, and the Power of the Past*, Winona Lake, 2003, p. 99-102.

23. M. Cogan, *Imperialism and Religion : Assyria, Judah and Israel in the Eighth and Seventh Centuries BCE*, Missoula, 1974, p. 53 et 63, fig. 2.

24. S. W. Holloway, *Aššur Is King ! Aššur Is King !…*, *op. cit.*, p. 160-177.

25. N. N. May, “Administrative and other reforms of Sargon II and of Tiglath-pileser III”, art. cité, p. 79-80 et n. 4.

26. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 774-778.

27. H. W. Saggs, “Assyrian Warfare in the Sargonid Period”, *Iraq* 25, 1963, p. 145-146 ; J. N. Postgate, *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*, *op. cit.*, p. 218-219.

28. T. Dezsö, “The Reconstruction of the Neo-Assyrian Army as Depicted on Neo-Assyrian Palace Reliefs”, *AAASH* 57, 2006, p. 87-130 ; *id.*, *The Assyrian Army I. The Structure of the Neo-Assyrian Army*, Budapest, 2012.

29. S. Dalley, “Foreign Chariotry and Cavalry in the Armies of Tiglath-pileser III and Sargon II”, *Iraq* 47, 1985, p. 31-48.

30. D. Nadali, “The Representation of Foreign Soldiers and Their Employment in the Assyrian Army”, *in* W. H. Van Soldt *et al.* (éd.), *Ethnicity in Ancient Mesopotamia*, Leyde, 2005, p. 222-244 ; M. Luukko, “Gurraeans and Itu’aeans in the Service of the Assyrian Empire”, *in* J. Dušek et J. Mynárová (éd.), *Aramaean Borders*, Leyde-Boston, 2019, p. 92-124.

31. SAA 1, p. 138, n° 176, ll. 30-33.

32. L. Marti, « Chanter les victoires, déplorer les défaites : la musique dans et après la guerre à l’époque néo-assyrienne », *DoArch* 310, 2006, p. 60-67.

33. SAAS 3, p. 107-112 ; M. Liverani, “Assyria in the Ninth Century : Continuity or Change ?”, *in* G. Frame (éd.), *From the Upper Sea to the Lower Sea : Studies in the History of Assyria and Babylonia in honour of A. K. Grayson*, Leyde, 2004, p. 215-216.

34. F. M. Fales, *Guerre et paix en Assyrie…*, *op. cit.*, p. 95-101.

35. RINAP 1, p. 86, n° 35, ii, ll. 20’-21’.

36. D. Noble, “Assyrian Chariotry and Cavalry”, *SAAB* 4, 1990, p. 61-68 ; E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 522-533.

37. B. Oded, *Mass Deportations and Deportees…*, *op. cit.*, p. 20, 50.

38. KAI 233, ll. 15-16.

39. SAA 19, p. XXXVI-XXXVII ; RINAP 1, p. 46, n° 14, l. 9.

40. F. M. Fales, *Guerre et paix en Assyrie…*, *op. cit.*, p. 215-216.

41. 2 Rois XVIII, 32.

42. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 210-211 et fig. 9.1.

43. SAA 19, p. 85-86, n° 81.

44. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 227-232.

45. SAA 5, p. 117, n° 156, rev., ll. 1-7.

46. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 143-144.

47. ABL, n° 521 ; PNA 1/2, p. 306-310.

48. P. Garelli, « L'appel au roi sous l'Empire assyrien », *in* M. Lebeau et P. Talon (éd.), *Reflets des deux fleuves. Volume de mélanges offerts à André Finet*, Louvain, 1989, p. 45-46.

49. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 331-333.

50. A. Greco, "Zagros Pastoralism and Assyrian Imperial Expansion : A Methodological Approach", *in* G. B. Lanfranchi *et al.* (éd.), *Continuity of Empire (?)…*, *op. cit.*, p. 65-78.

51. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 276-279.

52. SAA 1, p. 74, n° 82 ; E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 218-219.

53. S. Teppo, "The role and the duties of the neo-Assyrian *šakintu* in the light of archival evidence", *SAAB* 16, 2007, p. 257-272.

54. J. G. Dercksen (éd.), *Trade and Finance in Ancient Mesopotamia*, Istanbul, 1999.

55. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 306-310.

56. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 141-143, 262-263.

57. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 336-338.

58. W. G. Lambert, "The God Aššur", *Iraq* 45, 1983, p. 82-86.

59. SAA 3, p. 26, n° 11, l. 15.

60. *Ibid.*, p. 26, n° 11, l. 3.

61. F. M. Fales, *Guerre et paix en Assyrie…*, *op. cit.*, p. 82-83.

62. M. Liverani, "The Ideology of the Assyrian Empire", art. cité, p. 297-317.

63. ABL, n° 667.

64. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 292-293.

65. SAA 3, p. 13-16, n° 4 ; B. R. Foster, *Akkadian Literature of the Late Period*, Münster, 2007.

66. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 368-377 ; SAA 17 ; L. E. Pearce, "The Scribes and Scholars of Ancient Mesopotamia", *in* J. M. Sasson (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East*, *op. cit.*, p. 2265-2278.

67. M. Luukko, "The Administrative Roles of the 'Chief Scribe' and the 'Palace Scribe' in the Neo-Assyrian Period", *SAAB* 16, 2007, p. 227-256.

68. D. J. Wiseman, “Assyrian Writing-Boards”, *Iraq* 17, 1955, p. 3-13.

69. SAA 10, p. 80, n° 103, rev., ll. 1’-4’.

70. ARAB II, p. 379, § 986 ; A. Livingstone, “Ashurbanipal : Literate or not ?”, *ZA* 97, 2007, p. 98-118.

71. G. Cardascia, *Les Lois assyriennes*, Paris, 1969 ; E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 398-422.

72. R. Jas, *Neo-Assyrian Judicial Procedures*, Helsinki, 1996 ; K. Radner, “Neo-Assyrian Period”, *in* R. Westbrook (éd.), *A History of Ancient Near Eastern Law*, II, Leyde-Boston, 2003, p. 883-910.

73. SAA 2 ; D. J. Wiseman, *The Vassal-Treaties of Esarhaddon*, Londres, 1958.

74. J. Lauinger, “Esarhaddon’s Succession Treaty at Tell Tayinat : Text and Commentary”, *JCS* 64, 2012, p. 87-123.

75. S. Lackenbacher, *Le Palais sans rival : le récit de la construction en Assyrie*, Paris, 1990.

76. A. Caubet, *Khorsabad…*, *op. cit.* ; J. Elayi, *Sargon II…*, *op. cit.*, p. 201-210.

77. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 512-513 et fig. 25.1.

78. J. Elayi, *Sennacherib…*, *op. cit.*, p. 183-185.

79. F. M. Fales et R. Del Fabbro, “Back to Sennacherib’s Aqueduct at Jerwan : A Reassessment of the Textual Evidence”, *Iraq* 76, 2014, p. 65-98 ; J. A. Ur, “Sennacherib’s Northern Assyrian Canals : New Insights from Satellite Imagery and Aerial Photography”, *Iraq* 67, 2005, p. 317-345.

80. J. Elayi, *Sennacherib…*, *op. cit.*, p. 191-192.

81. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 518-520 et fig. 25.3.

82. *Ibid.*, p. 423-492.

83. RINAP 3, p. 123, n° 47, rev., ll. 17’-18’.

84. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 761-763.

85. M.M. Hussein, M. Altaweel et M. Gibson, *Nimrud : The Queens’ Tombs*, *op. cit*.

5. Le court règne de Salmanazar V (726-722)

1. K. Radner, “Salmanassar V. in den Nimrud Letters”, *AfO* 50, 2003-2004, p. 96-97 ; PNA 3/2, p. 1375-1378.

2. SAA 19, p. LI-LII ; J. A. Brinkman, “A Legal Text from Babylon Dated in the Reign of Shalmaneser V”, *NABU*, 2008, n° 1, 13, 8, note 3.

3. PNA 3/1, p. 1077 ; K. et S. Yamada, “Shalmaneser V and His Era, Revisited”, *in* A. Baruchi-Una *et al.* (éd.), *“Now It Happened in Those Days”,*

Studies in Biblical, Assyrian, and Other Ancient Near Eastern Historiography Presented to M. Cogan, 2, Winona Lake, 2017, p. 428-433.

4. A. K. Grayson, “Königslisten und Chroniken. B. Akkadisch”, *RlA* 6, 1980, p. 115.

5. M. M. Hussein, M. Altaweel et M. Gibson, *Nimrud : The Queens’ Tombs, op. cit.*

6. PNA 1/2, p. 265 ; S. Dalley, “Yabâ, Atalyā and the Foreign Policy of Late Assyrian Kings”, *SAAB* 12, 1998, p. 83-98.

7. K. et S. Yamada, “Shalmaneser V and His Era, Revisited”, art. cité, p. 394-395.

8. N. N. May, “What can be learned from the destruction of figurative complexes ?”, *in* N. N. May (éd.), *Iconoclasm and text destruction in the ancient Near East and beyond*, Chicago, 2012, p. 175-186.

9. E. Guralnick, “A partially re-cut relief from Khorsabad”, in *ibid.*, p. 517-528.

10. SAA 16, p. 91-92, n° 98 et 99, l. 9’ ; K. et S. Yamada, “Shalmaneser V and His Era, Revisited”, art. cité, p. 425-426.

11. R. D. Barnett et M. Falkner, *The Sculptures of Aššur-naṣir-apli II (883-859 BC), Tiglath-pileser III (745-727 BC), Esarhaddon (681-669 BC) from the Central and South-West Palaces at Nimrud*, Londres, 1962, pl. VIII ; H. Tadmor, *The Inscriptions of Tiglath-pileser III…*, *op. cit.*, p. 240-257.

12. SAA 19, p. L-LI ; S. Zamazalová, “The education of Neo-Assyrian princes”, *in* K. Radner et E. Robson (éd.), *The Oxford Handbook of Cuneiform Culture*, Oxford, 2011, p. 313-330.

13. SAA 19, p. 10, n° 8, ll. 1-8.

14. *Ibid.*, p. 160, n° 158 ; K. Radner, “Salmanassar V. in den Nimrud Letters”, art. cité, p. 97-98.

15. SAA 19, p. 13, n° 11.

16. *Ibid.*, p. 10-11, n° 8.

17. *Ibid.*, p. 11-12, n° 9-10.

18. RINAP 1, p. 115, n° 46, ll. 28-29 ; K. et S. Yamada, “Shalmaneser V and His Era, Revisited”, art. cité, p. 399-402.

19. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 73, Chronicle 1, i, ll. 27-28.

20. SAAS 2, p. 45 et 59.

21. H. W. F. Saggs, “Historical Texts and Fragments of Sargon II of Assyria. 1 : The ‘Aššur Charter’”, *Iraq* 37, 1975, p. 14-15, ll. 31-35.

22. K. et S. Yamada, “Shalmaneser V and His Era, Revisited”, art. cité, p. 424.

23. RINAP 1, p. 183-184, n° 1002.

24. RINAP 1, p. 171-181, n° 1-9 ; F. M. Fales, “Assyro-Aramaica : The Assyrian Lion-Weights”, *in* K. Van Lerberghe et A. Schoors (éd.), *Immigration and Emigration within the Ancient Near East, Festschrift E. Lipiński*, Louvain, 1995, p. 33-55.

25. SAAS 2, p. 59.

26. A. Fuchs, *Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad*, Göttingen, 1993, p. 197, 87-89, 34, 76, 261, 63 ; 2 Rois XVII, 3-6, XVIII, 9-10 ; A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 73, Chronicle 1, i, ll. 27-28.

27. N. Avigad, “Samaria (City)”, *in* NEAHL 4, p. 1300-1310 ; S. Forsberg, *Near Eastern Destruction Datings as Sources for Greek and Near Eastern Iron Age Chronology*, Stockholm, 1995, p. 48-49.

28. A. Fuchs, *Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad*, *op. cit.*, p. 197.

29. J. Elayi, *Sargon II…*, *op. cit.*, p. 48-51 ; S. Hasegawa *et al.*, *The Last Days of the Kingdom of Israel*, Berlin-Boston, 2019.

30. H. Tadmor, “The Campaigns of Sargon II of Assur : A Chronological-Historical Study”, *JCS* 12, 1958, p. 33-39.

31. Josèphe, *Antiquités juives* IX, 14, 3, § 288 ; J. Elayi, *Sargon II…*, *op. cit.*, p. 69-78.

32. ARAB I, p. 288, § 802 ; II, p. 11, § 24.

33. ARAB II, p. 40-41, 45-46, 51-52, § 80, 92, 99.

34. G. B. Lanfranchi, “Sargon’s Letter to Aššur-šarru-uṣur : An Interpretation”, *SAAB* 2, 1988, p. 59-64.

35. B. I. Faist, “Die Keilschrifttafeln aus Sam’al (Zincirli)”, *SAAB* 20, 2013-2014, p. 36-39.

36. KAI, p. 282-284, n° 233, ll. 14-15.

37. K. et S. Yamada, “Shalmaneser V and His Era, Revisited”, art. cité, p. 416-418 et 433.

38. SAA 17, p. 26-27, n° 23, ll. 21-26.

39. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 73, Chronicle 1, l. 29.

6. Sargon II, roi du monde (721-705)

1. J.-J. Glassner, « Sargon “roi du combat” », *RA* 79, 1985, p. 115-126 ; J. G. Westenholz, *Legends of the Kings of Akkade*, Winona Lake, 1997.

2. J. Elayi, *Sargon II…*, *op. cit.*, p. 5, n. 16.

3. P. Albenda, *The Palace of Sargon King of Assyria*. *Le Palais de Sargon d’Assyrie*, Paris, 1986.

4. ARAB II, p. 39, 55-56, 62-63, § 77, 105, 119 ; A. Fuchs, *Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad*, *op. cit.*, p. 75, XIV, l. 2 ; 37, Zyl. 38 ; PNA 1/1, p. 43.

5. F. J. Kreppner, “Public Space in Nature : The Case of Neo-Assyrian Reliefs”, *AfO* 29, 2002, p. 363-383 ; H. D. Galter, “Sargon II. und die Eroberung der Welt”, *in* H. Neumann *et al.* (éd.), *Krieg und Frieden im Alten Vorderasien*, RAI 52, Münster, 2014, p. 329-343.

6. A. Fuchs, *Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad*, *op. cit.*, p. 32, Zyl. 2.

7. SAA 16, p. 74, n° 77, rev., ll. 3-8.

8. ARAB II, p. 60-62, § 118 ; B. R. Foster, *Before the Muses : An Anthology of Akkadian Literature*, Bethesda, 2005, p. 798 ; N. N. May, “The vizier and the brother : Sargon II’s brother and vizier Sīn-aḫu-uṣur and the neo-assyrian collateral branches”, *BiOr* 74, 2017, p. 492-527.

9. H. Winckler, *Keilschrifttexte Sargons, König von Assyrien (722-705 v. Chr.)* I, Leipzig, 1989, p. 146, ll. 9-11.

10. L. Battini (éd.), *Making Pictures of War : Realia et Imaginaria in the Iconography of the Ancient Near East*, Oxford, 2016.

11. P. Villard, « Quelques aspects du renseignement militaire dans l’empire néo-assyrien », *HiMA* 3, 2016, p. 87-97.

12. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 73, Chronicle 1, i, ll. 29-31.

13. J. Elayi, *Sargon II…*, *op. cit.*, p. 25-27.

14. J.-J. Glassner, *La Mésopotamie*, Paris, 2002, p. 313 ; F. Thomas, “Sargon II., der Sohn Tiglat-pilesers III”, *in* M. Dietrich et O. Loretz (éd.), *Mesopotamica-Ugaritica-Biblica : Festschrift für K. Bergerhof*, Neukirchen-Vluyn, 1993, p. 465-470.

15. J. Elayi, *Sargon II…*, *op. cit.*, p. 27-29.

16. H. Tadmor, “The Campaigns of Sargon II of Assur : A Chronological-Historical Study”, *JCS* 12, 1958, p. 22-40.

17. ARAB II, p. 2, 40-41, § 4, 80.

18. G. Frame, “The Tell Acharneh Stela of Sargon II of Assyria”, *in* M. Fortin (éd.), *Tell Acharneh 1998-2004. Rapports préliminaires sur les campagnes de fouilles et saison d’études*, Turnhout, 2004, p. 49-68.

19. N. Na’aman, “The Brook of Egypt and Assyrian Policy on the Border of Egypt”, *Shnaton* 3, 1978-1979, p. 138-158.

20. B. J. Parker, *The Mechanics of Empire…*, *op. cit.*

21. J. Elayi, *Sargon II…*, *op. cit.*, p. 129-133.

22. H. Erkanal *et al.* (éd.), *The Relations between Anatolia and Mesopotamia*, RAI 34, Ankara, 1998 ; T. Bryce, *The World of the Neo-Hittite Kingdoms : A Political and Military History*, Oxford, 2012.

23. S. C. Melville, “Kings of Tabal : Politics, Competition, and Conflict in a Contested Periphery”, *in* E. Richardson (éd.), *Rebellions and Peripheries in the Cuneiform World*, New Haven, 2010, p. 87-109.

24. G. Marchesi, “A New Historical Inscription of Sargon II from Karkemish”, *JNES* 78, 2019, p. 1-24.

25. K. Radner, “Between a Rock and a Hard Place : Muṣaṣir, Kumme, Ukku and Šubria, the Buffer States between Assyria and Urartu”, *in* S. Kroll *et al.* (éd.), *Biainili-Urartu*, *op. cit.*, p. 243-264.

26. G. B. Lanfranchi, “The Assyrian Expansion in the Zagros and the Local Ruling Elites”, art. cité, p. 81-82.

27. M. Liverani, “The Rise and Fall of Media”, *in* G. B. Lanfranchi *et al.* (éd.), *Continuity of Empire (?)…*, *op. cit.*, p. 1-12.

28. J. Elayi et A. Cavigneaux, « Sargon II et les Ioniens », *OrAnt* 18, 1979, p. 59-75 ; R. Rollinger, “The Ancient Greeks and the Impact of the Ancient Near East : Textual Evidence and Historical Perspective (ca. 750-650 BC)”, *in* R. M. Whiting (éd.), *Mythology and Mythologies*, Helsinki, 2001, p. 237-264.

29. ARAB II, p. 7-8, 26-27, 60-62, § 17-18, 55, 118.

30. F. Thureau-Dangin, *Une relation de la huitième campagne de Sargon (714 av. J.-C.)*, Paris, 1912 ; M. Salvini, « Sargon et l’Urartu », *in* A. Caubet, *Khorsabad…*, *op. cit.*, p. 143-146.

31. A. I. Ivantchik, *Les Cimmériens au Proche-Orient*, Fribourg, 1993, p. 47.

32. J. Elayi, *Sargon II…*, *op. cit.*, p. 57-61.

33. J. D. Hawkins, “The Political Geography of North Syria and South-East Anatolia in the Neo-Assyrian Period”, *in* M. Liverani (éd.), *Neo-Assyrian Geography*, *op. cit.*, p. 87-101.

34. J. Elayi, *Sargon II…*, *op. cit.*, p. 103-113.

35. ARAB II, p. 14-15, § 31.

36. P. Machinist, “The Assyrians and Their Babylonian Problem : Some Reflections”, *WBjb*, 1984-1985, p. 353-364.

37. R. J. Van der Spek, “The Struggle of King Sargon II of Assyria against the Chaldean Merodach-baladan”, *JEOL* 25, 1978, p. 56-66 ; J. A. Brinkman, “Merodach-baladan”, *in* R. D. Biggs et J. A. Brinkman (éd.), *Studies Presented to A. Leo Oppenheim : June 17, 1964*, Chicago, 1964, p. 6-53.

38. SAAS 2, p. 60.

39. G. B. Lanfranchi, “Sargon’s Letter to Aššur-šarru-uṣur : An Interpretation”, *SAAB* 2, 1988, p. 59-64 ; A. Lemaire, « Aššur-šarru-uṣur, gouverneur de Qué », *NABU* 10, 1987, 5-6, n° 16.

40. J. Elayi, *Sargon II…*, *op. cit.*, p. 42-48.

41. N. Na’aman, “Sargon II and the Rebellion of the Cypriote Kings against Shilṭa of Tyre”, *Orientalia* 67, 1998, p. 239-247.

42. ARAB II, p. 60-62, § 118 ; J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, *op. cit.*, p. 172-173. Pour une autre interprétation : L. Marti, « Deux têtes coupées en cinq mois. La prise de Sidon par Assarhaddon », *in* A. Lemaire (éd.), *Phéniciens d’Orient et d’Occident. Mélanges Josette Elayi*, Paris, 2014, p. 26.

43. A. Fuchs, *Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad*, *op. cit.*, p. XIV, 310, l. 31 ; G. Frame, “The Annals of Sargon II from the Palace at Khorsabad”, in *Dieux, rois et capitales dans le Proche-Orient ancien*, *op. cit.*

44. S. Parpola, “The Construction of Dur-Šarrukin in the Assyrian Royal Correspondence”, *in* A. Caubet, *Khorsabad…*, *op. cit.*, p. 49-50.

45. SAA 1, p. 24, n° 26.

46. G. Sence, « Dur-Sharrukin : le portrait de Sargon II. Essai d’analyse structuraliste des bas-reliefs du palais découvert à Khorsabad », *REA* 109, 2007, p. 436-439.

47. P. Matthiae, “Subject Innovations in the Khorsabad Reliefs and Their Political Meaning”, *in* G. B. Lanfranchi *et al.* (éd.), *Leggo ! Studies Presented to Frederick Mario Fales on the Occasion of His Sixty-Fifth Birthday*, Wiesbaden, 2012, p. 477-494.

48. P. Albenda, *The Palace of Sargon King of Assyria…*, *op. cit.*

49. L. Battini, « Les portes urbaines de la capitale de Sargon II : étude sur la propagande royale à travers les données archéologiques et textuelles », *in* J. Prosecký (éd.), *Intellectual Life in the Ancient Near East*, RAI 43, Prague, 1998, p. 41-55.

50. ARAB II, p. 38-39, 47, 50-51, § 74, 94, 98.

51. I. J. Winter, “The Court Banquets of Sargon II of Assyria : Commensality as a Positive Affirmation of the (successful) Hunt and Battle”, *in* G. Bartoloni et M. G. Biga (éd.), *Not Only History : Proceedings of the Conference in Honor of Mario Liverani*, Winona Lake, 2016, p. 35-52.

52. ARAB II, p. 24, 44-45, 53-54, § 49, 89, 101.

53. H. Tadmor, B. Landsberger et S. Parpola, “The Sîn of Sargon and Sennacherib’s Last Will”, *SAAB* 3, 1989, p. 3-51.

54. W. von Soden, *Herrscher im Alten Orient*, Berlin, 1954, p. 100-105.

55. A. M. Weaver, “The ‘Sin of Sargon’ and Esarhaddon’s Reconception of Sennacherib : A Study in Divine Will, Human Politics and Royal Ideology”, *Iraq* 66, 2004, p. 61-65.

56. P. Garelli, « Réflexions sur “le péché de Sargon” », *in* S. Graziani (éd.), *Studi sul Vicino Oriente Antico dedicati alla memoria di Luigi Cagni*, I, Naples, 2000, p. 341-343 ; pour un autre point de vue, voir J.-J. Glassner, *Le Devin historien en Mésopotamie*, Leyde-Boston, 2019, p. 558.

7. Sennachérib, réformateur et inventeur (704-681)

1. J. Elayi, *Sennacherib…*, *op. cit.*

2. A. Laato, “Assyrian Propaganda and the Falsification of History in the Royal Inscriptions of Sennacherib”, *VT* 45, 1995, p. 198-226.

3. F. C. Gonçalves, *L’Expédition de Sennachérib en Palestine dans la littérature hébraïque moderne*, Paris, 1986 ; C. Saporetti, *Sennacherib e la Bibbia*, Acireale, 2017.

4. RINAP 3.

5. SAA 1 ; SAA 5 ; SAA 17.

6. J. M. Russell, *Sennacherib's Palace without Rival at Nineveh*, Chicago, 1991.

7. E. Frahm, "Family Matters : Psychohistorical Reflections on Sennacherib and His Times", *in* I. Kalimi et S. Richardson (éd.), *Sennacherib at the Gates of Jerusalem : Story, History and Historiography*, Leyde, 2014, p. 163-222.

8. D. Kertai, "The Queens of the Neo-Assyrian Empire", *AoF* 40, 2013, p. 114-115.

9. RINAP 3.2, p. 42, n° 40, l. 44.

10. E. Frahm, *Einleitung in die Sanherib-Inschriften*, Vienne, 1997, p. 4 ; SAAS 9, p. 13-16.

11. S. Parpola, *Letters from Assyrian Scholars to the Kings Esarhaddon and Assurbanipal II*, Neukirchen-Vluyn, 1983, p. 239, n° 390 ; PNA 3/1, p. 1116.

12. SAA 1, p. 110, n° 133, ll. 7-13.

13. T. Ornan, "The Godlike Semblance of a King : The Case of Sennacherib's Rock Reliefs", *in* J. Cheng et M. H. Feldman (éd.), *Ancient Near Eastern Art in Context ; Studies in Honor of I. J. Winter by Her Students*, Leyde, 2007, p. 161-178.

14. A.-M. Maïla-Afeiche, *Le Site de Nahr el-Kalb*, Beyrouth 2009, p. 42, n° VII, 243.

15. RINAP 3.1, p.178, n° 22, iii, l. 81-iv, l. 9a.

16. *Ibid.*, p. 184, n° 22, vi, ll. 29b-33.

17. M. Van De Mieroop, "Metaphors of Massacre in Assyrian Royal Inscriptions", *KASKAL* 12, 2015, p. 299-309.

18. RINAP 3.1, p. 181, n° 22, v, ll. 6-11a.

19. *Ibid.*, p. 183, n° 22, v, ll. 74-78 ; L. Marti, « Sennachérib, la rage du prince », *DoArch* 348, 2011, p. 54-59.

20. RINAP 3.1, p. 89-146, n° 15-17.

21. RINAP 3.2, p. 225, n° 160, ll. 23-25.

22. A. R. George, "Sennacherib and the Tablet of Destinies", *Iraq* 48, 1986, p. 133-146.

23. J. E. Reade, "Was Sennacherib a Feminist ?", *in* J.-M. Durand (éd.), *La Femme dans le Proche-Orient antique*, Paris, 1986, p. 139-145.

24. J. Elayi, *Sennacherib…*, *op. cit.*, p. 29-42.

25. P. Villard, « Quelques aspects du renseignement militaire dans l'empire néo-assyrien », *HiMA* 3, 2016, p. 87-97.

26. SAA 1, p. 28-44.

27. E. Frahm, "704 v. Chr.", *NABU*, 1998, n° 4, p. 106.

28. L. D. Levine, “Sennacherib’s Southern Front : 704-689 BC”, *JCS* 34, 1982, p. 29-40 ; G. Frame, *Babylonia 689-627 BC : A Political History*, Leyde, 1992, p. 53-54.

29. RINAP 3.1, p. 32, n° 1, ll. 5-7.

30. J. A. Brinkman, “Bēl-ibni’s Letters in the Time of Sargon and Sennacherib”, *RA* 77, 1983, p. 175-176.

31. J. E. Reade, “Kassites and Iranians in Iran”, *Iran* 16, 1978, p. 137-143.

32. D. Nadali, “Sennacherib’s Siege, Assault, and Conquest of Alammu”, *SAAB* 14, 2002-2005, p. 113-132.

33. ARAB II, p. 118, 135-136, 142, 147, 154, § 237, 279-280, 307, 325, 346.

34. K. Radner, “An Assyrian View on the Medes”, *in* G. B. Lanfranchi *et al.* (éd.), *Continuity of Empire (?)…*, *op. cit.*, p. 38-58.

35. K. L. Younger, “Assyrian Involvement in Southern Levant at the End of the Eighth Century BCE”, *in* A. G. Vaughn et A. E. Killebrew (éd.), *Jerusalem in Bible and Archaeology : The First Temple Period*, Atlanta, 2003, p. 235-263 ; L. Marti, “The Levant and Assyria : perspectives from Assyrian royal inscriptions”, *Semitica* 60, 2018, p. 453-471 ; J. T. Walton, “Assyrian interest in the West : Philistia and Judah”, *Eretz-Israel* 33, 2018, p. 175-182.

36. ARAB II, p. 118-119, § 239.

37. RINAP 3.1, p. 63, n° 4, ll. 32-34.

38. J. M. Russell, *Sennacherib’s Palace…*, *op. cit.*, p. 165, fig. 85.

39. J. Elayi, « Tyr et Sidon, deux cités phéniciennes rivales », *Trans* 49, 2017, p. 91-101.

40. P. M. Bikai, *The Pottery of Tyre*, Warminster, 1978, p. 14, 67-68.

41. H. Tadmor, “Philistia under Assyrian Rule”, *BA* 29, 1966, p. 95-99.

42. RINAP 3.1, p. 64, n° 4, l. 40.

43. D. Kahn, “Taharqa, King of Kush and Sennacherib”, *JAEI* 6, 2014, p. 29-41.

44. RINAP 3.1, p. 65-66, n° 4 ; RINAP 3.2, p. 48, n° 42 ; 2 Rois XVIII, 13-19 ; Isaïe XXXVI-XXXVII ; 2 Chroniques XXXII.

45. J. Elayi, *Sennacherib…*, *op. cit.*, p. 69-88.

46. F. M. Fales, “The Road to Juda : 701 BCE, in the Context of Sennacherib’s Political-Military Strategy”, *in* I. Kalimi et S. Richardson (éd.), *Sennacherib at the Gates of Jerusalem…*, *op. cit.*, p. 223-248.

47. *Ibid.*, p. 98-101.

48. D. Ussishkin, *The Conquest of Lachish by Sennacherib*, Tel-Aviv, 1982.

49. RINAP 3.1, p. 65, n° 4, ll. 53-54.

50. 2 Rois XIX, 35-36.

51. F. J. Yurco, “The Shabaka-Shebiktu Coregency and the Supposed Second Campaign of Sennacherib against Judah : A Critical Assessment”, *JBL* 110, 1991, p. 35-45.

52. RINAP 3.1, p. 134, n° 17, iv, ll. 13-17.

53. *Ibid.*, p. 117, n° 16, v, ll. 1-7.

54. K. Radner, “Between a Rock and a Hard Place : Muṣaṣir, Kumme, Ukku and Šubria, the Buffer States between Assyria and Urartu”, art. cité, p. 243-264.

55. J. D. Bing, *A History of Cilicia during the Assyrian Period*, Ann Arbor, 1969.

56. S. M. Burstein, *The Babyloniaca of Berossus*, Malibu, 1978.

57. RINAP 3.1, p. 136, n° 17, v, ll. 2-5.

58. J. A. Brinkman, “Sennacherib’s Babylonian Problem : An Interpretation”, *JCS* 25, 1973, p. 89-95.

59. RINAP 3.2, p. 82-84, n° 46, ll. 56-64.

60. B. Dewar, “Rebellion, Sargon II’s ‘Punishment’ and the Death of Aššur-nādin-šumi in the Inscriptions of Sennacherib”, *JANEH* 3, 2016, p. 25-38.

61. RINAP 3.1, p. 223, n° 34, ll. 33b-36a.

62. P. de Miroschedji, « La localisation de Madaktu et l’organisation politique de l’Elam à l’époque néo-élamite », *in* L. de Meyer *et al.* (éd.), *Fragmenta Historiae Elamicae : Mélanges offerts à M.-J. Steve*, Paris, 1986, p. 209-222.

63. M. Van De Mieroop, “Metaphors of Massacre in Assyrian Royal Inscriptions”, *KASKAL* 12, 2015, p. 291-317.

64. I. Ephal, *The Ancient Arabs*, Leyde, 1982, p. 118-125 ; R. Loreto, “Finding Adummatu, capital of the queens of the Arabs and the kings of Qedar”, in *Dieux, rois et capitales dans le Proche-Orient ancien*, *op. cit.*

65. L. Marti, « Sennachérib, la rage du prince », art. cité, p. 54-59.

66. RINAP 3.2, p. 316-317, n° 223, ll. 50b-54a.

67. J. Elayi, *Sennacherib…*, *op. cit.*, p. 125-131.

68. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 127, Chronicle 14, ll. 31-32 ; 131, Chronicle 16, 1-4.

69. SAAS 9, p. 22-29.

70. E. Leichty, “Esarhaddon’s Exile : Some Speculative History”, *in* M. T. Roth *et al.* (éd.), *Studies Presented to Robert D. Biggs*, Chicago, 2007, p. 189-191.

71. S. Parpola, “The Murderer of Sennacherib”, *in* B. Alster (éd.), *Death in Mesopotamia*, RAI 26, Copenhague, 1980, p. 171-182 ; C. W. Jones, “New Light on the Assassination of Sennacherib”, *NABU*, 2019, 88-90, n° 53.

72. M. Cogan, “Sennacherib and the Angry Gods of Babylon and Israel”, *IEJ* 59, 2009, p. 164-182.

73. J. M. Russell, *Sennacherib's Palace…*, *op. cit.*, p. 78-93.

74. RINAP 3.1, p. 38, n° 1, l. 79 ; S. Lackenbacher, *Le Palais sans rival : le récit de construction en Assyrie*, Paris, 1990.

75. D. Nadali, "An Urban Perspective of Nineveh", *Mesopotamia* 50, 2015, p. 157-176.

76. K. Polinger Foster, "The Hanging Gardens of Nineveh", *Iraq* 66, 2004, p. 207-220.

77. J. Elayi, *Sennacherib…*, *op. cit.*, p. 185-190.

78. I. J. Winter, "Sennacherib's Expert Knowledge : Skill and Mastery as Components of Royal Display", *in* R. D. Biggs *et al.* (éd.), RAI 51, Chicago, 2008, p. 333-338.

79. RINAP 3.2, p. 86-87, n° 46, ll. 139-143.

80. *Ibid.*, p. 226, n° 35, ll. 83-84.

81. *Ibid.*, p. 87, n° 4, ll. 152b.

82. M. Rivaroli, "Nineveh : From Ideology to Topography", *Iraq* 66, 2004, p. 199-205.

83. J. Ur, "Sennacherib's Northern Assyrian Canals : New Insights from Satellite Imagery and Aerial Photography", *Iraq* 67, 2005, p. 317-345.

84. F. M. Fales et R. Del Fabbro, "Back to Sennacherib's Aqueduct at Jerwan : A Reassessment of the Textual Evidence", art. cité, p. 65-72.

85. F. Safar et F. Basmachi, "Sennacherib's Project for Supplying Erbil with Water", *Sumer* 2, 1946, p. 50-52 ; J. A. Ur, "Water for Arbail and Nimrud", *in* H. Kühne (éd.), *Water for Assyria*, Wiesbaden, 2018, p. 57-75.

86. S. Dalley et J. P. Oleson, "Sennacherib, Archimedes, and the Water Screw : The Context of Invention in the Ancient World", *Technology and Culture* 44, 2003, p. 1-26.

87. RINAP 3.1, p. 142, n° 17, vii, l. 57 ; 3.1, p. 145, n° 17, viii, l. 64.

88. J. Peçirkóva, "Assyria under Sennacherib", *ArOr* 61, 1993, p. 1-10.

89. M. G. Micale et D. Nadali, "The Shape of Sennacherib's Camps : Strategic Functions and Ideological Space", *Iraq* 66, 2004, p. 163-175.

90. S. Zawadski, "The Question of the King's Eponymate in the Latter Half of the Eighth Century and the Seventh Century BC", *in* S. Parpola et R. M. Whiting (éd.), *Assyria 1995*, *op. cit.*, p. 383-389.

91. S. Svärd, "Changes in the Neo-Assyrian Queenship", *SAAB* 21, 2015, p. 162-169 ; N. N. May, "Neo-Assyrian Women, Their Visibility and Their Representation in Written and Pictorial Sources", *in* S. Svärd et A. Garcia-Ventura, *Studying Gender in the Ancient Near East*, Winona Lake, 2018, p. 249-288.

92. J. Finn, *Much Ado about Marduk*, Leyde, 2017, p. 97-104.

8. Assarhaddon, entre superstition et dépression (680-669)

1. RINAP 4, p. 3-6.

2. PNA 1/1, p. 148-152 ; SAA 2, p. 21-59 ; SAA 10 ; SAA 13 ; SAA 16 ; Esdras IV, 2.

3. P. Talon, « Une interprétation ésotérique du nom d'Assarhaddon », *NABU*, 1999, n° 3, p. 62-63, n° 64.

4. S. Parpola, *Letters from Assyrian Scholars…*, *op. cit.*, p. 188-189, n° 246, ll. 10-12 ; *II*, 1983, p. 229-238.

5. *Ibid.*, p. XXII-XXXII.

6. M. Streck, *Assurbanipal und die letzten assyrischen König bis zum Untergang Niniveh's*, Leipzig, 1916, p. 258-259, i, ll. 27-28.

7. E. Frahm, "Nabû-zuqup-kenu, das Gilgamesch-Epos und der Tod Sargons II", *JCS* 51, 1999, p. 85-86.

8. RINAP 4, p. 11, n° 1, i, ll. 1-3.

9. *Ibid.*, p. 61, n° 13, ll. 2-3.

10. *Ibid.*, p. 175, n° 93, ll. 1-2.

11. *Ibid.*, p. 175, n° 98, ll. 20-25 ; 183, fig. 5.

12. *Ibid.*, p. 183, fig. 5.

13. A. Parrot et J. Nougayrol, « Assarhaddon et Naqi'a sur un bronze du Louvre (AO 20, 185) », *Syria* 33, 1956, p. 151-160 ; J. Reade, "Was Sennacherib a Feminist ?", art. cité, p. 139-145.

14. J. Elayi, *Sennacherib…*, *op. cit.*, p. 12-17.

15. L. Marti, « "J'étais le plus jeune de mes frères." L'avènement héroïque d'Assarhaddon, un jeune homme prédestiné », *in* J.-M. Durand *et al.* (éd.), *Le Jeune Héros*, Fribourg-Göttingen, 2011, p. 184-201.

16. PNA 3/2, p. 1181.

17. S. Parpola, *Letters from Assyrian Scholars…*, *op. cit.*, p. 102-105, n° 129.

18. PNA 3/1, p. 1138 ; 3/2, p. 1205.

19. RINAP 4, p. 9-14, n° 1.

20. L. Marti, « "J'étais le plus jeune de mes frères."… », art. cité, p. 198-199.

21. RINAP 4, p. 12, n° 1, i, ll. 14-16.

22. *Ibid.*, p. 12, n° 1, i, ll. 28-31.

23. *Ibid.*, p. 13, n° 1, i, ll. 53-57.

24. *Ibid.*, p. 14, n° 1, i, l. 87 ; A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 82, Chronicle 1, iii, l. 38 (18e ou 28e jour).

25. RINAP 4, p. 14, n° 1, ii, ll. 1-6.

26. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 176-181, 224-225, 303 ; F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 325-328 ; SAAS 17, p. 49-50 ; J.-J. Glassner, *Le Devin historien en Mésopotamie*, *op. cit.*, p. 535-549.

27. S. Parpola, *Letters from Assyrian Scholars…*, *op. cit.*, p. 472-477.

28. N. N. May, "Exorcists and Physicians at Assur : More on Their Education and Interfamily and Court Connections", *RA* 108, 2018, p. 63-80.

29. SAA 9, p. 5, n° 1.2, ii, ll. 6'-7'.

30. *Ibid.*, p. 7, n° 1.6, iv, ll. 3-4.

31. SAA 13, p. XVII ; F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 693-694.

32. C. Jean, « Le petit monde des exorcistes de Ninive », *Iraq* 66, 2004, p. 77-81.

33. SAAS 9, p. 28-29 ; J. Elayi, *Sennacherib…*, *op. cit.*, p. 141-145.

34. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 186-187.

35. RINAP 4, p. 193-237, n° 104-114 ; M. Cogan, "Omens and ideology in the Babylonian inscription of Esarhaddon", *in* H. Tadmor et M. Weinfeld (éd.), *History, Historiography and Interpretation. Studies in Biblical and Cuneiform Literatures*, Jérusalem, 1983, p. 76-87.

36. RINAP 4, p. 196, n° 104, i, l. 34-ii, l. 9a.

37. *Ibid.*, p. 215, n° 106, iv, ll. 34-v, ll. 1-26.

38. PNA 2/2, p. 739 ; SAA 10, p. 282-305.

39. SAAS 9, p. 70-71.

40. RINAP 4, p. 205, n° 105, iv, ll. 20-26.

41. *Ibid.*, p. 200-201, n° 104, vii, ll. 4-18.

42. *Ibid.*, p. 199, n° 104, v, ll. 20-28.

43. SAA 10, p. 284-285, n° 349 ; 289-294, n° 353-355.

44. *Ibid.*, p. 283, n° 348, rev., ll. 1-14.

45. RINAP 4, p. 3.

46. PNA 2/2, p. 906 ; A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 82, Chronicle 1, iii, ll. 40-42.

47. RINAP 4, p. 77, n° 31, ll. 9'-14a'.

48. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 125, Chronicle 14, ll. 7-8 ; RINAP 4, p. 77-78, n° 31, rev., l. 29.

49. RINAP 4, p. 18, n° 1, iii, ll. 47-55.

50. *Ibid.*, p. 18, n° 1, iii, ll. 43-46 ; A. I. Ivantchik, *Les Cimmériens…*, *op. cit.*, p. 57-94.

51. SAA 4, p. 18-19, n° 16-17.

52. PNA 3/2, p. 1198-1199 ; 2/2, p. 903.

53. RINAP 4, p. 18, n° 1, iii, ll. 59-61.

54. *Ibid.*, p. 16, n° 1, ii, ll. 65-82 ; J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, *op. cit.*, p. 179-181 ; L. Marti, « Deux têtes coupées en cinq mois. La prise de Sidon par Assarhaddon », art. cité, p. 13-30.

55. A. R. Green, "Esarhaddon, Sanduarri, and the Adon Papyrus", *in* J. Kaltner et L. Stulman (éd.), *Inspired Speech, Prophecy in the Ancient Near East. Essays in Honour of Herbert B. Huffmon*, Londres-New York, 2004, p. 88-95 ; J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, *op. cit.*, p. 205-207.

56. RINAP 4, p. 20-21, n° 1, iv, ll. 53-77.

57. SAA 2, p. XIXX, 24-27, n° 5 ; J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, *op. cit.*, p. 181-182.

58. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 83-84, Chronicle 1, iv, ll. 9-15 ; 126, Chronicle 14, ll. 16-19 ; SAAS 12, p. 37-40 ; RINAP 4, p. 7.

59. PNA 2/2, p. 761-762.

60. SAA 8, p. 284, n° 512, ll. 4'-6'.

61. RINAP 4, p. 18, n° 1, iii, ll. 59-61.

62. SAA 10, p. 86-90, n° 111 ; A. I. Ivantchik, *Les Cimmériens…*, *op. cit.*, p. 78-80.

63. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 84, Chronicle 1, iv, l. 16 ; 126, Chronicle 14, l. 20 ; 219, 262.

64. RINAP 4, p. 19, n° 1, iv, ll. 1-31 ; PNA 2/1, p. 468, 495 ; 3/2, p. 1302.

65. RINAP 4, p. 193, n° 103, ll. 30-35 ; N. Grimal, *Histoire de l'Égypte ancienne*, *op. cit.*, p. 421-422 ; I. Ephal, "Esarhaddon, Egypt, and Shubria : Politics and Propaganda", *JCS* 57, 2005, p. 99-101.

66. D. Kahn, "The Assyrian Invasions of Egypt (673-662 BC) and the Final Expulsion of the Kushites", *SAK* 34, 2006, p. 252.

67. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 84-85, Chronicle 1, iv, ll. 19-22 ; 127, Chronicle 14, ll. 23-25.

68. RINAP 4, p. 23, n° 1, v, ll. 54-73a ; E. Lipiński, "The Cypriot Vassals of Esarhaddon", *in* M. Cogan et I. Ephal (éd.), *Ah, Assyria…*, *op. cit.*, p. 58-64.

69. RINAP 4, p. 84-85, n° 33, Tablet 2, iii, ll. 6'-7' ; E. Leichty, "Esarhaddon's 'Letter to the Gods'", *in* M. Cogan et I. Ephal (éd.), *Ah, Assyria…*, *op. cit.*, p. 99-111.

70. R. Borger, *Die Inschriften Asarhaddons König von Assyrien*, Graz, 1956, p. 10, § 10, Ass. I ; SAA 10, p. 154-155, n° 188.

71. RINAP 4, p. 87, n° 34, ll. 1'-11'.

72. PNA 1/2, p. 273 ; Hérodote, *Histoires*, I, 103, 3.

73. RINAP 4, p. 181, n° 97, ll. 19-21 ; A. I. Ivantchik, *Les Cimmériens…*, *op. cit.*, p. 90-94, 184-185, n° 11.

74. SAA 4, p. 46-81, n° 41-73 ; PNA 2/1, p. 608 ; RINAP 4, p. 20, n° 1, ll. 32-45.

75. SAA 2, p. 28-58, n° 6, XIXX-XXX ; G. B. Lanfranchi, "Esarhaddon, Assyria and Media", *SAAB* 12, 1998, p. 99-109 ; F. M. Fales, "After Ta'yinat : the new status of Esarhaddon's adê for Assyrian political history", *RA* 106, 2012, p. 148 ; D. Charpin, *« Tu es de mon sang. » Les alliances dans le Proche-Orient ancien*, Paris, 2019, p. 110-116 ; K. Watanabe, "Aššurbanipal and His Brothers Considered from the References in Esarhaddon's Succession Oath Documents", *Orient*, Suppl. I, 2019, p. 237-257.

76. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 85-86, Chronicle 1, iv, ll. 23-28 ; 127, Chronicle 14, ll. 25-26.

77. J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, *op. cit.*, p. 183-185.

78. RINAP 4, p. 76, n° 30, rev., ll. 1'-11'.

79. *Ibid.*, p. 90, n° 36, ll. 4'-15' ; I. Ephal, "Esarhaddon, Egypt, and Shubria : Politics and Propaganda", art. cité, p. 109 et n. 38.

80. S. Parpola, *Letters from Assyrian Scholars…*, *op. cit.*, p. XXVIII, 9 ; XXIX, 10-11.

81. I. Ephal, "On warfare and military control in the ancient Near Eastern Empires : a research outline", *in* H. Tadmor et M. Weinfeld (éd.), *History, Historiography and Interpretation…*, *op. cit.*, p. 98-99.

82. SAA 10, p. 136-137, n° 174, ll. 10-15.

83. K. Radner, "The trials of Esarhaddon : the conspiracy of 670 BC", *ISIMU* 6, 2003, p. 171-173.

84. J. Elayi, « Assarhaddon et la conquête de l'Égypte », in *Dieux, rois et capitales dans le Proche-Orient ancien*, *op. cit.*

85. SAAS 11, p. 74 ; SAA 4, p. 102-104, n° 88.

86. RINAP 4, p. 185-186, n° 98, rev., ll. 37b-49b ; N. Grimal, *Histoire de l'Égypte ancienne*, *op. cit.*, p. 421-422.

87. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 86, Chronicle 1, iv, l. 29 ; 127, Chronicle 14, l. 27.

88. A. I. Ivantchik, *Les Cimmériens…*, *op. cit.*, p. 73, 85 et 194-196, n° 14 ; SAA 4, p. 15, n° 13.

89. SAA 16, p. 53, n° 59, rev., ll. 4'-5'.

90. E. Leichty, "Esarhaddon's Exile : Some Speculative History", art. cité, p. 189-191.

91. SAA 10, p. 143, n° 179, rev., ll. 4-5.

92. SAA 16, p. 56, n° 60, s., l. 3.

93. SAA 6, p. 230, n° 286 ; SAAS 2, p. 68.

94. E. Frahm, “Hochverrat in Assur”, *in* S. M. Maul et N. P. Heessel (éd.), *Assur-Forschungen. Arbeiten aus der Forschungstelle ‘Edition literarischer Keilschrifttexte aus Assur’ der Heidelberger Akademie den Wissenschaften*, Wiesbaden, 2010, p. 94.

95. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 86, Chronicle 1, iv, ll. 30-31 ; 127, Chronicle 14, ll. 28-29.

96. S. Parpola, *Letters from Assyrian Scholars…*, *op. cit.*, p. XXIX, 11.

97. RINAP 4, p. 200, n° 104, vi, ll. 16-33.

98. SAA 16, p. XXVII-XXVIII.

9. Assurbanipal, homme de pouvoir et intellectuel (668-631)

1. RINAP 5.1 ; R. Borger, *Beiträge zum Inschriftenwerk Assurbanipals*, Wiesbaden, 1996 ; PNA 1/1, p. 163.

2. ARAB II, p. 290-323, § 765-840 ; A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 86, Chronicle 1, iv, ll. 33-38 ; 128-130, Chronicle 15 ; *id.*, “The Chronology of the Reign of Ashurbanipal”, *ZA* 70, 1980, p. 227-254 ; RINAP 5.1, p. 15-16.

3. RINAP 3.1, p. 142, n° 64, ll. 8-10.

4. RINAP 5.1, p. 191, n° 9, i, ll. 1-3 ; PNA 3/2, p. 1214-1215.

5. SAA 2, p. 62, n° 8, l. 3 ; RINAP 5.1, p. 231, n° 11, I, ll. 20-30 ; A. Bartelemus, “*Talīmu* and the relationship between Assurbanipal and Šamaš-šumu-ukīn”, *SAAB* 16, 2007, p. 287-302.

6. PNA 1/1, p. 163.

7. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 103.

8. ARAB II, p. 362, § 934.

9. D. Arnaud, *Assurbanipal roi d’Assyrie*, Paris, 2007, p. 22-23.

10. ARAB II, p. 378-380, § 986 ; P. Villard, « L’éducation d’Assurbanipal », *Ktèma* 22, 1997, p. 135-149.

11. RINAP 5.1, p. 193, n° 9, i, ll. 24-31 ; A. Livingstone, “Ashurbanipal : Literate or not ?”, *ZA* 97, 2007, p. 98-118.

12. M.-A. Ataç, “‘The Charms of Tyranny’ : Conceptions of Power in the ‘Garden Scene’ of Ashurbanipal Reconsidered”, *in* G. Wilhelm (éd.), *Organization, Representation, and Symbols of Power in the Ancient Near East*, RAI 54, Winona Lake, 2012, p. 411-427.

13. D. Arnaud, *Assurbanipal roi d’Assyrie*, *op. cit.*, p. 100.

14. RINAP 5.1, p. 352, n° 59, ll. 14b-18 ; ARAB II, p. 406-407, § 1123-1129.

15. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 86, Chronicle 1, iv, l. 33.

16. D. Arnaud, *Assurbanipal roi d'Assyrie*, *op. cit.*, p. 37-40.

17. RINAP 5.1, p. 192, n° 9, i, ll. 16b-23.

18. A. K. Grayson, "The Chronology of the Reign of Ashurbanipal", art. cité, p. 232.

19. RINAP 5.1, p. 49, n° 2, v, ll. 1'-22'.

20. *Ibid.*, p. 83-84, n° 4, i, ll. 45-48.

21. J. et A. G. Elayi, *Arwad, cité phénicienne du nord*, *op. cit.*, p. 109-110.

22. RINAP 5.1, p. 233-234, n° 11, i, ll. 83-116a.

23. PNA 1/1, p. 164.

24. S. Parpola, *Letters from Assyrian Scholars…*, *op. cit.*, p. XXIX, 12 ; D. Arnaud, *Assurbanipal roi d'Assyrie*, *op. cit.*, p. 98-99.

25. J. Elayi, « Terminologie de la mer Méditerranée dans les *Annales* assyriennes », *OrAnt* 23, 1984, p. 75-92.

26. RINAP 5.1, p. 237, n° 11, ii, ll. 95-110.

27. *Ibid.*, p. 235, n° 11, ii, ll. 8-9.

28. *Ibid.*, p. 66, n° 3, iv, ll. 15-20.

29. *Ibid.*, p. 67, n° 3, iv, ll. 49-67.

30. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 128, Chronicle 15, l. 3.

31. R. H. Pfeiffer, *State Letters of Assyria*, New Haven, 1935, p. 104-105, n° 137 ; J. et A. G. Elayi, *Arwad, cité phénicienne du nord*, *op. cit.*, p. 107-111.

32. *Ibid.*, p. 111-113.

33. J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, *op. cit.*, p. 188-189.

34. RINAP 5.1, p. 62, n° 3, i, ll. 67-74.

35. *Ibid.*, p. 63-65, n° 3, iii, ll. 16-91.

36. *Ibid.*, p. 65-66, n° 3, iii, ll. 92b-iv, ll. 1-14.

37. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 104.

38. RINAP 5.1, p. 73, n° 3, vi, ll. 57-60 ; D. Bonatz, "Ashurbanipal's Headhunt : An Anthropological Perspective", *Iraq* 66, 2004, p. 93-101 ; PNA 3/2, p. 1323-1325.

39. RINAP 5.1, p. 240-241, n° 11, iii, ll. 78-82.

40. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 189.

41. W. L. Moran, “Assurbanipal’s message to the Babylonians (ABL 301), with an excursus on figurative *Biltu*”, *in* M. Cogan et I. Ephal (éd.), *Ah, Assyria…*, *op. cit.*, p. 320-331.

42. RINAP 5.1, p. 22-23.

43. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 129, Chronicle 15, l. 11.

44. RINAP 5.1, p. 174, n° 8, viii, ll. 1’”-16’”.

45. F. Joannès (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, *op. cit.*, p. 104.

46. RINAP 5.1, p. 292, n° 11, l. 24’.

47. *Ibid.*, p. 244, n° 11, iv, ll. 80-84.

48. *Ibid.*, p. 75, n° 3, vii, ll. 33b-54.

49. *Ibid.*, p. 251, n° 11, vi, ll. 100-106.

50. *Ibid.*, p. 255-257, viii, ll. 30-120 ; P. Gerardi, “The Arab Campaigns of Aššurbanipal : Scribal Reconstruction of the Past”, *SAAB* 6, 1992, p. 67-96.

51. J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, *op. cit.*, p. 189-190.

52. RINAP 5.1, p. 261-262, n° 11, x, ll. 40-50 ; 270, n° 13, vi, ll. 7’-13’.

53. *Ibid.*, p. 27.

54. *Ibid.*, p. 41-42, n° 1, vii, ll. 1’-25’ ; 51, n° 2, vii, ll. 4’-8’.

55. *Ibid.*, p. 101-107, n° 5.

56. G. Frame et A. R. George, “The royal libraries of Nineveh : new evidence for king Ashurbanipal’s tablet collecting”, *Iraq* 67, 2005, p. 265-284 ; A. Jacquet, « Assarhaddon et Assurbanipal, la collecte des savoirs », *DoArch* 348, 2011, p. 62-67.

57. J. S. du Toit, “Intellectual colonization, power and identity : Assurbanipal and the universal collection of information”, *in* W. H. Van Soldt (éd.), *Ethnicity in Ancient Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 90-100.

58. J. Novotny, “*Zaḫalû*-Metal for Marduk’s *Paramāḫu* and the Date of Assurbanipal’s E-Prisms”, *Orientalia* 72, 2003, p. 211-215.

59. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 190.

60. K. Deller, “The Assyrian Eunuchs and Their Predecessors”, *in* K. Watanabe (éd.), *Priests and Officials in the Ancient Near East*, Heidelberg, 1999, p. 306-307 ; RINAP 5.1, p. 31.

61. RINAP 5.1, p. 305-309, n° 23, ll. 82-151.

62. ARAB II, p. 383, § 994.

63. P. A. Beaulieu, “The fourth year of hostilities in the land”, *BaghM* 28, 1997, p. 367-394 ; E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 191.

64. *Ibid.*, p. 571-579.

65. Hérodote, *Histoires*, II, 150.

66. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 577-578.

67. E. Frahm, “Images of Ashurbanipal in Later Tradition”, *Eretz-Israel* 27, 2003, p. 37*-48*.

10. La fin de l’Empire assyrien (630-610)

1. M. Liverani, “The fall of the Assyrian Empire : ancient and modern interpretations”, *in* S. E. Alcock (éd.), *Empires : perspectives from archaeology and history*, Cambridge, 2001, p. 384-385.

2. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 191-193.

3. G. Frame, *Babylonia 681-627 BC. A Political History*, *op. cit.*, p. 191-213.

4. PNA 1/1, p. 183-184.

5. SAA 12, p. 36-38, n° 35.

6. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 124-125.

7. ARAB II, p. 408-409, § 1130-1135.

8. R. Da Riva, “Sippar in the Reign of Sin-šum-lišir”, *AoF* 28, 2001, p. 40-64 ; PNA 3/1, p. 1148.

9. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 191, 198.

10. PNA 3/1, p. 1143-1145.

11. M. Jursa, “Die Söhne Kudurrus und die Herkunft der neubabylonischen Dynastie”, *RA* 101, 2007, p. 125-136.

12. ARAB II, p. 416, § 1165.

13. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 91, Chronicle 3, ll. 10-11.

14. *Ibid.*, p. 92, Chronicle 3, l. 23.

15. P. A. Miglus, “Die letzten Tage von Assur und die Zeit danach”, *ISIMU* 3, 2000, p. 85-99.

16. S. Parpola, “Cuneiform Texts from Ziyaret Tepe (Tušḫan), 2002-2003”, *SAAB* 17, 2008, p. 1-133.

17. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 93, Chronicle 3, l. 29.

18. *Ibid.*, p. 93, Chronicle 3, ll. 38-46.

19. Nahum II, 7-9.

20. D. Stronach, “Notes on the Fall of Nineveh”, *in* S. Parpola et R. M. Whiting (éd.), *Assyria 1995*, *op. cit.*, p. 316-318.

21. RINAP 3.1, p. 157-159, n° 18, vii, ll. 1’-3’, 41’-48’.

22. M. Liverani, “The fall of the Assyrian Empire : ancient and modern interpretations”, art. cité, p. 383.

23. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 95, Chronicle 3, ll. 61-62 ; K. Radner, “Last Emperor or Crown Prince Forever ? Aššur-uballiṭ II of Assyria according to Archival Sources”, *SAAS* 28, 2019, p. 135-142.

24. P. Machinist, “The Fall of Assyria in Comparative Ancient Perspective”, *in* S. Parpola et R. M. Whiting (éd.), *Assyria 1995*, *op. cit.*, p. 179-180.

25. K. Radner, *Die neuassyrischen Texte aus Tall Šēḫ Hamad*, Berlin, 2002, p. 17-18.

26. R. Koliński et A. Reiche, “After the fall of Assyria”, *in* D. Bonatz *et al.* (éd.), *Fundstellen, Gesammelte Schriften zur Archäologie und Geschichte Altvorderasiens ad honorum Hartmut Kühne*, Wiesbaden, 2008, p. 51-59.

27. P. Machinist, “The Fall of Assyria in Comparative Ancient Perspective”, art. cité, p. 180-186.

28. Nahum I-III.

29. Sophonie II, 13.

30. Jonas IV, 10-11.

31. P. Machinist, “The Fall of Assyria in Comparative Ancient Perspective”, art. cité, p. 192-194.

32. J. A. Semlock, “The Euphrates Flood and the Ashes of Nineveh (Diod. II 27.1-28.7)”, *Historia* 39, 1990, p. 383-384.

33. F. Joannès, « La stratégie des rois néo-babyloniens contre l’Assyrie, de 616 à 606 av. J.-C. », *in* P. Abrahami et L. Battini (éd.), *Les Armées du Proche-Orient ancien (III^e^-I^er^ millénaire av. J.-C.)*, Oxford, 2008, p. 207-208.

34. M. Liverani, “The fall of the Assyrian Empire : ancient and modern interpretations”, art. cité, p. 374-381.

35. RINAP 5.1, p. 70, n° 3, v, ll. 64-65.

36. J. Burckardt, *Fragments historiques*, Genève, 1965.

37. M. Liverani, “The fall of the Assyrian Empire : ancient and modern interpretations”, art. cité, p. 387-389.

38. A. W. Schneider, “‘No harvest was reaped’ : demographic and climatic factors in the decline of the Neo-Assyrian Empire”, DOI 10.1007/s10584-014-1269-y.

39. A. Soltysiak, “Drought and the fall of Assyria : quite another story”, DOI 10.1007/s10584-016-1676-3.

40. P. Garelli et A. Lemaire, *Le Proche-Orient asiatique.* T. 2, *op. cit.*, p. 115, 124.

41. S. Zawadzki, “Chronology of the Last Days of the Assyrian Empire”, *ZA* 85, 1995, p. 67-73.

42. M. Liverani, “The fall of the Assyrian Empire : ancient and modern interpretations”, art. cité, p. 389-391.

43. M. Liverani, “The Rise and Fall of Media”, *in* G. B. Lanfranchi *et al.* (éd.), *Continuity of Empire (?)…*, *op. cit.*, p. 1-12.

44. M. Liverani, “The fall of the Assyrian Empire : ancient and modern interpretations”, art. cité, p. 390.

45. C. Nylander, “Earless in Nineveh : Who Mutilated ‘Sargon’s’ Head”, *AJA* 84, 1980, p. 329-333.

46. M. Liverani, “The fall of the Assyrian Empire : ancient and modern interpretations”, art. cité, p. 391.

Conclusion

1. M. Liverani, “The fall of the Assyrian Empire : ancient and modern interpretations”, art. cité, p. 391.

2. F. Joannès, « Assyriens, Babyloniens, Perses achéménides : la matrice impériale », *DHA* supplément 5, 2011, p. 27-39.

3. E. Frahm (éd.), *A Companion to Assyria*, *op. cit.*, p. 193.

4. P.-A. Beaulieu, “The Afterlife of Assyrian Scholarship in Hellenistic Babylonia”, *in* J. Stackert *et al.* (éd.), *Gazing on the Deep : Ancient Near Eastern and Other Studies in Honor of Tzvi Abusch*, Bethesda, 2010, p. 1-18.

5. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, *op. cit.*, p. 94, Chronicle 21, ll. 47-49.

6. S. Dalley, “Nineveh after 612 BC”, *AoF* 20, 1993, p. 137-140.

7. J. A. Ur *et al.*, “Ancient Cities and Landscapes in the Kurdistan Region of Iraq : The Erbil Plain Archaeological Survey 2012 Season”, *Iraq* 75, 2013, p. 89-118.

8. F. J. Kreppner, “The Collapse of the Assyrian Empire and the Continuity of Ceramic Culture : The Case of the Red House at Tall Sheikh Hamad”, *ANES* 43, 2008, p. 147-165.

9. W. Eilers, « Le texte cunéiforme du cylindre de Cyrus », *Acta Iranica* 2, 1974, p. 25-31.

10. J. E. Reade, “More about Adiabene”, *Iraq* 63, 2001, p. 187-199.

11. O. Pedersén, “Neo-Assyrian Texts from Nebuchadnezzar’s Babylon : A Preliminary Report”, *in* M. Luukko *et al.* (éd.), *Of God(s), Trees, Kings, and Scholars : Neo-Assyrian and Related Studies in Honour of Simo Parpola*, Helsinki, 2009, p. 193-199.

12. P.-A. Beaulieu, “The Cult of AN. ŠÁR/Aššur in Babylonia after the Fall of the Assyrian Empire”, *SAAB* 11, 1997, p. 55-73.

Index

Les dates indiquées pour les rois sont celles des règnes.

Abdâ, gouverneur d'Assur (règne d'Assarhaddon) : 1.

Abdimilkot, roi de Sidon (vers 677) : 1, 2, 3, 4.

Abdimilkuti : voir Abdimilkot.

Abî-Iate', chef des Arabes qédarites (règne d'Assurbanipal) : 1, 2.

Achab, roi d'Israël (874-853) : 1.

Achaz, roi de Juda (735-719) : 1, 2.

Adad-bêlu-ka''in, gouverneur d'Assur, éponyme en 748 et 738 : 1.

Adad, dieu assyrien : 1, 2, 3, 4.

Adad-guppi, mère du roi babylonien Nabonide et prêtresse de Sîn à Harrân : 1.

Adad-idri : voir Hadad-ezer.

Adad-nârâri I^er^, roi d'Assyrie (vers 1295-1264) : 1.

Adad-nârâri II, roi d'Assyrie (911-891) : 1, 2.

Adad-nârâri III, roi d'Assyrie (810-783) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Adad-shumu-usur, exorciste personnel d'Assarhaddon : 1.

Adapa, sage mythique : 1.

Adinu, neveu de Merodach-baladan : 1.

Ahat-Abisha, fille de Sargon II et épouse d'Ambaris : 1, 2.

Ahî-Mîti, roi d'Ashdod (règne de Sargon II) : 1, 2.

Ahshêri, roi des Mannéens (règne d'Assarhaddon et d'Assurbanipal) : 1.

Ahuni, roi du Bît-Adini (1^re^ moitié du IX^e^ siècle) : 1, 2.

Aia-ammu, chef des Arabes qédarites (règne d'Assurbanipal) : 1.

Akia, roi d'Assur (fin du III^e^ millénaire) : 1.

Alexandre III le Grand, roi de Macédoine (336-323) : 1, 2, 3, 4.

Alyatte II, roi de Lydie (vers 607-560) : 1.

Amar-Sîn, roi sumérien d'Ur (2044-2036) : 1.

Ambaris, roi de Tabal (fin du VIII^e^ siècle-713) : 1, 2.

Aménophis IV, pharaon (1353-1336) : 1.

Amitashshi, chef de Karalla, frère d'Ashur-lêi : 1, 2.

Amme-Baali, chef du Bît-Zamâni, tué en 879 : 1.

Amorrites, population semi-nomade venue de l'ouest et implantée en Mésopotamie : 1, 2, 3, 4.

Amyntas, officier d'Alexandre : 1.

Amytis, fille du roi des Mèdes, épouse de Nabuchodonosor : 1.

Andaria, gouverneur d'Urartu (règne d'Assurbanipal) : 1.

Anu, dieu assyro-babylonien, d'origine sumérienne : 1.

Apkallatu, reine des Arabes (règne de Sennachérib) : 1.

Araméens, tribus nomades répandues de la Mésopotamie à la Méditerranée : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27.

Arame, roi d'Urartu (vers 860-850) : 1.

Archimède, mathématicien grec de Syracuse (vers 285-212) : 1, 2, 3, 4.

Ardys, roi de Lydie (652-615) : 1.

Argishti I^er^, roi d'Urartu (787-766) : 1.

Arik-dên-ili, roi d'Assyrie (vers 1307-1296) : 1.

Arsuhîli, roi d'Arza (règne d'Assarhaddon) : 1.

Artatama I^er^, roi du Mitanni (XIV^e^ siècle) : 1.

Artatama II, roi du Mitanni (XIV^e^ siècle) : 1.

Ashpa-bara, roi d'Ellipi (règnes de Sargon II et de Sennachérib) : 1, 2.

Ashur-da''in-aplu, fils de Salmanazar III ou V : 1, 2, 3.

Ashur-etel-ilâni, roi d'Assyrie (630-627) : 1, 2, 3.

Ashur-etel-shamê-erseti-muballissu, frère d'Assurbanipal, grand prêtre du dieu Sîn : 1.

Ashur-ilî-muballissu, fils de Sennachérib : 1.

Ashur-lêi, chef de Karalla (règne de Sargon II) : 1.

Ashur-nâdin-shumi, roi de Babylone (700-694), fils aîné de Sennachérib : 1, 2, 3, 4, 5.

Ashur-nasir, chef des eunuques, exécuté en 670 : 1, 2.

Ashur-rêsh-ishi I^er^, roi d'Assyrie (vers 1132-1115) : 1.

Ashur-sharru-usur, gouverneur de Qué (règne de Sargon) : 1.

Ashur-shumu-ushabshi, fils de Sennachérib : 1.

Ashur-uballit I^er^, roi d'Assyrie (vers 1353-1318) : 1.

Ashur-uballit II, roi d'Assyrie (611-609) : 1, 2.

Assarhaddon, roi d'Assyrie (680-669) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52.

Assur, dieu assyrien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38.

Assurbanipal, roi d'Assyrie (668-631) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58.

Assur-bêl-kala, roi d'Assyrie (1073-1056) : 1.

Assur-dân Ier, roi d'Assyrie (vers 1168-1133) : 1.

Assur-dân II, roi d'Assyrie (934-912) : 1, 2, 3.

Assur-dân III, roi d'Assyrie (772-755) : 1, 2, 3.

Assur-etel-ilâni-mukîn-apli, nom du prince héritier Assarhaddon : 1.

Assur-nadîn-apli, roi d'Assyrie (vers 1196-1193) : 1.

Assur-nârâri III, roi d'Assyrie (vers 1192-1187) : 1.

Assur-nârâri V, roi d'Assyrie (754-745) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Assur-nasîr-apli, fils de Tukultî-Ninurta Ier : 1.

Assurnasirpal II, roi d'Assyrie (883-859) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

Asû, roi de Gilzanu (milieu du IXe siècle) : 1.

Atalia, épouse de Sargon II : 1, 2, 3, 4, 5.

Athénée, auteur grec (IIe siècle de notre ère) : 1.

Attar-shumki, roi d'Arpad (début du VIIIe siècle) : 1.

Azâ, roi de Mannea (719-716) : 1.

Azibaal : voir Ozbaal.

Azriyau, roi de Yaudi (2e moitié du VIIIe siècle) : 1.

Azuri, roi d'Ashdod (règne de Sargon II) : 1.

Baal Ier, roi de Tyr (vers 677-662) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Bâbu-ahu-iddina, roi de Babylone (812) : 1.

Bâbu-shumu-ibni, exorciste du temple d'Assur : 1.

Bagdâti, gouverneur mannéen de Uishdish (règne de Sargon II) : 1.

Balasî, lettré de Ninive (règne d'Assurbanipal) : 1.

Balâssu, chef du Bît-Dakkûri (règne de Tiglath-phalazar III) : 1.

Banîtu, peut-être la même que Iabâ : 1, 2, 3, 4.

Bar Gayah : voir Shamshî-ilu.

Bar-Hadad II, roi de Damas (805) : 1.

Bartatua, roi scythe (règne d'Assarhaddon) : 1.

Bêl, dieu babylonien : 1.

Bêl-dan, gouverneur de Nimrud, éponyme en 744 et 734 : 1.

Bêlet-ilî, déesse assyrienne : 1.

Bêl-Harrân-bêlu-usur, héraut du palais, éponyme en 741 : 1, 2, 3.

Bêl-ibni, commandant en chef du « Pays de la mer » (règne d'Assurbanipal) : 1, 2.

Bêl-ibni, roi de Babylone (703-700) : 1, 2, 3.

Bêl-iqîsha, chef de la tribu araméenne du Gambulu : 1, 2, 3, 4.

Bêl-sharru-usur, chef de Kisheshim dans l'ouest de l'Iran (règne de Sargon II) : 1.

Bêl-ushêzib, lettré babylonien (règne d'Assarhaddon) : 1.

Berossos, prêtre babylonien (fin du IVe siècle) : 1, 2.

Burdada, chef de Niruktata (2e moitié du VIIIe siècle) : 1.

Burna-Buriash II, roi cassite de Babylone (1359-1333) : 1.

Cassites, dynastie au pouvoir à Babylone (XVIIIe-XIIe siècle) : 1, 2, 3, 4, 5.

Chaldéens, population de la basse Mésopotamie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16.

Cimmériens, population venue de Transcaucasie centrale (à partir du règne de Sargon II) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Ctésias, historien grec (Ve-IVe siècle) : 1.

Cyaxare, roi mède (règne de Sîn-sharru-ishkun) : 1, 2, 3, 4, 5.

Cyrus, roi de Parsumash (règne d'Assurbanipal) : 1.

Cyrus II le Grand, roi d'Anshan, puis des Perses (549-530) : 1.

Dadâia, exorciste de Ninive (règne d'Assarhaddon) : 1.

Dagdamme, chef cimmérien, mort en 641 : 1.

Daiân-Assur, gouverneur de Harrân, éponyme en 826 : 1, 2.

Daltâ : voir Taltâ.

Dunânu, chef de la tribu araméenne de Gambulu (règne d'Assurbanipal) : 1.

Ehli-Teshub, roi d'Alzi : 1.

Ekronites, habitants d'Ekron : 1.

Élamites, habitants de l'Élam, au sud-ouest du plateau iranien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

Ellipéens, habitants de l'Ellipi, dans le Zagros central : 1.

Enlil, dieu assyro-babylonien, d'origine sumérienne : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Enlil-nârâri, roi d'Assyrie (vers 1317-1308) : 1.

E-parna, chef mède (règne d'Assarhaddon) : 1.

Erishum Ier, roi d'Assur (vers 1974-1935) : 1.

Erishum II, roi d'Assur (vers 1828-1809) : 1.

Esharra-hammat, épouse d'Assarhaddon, décédée en 673 : 1, 2, 3, 4, 5.

Eusèbe de Césarée, historien grec (IIIe siècle de notre ère) : 1.

Ézéchias, roi de Juda (719-699) : 1, 2, 3, 4, 5.

Gilgamesh, roi d'Uruk devenu légendaire : 1, 2.
Gudéa, roi sumérien de Lagash (vers 2120) : 1.
Gûgu : voir Gygès.
Gula, déesse mésopotamienne : 1, 2.
Gungunnum, roi de Larsa (1932-1906) : 1.
Gurdî, chef de Tîl-Garimmu à la frontière de Tabal : 1, 2.
Gutis ou Gutéens, habitants du Gutium, dans le Zagros : 1, 2, 3, 4.
Gygès, roi de Lydie (vers 687-644) : 1, 2.

Hadad-ezer, roi de Damas (vers 853-843) : 1.
Hadianu, roi de Damas (début du VIIIe siècle) : 1.
Hallushu : voir Hallutash-Inshushinak Ier.
Hallutash-Inshushinak Ier, roi d'Élam (699-693) : 1, 2.
Hammurabi, roi de Babylone (1792-1750) : 1, 2, 3, 4.
Hanunu, roi de Gaza (fin du VIIIe siècle) : 1, 2, 3.
Hazaël, roi de Damas (vers 843-805) : 1, 2.
Hazaël, roi des Arabes (règnes de Sennachérib et d'Assarhaddon) : 1, 2, 3, 4.
Hérodote, historien grec (Ve siècle) : 1, 2, 3, 4, 5.
Hilakkéens, habitants d'Hilakku : 1.
Hiram II, roi de Tyr (vers 739-730) : 1.
Hittites, habitants du Hatti : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.
Hourrites, autre nom des Mitanniens : 1, 2, 3.
Huban-haltash II, roi d'Élam (681-675) : 1, 2.
Huban-haltash III, roi d'Élam (648?-645?) : 1.
Huban-menanu, roi d'Élam (692-689) : 1.
Huban-nikash Ier, roi d'Élam (743-717) : 1.
Huban-nikash II, roi d'Élam (653-652) : 1, 2.
Hullî, roi de Tabal (fin du VIIIe siècle) : 1.
Hunni, professeur de Sennachérib : 1.

Iabâ, épouse de Tiglath-phalazar III et de Salmanazar V : 1, 2, 3, 4, 5.
Iata, roi des Arabes (règne d'Assarhaddon) : 1.
Iaûbidi, roi de Hamat (règne de Sargon II) : 1, 2.
Ibâl-pî-El, roi d'Eshnuna (1778-1765) : 1.

Ibbi-Sîn, roi sumérien d'Ur (2026-2002) : 1, 2.

Ik-Teshup, roi de Shubria (règne d'Assarhaddon) : 1.

Ikûnum, roi d'Assur (vers 1934-1921) : 1.

Ilu-shumma, roi d'Assur (XX^e siècle) : 1, 2.

Indabidi, roi d'Élam (649?-648?) : 1.

Ioniens, Grecs venus notamment de Chypre (règne de Sargon II) : 1, 2, 3.

Ipiq-Adad II, roi d'Eshnuna (vers 1850) : 1.

Iranzû, roi de Mannea (règne de Sargon II) : 1, 2.

Irhuleni, roi de Hamat (milieu du IX^e siècle) : 1.

Isaïe, prophète biblique : 1, 2.

Ishbi-Erra, roi sumérien d'Isin (2019-1987) : 1.

Ishme-Dagan I^er, roi d'Ekallâtum (vers 1776-1737) : 1, 2, 3.

Ishpakâia, chef des Scythes, tué en 675 : 1.

Ishtar, déesse assyrienne : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

Ishtar-dûri : voir Sardurri III.

Itamar, chef de Saba, peut-être roi : 1.

Ittî, chef d'Allabria dans le Zagros iranien (règne de Sargon II) : 1.

Itti-shamash-balâtu, fonctionnaire assyrien (règnes d'Assarhaddon et d'Assurbanipal) : 1.

Ittobaal, roi de Sidon (vers 701) : 1.

Itua : voir Ituéens.

Ituéens, tribu araméenne : 1, 2, 3, 4, 5.

Jéroboam, roi d'Israël (vers 931-910) : 1.

Jonas, prophète biblique : 1, 2.

Josèphe, historien juif (I^er siècle après notre ère) : 1, 2, 3.

Josias, roi de Juda (640-609) : 1.

Kabtî, scribe d'Assur-da''in-aplu : 1.

Kandalânu, roi de Babylone (647-627) : 1, 2, 3, 4.

Kashtaritu, chef mède : 1.

Kastiliash IV, roi de Babylone (1232-1225) : 1.

Kênî, lettré de Ninive (règne d'Assurbanipal) : 1.

Kiakki, roi de Shinuhtu dans le Tabal (règne de Sargon II) : 1.

Kibaba, chef de Harhar (règne de Sargon II) : 1.

Kikkia, roi d'Assur (fin du III^e millénaire) : 1.

Kirûa, chef de la cité d'Illubru : 1.

Kudur-Nahhunte, roi d'Élam (693-692) : 1.

Kudurru, habitant du Bît-Dakkûri : 1.

Kudurru, haruspice babylonien (règne d'Assarhaddon) : 1.

Kulummeens, population de Tabal : 1.

Kurigalzu II, roi de Babylone (1332-1308) : 1.

Kurtî, roi d'Atunna dans le Tabal (règne de Sargon II) : 1.

Kutik-Inshushinak, roi d'Élam (XIX^e siècle) : 1.

Kuttir-Nahhunte II, roi d'Élam (1155-1150) : 1.

Laialê, roi de Iadia (règne d'Assarhaddon) : 1.

Libbi-âli-sharrat, épouse d'Assurbanipal : 1.

Lulî, roi de Tyr (vers 728-695) : 1, 2, 3.

Lullumê, peuple du Zagros : 1.

Lygdamis : voir Dagdamme.

Manishtusu, roi d'Agadé (vers 2269-2255) : 1.

Maniye, roi d'Ukku (règnes de Sennachérib et peut-être de Sargon II) : 1.

Mannéens, habitants du royaume de Mannea, dans le Kurdistan iranien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Marduk, dieu babylonien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

Marduk-apla-iddina : voir Merodach-baladan.

Marduk-balâssu-iqbi, roi de Babylone (818-813) : 1, 2.

Marduk-shâkin-shumi, chef exorciste de Ninive (règnes d'Assarhaddon et d'Assurbanipal) : 1.

Marduk-shumu-usur, chef devin à Ninive (règne d'Assurbanipal) : 1.

Marduk-zâkir-shumi I^er, roi de Babylone (854-819) : 1, 2.

Marduk-zâkir-shumi II, roi de Babylone (703) : 1.

Mâr-Issâr, lettré, représentant du roi à Babylone (règne d'Assarhaddon) : 1, 2.

Mati'-ilu, roi d'Arpad (milieu du VIII^e siècle) : 1, 2.

Mattanbaal II, roi d'Arwad (vers 734-732) : 1, 2, 3.

Mèdes, habitants de la Médie, au nord de l'Iran : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

Menahem, roi d'Israël (750-741) : 1.

Ménandre de Pergame, auteur grec (II^e siècle) : 1.

Merodach-baladan II, roi de Babylone (721-710, 703) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Midas, roi de Phrygie (vers 738-695) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Mitanniens, habitants du Mitanni, royaume de haute Mésopotamie : 1, 2, 3.

Mitatti, roi de Zikirtu, dans l'ouest de l'Iran (règne de Sargon II) : 1.

Mitinti, roi d'Ashkelon (règne de Tiglath-phalazar III) : 1, 2.

Moïse, prophète, fondateur de la religion d'Israël : 1.

Muballitat-Sherua, fille d'Assur-uballit Ier : 1.

Mugallu, roi de Melid, puis de Tabal (vers 675-640) : 1, 2.

Mukîn-zêri, chef de la tribu de Bît-Amukkâni et roi de Babylone (731-729) : 1, 2.

Mulissu-mukannishat-Ninua, épouse d'Assurnasirpal II, puis de Salmanazar IV : 1.

Mursili Ier, roi hittite (XVIe siècle) : 1.

Mushezib-Marduk, roi de Babylone (692-689) : 1, 2, 3, 4.

Mutallu, roi de Gurgum (règne de Sargon II) : 1.

Mutallu, roi de Kummuhu (règne de Sargon II) : 1, 2, 3, 4.

Nabatéens, tribu d'origine arabe, centrée sur le sud de la Jordanie : 1.

Nabonide, roi babylonien (556-539) : 1, 2, 3, 4, 5.

Nabopolassar, roi de Babylone (626-605) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

Nabû, dieu babylonien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15.

Nabû-aplu-usur : voir Nabopolassar.

Nabû-bêl-shumâti, gouverneur du « Pays de la mer » : 1, 2, 3, 4.

Nabû-bêl-shumâti, officiel en charge de la cité de Hararatu : 1.

Nabuchodonosor II, roi de Babylone (604-562) : 1, 2, 3, 4.

Nabû-nâsir, roi de Babylone (747-734) : 1.

Nabû-rêhtu-usur, informateur d'Assarhaddon : 1.

Nabû-shêzibanni, roi d'Athribis : 1.

Nabû-shum-ukîn Ier, roi de Babylone (899-888) : 1.

Nabû-shum-ukîn II, roi de Babylone (732) : 1.

Nabû-ushabshi, chef de la tribu du Bît-Shilâni (règne de Tiglath-phalazar III) : 1.

Nabû-ushallim, chef de la tribu du Bît-Dakkûri (règne d'Assarhaddon) : 1.

Nabû-zêr-kitti-lîshir, gouverneur du « Pays de la mer » (règnes de Sennachérib et d'Assarhaddon) : 1.

Nabû-zuqup-kenu, scribe de Nimrud (718-684) : 1.

Nahum, prophète biblique : 1, 2.

Na'id-Marduk, gouverneur du « Pays de la mer » (règne d'Assarhaddon) : 1.

Nanâia, déesse babylonienne : 1.

Naqi'a : voir Zakûtu.

Narâm-Sîn, roi d'Akkad (2254-2218) : 1.

Narâm-Sîn, roi d'Assur (vers 1872-1829) : 1, 2.

Narâm-Sîn, roi d'Eshnuna (XIX^e siècle) : 1.

Natnu, roi des Nabatéens (règne d'Assurbanipal) : 1.

Nazi-Bugash, roi de Babylone (1333) : 1.

Nékao I^er, roi de Saïs (vers 672-665) : 1, 2.

Nékao II, pharaon (610-595) : 1, 2.

Nergal, dieu assyrien : 1.

Nergal-ushezib, roi de Babylone (693) : 1, 2, 3.

Nibê, roi d'Ellipi (règne de Sargon II) : 1.

Nikkal-iddin, gouverneur d'Ur (règnes de Sennachérib et d'Assarhaddon) : 1.

Ninos, figure emblématique de Ninive dans les sources grecques : 1.

Ninurta, dieu babylonien : 1, 2.

Ninurta-apil-Ekur, roi d'Assyrie (vers 1181-1169) : 1.

Ninurta-ilâya, gouverneur de Nasibîna, éponyme en 736 : 1.

Nusku, dieu assyrien : 1.

Osée, roi d'Israël (731-722) : 1, 2, 3, 4.

Osorkon IV, pharaon, probablement XXIII^e dynastie : 1, 2.

Ozbaal, roi d'Arwad (après 660) : 1.

Padî, roi d'Ekron : 1.

Parthes, peuple d'origine iranienne, qui fonda un empire au début de notre ère : 1, 2, 3.

Peqah, roi d'Israël (vers 740-732) : 1, 2.

Phaortès : voir Kashtaritu.

Phéniciens, habitants des cités-États de Phénicie : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20.

Phidias, sculpteur grec (V^e siècle) : 1.

Piru : voir Shabaka.

Pisîri, roi de Karkemish (vers 738-717) : 1.

Pislumê, roi de Hudimiri (règne d'Assurbanipal) : 1.

Protothyès : voir Bartatua.

Psammétique I^er, pharaon (664-610) : 1, 2, 3, 4, 5.

Pulû, nom babylonien de Tiglath-phalazar II : 1.

Puzur-Ashur I^er, roi d'Assur (2017-1985) : 1, 2.

Puzur-Ashur II, roi d'Assur (vers 1880-1873) : 1.

Rahianu : voir Rezin.

Raîma, mère de Sennachérib : 1.

Rezin, roi de Damas (vers 750-732) : 1, 2, 3.

Rîm-Sîn, roi de Larsa (1822-1763) : 1.

Rimush, roi d'Agadé (vers 2278-2270) : 1.

Rûkibtu, roi d'Ashdod (règne de Tiglath-phalazar III) : 1, 2.

Rusâ Ier, roi d'Urartu (730-714) : 1.

Salmanazar Ier, roi d'Assyrie (vers 1263-1234) : 1, 2.

Salmanazar III, roi d'Assyrie (858-824) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

Salmanazar IV, roi d'Assyrie (782-773) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Salmanazar V, roi d'Assyrie (726-722) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22.

Sammuramat, mère d'Adad-nârâri III : 1, 2.

Samsî-Addu, roi d'Ekallâtum (vers 1808-1776) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Samsi, reine des Arabes (règnes de Tiglath-phalazar III et de Sargon II) : 1, 2, 3, 4.

Samsu-iluna, roi de Babylone (1749-1712) : 1.

Sanda-sharme, roi d'Hilakku : 1.

Sandauarri, roi de Kundu et Sissu en Cilicie (VIIe siècle) : 1, 2.

Sardanapale : voir Assurbanipal.

Sarduri II, roi d'Urartu (765-733) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Sardurri III, roi d'Urartu (654-625) : 1.

Sargon d'Agadé ou d'Akkad, roi akkadien (vers 2335-2279) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Sargon Ier, roi d'Assur (vers 1920-1881) : 1.

Sargon II, roi d'Assyrie (722-705) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69.

Sarriqum, notable d'Assur : 1.

Sasî, conspirateur de Harrân (règne d'Assarhaddon) : 1, 2, 3.

Saushtatar, roi du Mitanni (XVe siècle) : 1, 2.

Scythes, population des steppes d'Asie centrale : 1, 2, 3, 4.

Sémiramis : voir Sammuramat.

Sennachérib, roi d'Assyrie (704-681) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75.

Shabaka, pharaon (vers 720-707/6) : 1, 2.

Shabatka, pharaon (année d'accession vers 707/706) : 1.

Shadditu, fille de Sennachérib : 1, 2.

Shalim-ahum, roi d'Assur (XX^e siècle) : 1.

Shamash, dieu assyrien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

Shamash-ibni, chef de la tribu de Bît-Dakkûri (règne d'Assur-etel-ilâni) : 1, 2.

Shamash-mêtu-uballit, fils d'Assarhaddon : 1.

Shamash-mudammiq, roi de Babylone (vers 900) : 1.

Shamash-shum-ukîn, roi de Babylone (667-648) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.

Shamshî-Adad Ier : voir Samsî-Addu.

Shamshî-Adad V, roi d'Assyrie (823-811) : 1, 2, 3, 4, 5.

Shamshî-ilu, gouverneur assyrien et roi de Til Barsip : 1, 2, 3, 4, 5.

Sha-Nabû-shu, chef des eunuques en 670 : 1.

Sharrat-shamshî, fille d'Assarhaddon : 1.

Sharru-lû-dâri, roi d'Ashkelon (règnes de Sennachérib et d'Assarhaddon) : 1.

Shattuara I^er, roi du Mitanni (XIII^e siècle) : 1.

Sherua, déesse assyrienne : 1.

Sherua-etirat, fille d'Assarhaddon : 1, 2, 3.

Shidir-parna, chef mède (règne d'Assarhaddon) : 1.

Shilta, roi fictif de Tyr : 1.

Shipitbaal II, roi de Byblos (vers 737-732) : 1.

Shulgi, roi sumérien d'Ur (2094-2047) : 1, 2.

Shuma-iddin, gouverneur de Nippur (règne d'Assarhaddon) : 1.

Shupiluliuma I^er, roi hittite (vers 1370-1342) : 1.

Shu-Sîn, roi sumérien d'Ur (2037-2027) : 1.

Shutruk-Nahhunte I^er, roi d'Élam (1185-1155) : 1.

Shutruk-Nahhunte II, roi d'Élam (717-699) : 1, 2.

Shuttarna II, roi du Mitanni (XIV^e siècle) : 1.

Shûzubu : voir Nergal-ushezib et Mushezib-Marduk.

Sidqâ, roi d'Ashkelon : 1.

Sîn, dieu assyrien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Sîn-ahu-usur, vizir, « frère favori » de Sargon II : 1, 2, 3.

Sîn-nâdin-apli, fils d'Assarhaddon : 1, 2.

Sîn-sharru-ishkun, roi d'Assyrie (626?-612) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Sîn-shumu-lishir, chef eunuque, soutien d'Ashur-etel-ilâni, puis roi d'Assyrie (627?) : 1, 2.

Sô : voir Osorkon IV.

Sophonie, prophète biblique : 1, 2.

Su, envahisseurs du Zagros : 1, 2.

Sulilu, roi d'Assur (fin du III^e millénaire) : 1.

Sulumal, roi de Melid (2^e moitié du VIII^e siècle) : 1.

Sumériens, habitants de Sumer, en basse Mésopotamie : 1, 2, 3, 4, 5.

Sûmû-El, roi sumérien de Larsa (1894-1866) : 1.

Sûtû ou Sutéens, nomades de Syrie : 1.

Tab-shar-Ashur, chef trésorier, gouverneur de la province du Mashennu et éponyme en 717 : 1.

Tab-sil-Esharra, gouverneur d'Assur, éponyme en 716 : 1.

Tabûa, reine des Arabes (règnes de Sennachérib et d'Assarhaddon) : 1.

Taharqa, pharaon (690-664) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

Taltâ, roi d'Ellipi (737-713) : 1, 2, 3.

Tammarîtu II, roi d'Élam (652 ?-649 ?) : 1, 2, 3.

Tandâya, roi de Qirbit : 1.

Tantamani, pharaon (664-vers 655) : 1.

Tarhu-lara, roi de Gurgum (2^e moitié du VIII^e siècle) : 1, 2.

Tarhun-azi, roi de Kammanu (règne de Sargon II) : 1.

Tash-mêtu-sharrat, épouse de Sennachérib : 1.

Te'elhunu, reine des Arabes : 1.

Tefnakht, pharaon (vers 736-729) : 1.

Te'ri, Arabe, père d'Abî-Iate' : 1.

Teumman, roi d'Élam (664-653) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Teushpa, chef cimmérien (règne d'Assarhaddon) : 1.

Thoutmosis I^er, pharaon (1493-1483) : 1.

Thoutmosis III, pharaon (1479-1425) : 1.

Tiglath-phalazar I^er, roi d'Assyrie (1114-1076) : 1, 2, 3, 4.

Tiglath-phalazar III, roi d'Assyrie (745-727) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55,

56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79.

Tirikan, chef des Gutis (vers 2116) : 1.

Tukultî-Ninurta I^er^, roi d'Assyrie (vers 1233-1197) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Tukultî-Ninurta II, roi d'Assyrie (890-884) : 1, 2, 3.

Tutammu, roi d'Unqi (2^e^ moitié du VIII^e^ siècle) : 1.

Uabu, roi des Arabes (règne d'Assarhaddon) : 1.

Uaite, roi des Arabes (règne d'Assurbanipal) : 1.

Uallî, roi des Mannéens (règne d'Assurbanipal) : 1.

Uassurme, roi de Tabal (2^e^ moitié du VIII^e^ siècle) : 1, 2.

Ullusunu, roi de Mannea (règne de Sargon II) : 1, 2, 3, 4.

Ulûlâyu, nom babylonien de Salmanazar V : 1, 2.

Umakishtar : voir Cyaxare.

Ummanaldasi : voir Huban-haltash III.

Upêri, roi de Dilmun (règne de Sargon II) : 1.

Upsash, roi de Bît-Kapsi (2^e^ moitié du VIII^e^ siècle) : 1.

Urartéens, habitants du royaume d'Urartu, en Anatolie orientale : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.

Urdu-Mullissu, fils et meurtrier de Sennachérib : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Urdu-Nanâia, médecin-chef à Ninive (règne d'Assarhaddon) : 1.

Ur-Nammu, roi d'Ur (2112-2095) : 1.

Urtak, roi d'Élam (675-664 ?) : 1, 2, 3.

Ur-zababa, roi de Kish (XIX^e^ siècle) : 1.

Urzana, roi de Musasir (règne de Sargon II) : 1.

Ushanahuru, prince héritier égyptien : 1.

Utu-hégal, roi sumérien d'Uruk (2116-2110) : 1.

Yakinlu, roi d'Arwad (vers 670-660) : 1, 2.

Yamani, roi d'Ashdod (règne de Sargon II) : 1, 2.

Yasmah-Addu, roi de Mari (vers 1782-1775) : 1.

Zabata-shuma-iddina, roi de Babylone (1158) : 1.

Zabibê, reine des Arabes (2^e^ moitié du VIII^e^ siècle) : 1.

Zakkur, roi de Hamat (début du VIII^e^ siècle) : 1.

Zakûtu, épouse de Sennachérib : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15.

Zimrî-Lîm, roi de Mari (1774-1762) : 1, 2.

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur

